LES DUNES

1658 [1]

I.

« ... Et je suis persuadé que vous les verrez sortir de leurs lignes pour vous combattre avec un grand avantage, puisque c'est un poste d'infanterie que vous voulez occuper et qu'ils en ont beaucoup plus que vous. — Et moy, monsieur, respondit dom Juan, je suis persuadé que les ennemis n'oseront seulement regarder l'armée du Roy catholique. — Vous ne connoissez pas M. de Turenne, réplique le Prince. Jamais homme n'a si bien sceu profiter des occasions, et il est très dangereux de faire des fautes devant un si grand capitaine. » — Toutes les raisons du Prince ne purent vaincre l'opiniâtreté de dom Juan, qui plus que nul autre estoit enflé de la présomption naturelle aux Espagnols; on se mit donc en marche et on se posta à une lieue des lignes, entre le canal de Furnes et la mer, sur les dunes, où la cavalerie ne pouvoit agir. Deux jours après, le Prince ayant esté adverty par les gardes du camp, le 14 juin 1658, que l'on voyoit les ennemis sortir de leurs lignes, il voulut faire un dernier effort pour persuader à

(1) *Histoire des Princes de Condé*, liv. VI, ch. X. (Ce chapitre fera partie du tome VII et dernier.)

dom Juan de mettre l'armée en seureté : « Nous avons encore le temps, luy dit-il, de faire passer nostre infanterie au-delà du canal, et de nous retirer le long de l'Estran avec la cavalerie. — Nous retirer! dit alors dom Juan; oh! monsieur, voicy la plus belle journée qui éclairera jamais les armes de l'Espagne. — Elle sera en effet fort heureuse à l'Espagne, respondit le Prince, si vous consentez que nous nous retirions. » — Dom Juan voulut absolument donner la bataille. L'aisle droite, où estoient les Espagnols, fut d'abord mise en déroute. Le Prince, qui avec ses troupes, presque toutes de cavalerie, avoit la gauche, soutint longtemps l'effort des ennemis ; mais enfin il fut obligé de céder au nombre, et surtout à l'infanterie dans un pays fort coupé, qui l'enveloppa de tous costés et. . . . . .

. . . . . .

Dans cette page que le peintre de Chantilly (1) nous montre arrachée par Clio du livre de l'Histoire, l'inspiration de Condé se retrouve à chaque ligne, presque sous chaque mot; ce sont bien les paroles que le fils du héros a pieusement recueillies.

Tout y est, le site, le poste d'infanterie, le débat dans le conseil, l'engagement, les grandes lignes du combat, tout... sauf une omission, omission révélatrice : on ne peut douter que ce soit Condé qui tienne la plume, car elle tombe de ses mains au moment où il faudrait raconter ses prouesses, dire avec quel dévoûment, avec quelle audace, avec quelle habileté, au prix de quels périls il s'efforça de changer le destin de cette bataille livrée contre son avis, contre sa volonté, d'atténuer le revers qu'il avait prévu, comme il fit sous les murs d'Arras, de ramener la victoire qu'on lui dérobait, comme au secours de Valenciennes.

Mais cette justice qu'il dédaigne de se rendre, c'est de l'ennemi qu'il la reçoit; l'éloge qu'il se refuse à prononcer lui est décerné par son adversaire avec un laconisme dont aucune périphrase, aucune métaphore ne peut surpasser la force et la grandeur : « M. le Prince fit à son ordinaire (2)! »

(1) Ce tableau allégorique, connu sous le nom de *Repentir*, a été peint par Michel Corneille II en 1691. Nous ne saurions donner ici la description des toiles qui ornent « la galerie où sont peintes les actions de M. le Prince. » Qu'il nous suffise de dire, pour constater leur valeur historique, que, dès le 9 mai 1687, c'est-à-dire cinq mois après la mort du grand Condé, il en est fait mention dans nos archives. Les ordres avaient pu être donnés par M. le Prince. Les artistes furent dirigés dans tout le détail par son fils : on sait le culte que ce dernier avait pour son père, le soin avec lequel il avait recueilli ses moindres paroles. Le récit de la bataille des Dunes, écrit sous la dictée de Condé, est pleinement confirmé par les relations contemporaines et par les documens originaux que nous avons consultés.

(2) Turenne à Mazarin, 16 juin 1658. (*Affaires étrangères.*)

II.

Obéissant à un ordre formel, Turenne avait investi Dunkerque le 29 mai (1658). Nous avons exposé ailleurs (1) les difficultés de l'entreprise; le duc d'Anguien les avait surmontées en 1646; Turenne les connaissait, les jugeait aggravées; rentré dans son gouvernement, le vieil Antoine de Leede s'appliquait à multiplier les obstacles autour de lui; l'accès de la place, de tout temps si peu praticable, était presque intercepté par les Espagnols, maîtres de Gravelines, de Bergues et de Furnes. Mardick, que nous venions de reconquérir à grand'peine, isolé au milieu des sables, était difficile à garder, un embarras plutôt qu'un secours.

Aussi le maréchal n'avait-il rien négligé pour détourner Mazarin de ce projet, s'appuyant surtout du sentiment de l'homme le plus compétent. Clerville était accepté, sans conteste, comme le premier de nos ingénieurs (2); ses émules avaient disparu : Deville mort, Pagan aveugle. Celui qui devait jeter un tel éclat sur la profession et dont le renom devait effacer tous les autres en était encore à ses premiers pas.

Obscur gentilhomme de Bourgogne, — « le plus pauvre de France (3), » — Sébastien Le Prestre de Vauban entrait à dix-huit ans (1651) comme cadet au régiment de Condé. Avec la sûreté habituelle de son coup d'œil, M. le Prince jugea l'aptitude et devina le mérite du jeune officier d'infanterie; dès 1652, il le chargeait de relever les murailles de Clermont en Argonne et lui confiait la direction du siège de Sainte-Menehould. Blessé et fait prisonnier l'année suivante, Vauban fut aussitôt attaché par Mazarin au service du Roi; à l'attaque de Montmédy, il se plaça hors de pair. Clerville ne se méprit pas sur la valeur de ce précieux auxiliaire; mais s'étant heurté, dans quelques discussions techniques, à un caractère tenace et à une supériorité qui l'offusquait, il essaya de rejeter dans l'ombre cette rivalité naissante, et prit prétexte de l'urgence de certains travaux pour confiner Vauban dans Mardick (4). Clerville fut donc seul consulté sur l'opportunité

(1) Tome v, p. 95 et suiv.

(2) Clerville (Louis-Nicolas, chevalier de), successivement promu sergent de bataille et maréchal-de-camp, dirigeait tous les sièges importans depuis 1650. A sa mort, 1677, il avait la charge de « commissaire-général des fortifications et réparations des villes de France, » dans laquelle Vauban lui succéda.

(3) « La fortune m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France... » (Vauban à Louvois, 15 décembre 1671. *Dépôt de la Guerre.*)

(4) Vauban fut bientôt connu dans l'armée sous le nom de « diacre de M. de Clerville, » malgré de fréquens démêlés qui remontaient au siège de Mardick (1657), et qui éclatèrent en 1668 avec une vivacité particulière lors de la construction de la cita-

du siège de Dunkerque, et son autorité donnait un grand poids au sentiment de Turenne.

Mazarin passa outre. Il était lié à Cromwell par un étroit traité; ni sur terre, ni sur mer, il ne pouvait se passer du concours que ce traité lui assurait; or, s'il refuse Dunkerque au Protecteur, les Espagnols mettront une surenchère : avec l'appui des « Côtes-de-fer, » don Juan proposera d'attaquer Calais pour le remettre à Cromwell. D'aucune façon, Calais ne vaut Dunkerque; mais rentrer dans une place possédée pendant plus de deux siècles, recouvrer ce coin du vieux sol de la France, quel appât offert à l'orgueil britannique! Ouvrir cette chance aux Espagnols, perdre le secours d'Angleterre et risquer Calais, c'était sacrifier tous les avantages recueillis pendant vingt campagnes. Certes il était cruel de courir tant de risques, de faire une si grosse dépense d'hommes et d'argent pour livrer à l'Anglais le grand port de la mer du Nord; c'était en quelque sorte le perdre une seconde fois; mais le succès serait un terrible coup porté au roi catholique, peut-être la fin de la guerre.

Donc le cardinal voyait juste, et Turenne se soumit; mais son anxiété restait grande, toute sa correspondance en témoigne. Il craint de manquer d'avoine et de poudre; il lui faudrait plus d'infanterie. Comment arriveront les convois, les renforts, louvoyant au milieu des places ennemies, au travers des sables, des marais?

Mazarin pourvoit à tout : les transports sont organisés, les approvisionnemens assurés, avec un luxe de prévoyance et de précautions jusqu'alors inconnu ; les lignes se garnissent d'infanterie amenée de toutes parts, et l'effectif de l'armée atteint le chiffre de trente mille combattans; depuis longtemps on n'avait vu une réunion de troupes aussi belles et aussi bonnes. Dans cette élite figuraient six mille Anglais distingués par l'éclat de leurs habits rouges (1), beaux hommes, robustes, peu habitués à remuer la

delle d'Arras, « la belle inutile. » Dans cette discussion, Vauban eut pour lui l'opinion de M. le Prince, son premier général. — Nous n'avons pas à retracer ici la vie de ce grand homme, de ce grand homme de bien. Tout le monde connaît son œuvre, les principaux sièges du règne de Louis XIV, et cette admirable ceinture de forteresses, qui, pendant plus de cent ans, a miraculeusement protégé la France. Vauban comptait déjà six blessures en 1658; l'emplâtre vint plus tard à la suite d'un coup de mousquet à la joue reçu au siège de Douai en 1667. Maréchal de France en 1703, chevalier de l'Ordre en 1705, Vauban mourut en 1707, « le premier des ingénieurs et le meilleur des citoyens. » (Voltaire.)

(1) *Red coat* (habit rouge), ainsi dit le général Morgan dans son récit de la bataille des Dunes. Il est hors de doute, n'en déplaise à certaines théories, que le rouge était, depuis plusieurs années déjà, la couleur portée par la plus grande partie de l'infanterie anglaise : le 16 octobre 1649, un contrat était passé pour la fourniture de 16,000 habits rouges destinés à l'armée parlementaire en Irlande (*Council of State proceedings. Calendar of State papers*).

terre, — ni eux, ni leurs officiers, formés dans les luttes civiles, n'ont l'expérience des sièges, — intempérans, enclins à se jeter sur les fruits verts, mais aguerris, fiers, confians dans leur force et leur valeur, ayant la ténacité et l'indomptable courage de leur race. Reynolds, qui devait les commander, s'est noyé pendant la traversée; le major-général Morgan (1) a pris sa place; mais la direction reste aux mains de l'ambassadeur accrédité près la cour de France, Lockhart, Écossais de vieille race, ancien officier de l'armée royale, rallié depuis à la cause du parlement, ayant et méritant la confiance du Protecteur, dont il a épousé la nièce (2).

Le maréchal est bien secondé : Clerville pour les travaux, et, pour commander les troupes, Castelnau, Ligniville, Créqui, homme nouveau qui égalera les autres ; nous ne nommons que les principaux.

Et cependant Turenne ne se rassure pas; il s'attend à quelque coup fourré de M. le Prince. On dit celui-ci hors d'état de rien entreprendre, presque mourant; mais que de fois ne l'a-t-on pas vu reparaître, ressusciter, quand il semblait perdu ?

A peine relevé d'une grave maladie qui l'avait cloué cinq mois au lit, ne pouvant recouvrer ses forces, sans cesse repris de la fièvre, Condé se rapprochait lentement de ses troupes, cheminant en voiture, à petites journées (3). Ce qu'il voyait, ce qu'il entendait n'était guère propre à le ranimer : « Il enrageait qu'on n'eût pas mis meilleur ordre à la défense des passages de Bergues (4), » ces défilés, marais, rivières, dont l'Espagne tenait la clé et que l'ennemi avait franchis sans encombre. L'état des troupes était lamentable.

(1) Sir Thomas Morgan, colonel au service du parlement en 1645, major-général en 1654, débarqua en France le 29 mai 1657. A son retour (1659), il fut employé en Écosse et suivit l'évolution de Monk. La Restauration le récompensa par le don d'un domaine en Staffordshire. Vaillant et bon officier, mais d'une humeur et d'une vanité intraitables.

(2) La famille de l'ambassadeur florissait en 1150 et tirait son nom (*Lock heart*) d'une légende; un des chefs de la race, Siméon, aurait porté le cœur de Robert Bruce. — Né en 1621, sir William Lockhart eut une jeunesse agitée. Réfugié presque enfant en Hollande après une aventure d'écolier, il sert quelque temps en France, reparaît à la bataille de Worcester à côté de Charles II, puis se retrouve, deux ans plus tard, dans l'intimité de Cromwell, qui lui donne successivement sa nièce Robina Sewster, l'ambassade de France (1657), et le gouvernement de Dunkerque (1658). — La Restauration ramena sir William en Hollande. Rentré en grâce en 1671, il revint à Paris comme ambassadeur, et s'était encore une fois retiré en Hollande lorsqu'il y mourut en 1675. — Un de ses petits-neveux ou descendans, John W. Lockhart, éditeur de la *Quarterly Review*, a épousé la fille de sir Walter Scott et publié ses œuvres.

(3) M. le Prince quitta Bruxelles le 3 juin. Il était, le 8, à Ypres; le 9, à Nieuport; le 10, à Furnes; le 11, à Bergues.

(4) Mazarin à Turenne, 5 juin. A. E.

Facile de relations, beaucoup plus conciliant que son prédécesseur, le marquis de Caracena, capitaine-général (1), n'avait pas l'aptitude, l'application, l'énergie de Fuensaldaña. Fort mal secondé d'ailleurs par le gouvernement de Madrid, il ne recevait du vice-roi ni appui, ni direction. « Dom Juan est un homme sans action, négligent au dernier point, ne bougeant presque de son lit... Il se pique de venir à l'armée ; mais il agit si peu, si à contretemps et avec tant d'irrésolution, que cela fera manquer toutes les affaires (2). » En traçant ces lignes quelques mois plus tôt, Condé ne se montrait que trop bon prophète.

En somme, rien n'avait été créé, rien relevé ; toute l'organisation s'écroulait; tout manquait, recrues, solde, chevaux; pas un canon attelé. Une rapide inspection avait suffi à éclairer Condé. Il n'hésita pas. Au premier conseil tenu à Ypres, il insista pour qu'on renonçât à toute opération qui pourrait aboutir à une action générale.

Mais deux incidens récens avaient réveillé l'ardeur des Espagnols, gonflé leur vanité. Tandis que le maréchal d'Aumont, attiré dans un traquenard à Ostende, se faisait prendre avec cinq cents hommes (3), le maréchal d'Hocquincourt, après avoir si longtemps tergiversé, multiplié, désavoué, renouvelé ses promesses, pris de l'argent de toutes mains, choisissait, pour se décider, le moment le moins favorable, et passait à l'ennemi, livrant à Condé, avec la complicité du major de Fargues, la place de Hesdin (4).

(1) Voir t. VI, p. 428, et note p. 429.

(2) M. le Prince au comte de Fiesque, 11 octobre 1657. (*Archives de Condé.*) — « Je ne vous dis pas cecy par aucune animosité que j'aye contre luy, ajoutait Condé, car je suis son amy et nous vivons bien ensemble. »

(3) Le piège avait été imaginé et habilement préparé depuis plusieurs mois par un officier wallon nommé Spindeler, et les agens de Mazarin s'y laissèrent prendre. Il y eut même un traité signé : Ostende n'attendait que l'arrivée par mer d'un petit corps français pour se donner au roi très chrétien. Le maréchal d'Aumont fut chargé de l'expédition. Il s'embarqua, le 2 mai, à Mardick et mouilla le lendemain devant Ostende; les conjurés n'étaient pas prêts; il fallut rester à l'ancre dans cette détestable rade. En ville, tout le monde était dans le secret, et chacun joua son rôle. Le 14 mai, au matin, profitant de la marée, le maréchal d'Aumont entra dans le port avec quelques navires et débarqua avec 500 hommes environ; on l'accueillit aux cris de : *Vive la France!* Soudain son petit corps fut enveloppé et fusillé à bout portant; tout ce qui avait débarqué fut tué ou pris. Les troupes restées en rade purent regagner Calais.

(4) Le gouverneur de Hesdin, le marquis de Bellebrune, étant mort le 16 février 1658, le major de la place, Barthélemy de Méallet de Fargues, refusa de recevoir le nouveau gouverneur envoyé par le roi. Le véritable instigateur de la rébellion était le maréchal d'Hocquincourt, qui, le 2 mars, se jeta dans Hesdin avec son régiment. Les prétentions exorbitantes des rebelles rendant impossible le retour au devoir, ils se tournèrent vers le prince de Condé, qui conclut avec eux un traité en règle et leur envoya

Ainsi, un maréchal de France, traîné captif de ville en ville comme un trophée vivant; un autre maréchal de France caracolant à côté du vice-roi espagnol; Condé mettant garnison de rebelles dans une vieille citadelle française, en arrière de nos lignes : voilà ce qui enivrait don Juan d'Autriche et lui faisait croire « que les ennemis n'oseraient seulement pas regarder l'armée du roi catholique. » Il en sera, répétaient les flatteurs, sur la dune de Dunkerque comme sur la plage d'Ostende; il n'y aura qu'à ramasser des prisonniers. Hocquincourt a plus d'un ami parmi les lieutenans de Turenne; maint officier français n'attend qu'une occasion pour trahir.

L'illusion sur ce point fut de courte durée. Le 12 juin, comme don Juan quittait l'abbaye des Dunes (1) pour s'établir à Zuydcoote, à deux lieues de Dunkerque, M. le Prince prit quelques cavaliers pour aller reconnaître les lignes françaises, s'avançant avec sa prudence ordinaire, se défilant de son mieux parmi les dunes, ne voulant ni engager une action inutile, ni attirer l'attention des patrouilles ennemies. Mais à peine eut-on aperçu un détachement français qu'Hocquincourt courut au-devant. En vain Condé le rappelle; le maréchal songe plus à se faire voir qu'à charger; fort empanaché, il envoie des coups de chapeau aux officiers français. On lui répond à coups de carabine, et c'est M. le Prince qui dut charger pour reprendre le corps du maréchal.

Ni l'issue de cette escarmouche, ni le rapport de Condé, sa chaude parole et son accent convaincu ne changèrent rien aux projets de don Juan.

III.

Le 13 juin, le vice-roi s'avance et range son armée en ordre de bataille, à une lieue environ des lignes françaises (2), présentant un

un détachement, commandé par Boutteville et Persan. Fargues logea ces troupes dans les faubourgs, sans vouloir laisser entrer personne dans la place; il relégua même Hocquincourt à un rang si effacé que le maréchal prit le parti de se rendre à Bruxelles, où il arriva le 30 mars. — Fargues resta maître de sa place jusqu'à la paix des Pyrénées, et fut compris dans le traité; mais le roi n'oublia pas le traître. Fargues fut arrêté, jugé et pendu au mois de mars 1665 : « La condamnation portait pour vol, péculat, faussetés et malversations commises au fait du pain de munition. » (Olivier d'Ormesson.)

(1) 3,000 mètres nord-ouest de Furnes; 11 kilomètres de Zuydcoote.

(2) Cette ligne de bataille devait passer par l'emplacement actuel du fort des Dunes. C'est aussi l'opinion du colonel Bourelly.

front de 1,800 à 2,000 mètres, entre le canal de Furnes à Dunkerque et la ligne de haute mer qui recouvre la plage ou Estran.

Les Dunes! voilà bien le « poste d'infanterie » que Condé signale! Amas confus de monticules de sable, aux pentes raides et dénudées, séparées par des vallons sinueux et d'inégale largeur; la végétation se réfugie sur les sommets : des touffes d'herbe dure et de broussailles couvrent les plateaux dont les dunes sont généralement couronnées. Là l'infanterie peut se loger; chaque mamelon devient une redoute, et pour chacune de ces petites forteresses il faudra un assaut, à moins qu'un mouvement tournant ne les fasse tomber, car nul terrain ne se prête mieux aux surprises, aux embuscades. Sur la ligne choisie par don Juan, les sables ne s'étendaient pas jusqu'au canal et en étaient séparés par 300 ou 400 mètres de watregans, prairies marécageuses et coupées de fossés.

L'action de la cavalerie se trouvait ainsi fort limitée; elle ne pouvait se mouvoir que vers l'Estran avec l'aide de la marée, ou dans le dédale des watregans. L'infanterie d'Espagne ne peut donc compter ni sur le secours de la cavalerie, ni sur l'appui du canon absent. Déjà alors il était téméraire d'exposer l'infanterie aux boulets de l'ennemi sans lui donner le soutien de l'artillerie et la confiance qu'inspire le bruit de la riposte.

La disposition adoptée pour ranger l'armée d'Espagne (environ six mille hommes de pied et huit mille chevaux) ne corrigeait pas le vice de l'emplacement. Don Juan avait mal lu son terrain, mal pris ses distances. Séduit par la hauteur et la forme d'une grande dune sur laquelle se logèrent les vieux tercios, il s'était trop éloigné de la mer; sa droite dégarnie ne pouvait se prolonger à marée basse sur l'Estran, tandis que sa gauche (Condé), entassée entre les dunes et le canal, sur un sol coupé et incertain, manquait d'espace pour se déployer et agir. Jugeant bien la faiblesse de la position, M. le Prince eut la prévoyance de jeter des ponts sur le canal et d'envoyer de l'infanterie sur l'autre rive (1).

Dans les lignes autour de Dunkerque, l'armée française restait immobile. Turenne ne donnait pas signe de vie.

Nous avons déjà essayé de mettre en relief certains traits de ce robuste génie. Ici encore ils vont reparaître plus nettement accentués : la précision du calcul, la sûreté du jugement, le don d'apprécier le temps aussi exactement que la distance; la faculté plus rare encore de ne laisser échapper aucun indice de la résolution que le cerveau enfante. Au moment voulu, son plan sort tout machiné,

(1) Instructions de Condé à Guitaut pour les chemins et communications, etc., 13 juin 1658. (*Archives d'Epoisses.*)

inconnu de tous ; il échappe ainsi aux funestes contre-ordres de la dernière minute ; l'événement ne le surprend pas, et il ne devance pas l'heure, commençant à point nommé, au lieu, à l'instant qu'il a choisis, et alors la vigueur de l'exécution révélera la netteté de la pensée, la supériorité du caractère. Les impatiens qui ne voient pas venir l'ordre, trop longtemps attendu à leur gré, se méprennent sur cette sagesse, et quand enfin le chef ouvre la bouche, cherchant ses mots, le tour qu'il emploie, parfois concis jusqu'à l'obscurité, donne encore une fois le change ; cette parole hésitante semble trahir un esprit incertain. Beaucoup y sont pris.

Dans le récit qu'il a laissé de la campagne de 1658, le major-général Morgan, qui d'ailleurs ne dit de bien que de lui-même (1), a tracé un portrait grotesque de Turenne, s'enveloppant dans un majestueux silence et ne sortant de son mutisme que pour bredouiller des ordres inintelligibles. Cet observateur malveillant traduit en termes outrés une impression assez généralement répandue dans le camp français la veille de la bataille des Dunes. Rien n'indiquait que le maréchal voulût répondre au défi de don Juan. Il croyait encore à une feinte, ne pouvant pas admettre qu'un capitaine éclairé, conseillé par Condé, pût commettre une aussi lourde faute ; c'est ce qui ressort de ce langage, toujours un peu voilé : « M. le Prince a été à la tête du camp ; il a poussé la garde. Les ennemis veulent-ils marcher droit à nous ? ne veulent-ils pas plutôt faire des détachemens ? » C'est le siège dont le maréchal est en peine : on n'a pu se loger sur la contrescarpe... l'estacade a été rompue... la fatigue redouble ; « tout dépend (hors un combat dont les ennemis sont encore douteux) de la façon qu'ira le siège. Si l'on ne prend bientôt la contrescarpe, on commencera à manquer d'infanterie (2). » D'ailleurs les dépêches de Mazarin sont ambiguës : le cardinal ne défend pas de livrer bataille ; il préfère qu'on puisse l'éviter.

Mais survient un page de M. d'Humières ; fait prisonnier la veille, il s'est échappé à la faveur de la nuit. Les Espagnols ayant laissé cet enfant circuler librement dans leur camp, il a tout observé ; sa description est vivante ; pas de canons, il en est sûr.

(1) « A true and just Relation of Major-General sir Thomas Morgan's Progress in France and Flanders, with the six thousand English, in the years 1657 and 1658, at the taking of Dunkirk and other important Places, at it was delivered by the General himself. » (London, 1699.) — Morgan nous montre aussi Lockhart sous un jour ridicule, paraissant le matin de la bataille des Dunes avec un bonnet blanc sur la tête, pâle, défait, malade, et remettant le commandement à Morgan, puis se remontrant après la victoire, brillant de santé, superbe d'allures et de costume. Ces assertions du major-général sont démenties par tous les récits contemporains.

(2) Turenne à Mazarin, 12-13 juin. A. E.

Aussitôt Turenne se transforme; rapidement il donne les ordres qu'il a longuement médités; le siège ne sera pas levé; une partie des troupes restera à la garde des tranchées et du matériel; les autres marcheront à l'ennemi; les postes sont assignés aux officiers-généraux, les mouvemens préparatoires exécutés durant la nuit.

IV.

L'immobilité de Turenne n'avait pas moins frappé les Espagnols que les Français, et les conseillers de don Juan se demandaient si le maréchal oserait quitter sa circonvallation, abandonner ses travaux, son matériel, à la merci d'Antoine de Leede. On était là si rassuré que le 13 au soir l'ordre fut partout donné d'aller au fourrage. Et pendant que les fourrageurs se dispersent, le reste de l'armée dort.

Seul, Condé veille; à cheval avant l'aube (14 juin), il visite sa grand'garde, et, le premier, il aperçoit le mouvement de l'ennemi. Sortie des lignes pendant la nuit, l'armée française s'est mise en marche au point du jour. Elle s'avance en silence, à petits pas, à rangs serrés, déployée sur plusieurs lignes entre le canal et l'Estran. Les premières clartés du matin permettent à l'œil exercé de M. le Prince de compter 20 bataillons et 56 escadrons, que les vagues de cette mer de sable lui montrent ou lui dérobent tour à tour. Tandis que ses troupes se rassemblent, il court au quartier-général. Don Juan est levé, souriant. Condé veut tenter un dernier effort: « Il en est temps encore; masquez la retraite par un rideau de cavaliers déployés près des crêtes, profitez des ponts jetés sur le canal pour le faire rapidement franchir à l'infanterie; votre cavalerie se retirera le long de la mer, la mienne assistera l'infanterie. » C'est la manœuvre qui a si bien réussi au mois d'août 1655 sur les bords de l'Escaut (1).

Mais don Juan ne rêve que victoire; il accepte la bataille. M. le Prince pique vers la gauche pour rejoindre ses troupes. Sur le chemin, il rencontre le jeune duc de Gloucester, troisième fils de Charles Ier: « Vous n'avez jamais vu livrer de bataille? lui crie-t il. Avant deux heures vous saurez comment on en perd une. »

Le canon français rompt le silence du matin. Les boulets s'enterrent dans le sable; quelques-uns ricochent de dune en dune; plus de trouble que de dommage. Bientôt de grandes clameurs s'élèvent; ce sont les *red coats* qui saluent Castelnau de leurs *hurrahs* au moment où ce preux, aimé, admiré de tous, passe devant

(1) Voir t. VI, p. 487.

leur front (1). A eux d'engager l'action. Lockhart et Morgan les conduisent à l'assaut de la grande dune. Les soldats des *tercios* reçoivent vaillamment le choc; mais ils ont affaire à des « bêtes enragées (2). » Repoussés à coups de pique, les Anglais reviennent à la charge, tombent, se relèvent; les piques se croisent et se recroisent; les Castillans ne reculent pas. On ne saurait dire qui l'eût emporté si la cavalerie française n'était venue prendre de flanc les *tercios*.

L'état-major espagnol avait inexactement calculé le mouvement de la marée, et comptait sur la protection du flot au moment même où le jusant commençait. S'avançant avec ses chevau-légers au milieu des ondes qui reculent, Castelnau aborde d'écharpe les escadrons qui couvrent la droite de l'armée d'Espagne. Dans leur retraite, ces escadrons entraînèrent l'infanterie wallonne, et les *tercios* se virent tournés au moment où les « Côtes-de-fer » donnaient un suprême assaut à la grande dune. Le coup fut décisif. Le centre de l'armée d'Espagne est bientôt rompu comme la droite.

Les troupes de Condé formaient la gauche; par suite de l'ordre dans lequel se présentait l'armée de Turenne, elles furent les dernières aux prises. Là aussi l'erreur de don Juan avait eu son contre-coup; hommes et chevaux se trouvaient entassés sur un sol mouvant, entre un labyrinthe de canaux, un fouillis de marécages et cet amas de redoutes naturelles que l'infanterie couronne, parmi lesquelles elle circule invisible. Il fallut toute la dextérité de Condé pour démêler ce chaos. Au milieu des bataillons qui ploient, des chevau-légers qui reviennent, il retrouve sa cavalerie fraîche. Par quelques mouvemens de flanc, par des charges limitées, il arrête les progrès de l'ennemi, couvre le ralliement des escadrons ébranlés et dégage son infanterie. C'est la dernière qui lui reste; il ne peut plus songer à la recruter, et, si médiocre qu'elle soit, il veut à tout prix en sauver les débris (3). Sans prendre le temps de reformer ses rangs, il lui fait franchir les ponts et la renvoie vers Furnes par l'autre rive du canal.

A peine sorti, comme par enchantement, d'un désordre qui semblait irréparable, M. le Prince conçoit toute une opération nouvelle que son génie lui inspire. « Il avait en pareilles rencontres des ressources que les autres n'ont pas, » a écrit Bussy, qui, de l'autre

(1) Sur Castelnau, voir t. IV, p. 325. — Blessé, le 19 juin, aux travaux de siège, Castelnau mourut quelques jours après. Le bâton de maréchal de France fut placé sur son lit de mort.

(2) « Joannes Austriacus ipse, cedere coactus, exclamasse fertur se victum a rabidis feris nulla periculi ratione habita saevientibus. » (Priolo : *De Rebus Gallicis*, 1665.)

(3) « J'ay sauvé mon infanterie... » (M. le Prince au comte d'Auteuil, 3 juillet 1658. A. C.)

côté, en face de lui, le voit faire et sent le poids de ses retours offensifs (1).

La bataille est perdue, perdue sans remède; mais le découragement, le dépit du donneur d'avis dédaignés sont des faiblesses inconnues à l'âme de Condé : il essaiera de ravir au vainqueur le fruit de la victoire. Sa cavalerie, rapidement rassemblée, ne laissera pas aux escadrons repoussés le temps de se rétablir. Condé va charger à fond, pousser droit devant lui, s'ouvrir passage. S'il peut donner la main à Antoine de Leede, le siège de Dunkerque sera levé; rappelé de la poursuite, Turenne trouvera les tranchées comblées, le corps de siège dispersé, les pièces enclouées, les communications coupées; et alors Dieu sait quel horizon pourra s'ouvrir au génie entreprenant de M. le Prince.

La fortune semble favoriser son audace; tout recule devant lui. « Il y eut un temps où les choses furent un peu en balance, » avoue Turenne dans ses *Mémoires*. L'épée haute, Condé se retourne vers ceux qui le suivent : « Nous coucherons ce soir à Dunkerque, » leur crie-t-il. — « C'eût été une des plus extraordinaires actions qui se fût jamais faite : secourir la place après avoir perdu la bataille (2). »

Mais la brigade des gardes françaises et suisses, qui avait refusé sa droite pour laisser passer ce torrent de cavalerie, se rallie derrière la dune voisine. Par un brusque changement de front, les gardes en couronnent la crête; et comme M. le Prince rassemblait son monde pour pousser outre, les mousquetaires des trois bataillons envoient une décharge générale à cette cavalerie massée. Pas un coup qui ne porte; tout tombe ou fuit. Vivement ralliés par un chef digne de croiser le fer avec Condé (3), les chevau-légers français reparaissent.

(1) Lieutenant-général et mestre-de-camp général de la cavalerie légère, Bussy n'avait pas de poste déterminé et accompagnait Turenne. Au moment de l'action, il se plaça à la tête du « régiment royal, » qui faisait partie de l'aile droite, commandée par Créqui. Il faisait donc face à Condé et eut à supporter son choc quand le Prince changea pour dégager l'infanterie.

(2) *Mémoires de Bussy*.

(3) Le marquis de Créqui (François de Blanchefort), encore peu connu alors, jeune d'âge et de grade (lieutenant-général du 3 juin 1655). — « Turenne l'avait choisi pour commander l'aile opposée à M. le Prince sans avoir aucun égard à l'ancienneté des lieutenans-généraux » (Saint-Évremond; portrait de Turenne), et le maréchal avait eu la main heureuse. Par une coïncidence remarquable, c'était Boutteville qui, en face, conduisait la première ligne des Condéens. Ainsi débutaient, manœuvrant l'un contre l'autre, les deux capitaines, qui, formés celui-ci à l'école de Turenne, celui-là à celle de Condé, prendront la place de leurs maîtres et soutiendront la fortune de la France lorsque « Turenne sera à Saint-Denis et Condé à Chantilly. » — Élevé à la dignité de maréchal de France en 1668, Créqui, plusieurs fois victorieux, perdit la bataille de Consarbrück (11 août 1675) : — « J'en suis navré pour le Roi et pour la France, s'écria Condé à cette nouvelle; quant à M. de Créqui, il ne

M. le Prince va être cerné; sentant fléchir son cheval, il le rassemble par une puissante étreinte et le lance sur un grand fossé plein d'eau. Le généreux coursier franchit l'obstacle et tombe mort de l'autre côté. Un moment à couvert, mais froissé dans la chute, convalescent, encore faible, Condé se relève difficilement. Les balles pleuvent autour de lui; les chevau-légers français cherchent à le joindre; plusieurs de ses amis sont frappés ou pris en s'efforçant de le protéger. On le remonte à grand'peine. Une fois en selle, il se retrouve. Son œil d'aigle pénètre la manœuvre de deux escadrons français arrivés à la file par un détour pour lui barrer toute issue. A bride abattue, il pique droit à celui de gauche, et, le rasant ventre à terre, — juste au moment où ce coup d'audace avait une chance de réussir, — il est hors d'atteinte avant qu'on n'ait songé à le poursuivre.

Dans ce désastre de ses dernières espérances, il demeure calme; son visage ne trahit aucune émotion; son esprit est présent. Il donne avec lucidité les ordres pour la retraite, pourvoit à tout, et rejoint don Juan, Caracena, le duc d'York, qui avaient fait leur devoir de soldats. La poursuite ne fut pas vive; quelques prisonniers de plus n'auraient rien ajouté à l'éclat de la victoire, à la sévérité du coup porté au roi catholique et au prince de Condé. Turenne avait hâte d'achever le siège de Dunkerque, qui capitula le 23 juin. Antoine de Leede était mort le matin même (1).

V.

C'est la fin! Condé n'a plus rien à espérer de la guerre; mais l'honneur lui défend de déserter ses alliés, d'abandonner ses amis au lendemain de la défaite; il ne veut pas disparaître comme un joueur qui jette les cartes après avoir perdu la partie. De grands devoirs restent à remplir; il n'y faillira pas. Au moment de poser les armes, pressé par une nécessité impérieuse, il doit tirer parti des gages qu'il a entre les mains, de la force qu'il représente encore; il le doit à ses alliés, à ses amis, à sa propre gloire.

La tâche est difficile. Il demeure presque seul; « ses braves sont tués ou pris (2). » Compagnons ou lieutenans, tous avaient disparu ou étaient retenus au loin. Mort son ami d'enfance (3), le comte

lui manquait que cela pour devenir un grand capitaine. » — Les glorieuses campagnes de 1676 à 1679 justifièrent la prophétie de M. le Prince. Créqui commanda pour la dernière fois en 1684 et mourut le 4 février 1687, âgé de soixante-trois ans.

(1) Il avait été mortellement blessé dans la nuit du 19 au 20.

(2) *Lettres de Gui-Patin.*

(3) « Le pauvre M. de Meille, qui estoit à V. A. dès son enfance... » (Lenet à M. le Prince, 16 juillet 1658. A. C.)

de Meille, le troisième de l'illustre maison de Foix frappé à ses côtés (1); prisonniers Boutteville, Coligny, Guitaut (le chevalier), de Roches, Ricous; les autres, Marchin, Montal, etc., disséminés par les besoins du service. Condé n'a près de lui pour l'assister dans la conduite des troupes que Rochefort, Guitaut (le comte), Chamilly, et parfois le prince de Ligne (2). C'est avec deux ou trois lieutenans harassés qu'il retient et dirige une poignée d'hommes dont la désertion et la misère éclaircissent les rangs chaque jour, qu'il réussit à continuer au moins un semblant de lutte, à ralentir les progrès de l'ennemi. Pendant cinq mois encore, il tient la campagne aux avant-postes de l'armée du roi catholique qui reculait lentement, manœuvrant, secourant ici une place, là recueillant un parti repoussé, un détachement égaré, ne se relâchant pas, sans abattement et sans témérité inutile, l'humeur égale, sans amertume, sans récriminations (3).

Il est certain que la présence de Condé en imposait à Turenne et contraignit le maréchal à marcher pas à pas, de place en place, avec une prudence qui étonne Napoléon. L'immortel auteur des dictées de Sainte-Hélène ne s'explique pas que l'armée victorieuse n'ait pas rapidement et hardiment marché sur Bruxelles. Au fond du cœur, Condé s'attendait à cette marche hardie, qu'il eût probablement entreprise s'il eût été à la place de son heureux rival; aussi se tint-il toujours prêt à se jeter dans la capitale des Pays-Bas et à s'y enfermer avec toutes ses troupes.

Après avoir complété par la prise de Gravelines (27 août) ses conquêtes de la Flandre maritime, Turenne s'approche de la Lys. M. le Prince quitte les positions qu'il occupait entre Ostende et

(1) Henri de Foix, comte de Meille, mourut le surlendemain de la bataille : — « J'ay receu avec douleur la mort de M. le comte de Meille, perdant en sa personne un véritable amy » — (M. le Prince à Caillet, 18 juin 1658. A. C.) — Son frère, le chevalier de Foix, venait d'être tué dans un combat livré par Montal en Champagne. — Il y avait douze ans que l'aîné, Gaston de Foix, comte de Fleix, était tombé aux côtés du duc d'Anguien sous les murs de Mardick.

(2) Officier de grande valeur, le prince de Ligne appartenait à l'armée espagnole et fut laissé à la disposition de Condé sur ses vives instances. Encore faut-il noter que Chamilly et le prince de Ligne furent faits prisonniers au mois de septembre. Il est vrai que Boutteville, Coligny, le chevalier de Guitaut et Chamilly lui-même furent rendus avant la fin de l'année à leur général par échange avec le maréchal d'Aumont. Quant à Ricous, il était encore en captivité au mois de mai 1659. (M. le Prince à Ricous, 18 mai 1659. A. C.)

(3) Sur certains points cependant il n'entendait pas raillerie. Comme on laissait entendre autour de don Juan que le plan de la bataille des Dunes était l'œuvre de Condé, et cette rumeur ayant trouvé un écho dans quelques publications, M. le Prince s'en expliqua ouvertement, et Caracena eut la loyauté de lui donner raison dans les termes les plus nets par une formelle déclaration. (Caracena à M. le Prince, 13 septembre 1658. A. C.)

Bruges, couvrant Anvers, le réseau des canaux et les communications essentielles. De Tournay, où il s'établit le 10 septembre, il menace le flanc de l'armée qui s'avance, et pourra secourir, sauver peut-être quelques-unes des places de la Lys, retarder le passage de cette rivière; sa retraite est assurée sur Bruxelles; enfin l'ennemi ne saurait tromper sa vigilance, lui dérober les partis poussés vers la Sambre et la Meuse contre les petites forteresses où il tient encore garnison et dont la possession a pour lui plus que jamais une importance inappréciable.

La fortune lui reste contraire. Chamilly est battu et pris au moment où il voulait se jeter dans Audenarde. Battu et pris aussi le prince de Ligne, que Condé avait appelé pour le relever à Tournay (septembre). Ces incidens, l'isolement où on le laisse, arrachent à Condé une protestation dont le tour mélancolique et le ton modéré ne ressemblent guère aux mercuriales d'antan; M. le Prince sait aujourd'hui qu'il faut avaler le calice jusqu'à la lie : « Il me semble que je ne devrois pas estre seul chargé de tous ces soins et que ceux qui ont entre les mains l'autorité du Roy (d'Espagne) s'en devroient aussy mesler. Il seroit à propos que l'on quittast le séjour de Bruxelles pour venir voir sur les lieux ce qu'il y auroit à faire dans ces occasions. Je veux croire qu'il y a des affaires importantes qui vous arrestent à Bruxelles; mais on pourroit, à mon avis, s'appliquer à ce qui est de plus pressé... (1) »

Malgré cette suite d'échecs, les suprêmes efforts de Condé ne furent pas perdus pour sa cause. Turenne s'arrête après la prise d'Ypres, ne franchit pas la Lys et met ses troupes en quartiers d'hiver. La campagne se termine sans avoir l'issue fatale que les premiers désastres pouvaient faire redouter aux vaincus des Dunes. L'épée de Condé s'est assez montrée pour peser encore d'un certain poids dans le plateau des négociations. Il a posé une limite à l'invasion française, et ses derniers services créent à ses alliés une véritable obligation morale. Lui-même conserve la possession des trois places de Rocroy, Linchamp, Le Catelet. Sa petite armée reste en corps, décimée, mais vivant par ses cadres, désignée avec une certaine ostentation sous ce nom de Sambre-et-Meuse que nos guerres de la révolution ont illustré, commandée par les lieutenans du Prince, et celui-ci fait un certain étalage des mesures prises pour rétablir ses troupes, propageant diverses rumeurs qui relèvent l'éclat de sa position, déguisent son dénûment.

On apprend l'arrivée prochaine d'un corps de dix mille hommes

(1) M. le Prince au marquis de Caracena, 18 septembre. (*Minute* A. C.)

envoyé par l'Empereur au secours du gouvernement des Pays-Bas; qui commandera cette armée, si ce n'est M. le Prince? lui-même l'annonce, d'un ton assez dégagé, il est vrai, et qui masque imparfaitement le peu de foi qu'il ajoute à la nouvelle : « Ce n'est pas que je veuille en faire mon capital; mais il y a toujours du plaisir à commander un corps considérable (1). »

Et pourquoi ne serait-il pas capitaine-général dans les Flandres, seul chef d'une armée relevée, renforcée? Don Juan est parti en disgrâce (mars 1659). L'archiduc Sigismond, qui devait le remplacer, ne vient pas (2). Fuensaldaña, dont on reparle, est « aujourd'hui bien amendé, reconnaissant le tort qu'il a eu de ne pas s'entendre avec V. A. (3); » assurément il ne disputera pas le commandement à Condé. Déjà Caracena, qui est encore là et qui peut-être restera en place, abandonne à M. le Prince la présidence des « juntes » (conseils de guerre), et « proteste qu'il n'aura pas de plus grande joie que de servir sous un sy grand capitaine (4). »

Voilà ce que Condé laisse dire, répand lui-même, fait savoir partout, à ses agens, à ses amis. Ce sont de beaux semblans, mais qui ne soulagent pas la profonde tristesse de son cœur. Le capitaine est désarmé. Son attention ne s'attache plus aux choses de la guerre que par un reste d'habitude et le sentiment du devoir; ce sont des opérations d'un autre genre qui fixent, retiennent aujourd'hui l'activité de son esprit. Il n'agit, parle, écrit que pour seconder les amis qui depuis assez longtemps, et non sans péril, travaillent, en France même, à son rétablissement, ou, si ceux-ci échouent, s'ils demeurent impuissans, pour défendre ses officiers, ses troupes, ses serviteurs, fournir des argumens aux négociateurs officiels ou officieux qui vont s'efforcer de le faire comprendre, — l'honneur sauf, — dans le traité de paix entre les deux couronnes, traité dont le prélude est la suspension d'armes conclue le 8 mai 1659 (5).

H. D'ORLÉANS.

(1) M. le Prince à Lenet, 18 janvier 1659. (*Bibliothèque nationale.*)

(2) L'archiduc Sigismond à M. le Prince; Insprück, 21 décembre 1658. A. C. Il annonce qu'il est désigné pour gouverner les Flandres. — Le 22 février 1659, Condé écrit à Lenet qu'on ne parle plus de l'arrivée de l'archiduc; en effet, il ne vint pas.

(3) Caracena à M. le Prince, 23 octobre 1658. A. C.

(4) M. le Prince à Lenet, 22 février 1659. B. N.

(5) Le 12 mai 1659, Condé ordonne à Guitaut de faire publier la suspension d'armes dans ses quartiers : — « C'est le premier acte de suspension qui fut fait du côté des Espagnols et de M. le Prince, » — écrivit Guitaut en marge de la lettre de Condé. (*Archives d'Époisses.*)

VIEILLE HISTOIRE

TROISIÈME PARTIE (1).

M. de Bionne, en sortant de chez Mme Legrand de Plancey, se rendit à l'hôtel de Mersan, et apprenant que tout le monde était parti pour la foire, résolut d'y aller aussi et renvoya sa voiture.

Il avait à peine dépassé les premières boutiques qu'il tomba dans un groupe de dames composé, à sa grande surprise, de Mme de Mersan et de Mme Hervier, dont la fille marchait un peu en avant, entre Anne et Lucile de Mersan.

Il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Quelle surprise, mesdames !

— Mme Hervier a eu la bonté de nous faire une visite, et c'est elle qui nous a proposé un tour à la foire, dit Mme de Mersan.

— Il y avait longtemps, répliqua Mme Hervier, que je désirais avoir le plaisir d'une connaissance un peu plus intime avec vous. Ma fille vous ayant été présentée avant-hier, c'était un prétexte tout trouvé.

On continua de suivre la file des boutiques. A un moment, M. de Bionne s'approcha de Mme Hervier, et lui dit, presque avec émotion.

— Que vous êtes bonne, madame !.. Vous tenez à ne rien faire à demi. Vous avez voulu, précisément en ce moment, affirmer vos relations avec mes amis.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mai.

— Quoi de plus naturel? Nous autres, honnêtes gens, nous devons nous soutenir; et ne serai-je pas toujours d'ailleurs votre obligée?

Mme Hervier eut, en parlant ainsi, un regard tout brillant de la plus touchante bonté. M. de Bionne s'inclina à demi avec une sorte de respect.

— Madame, quand les femmes se mettent à être bonnes, nul ne les peut passer!

— Croyez-vous? On dit cependant, monsieur de Bionne, que parfois vous traitez assez mal les femmes. J'ai entendu parler, par mon frère, d'une certaine sortie, très amusante du reste, que vous avez faite à la préfecture.

— Oh! mais, madame, il s'agissait là de méchantes femmes. Connaissez-vous un pire fléau qu'une méchante femme?

— Non, c'est vrai, c'est le pire de tous. Enfin je regrette, monsieur de Bionne, de n'avoir pas été dans un petit coin l'autre soir pour vous entendre : il paraît que vous avez une jolie littérature et très à la main encore.

— Madame, j'ai autre chose que cela : j'ai aussi des maximes tout à la louange de ce que j'appellerai les vraies femmes. Savez-vous quelle est la première règle que j'ai donnée à votre fils pour le cas où il se voudrait marier?

— Non, voyons. Cela doit être, pardonnez-moi ma franchise, cela doit être quelque chose de joli!

A son tour, M. de Bionne se mit à rire.

— Merci du mot, madame; eh! bien, je lui ai enseigné « que lorsqu'un jeune homme, sur le conseil de sa famille ou d'amis sérieux, veut rechercher une jeune fille, avant même de la voir, il lui faut d'abord voir la mère, parce que ce sont les mères qui donnent l'éducation morale et que, par suite, telle mère, telle fille. » Avouez, madame, qu'un homme qui se présenterait comme un parti pour Mlle Hervier ne ferait pas mal de vous connaître un peu d'abord, et qu'il arriverait vite à trouver que vous êtes la raison suffisante des belles qualités de Mlle Hervier et qu'ainsi on les peut considérer comme très réelles et très acquises.

— Oh! oh! monsieur de Bionne! Vous, un flatteur, je ne l'aurais jamais cru.

Malgré tout, l'aimable visage de Mme Hervier avait pris une teinte plus rosée. Mme de Mersan, qui venait de s'occuper d'un objet dans une boutique, se méprit sur la cause de cette rougeur, et intervint :

— Chère madame, n'écoutez pas ce que dit notre indigne ami, il vous en fera entendre de toutes les sortes.

— Chère madame, répondit Mme Hervier d'un ton de bonne

humeur, pour cette fois, pas de reproche à lui faire que d'être un peu trop un flatteur.

— Lui, un flatteur ! s'écria Mme de Mersan.

— Ah ! pour cela non, dit Anne de Mersan, M. de Bionne n'a pas ce défaut-là !

— Il en a assez d'autres, n'est-ce pas, Queen Anne ?

— Monsieur, si vous y tenez absolument !

— Que dites-vous de Mlle Anne de Mersan, madame, demanda M. de Bionne en riant, n'est-elle pas la plus charmante du monde ! Et moi qui allais lui acheter des sucres d'orge !

— Je ne pouvais pas m'en douter !

— Vous en aurez, Queen Anne, pour le cynisme de cet aveu.

— Je n'en veux pas ; je suis désintéressée.

Puis, prenant un petit air sérieux :

— Madame, dit-elle en s'adressant à Mme Hervier, je vous donne M. de Bionne pour une exception. Parmi ses qualités, il y en a une qu'il pousse d'une sorte qu'on pourrait presque l'accuser d'exagération, si l'honnêteté pouvait jamais être excessive. Il a, au suprême degré, la probité du langage et incapable d'altérer la vérité, il ne condescend même pas à faire un compliment non sincère.

— Par les dieux jumeaux ! que ne peut la gourmandise !

Et M. de Bionne, s'avançant vers l'étalage d'un marchand, saisit un superbe sucre de pomme ; mais Anne, étendant la main, s'écria très vivement :

— Pas pour moi ou je le jette ! Je prends tout le monde à témoin.

Elle était d'abord devenue rouge ; à ce moment elle pâlit ; ses yeux, si doux d'habitude, avaient pris une expression irritée ; le ton était tranchant, décidé.

M. de Bionne se retourna avec stupeur. Tous deux restèrent un instant à se regarder fixement. Enfin Anne détourna la tête et se remit à marcher.

— Ah ! çà, mais c'est une déclaration de guerre, Queen Anne ? Et il y a deux jours que vous la prépariez !

— Si vous voulez, monsieur !

Ceci fut répondu du même ton bref.

Mme Hervier prit le bras d'Anne de Mersan et proposa de voir une boutique en face.

— Ma foi, madame, dit M. de Bionne en continuant de marcher près d'elle, explique qui pourra l'humeur changeante des jeunes filles ; moi je renonce à comprendre Mlle de Mersan depuis deux jours.

On continua la promenade.

Comme on allait quitter la foire, on passa devant une femme très âgée, qui se tenait dans l'intervalle de deux boutiques, avec

l'attitude de quelqu'un qui mendie. Elle avait l'air si malheureux que ce fut à qui lui donnerait. M. de Bionne ne put voir ce que donnait Anne, mais à la façon dont elle ferma son porte-monnaie en poussant un petit soupir, il crut pouvoir conjecturer que ç'avait dû être bien peu de chose, et que le porte-monnaie restait vide.

Il ouvrit le sien et présenta à Anne le compartiment des pièces d'or :

— Donnez pour moi, dit-il, cela en sera mieux fait.

Elle fit un geste de refus.

— Les malheureux ne doivent pas souffrir de vos mauvaises humeurs injustes. Allons, prenez et donnez largement.

— Vous pouvez donner vous-même!..

— Mais je ne donnerai pas.

— Soit, je cède, mais uniquement pour ne pas priver une pauvre femme d'un secours nécessaire.

Elle tendit la main, mais M. de Bionne se recula :

— Au fait, vous avez raison, et je serais pire que vous-même si j'insistais.

Il s'avança vers la mendiante; puis, s'arrêtant encore, il revint sur ses pas, et avant qu'Anne eut songé à résister, il lui mit son porte-monnaie dans la main :

— Décidément, je veux vous laisser ce plaisir!

Ceci fut dit d'un ton ferme et cependant très doux, et son regard avait une expression de bonté contre laquelle il était malaisé de se défendre.

Anne de Mersan rougit et baissa la tête.

Quand elle rejoignit le gros des promeneurs, elle rendit le porte-monnaie et murmura à demi-voix : « Merci. »

Mme Hervier se mit à rire.

— Eh! bien, mademoiselle, voici déjà la paix faite?

— Ah! madame, que voulez-vous, M. de Bionne a le talent de faire que personne ne lui peut garder rancune!

Ceci avait été dit avec le plus joli regard.

M. de Bionne se mit à rire à son tour :

— Surtout, répondit-il, quand on n'a pas de sujet de lui garder rancune. Maintenant, en thèse générale, quand j'ai donné prétexte à rancune, je n'ai ce talent d'apaiser les gens que lorsqu'ils en valent la peine; ici c'eût été le cas.

Tout ceci s'était passé entre trois personnes, Mme de Mersan et sa fille cadette étant fort occupées à causer avec Claire Hervier qui les faisait rire de ses saillies.

On quitta la foire sans autre incident nouveau qu'un bon coup d'ombrelle donné par Mme de Mersan à un chien qui ne se rangeait pas assez vite, ce qui motiva cette question de M. de Bionne :

— Madame, est-ce qu'il est de la religion?

Le surlendemain, dans la matinée, M. de Bionne reçut encore la visite de George Hervier; cette fois, celui-ci avait un air triomphant.

— Maman, dit-il, veut vous parler; mais, d'avance, elle m'a chargé de vous dire qu'elle a de bonnes nouvelles.

M. de Bionne trouva Mme Hervier, non-seulement satisfaite, mais même tout heureuse. Quant à lui, il se sentait de la plus belle humeur, et ce fut la figure animée et souriante qu'il entra au salon.

Il avait rencontré dans le vestibule Claire Hervier qui venait de cueillir des fleurs au jardin.

Les bras embarrassés de sa moisson, elle lui fit une révérence pleine de grâce; il y avait sur son joli visage une telle expression de candeur, de joie aimable, que M. de Bionne en ressentit vraiment une impression de fraîcheur morale.

Les Mahométans prétendent que celui à qui sourit une belle femme, il ne lui saurait arriver malheur.

M. de Bionne connaissait le proverbe, et ce fut l'esprit rempli de l'apparition qu'il venait d'avoir, que, tout en s'inclinant sur la main de Mme Hervier, il ne put s'empêcher de lui dire :

— Ah! madame, quelle charmante jeune fille que Mlle Hervier! Quelle riche récompense pour vous des soins que vous lui avez donnés, et comme son aspect dédommage de la vue de tous les visages fanés et peints, des faces minaudières qu'on rencontre.

Mme Hervier était une personne de grand sens, mais après tout, c'était aussi une mère. Le compliment n'était pas mal tourné; elle y trouva quelque plaisir. Quoi de plus naturel?

Elle rougit un peu, de cette rougeur qui sied tant à un visage d'honnête femme, et accompagne si bien le brillant que donne au regard une émotion dont on peut dire qu'elle a pour origine une satisfaction meritée, ou un plaisir bien gagné, longuement gagné.

— Il est fort heureux pour vous, monsieur de Bionne, qu'il ne soit plus permis de vous taxer de flatterie.

— C'est vrai, madame.

— Mlle de Mersan y a mis bon ordre; vous parlez de jeunes filles dont le visage fait plaisir à voir, en voilà une! Et quelle bonne et aimable nature, avec une petite pointe d'originalité tout à fait séduisante même.

— Tout cela est très vrai, madame, et je vous remercie beaucoup pour mon ami et un peu pour moi, car je l'aime infiniment.

— Soyez sûre qu'elle vous le rend bien, monsieur, dit Mme Hervier, d'un ton sérieux.

— Je n'en sais trop rien, madame; ce qu'il y a de certain, c'est

qu'en ce moment nous disputons beaucoup ensemble; vous en avez été témoin avant-hier.

— Oui, et dans le premier moment, je ne comprenais pas bien...

— Tandis qu'ensuite? dit M. de Bionne, en souriant.

Mais Mme Hervier ne répondit pas, ou plutôt elle changea la conversation :

— Nous oublions ce qui vous amène, C'est un succès complet que je vous puis annoncer. Un moment j'avais eu des craintes. J'ai reçu avant-hier deux visites de cette femme. J'ai vu, c'était bien aisé à voir, qu'elle était fort mal à l'aise. Elle a abordé le sujet qui vous intéresse, mais en hésitant : en un mot, quand elle m'a quittée, il n'y avait rien de fait. A ma grande surprise, deuxième visite une heure après, et changement complet, tellement complet que je suis encore à en chercher l'explication.

— Voulez-vous me permettre, madame, je crois que je puis vous donner cette explication. Vous avez reçu la première visite de Mme Legrand vers quelle heure?

— Quatre heures et demie environ.

— Et la seconde?

— La seconde, je suis sûre de l'heure. Le professeur de chant de ma fille venait d'arriver. Or, son heure de leçon est cinq heures et demie, mais il est toujours un peu en retard. Il était donc cinq heures trente-cinq, à quelques minutes près.

— Voici, madame, l'explication cherchée. Entre cinq heures et cinq heures un quart, j'étais en train d'examiner chez l'armurier de la rue de Paris une paire d'épées qui me semblaient bien en main quand, en levant les yeux par hasard, j'ai vu, arrêtée devant la boutique, une dame qui semblait m'observer avec attention. Se voyant remarquée, elle s'est éloignée brusquement. Sur l'instant, le fait ne m'a pas frappé. Puis, presque tout de suite, ç'a été comme un trait de lumière dans mon esprit. J'ai ouvert la porte du magasin et suis même descendu sur le trottoir; il était trop tard, la dame avait disparu. Toutefois, je me rappelais bien sa taille, son aspect; elle avait une toilette fort élégante.

— Pouvez-vous vous rappeler un détail quelconque, quelque chose de particulier?

— Mon Dieu non. Ah! si : un oiseau des colonies, très en vue, posé sur le côté d'un chapeau à rubans de velours jaune.

— C'est bien cela. C'était Mme Legrand; je lui ai fait compliment sur ce chapeau, et après cela, pas de doute. Dans une petite ville comme celle-ci, tout se sait : il n'y a qu'elle qui ait ce chapeau.

— En tout cas, c'était bien sa taille et son aspect général : le

matin, nous avions eu un entretien assez animé ; elle savait que si dans les vingt-quatre heures tout mauvais bruit n'était pas démenti, j'irais... trouver son frère ; elle m'a vu en train de choisir les instrumens, et elle n'a plus hésité.

Mme Hervier donna alors à M. de Bionne tous les détails qui pouvaient l'intéresser et qui lui permirent de se bien assurer qu'il n'avait plus à s'inquiéter ni à s'occuper de rien.

Il la remercia avec chaleur et termina en disant :

— Je suis si peu habitué à recevoir des marques d'intérêt sincère que je suis vraiment touché, madame, de la façon dont vous en usez avec moi !

Mme Hervier eut un charmant sourire.

— Avant tout, n'avais-je pas, n'ai-je pas encore à l'heure actuelle à m'acquitter envers vous d'une dette ?

La figure de M. de Bionne se rembrunit légèrement : ce fut l'affaire d'un instant et il répliqua :

— Votre dette, madame, est largement payée, nous sommes quittes maintenant.

Mme Hervier fixa sur lui un regard sérieux et scrutateur, en même temps fort aimable.

— Si vous le voulez, monsieur, ma dette, strictement parlant, est payée : mais ce qui ne saurait s'éteindre, c'est la reconnaissance profonde que je vous ai pour avoir pris ainsi mon fils en sympathie. Ceci n'est plus, à proprement parler, une dette ; me reconnaissez-vous le droit, mère et à mon âge, de vous prendre en gré, et cela d'une façon toute désintéressée ?

L'œil de M. de Bionne brilla d'un éclair de plaisir :

— Madame, je suis trop flatté pour pouvoir refuser !

Mme Hervier poursuivit, toujours de la même bonne grâce :

— Ai-je bien compris ce qui vient de se passer en vous ? Ai-je bien lu sur votre visage ? Vous êtes de ceux qui ne veulent pas devoir la sympathie qu'on leur témoigne, à la reconnaissance : cela est trop ordinaire ; c'est vulgaire, et après tout, on ne vous donne alors que ce qui vous est dû ; c'est presque banal. Il vous faut quelque chose de plus : vous avez la fierté de votre valeur ; vous voulez, et somme toute c'est légitime, que les gens vous aiment ou vous recherchent pour ce que vous êtes seulement, et non pas pour ce qu'ils croient vous devoir, et qui pour vous est tout à fait sans importance. C'est le seul sentiment que vous veuillez inspirer et dans ces seules conditions. Encore une fois, vous ai-je bien, je ne dirai pas deviné, mais compris ?

— Si admirablement, si complètement, madame, que je ne reviens pas de mon étonnement.

— C'est cependant bien simple. Du reste, ce sentiment que vous avez en vue est peut-être la plus flatteuse des récompenses, quand on réussit à le faire naître. Mais il est de si haut prix qu'il n'est pas donné à tous d'y prétendre. Il est à la portée des seules natures d'élite.

Il y avait dans les paroles, dans le ton de Mme Hervier une éloquence simple, naturelle, sincère, qui touchait d'autant plus. Aucune intention de flatterie, cela paraissait d'abord; M. de Bionne le sentit et répondit :

— Je vous remercie, madame, des choses beaucoup trop flatteuses que la bienveillance toute seule vous suggère. Vous ne me dites pas ce qui est vrai, mais ce que votre parfaite bonté voudrait voir vérifié en moi. En faisant cette restriction, j'avoue que vous avez connu mon plus secret désir, et je m'étonne de cette faculté de divination.

— Bien moins remarquable que vous ne le croyez, monsieur. D'abord, comme mère, j'ai été habituée à saisir au vol pour ainsi dire, sur le visage de mes enfans, leurs impressions les plus fugitives. Cela m'a rendue habile déchiffreuse. Puis, ce sentiment dont nous parlons, il est possible qu'il m'ait été déjà donné d'y rencontrer une secrète aspiration chez d'autres que vous. Par suite, il ne m'est pas nouveau, et peut-être ai-je tout simplement reconnu en vous les symptômes qui l'annoncent.

— Au fond de tout ce que vous dites, madame, se trouve un sentiment unique, puissant, et d'où procèdent et toutes vos paroles et toutes vos actions. A mon tour, madame, ai-je deviné?

Mme Hervier rougit.

— Je ne sais pas, monsieur.

— Mais vous rougissez et votre modestie se rend compte que vous êtes, en effet, comprise. Ce sentiment où vous obéissez est le plus beau de tous, le plus haut, le plus touchant, c'est...

Mme Hervier le regardait, et malgré elle souriait.

— Dois-je le nommer, madame?

— Je ne sais ce que vous avez découvert, monsieur. Si vous avez découvert que je tâche, en toutes mes actions, à ne jamais être méchante aux gens, vous êtes tombé juste. Mais, c'est si naturel, que cela ne mérite pas d'être loué. Vous me semblez, d'après tout ce que je sais de vous, donner trop de prix à des choses fort simples, parce que la mauvaise opinion que vous avez du monde vous rend tout étonné de les rencontrer. Pourquoi ne pas prendre ce monde tel qu'il est, avec ses bons et ses mauvais côtés?

— Mais, madame, c'est précisément parce que je le prends tel

qu'il est, que je m'en tiens à quartier, ou du moins que j'admire les quelques beaux endroits que j'y puis encore trouver, et m'en étonne.

— Êtes-vous sûr que vous le voyez tel qu'il est?

— Je suis bien plus sûr, madame, que vous le voyez, vous, tel qu'il n'est pas, grâce à votre bienveillance.

— Ce sont des subtilités de dialectique. Il vaut mieux, ne fût-ce que pour nous-même, garder nos illusions.

— Et nous mettre dans cet heureux état d'un homme qui, au moment de franchir un pont étroit et sans parapet, prendrait l'excellente précaution de se faire bander les yeux.

— Est-on heureux à voir les choses comme vous le faites?

— Je ne prétends pas, madame, que je ne fusse pas plus heureux de vivre au milieu d'honnêtes gens que de coudoyer, dans la presse de la vie, une quantité de gredins. Tout compte fait, j'aime mieux les connaître pour ce qu'ils sont : je garde mes poches.

— Mieux vaut n'y pas penser.

— A ses poches, madame? J'ai un grand faible pour mes poches : ce sont mes plus fidèles, surtout mes plus utiles amies.

— Je ne saurais vous blâmer de les défendre, mais j'aimerais mieux pour vous vous voir dans des idées plus riantes.

— Je suis, madame, dans les idées les plus riantes du monde, des idées roses ou bleu de ciel, comme vous voudrez. Je ne sache pas de plus grand plaisir que celui de bien frotter un coquin. Les coups de bâton sont une belle chose ; le tout est d'être celui qui les donne.

— Ne vous semble-t-il pas que le mépris soit une arme plus sûre?

— Cela dépend à qui il s'adresse. Sur les natures non encore complètement perverties, il produit parfois quelque effet ; sur les natures tout à fait mauvaises, il s'émousse comme sur une carapace : il n'est pas même senti. C'est une des grandes erreurs de la sentimentalité moderne de ne pas comprendre que chaque arme doit être proportionnée à l'ennemi que l'on combat. Les appels à la conscience, aux sentimens d'honneur, ou de justice, sont bons, s'agissant de gens ayant encore un peu de conscience, d'honneur ou de justice. Avec ceux qui n'en ont plus, autant d'enfantillages. Je suis au demeurant très modéré, et me contente de peu. Platon demandait un bon tyran aidé d'un bon législateur. Je me passe du bon législateur, et dis : « un bon tyran aidé d'une bonne trique, » si vous me passez ce vilain mot.

— Comment donc, en faveur de la pensée! Vous êtes pour les traitemens doux.

— Je suis pour les traitemens effectifs. D'ailleurs, est-ce ma

faute? J'ai quarante-deux ans. Jusqu'à trente-cinq ou trente-sept ans, j'aurais pu prendre cette mélancolique devise d'un de mes ancêtres du xve siècle :

J'ai peu soupçonné,
Encore moins méprisé.

— Jolie devise.

— Oui, et bien digne du noble caractère qui l'avait trouvée. Depuis cinq ans, j'ai rattrapé le temps perdu. Les voyages, la connaissance plus complète des hommes m'ont amené...

— A tout soupçonner et à tout mépriser!

— Madame, oui, avec la variante de Voltaire : « tout et quelque chose de plus encore. » — Ah! j'en ai bien souffert!

Il fit un grand éclat de rire.

— Ceci, monsieur, est le rire du diable.

— Madame, sait-on comme le diable rit? Dans les opéras et les féeries, on le représente vêtu de rouge, grand, long, maigre et riant d'un rire strident. Qu'y a-t-il de vrai? Le costume même ne vaut pas : personne n'a jamais vu le diable. Nous le représentons sous une figure tout aussi peu justifiée probablement que celle que nous donnons aux anges. Connaissez-vous rien de plus comique que la paire d'ailes dont nous les affublons, et qui est placée de telle sorte que si elle pouvait réellement fonctionner, tout son effet serait de précipiter la chute de celui qui s'en servirait.

— En vérité, je n'y avais jamais songé.

— Au point de vue poétique, une paire d'ailes dans le dos me semble très contestable. Au point de vue du moyen de support ou du pouvoir propulsif, cela ne souffre pas l'examen, pas plus que les petites ailes de Psyché ou les talonnières et le pétase ailé de Mercure. Pauvre Mercure! Homère nous le représente gravement, mettant ses talonnières pour aller exécuter les ordres de Jupiter, — j'allais dire de Jupin. J'avoue que je ne puis me faire aucune idée du double mouvement de tête et de jambes qu'il devait exécuter en même temps pour se maintenir en l'air. Il devait à la fois donner des coups de tête en arrière et de furieux coups de pied sur les côtés : et je doute que lui qui était un des grands dieux, un des dieux *celestes*, suivant l'expression romaine, y ait beaucoup gagné en majesté ou simplement en harmonie d'aspect.

— Il faut avouer que vous avez une façon de représenter les choses où souvent elles ne gagnent pas beaucoup.

— Mais, madame, c'est de la philosophie positive. Et puis, encore un coup, rien de tout cela n'est de ma faute. Je ne fais que voir les choses comme elles sont, et tirer les conséquences logiques.

Je ne dirais rien des ailes des anges si elles étaient horizontales et placées aux hanches, au lieu d'être verticales et placées aux épaules. Telles qu'elles sont, tout ce que je puis faire, c'est de supposer qu'elles ne servaient pas aux anges à voler, mais que, comme ils habitent les chaudes régions de l'empyrée, ces ailes y faisaient l'office d'une sorte de « punkah » céleste, ou encore qu'ils les utilisaient en guise d'éventails, et s'en tenaient le dos frais.

— J'avoue que c'est la première fois que j'entends émettre une pareille supposition.

— Ma foi, madame, et moi aussi.

Tous deux se mirent à rire. Mme Hervier reprit.

— Je ne veux plus que nous continuions sur ce sujet : vous venez de me dépoétiser les anges, vous êtes un terrible homme, vous me dépoétiseriez tout le reste.

— Madame, ce sera le mot de la fin, n'ajoutez rien, cela gâterait la péroraison.

Il se leva, mais Mme Hervier lui dit :

— Vous ne vous en irez pas sans avoir causé un peu avec mes enfans, et vu le jardin. Êtes-vous pressé au point de partir tout de suite?

— Non, madame, certainement non.

— Eh! bien, allons.

Le jardin était fort agréable, pas très grand, mais planté avec tant de goût qu'il semblait qu'on s'y pût perdre, et qu'il fût plus grand du double.

A peine Mme Hervier et M. de Bionne y furent-ils, que George et Claire Hervier arrivèrent comme s'ils n'avaient attendu que ce moment pour paraître.

Ils s'emparèrent de M. de Bionne pendant que leur mère s'éloignait pour donner quelques ordres.

George Hervier et sa sœur étaient charmans à voir ensemble. Presque du même âge, se ressemblant beaucoup, ayant tous deux ce beau charme de la jeunesse que rien ne remplace, et qui pare la créature humaine comme le duvet velouté d'un fruit pare ce fruit, il y avait, dans toutes leurs manières, cette fleur de bonne compagnie, ce je ne sais quoi qui ne se trouve qu'aux heureuses natures développées par une excellente éducation reçue dès l'enfance.

Sans rien de la gaucherie d'une pensionnaire, ou de la liberté d'allures exagérée si à la mode, Claire Hervier avait avec M. de Bionne les façons naturelles, la politesse simple, mais exacte, l'honnête abandon qui, tout en laissant à une jeune fille sa grâce complète de femme, n'excluent pas, si jeune qu'elle soit, cette dignité décente qui est peut-être le charme le plus irrésistible

d'une femme jeune, et est toujours, en tout cas, sa plus sûre protection.

George Hervier, très flatté de sa liaison avec M. de Bionne, subissait sans hésitation sa supériorité d'homme plus âgé, riait et divaguait à tort et à travers; et entre le frère et la sœur, c'était à qui couperait la parole à l'autre.

Tous deux traitaient déjà M. de Bionne en vieil ami; et comme si c'eût été chose allant de soi, ils l'avaient mis entre eux et la conversation ne tarissait pas.

Ce qu'il se fit de tours d'allée ne saurait être évalué, mais il y avait certainement fort longtemps que la promenade durait quand Mme Hervier de loin appela son fils. Celui-ci ne fut absent que quelques minutes, puis quand il revint, ce fut au tour de sa sœur de s'éloigner.

George Hervier avait un certain air de malice aimable et réjouie qui frappa M. de Bionne.

— Mon jeune ami, dit-il, je voudrais bien savoir ce qui diable vous rend si gai.

— Ma foi, monsieur, rien du tout.

Et pour preuve, George Hervier partit d'un éclat de rire, puis il proposa de rentrer à la maison, mais, au lieu de prendre la porte du milieu du perron, il ouvrit une autre porte à gauche, fit passer M. de Bionne, et celui-ci se trouva dans une salle à manger très simplement décorée, mais où l'on sentait les habitudes de confort d'une maison bien tenue.

La table était mise avec plusieurs couverts. Mme Hervier, debout près de la cheminée, désigna une place à M. de Bionne en disant :

— Vous ne nous refuserez pas, je l'espère, de vous asseoir à notre table?

Stupéfait, il allait répondre, quand, sans regarder, il vit dans la glace l'image de plusieurs personnes qui devaient se trouver derrière lui.

Il se retourna et se trouva face à face avec Claire Hervier, qui se tenait devant une autre dame qu'elle tâchait à cacher de son mieux.

Claire, écartant les bras et relevant sa robe de chaque côté comme pour la révérence, demanda :

— Qui devinez-vous, monsieur?

Il réfléchit un instant, puis avec tout le sérieux imaginable :

— Mme Legrand de Plancey!

Claire Hervier fut la dupe de ce sérieux, et laissant tomber ses bras de stupeur :

— Ah! par exemple, c'est trop fort! — Et derrière elle apparut la charmante, l'endiablée petite tête d'Anne de Mersan.

— Voilà ce qui s'appelle bien deviné, monsieur!

— Qui a bien deviné, Queen Anne, moi qui ai dit une chose que je savais impossible, ou vous, qui avez cru que je la disais tout de bon?

On se mit à table.

Mme Hervier plaça M. de Bionne à sa droite et Anne de Mersan à sa gauche, en sorte qu'ils se trouvèrent en face l'un de l'autre. Claire Hervier se mit de l'autre côté de M. de Bionne et son frère près d'Anne.

Ce fut un gai repas. Chacun se sentait heureux et disposé à sa causer. On riait, on mangeait, on s'arrêtait de manger pour conter quelque chose ou faire une réflexion : tous éprouvaient cette joie sans mélange qu'on trouve à se sentir entre gens qui se comprennent et ont les uns pour les autres une réelle sympathie. Mme Hervier surveillait ses convives de son bon regard attentif et plein de sollicitude ; son fils se sentait aux anges, et Claire et Anne babillaient comme, — faut-il le dire? — des pies.

Quant à M. de Bionne, il dévorait, buvait, contait une histoire, s'amusait des propos des jeunes filles, et avait enfin un air si parfaitement ravi qu'Anne de Mersan ne put s'empêcher de lui dire à un moment :

— Monsieur de Bionne, je ne vous ai jamais vu de si belle humeur.

— Ma foi, Queen Anne, il y a longtemps que je ne me suis senti aussi heureux. En ce moment, tous les soucis, tous les ennuis de la terre ont disparu. Je me sens dix ans de moins sur la tête. Je me sens, c'est le mot, le cœur au large, et c'est à vous, madame, que je dois cette impression si précieuse que j'ai dès longtemps oubliée.

— Moins à moi, monsieur, qu'au printemps, aux fleurs, au grand soleil qui dore tout, et à ces gais propos de la jeunesse qui babille!

— Ils n'y nuisent pas, madame, mais sans votre aimable hospitalité, je ne serais pas en termes d'en jouir.

— Donc, vous le voyez, il faut parfois bien peu de chose pour qu'on se remette à aimer la vie.

— Bien peu de chose, madame? appelez-vous bien peu de chose de se trouver avec trois femmes dont on peut dire que toutes trois sont bonnes? Je goûte véritablement un plaisir complet. Voici une heure que nous sommes à table et depuis ce temps, pas encore une ombre au tableau, pas une disparate; une égale bonne volonté des uns pour les autres, et ce qu'il y a de mieux, en tout cela, le plus parfait naturel, rien de factice, d'artificiel; vous êtes bien vous-même à coup sûr, madame, et je jurerais que vous êtes toujours ainsi.

— Je crois que vous auriez raison, monsieur.

— Oui! oui! Certainement, c'est bien juste, crièrent à la fois Claire et George Hervier, maman est toujours la même, toujours bonne comme vous la voyez!

Les yeux des deux jeunes gens brillaient d'affection et d'enthousiasme.

M. de Bionne les regardait avec plaisir, puis il dit :

— Que ma présence ne vous gêne pas! je crois deviner que vous embrasseriez votre mère avec plaisir.

— C'est vrai! — Et tous deux, se levant, coururent à leur mère qu'ils embrassèrent en l'entourant de leurs bras. C'était un joli spectacle : Mme Hervier, malgré elle, avait les yeux un peu humides et les renvoya avec chacun un petit soufflet et en jurant qu'ils la décoiffaient.

— Maintenant, madame, dit Anne de Mersan, regardez la figure de M. de Bionne. Malgré la férocité dont il fait profession, voyez, n'est-il pas tout ému lui-même?

M. de Bionne sourit.

— Je suis plus bête encore que mademoiselle et que monsieur!

— Merci, crièrent-ils en même temps.

— Avez-vous ces plaisirs-là à l'étranger, monsieur de Bionne, quand vous faites vos affreux voyages, et que vous tombez dans vos légions de femmes jaunes, noires, vertes, d'Allemandes, d'Américaines, de Russes, de Grecques?

— Non, ma foi, Queen Anne; mais les voyages ont du bon.

— Vous devez cependant, monsieur, vous y sentir bien seul?

— Non, madame, moins seul bien souvent qu'à Paris même.

— En vérité! — Puisque nous sommes sur ce sujet, vous devriez nous raconter quelques incidens ou quelques impressions de vos voyages.

— Madame, nos pères disaient: « A beau à gaber qui vient de loin. » Je n'aime pas beaucoup les récits que font les voyageurs dans la chaleur d'un repas. Ils perdent en vérité ce qu'ils gagnent en animation. Malgré soi, on se laisse entraîner.

— Je suis sûre qu'avec vous ce ne serait pas le cas, monsieur, dit Claire Hervier.

— J'y tâcherais, mademoiselle, mais il faut que ces sortes de choses viennent d'elles-mêmes.

— Cependant, monsieur de Bionne, dit Anne de Mersan, vous avez certainement dans vos souvenirs des incidens qui ne prêteraient à aucune exagération, mais seraient, au contraire, fort touchans.

— D'où par suite fort déplacés ici.

— De beaux sentimens ne sont jamais déplacés, témoin:

« Ah! ne dites pas que les anges . . . . . .

. . . . . .

Mais M. de Bionne fronça légèrement le sourcil, et sans mauvaise humeur, mais en fixant sur Anne un regard sérieux, répondit :

— Pourquoi réveiller ce souvenir? Pour une fois que j'ai quelque plaisir, ne le troublez pas.

Anne rougit et baissa les yeux, puis au bout d'un instant :

— Avouez, monsieur de Bionne, que je joue de malheur: je viens d'avoir l'esprit de vous dire une chose qui vous a été désagréable.

— Désagréable, non; pénible serait le mot. A qui la faute? A vous qui ne pouviez deviner mes bizarreries d'humeur ou à moi qui ai le tort de les avoir?

Anne releva et fixa sur lui ses beaux yeux si clairs, si limpides, et où se lisait une expression demi-triste, demi-souriante :

— Vous ne voulez pas que j'aie tort!

— Et vous, vous ne voulez pas que je n'aie pas raison, du moins aujourd'hui.

— A la bonne heure, dit Mme Hervier, voici une lutte comme on n'en voit guère, où chacun des deux veut prendre le tort pour soi.

— Je vous assure, madame, qu'ici j'ai lieu de prendre pour moi tout le tort. Mlle Anne de Mersan voulait, comme toujours, me dire quelque chose d'aimable, car l'idée de dire une chose qui pût faire de la peine à quelqu'un ne lui viendrait même pas, du moins en temps ordinaire; et moi, vieux garçon endurci, animal hirsute, je me dégage comme une sorte de sanglier, en froissant dans ma fuite les fleurs délicates de sa pensée. Que voulez-vous? Je me gâte à l'étranger; la main y devient lourde. J'ai besoin de me refaire aux plaisantes façons de parler de « doulce France. »

— Madame, n'en croyez rien! M. de Bionne n'a qu'un tort... Je fais mieux de m'arrêter.

Elle sourit avec douceur.

— Mais je vais continuer pour vous, dit Mme Hervier. Voyons, M. de Bionne n'a qu'un tort... C'est d'avoir, sous des apparences tour à tour glacées ou caustiques, une délicatesse de sensations, une finesse de sensibilité qu'il cache tant qu'il peut, mais fort en vain et qu'il a tort de cacher, — voyez, voici un second tort, — parce qu'il a, aux occasions, toute la fermeté, toute l'énergie qui doivent former le fond d'un vrai caractère d'homme.

— Avouez, madame, que j'ai bien fait de vous laisser parler.

La figure d'Anne avait pris une expression de joie très visible.

George Hervier et sa sœur applaudissaient aussi. Le seul M. de Bionne avait ce qui se peut appeler « une figure de circonstance, » c'est-à-dire l'air fort gêné ; enfin il prit son parti et riant comme tout le monde :

— Madame, pour employer une formule célèbre, jusques à quand profiterez-vous de mon embarras?

— Je ne suis pas près de vous laisser échapper ainsi, monsieur. Nous vous tenons, n'est-ce pas, mesdemoiselles? et nous en profitons.

— A parler comme en Angleterre, vous m'avez mis en chancellerie, madame, et ne m'en laisserez pas sortir.

— Que le plus tard possible. Rassurez-vous; nous y mettrons des formes.

— Certainement, comme les gens qui, vous ayant laissé tomber un pavé sur la tête, se croiraient quittes de tout en disant : « Pardon de la liberté grande, » ou comme l'ange du jugement dernier avec son *so bitte schön*.

— Je ne sais pas ce que c'est que cette histoire.

— Je le crois bien! c'est une histoire qu'un de mes amis d'Allemagne nous avait racontée et où nous faisions souvent allusion, quand nous voulions à la fois dire qu'avec des formes tout est possible, et rappeler cette habitude des Allemands de dire à tout propos : *so bitte schön*, ce qui signifie surtout « s'il vous plaît » et « de grâce. »

Au surplus, la voici. Notre ami prétendait qu'une nuit il avait fait le rêve le plus étrange. On était au jour du jugement. Tout était bouleversé, en l'air ; mais, chose singulière, au lieu de la trompette, l'ange Istafil avait un sifflet : c'était au son du sifflet que les morts se relevaient, et l'ange commandait la manœuvre comme un quartier-maître. Mon ami avait pour voisin un gros docteur allemand. Un ange de belle venue, faisant la visite des tombes, l'aperçut qui ne se hâtait pas. L'ange fit un signe et le docteur répondit: *Augenblick!* ce qui signifie : « à l'instant. » Mais l'ange, un ange robuste et pressé, le saisit par la nuque et l'envoya à la volée dans l'espace, en lui disant poliment : *so bitte schön!*

Le docteur fit trois ou quatre culbutes si drôles que l'ange appela un camarade, et tous deux en tenaient leurs côtes célestes de rire, quand on cria : *Achtung!* et les deux anges tombèrent au port d'armes. C'était un de leurs officiers qui passait... Je vous prie de remarquer que je n'étais pas partie dans le rêve, et je dois m'en rapporter au récit de notre ami.

— Qui est au moins original; je vois les culbutes du docteur!

— Et moi donc! madame. Tenez, Queen Anne, vous qui avez

formé le ferme propos de n'épouser qu'un homme âgé, voilà un mari comme j'en aimerais un à votre place, si une résolution aussi sage m'était entrée à la pensée.

— Comment, mademoiselle, dit Mme Hervier, vous ne voulez épouser qu'un homme âgé. Ce n'est pas sérieux?

— Si, madame, et Mlle de Mersan a bien raison. Moi, si j'étais femme, je ne voudrais épouser qu'un homme âgé, sérieux, ce que j'appellerais un homme de « rapport! »

— Comme on dit une maison de rapport?

— Précisément, madame. Je vois d'ici, en imagination, celui que je choisirais, le type du genre. Quarante-huit à cinquante ans, plutôt petit que grand, assez gros, ou plutôt rondelet, les épaules larges, le cou court, la tête forte, le haut du crâne chauve, avec, par derrière, une couronne de cheveux un peu longs et tombant droit dans le cou, la face colorée, pas de moustaches, mais un collier de barbe, un double menton, le nez légèrement aplati, et sur ce nez une paire de lunettes d'or derrière lesquelles brille l'œil froid, digne, plein de majesté, de l'homme d'affaires sérieux, du père de famille irréprochable, du mari « de rapport. » Un tel homme est généralement douillet et gourmand, il aime les petits plats sucrés; au demeurant, facile à vivre, et pour peu que ses pantoufles soient chaudes et que le dîner ne se fasse pas attendre, le meilleur homme du monde et une véritable bête de somme au travail. La nature crée de pareils êtres! — Vive Dieu! Queen Anne, voilà le mari de vos rêves. Quand vous l'aurez trouvé, prévenez-moi où que je sois, que je puisse venir signer au contrat!

— J'y ferai tout mon possible, monsieur: vous venez de me faire le portrait d'un mari « de rapport. » Ce portrait a un défaut. Il est par trop horriblement bourgeois. A cette description, je répondrai par une autre. Je me suis dit parfois qu'il n'était pas impossible qu'un jour Dieu mît sur mon chemin, — car je suis de ces âmes naïves qui croient que les mariages se font dans le ciel, — qu'un jour Dieu mît sur mon chemin un homme de quarante-cinq, même de cinquante ans, qui eût cette grâce de manières, cette aménité de caractère, cette politesse de langage qu'on trouve surtout aux gens âgés: c'est une vérité qui n'est pas neuve que la politesse se trouve surtout aux vieillards. Vous aimez fort La Bruyère, monsieur, et le citez volontiers. Je l'ai un peu lu aussi, et l'aime tout de même que vous. Il se plaignait déjà que de son temps les vieillards seuls fussent polis.

Pour en revenir à mon idéal, j'aimerais presque qu'il eût des cheveux blancs et qu'il eût plutôt le teint un peu pâle qu'ont cer-

tains hommes âgés, que les joues rougeaudes d'un hobereau joufflu et grand chasseur. Je lui demanderais avant tout d'être bon, — ferme aussi, mais bon et doux, — un peu indulgent peut-être. Je ne tiendrais pas à ce qu'il eût un esprit brillant, mais simplement un bon sens réel, et une intelligence moyenne, cultivée par la lecture et l'usage du monde. Je voudrais non pas seulement l'estimer, mais qu'il pût m'inspirer du respect. Et s'il me traitait avec douceur, s'il me gâtait même un peu, tout heureuse, mieux que cela, toute fière qu'il me voulût bien confier l'honneur et le repos de ses vieux jours, je ne demanderais pas d'autre mission en ce monde que de passer mes jours près de lui, à lui alléger, à la mesure de mes forces, les soucis et les troubles de la seconde moitié de sa vie, aimée, protégée et gardée par lui, et l'entourant moi, en échange, de tout ce que mon instinct de femme et le sentiment de mes devoirs pourraient m'inspirer de soins, — et j'ajouterai d'affection!

Il y eut un silence que personne ne troubla. Tout le monde était devenu sérieux, M. de Bionne plus que personne.

Anne se tourna vers Mme Hervier :

— Voulez-vous me permettre, madame, de lire tout haut quelques passages de la traduction d'un poème de Longfellow, *Hiawatha* (1)? Je l'ai apportée pour Mlle Claire à qui j'en ai parlé. Je l'ai mise là sur la cheminée : vous me pardonnerez si l'héroïne en est bien belle et bien séduisante; j'ai pris l'histoire telle qu'elle est. Voici les passages en question :

« Jadis, en un temps qu'on ne se rappelle plus, en des âges plus rapprochés du commencement, lorsque les cieux étaient plus près de nous et que les dieux étaient plus familiers, dans la région du nord, vivait un chasseur avec dix jeunes et belles filles, grandes et souples comme des branches de saule ; mais Oweence, la plus jeune, l'opiniâtre et capricieuse jeune fille, la jeune fille taciturne et rêveuse, était la plus belle des sœurs.

« Toutes épousèrent des guerriers, prirent pour maris des hommes braves et fiers; mais Oweence, la plus jeune, rit et se moqua de tous ses jeunes et beaux prétendans ; et elle épousa le vieil Osseo, le vieil Osseo pauvre et laid, brisé par l'âge, épuisé par la toux...

« Ah! c'est que belle en lui était l'âme d'Osseo, le descendant de l'étoile du soir, étoile de la femme, étoile de tendresse et d'amour. Tous les feux de l'étoile du soir étaient dans son cœur, toutes ses beautés dans son esprit, tous ses mystères dans son

(1) *Hiawatha*, poème, par Longfellow; traduction avec notes, par M. H. Gomont. Paris, 1860.

être, toutes ses splendeurs dans son langage. Et les prétendans repoussés... montraient Oweence au doigt avec dérision, la poursuivaient de leurs plaisanteries et de leurs rires; mais elle disait : « Je m'inquiète peu de vous... je ne m'inquiète pas de vos plaisanteries et de vos rires; je suis heureuse avec Osseo. » Une fois, conviés à une grande fête, les dix sœurs marchèrent ensemble... avec leurs époux, à travers les humides ténèbres du soir; le vieil Osseo marchait lentement et le dernier, avec la belle Oweence à son côté... »

Je ne continue pas. Osseo, qui était victime d'un enchantement se jette dans un antre et en sort « jeune, grand, fort et beau. » Mais, hélas ! c'est au tour de la fidèle Oweence de devenir une vieille femme « ridée, usée et laide; » mais « Osseo n'abandonna pas la fidèle Oweence et lui prodigua les plus tendres attentions. »

Enfin, tous les charmes sont rompus : Oweence retrouve toute sa jeunesse et sa beauté, et Osseo et elle vont habiter la paisible étoile du soir, près du père d'Osseo.

Cette légende n'est-elle pas ravissante? Et n'admettez-vous pas que l'idée qui l'a inspirée puisse être bien séduisante?

Anne de Mersan s'était levée pour aller replacer le livre. Quand elle revint pour prendre sa place, Mme Hervier l'attira à elle avant qu'elle ne s'assît, et la baisa au front.

— Votre légende est ravissante, mon enfant, vous avez bien dit. Quant à votre idée, j'espère qu'elle vous changera.

Anne se rassit, puis s'adressant à M. de Bionne :

— Je n'oublierai pas votre requête, monsieur. Si loin que vous soyez, attendez-vous à recevoir un jour dépêche ou message, et si jamais un pigeon frappe à votre fenêtre, une lettre de faire part au bec...

— Ne continuez pas, Queen Anne, votre légende est si jolie qu'elle m'a fait rengainer tout d'un seul coup mes mauvaises, mes sottes plaisanteries.

— Bah! monsieur de Bionne, une simple lettre si vous voulez et peut-être elle ne sera pas suffisamment affranchie, et Dieu sait si vous me maudirez.

— Moi, dit Claire Hervier, j'aime mieux l'idée de l'oiseau une lettre au bec.

M. de Bionne murmura :

Et un oiseau vient en volant
Et se pose à mes pieds!

Il y eut un silence. Puis Mme Hervier se tournant à lui :

— Voilà qui a parfum de légende. Continuez, monsieur, je suis sûre que vous savez le reste et que c'est joli.

— Oh! madame, c'est bien court.
— Voyons toujours.
— Soit!

Et un oiseau vient en volant,
Et se pose à mes pieds,
Dans son bec un billet,
Un billet du bien-aimé!

O cher oiseau, vole plus loin,
Emporte un salut et un baiser,
Je ne puis t'accompagner,
Il faut ici que je reste.

C'est un des vieux chants de l'Allemagne d'autrefois, un chant que tout petit enfant apprend et qu'on répète le soir, assis en rond autour du poêle, l'hiver, près de l'aïeule qui sommeille à demi, assise dans son grand fauteuil de cuir. Ou mieux encore, une jeune fille le chante accoudée, vers la tombée de la nuit, à la large fenêtre de bois fauve aux petits carreaux.

Il faut pour cadre à ce chant le soleil rouge disparaissant derrière les montagnes, la large campagne couverte de neige, et, tout près de la maison, la verdure sombre des sapins du petit bois au-dessus de laquelle s'élève le clocher de village octogone, aux ardoises vertes.

Il faut que la chanteuse ait de belles longues tresses blondes, des joues fraîches et pures, une taille svelte, et que, tout en fredonnant, elle quitte la fenêtre et vienne frapper des accords sur le vieux clavecin un peu criard.

Alors il y a un silence et les clairs grands yeux regardent, rêveurs, la flamme du foyer, et quand ils se reportent vers la dernière traînée rouge du soleil qui a disparu, ils ont parfois, ces clairs yeux, de claires petites larmes, vraies perles tombantes, et la douce voix répète.

O cher oiseau. . . . .
Je ne puis t'accompagner,
Il faut ici que je reste!

Il y eut un nouveau silence. En récitant les vers de la fin, M. de Bionne, un peu ému, et dont la voix était devenue grave, regarda Anne de Mersan : mais celle-ci tint les yeux obstinément baissés, peut-être, — peut-être parce que...

Mme Hervier se leva, en disant :

— Il est temps d'aller au jardin : tout ceci nous attristerait.

Mme Hervier passa la première avec M. de Bionne, puis elle dit à ses enfans et à Anne de Mersan :

— Vous autres, jeune peuple, préparez le café, les liqueurs; toi, George, va chercher tes cigares, tes cigarettes, tout l'attirail. Nous allons nous promener en vous attendant.

Il y avait au bout d'une allée une table et des sièges. Mme Hervier s'assit sur un banc, M. de Bionne devant elle sur une chaise.

Après quelques propos indifférens, il y eut un instant de silence. Mme Hervier dont le visage était devenu sérieux, sans rien perdre d'ailleurs de son expression pleine de grâce, dit en fixant sur M. de Bionne un regard pensif :

— Vous n'êtes pas heureux, monsieur.

— Moi, madame? Vraiment si. Je me trouve l'homme le plus heureux du monde. Libre, pas un souci, et l'univers devant moi, c'est-à-dire...

Il s'arrêta en réfléchissant.

— Monsieur de Bionne, pardonnez-moi de traiter ce sujet avec vous. Avant tout, je tiens à vous bien déclarer, — à vous affirmer de la façon la plus sérieuse...

— Que ce n'est pas une vaine curiosité qui vous pousse; croyez-vous que je ne l'aie pas deviné, madame? Vous n'avez besoin d'aucune justification.

— Je vous remercie. Mon fils s'est pris pour vous d'une grande affection. Il n'y a rien qui puisse offenser votre modestie à vous dire qu'il ne jure que par vous!

— J'ai été comme lui, madame. C'est l'histoire de tous les très jeunes gens. Quand j'avais dix-huit ans, j'avais un ami qui en avait vingt-cinq : je ne saurais vous dire à quel point j'étais fier de sa société. Je « faisais l'homme, » comme on dit au collège, quand par hasard je sortais avec lui, le dimanche, et me montrais en public.

Mme Hervier reprit :

— Je sais ce que vous voulez dire, mais il y a mieux que cela chez mon fils. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé entre vous. Je sais que vous l'avez tiré de fort vilaines mains, mais il doit y avoir autre chose : cela seul, quelque important et méritoire qu'il fût, ne justifierait pas le sentiment extraordinaire de reconnaissance que je vois en lui. Il est certain pour moi qu'il me cache quelque chose. Jamais le cher enfant n'a été aussi affectueux avec moi. Souvent je le surprends à me regarder avec une singulière expression. Dernièrement, je ne sais pas ce que je lui avais donné, — une niaiserie qui lui avait fait plaisir. C'était dans ma chambre, au moment où il me disait bonsoir. Il s'est jeté à mon cou avec un élan que je ne lui ai jamais vu : il avait des larmes dans les yeux, et, au lieu de me remercier simplement, il m'a embrassée trois ou quatre fois de suite en disant :

— Oh! maman, que tu es bonne, que tu es bonne! vois-tu! nous n'aimerons jamais assez M. de Bionne!

M. de Bionne avait écouté tout ceci d'un air sérieux, avec une bonne expression de physionomie et un regard brillant.

— Brave jeune homme! dit-il, il exagère beaucoup.

— Je ne le crois pas, car, chose curieuse, sa sœur semble être dans le secret. C'est une vraie conspiration contre moi. Je vous assure que je n'ai nul besoin d'être poussée... à n'avoir aucune mauvaise volonté à votre égard : mais si cela était nécessaire, en vérité, elle le ferait fort bien.

— Quel rôle difficile cela me donne, madame, car enfin pour le soutenir, je ne vois pas trop ce que je pourrais faire ; si seulement vous pouviez avoir la bonté de vous jeter un peu à l'eau.

— Comment donc! à un moment où vous seriez là, n'est-ce pas?

— Naturellement, madame.

— Malheureusement, je suis bonne nageuse.

— Alors, nous pourrions trouver quelque chose d'autre?

— Grand merci. — Je vous quitte du reste. Ne compromettons pas ma précieuse personne, et en ce moment, ne songeons qu'à une chose, à l'entretien que je veux avoir avec vous. Redevenons sérieux, monsieur, traitons la chose sérieusement. Sans vous demander aucune confidence, sans vous faire la moindre question, laissez-moi causer un peu avec vous de la manière que peut se permettre une femme de mon âge, qui a quarante-cinq ans, et deux grands enfans, et qui, dans la conjoncture actuelle, voudrait vous amener à réfléchir un peu sur votre situation et vous pousser à songer à l'avenir.

— Madame, dit M. de Bionne, avec un sérieux comique, vous n'allez pas, au moins, me parler mariage?

Mme Hervier lui répondit avec un aimable sourire :

— Pas plus cela, ni pas moins cela qu'autre chose; mais avant d'aller plus loin, je tiens à savoir si cette conversation vous convient. Je n'ai pas la prétention de vous l'imposer : aucun droit de m'ingérer dans ce qui vous touche. Rien qu'une grande bonne volonté, et un désir bien sincère de vous servir en quelque chose, dans la limite de mes moyens, et cette limite est bien modeste. Je tiens à vous répéter surtout, monsieur, que je ne sache rien de plus ridicule, de plus odieux que le rôle des gens, surtout des femmes, qui veulent se faire de fête, jouent à l'Égérie, et se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Tout ceci avait été dit avec la plus grande simplicité, d'un ton sérieux, convaincu.

— Madame, répondit M. de Bionne, je suis si persuadé que

votre parfaite bienveillance vous fait seule agir, que je suis prêt à causer avec vous de tout ce qu'il vous plaira : j'ajouterai même que je vous suis on ne peut plus reconnaissant de la peine que vous allez prendre et que j'aurai à grand profit, car vous allez combler une lacune dans mon existence. J'ai d'excellens amis, dévoués même : mon ami de Mersan est la bonté en personne ; mais ce sont des hommes. Il y a des sujets que les femmes comprennent mieux que nous, de certains problèmes du cœur ou de la pensée si délicats, d'un ordre si relevé, qu'il faut, sinon à les résoudre, du moins à les comprendre, toute la finesse d'une nature de femme ; la ductilité de leur esprit les sert mieux pour les analyser, et lorsqu'elles ont cette sensibilité exquise, cette chaleur de sentimens que la nature a mise aux êtres bénis qui sont dans la vie des mères, des sœurs, affectueuses, tendres, dévouées, car merci à Dieu, il y en a encore, c'est à elles qu'il faut s'adresser de préférence aux hommes pour traiter à fond des questions d'un intérêt parfois vital.

— Pardonnez-moi cette réflexion. — Mais comme nous voilà loin de la petite conversation du fumoir de la préfecture!

— Je vous assure que non, madame ; nul ne croit plus que moi au noble cœur, à l'âme pure, élevée, pleine de hautes aspirations, de ce que j'appellerai les « vraies femmes. » Tout ce que je vous demande de m'accorder, et ici, je m'adresse à votre sincérité, répondez-moi, madame, sans dire oui par politesse, sans dire non par esprit de parti, tout ce que je vous demande de me dire, c'est, si aujourd'hui, avec la déplorable éducation moderne, avec la liberté trop grande des mœurs, avec les empiétemens de plus en plus fréquens de la mauvaise compagnie sur la bonne, vous trouvez que ces « vraies femmes » sont en grand nombre.

— Non! et je reconnais que le nombre va diminuant de jour en jour.

— C'est là tout ce que je pense moi-même. Les femmes dont il s'agissait l'autre jour, qu'il n'en soit plus question. Restons à parler de celles que vous et moi nous aimons, et laissez-moi vous faire la citation d'un passage de La Rochefoucauld auquel je pense souvent :

« Quand les femmes ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre pas parmi nous, et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. »

Si j'ose parler en mon nom après un tel juge, je dirai, madame, que moi j'y trouve une délicatesse qu'on ne trouve pas à celle des hommes, mais que cependant celle d'un homme délicat me semble

encore supérieure. Mais où en trouve-t-on un? — Toutefois, retenez bien d'abord, que La Rochefoucauld dit : « quand les femmes ont l'esprit bien fait, » ensuite, que les femmes auxquelles il fait allusion et dont il pouvait faire sa société (en tête desquelles nous pouvons mettre une princesse du sang et une femme du plus grand état et qui fut un des bons écrivains de la langue), que ces femmes, qui étaient les vraies précieuses, appartenaient toutes au monde de la cour, c'est-à-dire à la société la plus polie, où se trouvaient les sentimens les plus relevés, qui non-seulement donnait le ton, mais fixait la langue. Maintenant, madame, abordons le sujet dont vous voulez bien me parler.

— Nous revenons de si loin que je ne sais où nous étions restés...

— Ce n'est pas de ma faute que j'ai été entraîné; le sujet y prêtait.

— Vous me disiez que vous étiez heureux, — que cependant...

— Il y a parfois une solution de continuité dans mon bonheur : c'est lorsque le souvenir de ceux que j'ai perdus me revient à l'esprit. Alors, je sens un vide dans mon cœur, le regret de n'avoir personne à aimer : je me demande ce qu'est ma vie et de quoi elle sert. Ces pensées me viennent lorsque j'ai l'occasion de voir des familles réunies et d'assister à ce qu'il y a peut-être de plus touchant au monde : « une fête de famille. » Si humbles que soient les gens, je les envie : je ne puis me défendre d'une émotion réelle, parfois même poignante, en les regardant. Puis, je tâche à oublier; j'y réussis et l'émotion cesse. C'est surtout dans les pays où la vie de famille est très développée que ces retours sur le passé se produisent, et vraiment, cela n'a pas lieu souvent, mais quand cela a lieu, j'en souffre.

— Si peu qu'ils se produisent, ne serait-il pas meilleur de les empêcher de reparaître?

— Madame, l'importance du mal ne justifierait pas la gravité, et les inconvéniens du remède.

— Mais ne croyez-vous pas que non-seulement vous pourriez supprimer ces retours de sensations... affligeantes, mais que la vie de famille franchement abordée ne pourrait pas être pour vous une source de joies très vives, très pures, très belles?

— Ceci est une autre façon d'envisager la question, madame, et j'y ai souvent songé. Évidemment il y a là pour moi une veine inexploitée. Puis quand j'y pense, je me rappelle quel est l'état vrai des choses, je me rappelle cette succession de querelles, de discordes, d'inimitiés qu'on trouve à tant de familles pour peu qu'on creuse, et qui font de ces intérieurs, si charmans d'apparence, ce que la nature fait de certains marais perfides qui semblent couverts de verdure et de fleurs, et où le malheureux qui s'y aventure s'empêtre à n'en pouvoir sortir, et parfois même laisse sa vie.

— On ne vous reprochera pas, monsieur, de voir la vie trop en beau!

— Madame, je la vois telle qu'elle est. La connaissance de l'être humain est la première qu'il faille acquérir, dit-on, pour se bien guider dans le monde. Elle est funeste, et au fond il serait à désirer qu'on s'en pût passer; mais c'est impossible, il faut se résigner à l'avoir, et alors elle intervient à tous les plaisirs pour les gâter.

— C'est ce que mon mari m'a bien des fois répété. Il y avait une grande différence d'âge entre nous, près de vingt ans. Mon mari était un homme d'un esprit sérieux et élevé. Ayant une grosse fortune, après avoir quitté la magistrature il s'occupait, à la fin de sa vie, à surveiller ses propriétés, et en dehors de cela, consacrait ses loisirs à la littérature et à l'archéologie. Il me disait souvent : « Tâchez de ne savoir de la vie que ce qui est absolument indispensable. Le reste, ignorez-le. Plus vous sauriez, plus vous creuseriez, plus le dégoût et l'écœurement vous prendraient. » J'ai suivi ses conseils.

— Vous avez bien fait, madame. C'est ce qui fait que vous êtes restée si jeune de cœur et si parfaitement bienveillante.

— En admettant que je sois tout cela. Pour revenir à notre propos...

— Si vous me conseillez d'aborder la vie de famille, ce ne peut être que d'une façon, et décidément il sent terriblement le mariage dans vos conseils.

— C'est la base de la famille, qui est elle-même la base de la société.

— C'est-à-dire de quelque chose de bien joli! Tenez, madame, au diable le mariage! C'est la source de tous les tourmens, pis encore, de tous les chagrins de la vie. Je suis bien : pourquoi chercher à être mieux? Le seul mariage possible à mon âge, c'est un mariage de raison : et je sais que ce sont les plus heureux. Je n'en vois pas dans mes entours.

— Pourquoi ne pas chercher à faire un mariage d'inclination?

— A mon âge!

— Mais quel âge vous croyez-vous donc? Vous paraissez à peine trente-huit ans, et encore, s'il faut en croire M. de Mersan, votre grande barbe vous vieillit beaucoup.

— Madame, celui qui fait un mariage d'inclination, c'est-à-dire qui épouse une femme parce qu'il en est épris, me fait l'effet d'un homme qui, ayant à faire à pied un voyage fatigant (ce voyage, c'est la vie), et aimant beaucoup une certaine mélodie, qui ne pourrait se jouer que sur le violoncelle, se déterminerait à emporter un violoncelle sur son dos, pour avoir le plaisir de se racler tous les

soirs à soi-même la chère mélodie. J'imagine que, le premier soir, il aurait le dos moulu, que le second jour il traînerait le violoncelle derrière soi sur la route, et que le troisième, pris de rage, il le mettrait en pièces sur le coin d'une borne ou le lancerait à la volée dans la première fondrière qu'il rencontrerait.

Mme Hervier ne put s'empêcher de sourire en disant :

— Il faut avouer que vous avez la spécialité des comparaisons heureuses!

— Tenez bien compte surtout, madame, qu'un violoncelle est un instrument auquel on n'a pas de devoirs à rendre, et qu'on en dispose comme on veut, tandis qu'à une femme on est lié pour la vie, et on a des devoirs, des devoirs sacrés même, à remplir.

— C'est trop certain.

— Et qu'enfin un violoncelle est inerte, ne parle que lorsqu'on l'interroge, n'a ni voix délibérative, ni caprices, ni mauvaises humeurs, ni nerfs, ni attaques de nerfs, par conséquent ni pleurs, ni grincemens de dents, et qu'un modeste étui de bois est sa seule toilette.

— Monsieur de Bionne, j'espère que vous ne mettez pas toutes ces jolies choses dans la tête de mon fils!

— Madame, je n'ai garde de les oublier!

— C'est fort mal fait à vous! Je tiens à ce que mon fils se marie et même se marie jeune.

— Madame, une question sérieuse au milieu de toutes ces bouffonneries. Vous avez dû remarquer que jamais les hommes ne se mêlent de mariage. Ce sont les femmes seules qui s'entremettent. Cela se comprend : chez elles, c'est tout à fait professionnel. Puis les unes le font pour l'amour de l'art, les autres pour rendre service; d'autres encore pour avoir de nouvelles toilettes, des soirées et des bals où danser : cependant, au fond, et quoique femmes, je les crois, là, à peu près sincères.

— Vous n'en êtes pas tout à fait sûr.

— Madame, non. Mais vous, s'agissant de votre fils, vous êtes d'une entière bonne foi, et le seriez même sans cela : donc, vous croyez travailler pour son bonheur.

— Vous l'avez dit.

— Êtes-vous bien sûre que vous ne vous trompez pas, et que votre qualité de femme ne vous aveugle pas, en ne vous permettant de saisir qu'un des côtés de la question? Femme, vous avez été habituée à ne voir de bonheur possible que dans le mariage, et comme femme vous étiez dans le vrai. Vous connaissez l'histoire de ce berger italien qui disait : « Si j'étais roi, je garderais les vaches à cheval, et je mangerais de la polenta quatre fois par jour. » Évidemment il ne s'abstrayait pas assez de la qualité de berger,

et c'était avec les yeux d'un berger qu'il voyait la situation de roi. Êtes-vous sûre de vous abstraire assez des sentimens de femme, et d'avoir toute l'impartialité nécessaire à bien comprendre ce qui peut être le bonheur pour un homme?

Mme Hervier réfléchit un instant.

— Il est possible, en effet, que, sans m'en rendre compte, je me laisse influencer par ma situation, mon état de femme. Cependant... non : mon mari lui-même était de cet avis. Il faut qu'un homme se marie, ait une famille, un intérieur.

— Madame, à Rome et à Venise, dans les grandes familles, un seul des fils se mariait, afin de perpétuer le nom. C'était toujours sur le plus jeune que la malchance tombait. Les aînés gardaient leur indépendance, et faisaient bonne vie. Parmi les populations qui habitent l'Himalaya... Bref, madame, je serai damné à toute éternité, mais ne me marierai certainement pas!

— Eh bien, dit Mme Hervier, d'un ton de bonne humeur, laissons là la question mariage. Ne vous ai-je pas promis que je ne vous en parlerais ni plus ni moins que d'autre chose. Me permettez-vous maintenant de vous signaler le danger que vous courez à passer votre vie en voyage? Vous savez le proverbe : « loin des yeux, loin du cœur. » L'homme, malgré tout, est fait pour la société. Celle où vous avez vécu perdra l'habitude de vous voir, s'accoutumera à votre absence, et peu à peu finira par vous oublier.

— Votre observation est fort juste. Cet inconvénient, j'en ai déjà eu l'idée : d'autre part, j'aime passionnément les voyages. C'est seulement dans le voyage que je vis; partout ailleurs, je végète.

— N'y aurait-il pas moyen et de contenter votre goût et d'empêcher de se relâcher les liens qui vous rattachent à vos relations?

— Si, mais cela me donnerait trop de mal : faire que mes voyages me procurent un avantage quelconque : ou de la réputation, ou une situation honorifique et officielle. Le plaisir de conserver un commerce avec un homme un peu en vue réchaufferait le zèle de mes amis et les empêcherait de me traiter comme un homme qu'on oublie. Shakspeare l'a dit, les hommes ferment leur porte au soleil couchant, et ne l'ouvrent qu'au soleil levant.

Il devint pensif : il y eut un silence.

— Quelle idée vient de vous venir? demanda Mme Hervier.

— Un souvenir évoqué par ces mots « soleil levant, » celui d'une anecdote qui jadis m'a beaucoup frappé.

— Peut-on la connaître?

— Certes, madame. Quand l'homme des temps anciens qui s'est peut-être le plus rapproché du type parfait du chrétien moderne, l'empereur Marc-Aurèle, sentit sa fin approcher, on dit qu'il soupçonna son fils Commode d'avoir hâté sa fin par le poison. Il ne dit

rien de ce soupçon, se prépara à mourir avec grandeur et sérénité, et au tribun militaire de jour qui venait lui demander l'ordre, donna comme mot cette phrase mélancolique : « Allez au soleil levant! »

— L'anecdote est jolie, touchante même.

Puis au bout d'un instant :

— Reprenons, dit Mme Hervier. Les voyages sont pour vous une distraction, une manière, intelligente d'ailleurs, d'employer votre temps. Pourquoi ne pas l'employer autrement? Vous êtes trop jeune pour ne plus essayer d'une carrière.

— Madame, je n'ai aucune spécialité; je ne connais qu'un métier, le métier militaire, et je ne pourrais y rentrer que dans le cas d'une guerre. A Dieu ne plaise que ce cas se présente. Je suis trop âgé pour tenter une nouvelle carrière, et quand je le ferais, je n'arriverais à rien. Quand je serai las de courre le monde, je prendrai à Paris un appartement présentable. Mon tapissier, une bonne cuisinière et des menus soignés mettront ordre à ce que ma maison ne désemplisse pas. Voilà ce que nous enseigne la sagesse des nations.

— Vous laisserez alors vos facultés sans emploi?

— Pourquoi, — et pour qui les mettre en œuvre? Les gens n'en valent pas la peine.

— Quelle triste chose de prendre la vie comme vous la prenez! J'en reviens toujours là.

— Encore un coup, madame, ce n'est pas de ma faute que j'ai des yeux pour voir et une mémoire qu'on m'accorde d'être assez bonne, et qui, de fait, n'oublie jamais rien. J'ai trop bien vu, voilà tout. M. votre mari vous le disait; au vrai, l'humanité est si méprisable qu'il faudrait éviter de la connaître à fond. Il faut garder quelques illusions. Moi homme et qui suis dans la force de l'âge, sincèrement, je voudrais ne pas savoir ce que je sais : j'en serais plus heureux. Une des découvertes les plus désolantes où mène l'expérience fortifiée de l'induction, c'est qu'il n'y a pas d'honnêteté absolue; il n'y a que des honnêtetés relatives : dans la vie, pas d'unité. Chaque créature humaine a sa passion favorite pour la satisfaction de quoi, non-seulement ses principes, mais même ses scrupules disparaissent. C'est un levier puissant à qui se veut servir des hommes : c'est l'objet des plus tristes réflexions à qui rougirait d'employer des moyens aussi bas; qui connaît les hommes arrive à leur préférer les animaux : leur société est plus saine et console. Comme le Timon de Shakspeare, comme le philosophe Schopenhauer, il se met à aimer les chiens.

— En sorte qu'avec une organisation point vulgaire, vous passerez comme l'herbe des champs qui a vécu un jour et meurt.

— Non, madame, — et M. de Bionne se mit à rire, — pas comme l'herbe des champs qui est une sotte et se laisse fouler, mais comme le chardon d'Écosse, qui a, lui, bonne devise : « Personne ne me froisse impunément. » Et cependant...

— Cependant? répéta Mme Hervier avec un accent de gravité mêlée de regret.

M. de Bionne était devenu songeur, il regardait droit devant lui dans l'espace. Il reprit d'une voix lente :

— Cependant,.. il y a des momens où je me dis qu'au fond... je voudrais ne pas passer sur cette terre sans laisser, après moi, une marque de mon passage! si petit que fût mon œuvre, sans apporter, moi aussi, ma pierre au grand édifice de la société humaine, afin de pouvoir me dire à mon heure ultime : — « C'est bien peu, mais, dans la limite de ma force, j'ai été l'ouvrier envoyé du père de famille, et je retourne à mon créateur ayant, au moins mal qu'il m'a été possible, achevé mon humble tâche!.. »

Ceci avait été dit d'un ton de tristesse profonde et avec une simplicité qui doublait l'effet des paroles. Le visage de M. de Bionne avait pris une expression d'élévation et de mélancolie.

Mme Hervier se sentait touchée; elle tourna la tête et dit :

— Eh bien! qu'avez-vous à dire à cette profession de foi?

M. de Bionne suivit son regard et se tournant lui-même, vit à deux pas Anne de Mersan et Claire Hervier, qui semblaient attendre et apportaient un plateau, des tasses, etc., et, un peu plus loin, George Hervier, muni de ce que sa mère appelait « tout l'attirail. »

La figure de M. de Bionne se détendit, et il s'écria :

— *Evviva! Evviva!* — Voici commencement de chère et de festin. A demain les affaires sérieuses!

— Non, dit Mme Hervier d'un ton très sérieux, mes enfans, allez faire un nouveau tour; j'ai encore à causer avec M. de Bionne.

Restée seule avec lui :

— Les voilà qui s'envolent comme une nichée d'oiseaux, dit-elle, et les suivant du regard : — Que cela est beau, la jeunesse!

— Oui, madame, — la dernière belle chose qui reste chez la créature humaine.

— Pauvre créature humaine!

— Bon, bon, madame, chacun sait qu'il y a beaucoup de mal et peu de bien à en dire. L'important est de s'en garer, de se tenir hors de portée : ainsi, par exemple, la première chose que je conseillerais de faire à un homme nouvellement marié et heureux dans son ménage serait de rompre avec un certain nombre des relations que sa femme et lui pourraient avoir; quelques obstacles qu'il pût rencontrer, et il est certain qu'ils seraient nombreux, pour obtenir ce résultat.

— Pourquoi cet ostracisme?

— Pour garder la paix dans son intérieur et par conséquent conserver son bonheur domestique. C'est un fait déplorable, mais hors de tout conteste, qu'on voit chaque jour des ménages, de bons ménages, troublés par les bavardages et l'ingérence des étrangers. Cherchez, madame, n'en connaissez-vous pas d'exemples?

Il y eut un instant de silence.

— Oui, dit enfin Mme Hervier, j'en connais plusieurs même.

— Or je ne dirai pas la sagesse, mais la plus vulgaire prudence ne nous dit-elle pas qu'il ne suffit pas de constater un mal, qu'il faut surtout aviser à y remédier?

— C'est vrai, mais c'est si horriblement difficile.

— Encore faut-il tenter : je ne sache rien de si légitime que de défendre son bonheur et le bonheur des siens.

— C'est vrai.

— Et, en réalité, comment les choses se passent-elles, non pas seulement dans ce cas, mais, chose incroyable, dans ce qui précède la constitution d'un intérieur, c'est-à-dire d'une famille? Que de précautions on prend dans la vie pour conserver ou amasser du bien! Que de renseignemens avant d'acheter même une petite propriété qu'on peut toujours revendre, ce qui rend l'affaire une simple question de différence d'argent à subir! Et quand il s'agit d'un mariage, d'un acte de quoi dépend le bonheur, le repos, la tranquillité de la vie tout entière, combien de gens agissent avec une légèreté faite pour stupéfier, jetant sur des renseignemens de salon les bases d'une union où tout devrait être approfondi! Pour en revenir aux relations, j'estime en un mot qu'il faut être extrêmement difficile dans le choix de ses connaissances, surtout de ses intimes, tenir impitoyablement à distance tous les suspects, hommes et femmes, et se borner à un petit cercle d'amis éprouvés et qui surtout, soit femmes, soit hommes, ne se trouvent pas dans des conditions où l'envie de mal faire leur puisse venir. En hygiène, on dit qu'il faut employer des soins préventifs : ils sont peut-être encore plus nécessaires en hygiène morale. J'ai à peine besoin de vous dire que si une des personnes suspectes mises ainsi à l'écart protestait et cherchait à se faire admettre à force d'instances et de prières...

— Vous seriez d'avis de ne pas être trop sévère et de laisser fléchir la règle.

— En aucune façon, madame : quoi que pût dire la personne dont il s'agit, j'y mettrais toutes les formes possibles, mais je serais inflexible : je suis de ceux qui pensent que la nature humaine ne change jamais : elle reste toujours constante à soi-même.

Mme Hervier demeura un instant songeuse, puis elle répondit :

— Jusqu'à présent, j'ai presque toujours resté d'accord avec vous : mais ici, je serais tentée de m'en séparer. Niez-vous tout progrès moral?

— Hélas! madame, oui.

— Quoi! pas la moindre amélioration ne serait possible?

— Madame, entendons-nous. Je crois parfaitement qu'un homme qui aurait la mauvaise habitude de distribuer des soufflets à tout propos, venant à tomber sur deux ou trois personnes peu endurantes dont chacune lui administrerait une verte correction, perdrait beaucoup de cette mauvaise habitude. Il deviendrait plus circonspect, il y aurait un progrès dans les effets. Mais je crois qu'au moral il n'y en aurait pas. L'envie de mal faire persisterait et serait uniquement refrénée par la crainte du châtiment; chez la plupart de ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont failli, je crois que c'est l'état habituel.

— C'est désolant, et je ne puis penser ainsi.

— Madame, loin de moi l'idée de vous amener à penser comme moi. Tout ce que je vous demande, c'est de songer quelquefois à la conversation que nous venons d'avoir et de ne jamais oublier le principe suivant. L'être humain ne change jamais : ses instincts ne se modifient pas, passé un certain âge. La surface seule change : le fond reste le même.

— Vous dites : passé un certain âge. Vous admettez donc qu'il y a un âge où le changement est possible?

— Sans doute, madame, je crois qu'une éducation très soignée, un soin continuel, exact, une vigilance de tous les instans et la suite dans l'éducation, peuvent en partie atténuer les effets de l'instinct. Ceci nous ramène à la vieille comparaison de l'arbre : avant que l'arbre ait acquis son développement, les branches, tendres, souples, peuvent être pliées aux formes que l'on veut. Plus tard la même tentative est inutile : les branches résistent, et, si on pousse l'expérience, se rompent. Sauf la rupture qui ne se produit pas chez l'homme, les choses se passent de la même façon.

— Cependant, monsieur, votre théorie est en opposition et avec les préceptes de la religion et avec ceux de la morale humaine.

— Madame, jusqu'à quel point le législateur religieux était-il sincère en nous présentant le progrès comme possible? Quelle que fût au fond sa pensée, il n'était pas tenu de nous la dire ; son but était de nous rendre meilleurs, et si petite que fût l'amélioration, elle valait pour lui la peine d'être procurée en nous conseillant l'effort, sans nous dire tout ce que cet effort avait peut-être d'illusoire.

— Ceci est possible et alors à plus forte raison vous expliqueriez de la même façon les préceptes de la morale humaine.

— Oui, mais ici je me sens bien plus au large, car, parmi les

hommes, il en est qui, ouvertement, ont affirmé leur foi dans l'immutabilité des instincts de la créature humaine. Gall, dont on a, à tort, dénigré le système en son entier, et qui était, dans tous les cas, un anatomiste de premier ordre et un habile observateur, affirmait nettement que l'enfant se retrouvait dans l'homme.

Je me rappelle qu'il y a plusieurs années, me trouvant, à un grand diner, placé auprès d'un médecin célèbre, professeur à la Faculté pendant plus de trente ans, je lui dis à un moment : « Bien des générations d'élèves ont passé sous vos yeux. Les avez-vous suivies dans la vie?

— Oui.

— Avez-vous jamais vu l'homme changer?

— Jamais, répondit-il avec énergie, — jamais!

C'était donc l'opinion d'un savant et d'un observateur. J'avais une raison pour faire cette question : moi, ignorant et humble, j'avais fait dans un petit cercle et poursuivi un certain nombre d'observations, et elles m'avaient donné le même résultat uniforme : permanence des instincts et de leur influence dans la presque totalité de la vie de la créature humaine.

— Bien, maintenant, concluons. Vous ne vous marierez jamais, monsieur de Bionne?

— Non, madame, que je sache.

— C'est bien arrêté dans votre esprit?

— Madame, oui.

— Alors, il faut partir tout de suite et reprendre vos voyages.

— Miséricorde! D'où vous vient cette idée?

— De l'estime que j'ai pour vous et de l'intérêt bien vrai, bien sincère que je vous porte. En doutez-vous? Ai-je l'air d'une personne qui plaisante?

En parlant ainsi, Mme Hervier fixa sur lui son beau regard si pur, si noble, si plein de je ne sais quelle flamme honnête.

— Non. Je sens que vous êtes convaincue : mais pourquoi faut-il partir?

— L'air de ce pays ne vous convient pas.

— Pas ou plus?

— Pas. — Partez. Je voudrais que vous pussiez lire en moi, pour voir combien, moi, la mère du fils que vous avez sauvé probablement de quelque grand danger, je suis sincère.

— Mais enfin, madame, la raison.

— Tenez, monsieur de Bionne, il y a de certains souvenirs qui sont sacrés. Croyez que je n'y ferais pas appel hors de propos. Si votre mère, votre chère mère, que vous admirez tant, que vous aimez tant, — et Dieu sait si je puis comprendre un pareil sentiment... si elle vivait encore, elle vous dirait comme moi, partez! —

Et si vous l'interrogiez, elle ne vous répondrait pas plus que moi... je vous... je vous le jure!

M. de Bionne resta un instant sans répondre, regardant Mme Hervier avec un étonnement mêlé de respect, puis il se leva, et dit :

— Madame, vous ne me tromperiez pas avec un tel souvenir. Sans rien plus vous demander, je partirai.

— Ah! c'est bien! c'est digne de vous!

Et, entraînée par son émotion, Mme Hervier lui tendit une main qu'il prit entre les siennes avec une courtoisie grave, et sur laquelle, sans la baiser, il s'inclina.

— Je sens, monsieur de Bionne, tout le chagrin que cela vous fait de vous éloigner. Moi-même cela me fait de la peine de vous voir partir. Tous ici, nous nous étions mis à vous aimer.

— Moi, madame... remarquez que je ne discute pas, j'obéis. Mais croyez-vous qu'il ne me soit pas bien pénible de partir, quand dans la maison de mon ami, je trouvais une sorte d'asile, d'oasis, où me reposer? Mon ami est un des rares êtres que j'aime, et est parfaitement bon. J'aimais déjà sa maison. Et puis, tenez, il y avait près de lui une jolie nature, une bonne petite créature, trop bonne, mais si gaie, si enjouée, un bon petit cœur de femme avec les grâces et les naïvetés d'un enfant. Je la regardais avec des yeux de grand-parent, c'était Mlle Anne de Mersan, et il me semblait que j'étais un oncle pour elle, un oncle bourru et grondeur; j'ai le double de son âge, et au fond, il est certain que la journée me semble toujours longue quand je n'ai pas eu querelle avec elle. Qu'elle entre, qu'elle sorte, qu'elle marche devant moi comme un jeune faon, je sens que je la suis toujours des yeux avec une sorte de ravissement. C'est au moment que je vais partir que j'y songe tout à coup.

Mme Hervier tenait fixé sur M. de Bionne son regard pensif et ne répondait pas.

— Voyez-vous, madame, je suis un peu un enragé contre les femmes, c'est vrai, mais encore un coup, contre les méchantes femmes seulement. Celles qui sont ce qu'elles doivent être, les vraies femmes en un mot, si vous saviez comme je les respecte, quel culte j'ai pour elles, comme du fond du cœur je les adore! Un grand poète, Alfred de Musset, parlant d'une goutte de lait tombée dans la plaine éthérée, y rattache la naissance de la femme, et dit : « Tout ce que nous aimons nous est venu de là. » Oui, tout ce que nous aimons, cela est bien dit, nos mères, nos sœurs; peut-être, je n'en suis pas bien sûr, mais enfin, peut-être quelquefois nos femmes!

— A la bonne heure! j'aime à vous entendre parler ainsi.

— Hé, madame, croyez-vous que je ne sache pas ce qu'est

l'homme? La nature a mis en nous les rudimens de toutes les affections. Nous tous, les humains, nous sommes faits pour aimer, pour trouver dans la société, dans l'affection de nos proches, des joies d'un ordre particulier que rien d'autre ne nous saurait donner. Les Arabes ont un joli mot pour les enfans. Ils disent, c'est même dans le Coran, que les enfans sont « la fraîcheur des yeux. » Non pas seulement des yeux, mais de l'âme. Quel calme, quel repos, quel délassement on trouve à s'abandonner aux sensations, aux impulsions de son cœur! Comment peut-on vivre sans aimer!

Mme Hervier regardait M. de Bionne avec une attention émue et une expression de bienveillance où il n'y avait pas à se méprendre.

— Vous le voyez bien, monsieur, vous n'êtes pas heureux. Nous autres mères, on ne nous trompe pas.

— Mais n'est-il pas cruel à vous, madame, d'habitude si bonne, de revenir avec cette insistance, à me faire constater que je ne suis pas heureux? Être heureux n'est rien, c'est croire qu'on l'est qui est tout!

— C'est que j'ai un autre but: j'ai pu être maladroite, mais je vous crois digne d'être heureux; me pardonnerez-vous, monsieur, si, forte, je le répète, de mes quarante-cinq ans, je me sens un vif désir de procurer votre bonheur?

— C'est pourquoi vous me renvoyez à tous les diables, à courir de nouveau les grandes routes de l'Europe, et cela sans appel, sans sursis!

— Sans sursis? dit Mme Hervier d'un ton d'hésitation, peut-être pas; vous autres hommes êtes si ondoyans et divers!.. On ne sait jamais.

— Enfin, madame, dois-je partir, dois-je attendre?

— En vérité, je n'en sais rien. — Voyons, ce malheureux café n'en peut mais, il va être tout à fait froid. Enfans, venez: verse le café, Claire; toi, offre tes cigares, George. Vous, mademoiselle, vous ferez les distributions de sucre et de liqueurs.

Comme on était en train de sucrer et de goûter ce fameux café, une femme de chambre vint parler bas à Mme Hervier. Celle-ci dit à sa fille:

— Claire, c'est la vieille Simonne, tu peux aller à ma place.

Mais Mlle Hervier revint au bout de cinq minutes et dit à sa mère que sa présence était absolument nécessaire aussi.

George Hervier était parti chercher d'autres cigares.

Mme Hervier dit à M. de Bionne:

— Je vous demande mille pardons. C'est presque sans excuse de vous laisser ainsi. Heureusement, pour quelques minutes, Mlle de Mersan vous tiendra compagnie; je reviens à l'instant.

M. de Bionne, resté seul avec Anne de Mersan, buvait son café

à petits coups d'un air réfléchi, sans mot dire. A la fin, Anne rompit le silence.

— Eh bien ! monsieur de Bionne, d'où vous vient cet air songeur ?

— Ma foi, je réfléchis et il y a de quoi. Je me trouvais très bien ici.

— Et vous songeriez à en partir ?

— Il faut bien !

Et il but une nouvelle gorgée.

Anne de Mersan pâlit très légèrement, mais elle sourit et dit :

— Le génie ou le démon des voyages vous appelle ?

— Peut-être, je ne sais pas.

Anne de Mersan ne répondit pas. M. de Bionne la regarda machinalement. Peut-être le sourire d'Anne était-il un peu forcé, pas très naturel, mais après tout c'était un sourire.

M. de Bionne s'y méprit, il posa sa tasse sur la table, et se levant, se mit à arpenter le terrain, les bras croisés.

— Il peut vous sembler fort plaisant, Queen Anne, de voir un homme qui n'a pour ainsi dire pas touché barre depuis trois ans, repartir au bout d'un mois de séjour. Pour moi, je vous assure, cela n'a rien d'agréable. Encore une fois, j'étais bien ici; je me sentais heureux toutes les fois que j'allais chez votre père. C'était une sorte d'intérieur retrouvé. Et puis, il n'y avait pas seulement mon ami, il y avait...

Il s'arrêta.

— Les chiens sans doute! dit Anne. — Vous-même m'avez fait vos confidences sur ce point; vous m'avez conté les angoisses de votre cœur.

Toujours un peu pâle, mais toujours souriante, elle fixa sur lui ses beaux yeux pleins d'une expression indéfinissable et cependant bien touchante. Un instant M. de Bionne arrêta son regard sur le regard d'Anne. Puis faisant un éclat de rire peut-être un peu trop sonore, trop nerveux :

— Personne n'a comme vous le talent de deviner mes plus secrets sentimens. C'est vrai, depuis trois ans, je n'ai plus de chiens, ce m'est un grand vide. Voilà tout ce que je regretterai ici.

Il reprit sa promenade.

— Je m'en doutais bien, monsieur, ç'a été chez vous le cri du cœur.

— Bah! tout comme chez vous, quand on a voulu vendre Rolf.

— Peut-être. A propos de Rolf, moi je ne pourrai pas m empêcher de vous regretter.

— Vraiment? Soit dit sans reproche, je ne m'en serais pas douté

depuis trois jours. Ah! c'est que probablement vous avez peur que, moi parti, personne ne veille sur votre favori.

Il arrêta sur elle un regard froid, moqueur, puis il reprit, mais d'un ton où perçait la tristesse malgré ses efforts :

— Soyez tranquille, je vaux mieux que vous ne pensez. Présent ou absent, mes instructions seront données avec une telle rigueur, que pas un point n'en sera enfreint. Il aura une heureuse vieillesse, et vous le pourrez aller voir quand vous voudrez. Je n'oublierai pas même les flans que la fermière fera à votre intention. Tout se passera comme si j'y étais, vous n'avez donc plus à me regretter!

Mais Anne se leva les sourcils froncés et frappa du pied avec colère. Elle tremblait. Deux larmes lui jaillirent des yeux et d'une voix entrecoupée, elle s'écria :

— Vous êtes vraiment un méchant homme... un bien méchant homme!

Et, s'élançant dans une allée, elle se sauva en courant.

M. de Bionne resta un instant stupéfait, puis il prit sa course à son tour à la poursuite d'Anne.

Celle-ci remontait une allée sans issue. Se sentant poursuivie, elle redoubla de vitesse, mais l'allée finissait au mur; et de chaque côté une haie épaisse rendait toute évasion impossible.

Elle s'en aperçut : tout en courant, elle avait tiré son mouchoir; forcée de s'arrêter, elle s'essuya les yeux, et quand M. de Bionne ne fut plus qu'à quelques pas, lui cria, toujours avec colère :

— N'allez pas plus loin! Laissez-moi tranquille! Je ne veux plus que vous me parliez!

Tout essoufflée de sa course, rouge maintenant, les yeux brillans, jamais, il faut l'avouer, elle n'avait eu un plus ravissant, un plus délicieux visage.

M. de Bionne s'était arrêté : sans dire un mot, il contemplait Anne dans une sorte d'extase.

S'il avait fait un pas ou s'il lui avait parlé, peut-être, au risque de se déchirer les mains et la figure, elle eût essayé de se frayer un passage au travers de la haie.

Surprise de ce regard où se lisait une expression tout attendrie, elle baissa les yeux, confuse, et les releva ensuite en hésitant, devenue tout à coup timide.

Puis de nouveau, sous ce regard d'une mâle douceur, elle baissa encore les yeux et rougit. Toute trace de colère avait disparu. Il paraissait qu'elle se sentait heureuse.

M. de Bionne se tourna comme pour s'éloigner, et au moment

de faire le premier pas, avec un coup d'œil en arrière et lui présentant son bras :

— Mettez votre petite patte sous mon bras, Queen Anne, dit-il, et revenons ensemble comme deux bons amis.

Elle eut envie de refuser, mais cette voix grave et douce avait un charme où elle ne pouvait résister. Cela était dit avec autorité, et il y avait en même temps quelque chose de si affectueux dans le ton!

Elle mit son bras sous le bras de M. de Bionne que sa main effleura à peine; puis elle le retira tout de suite en disant :

— Je peux marcher seule.

Mais elle continua de marcher à son côté.

Ni elle ni lui n'avaient envie de parler. Au bout de quelques pas, Anne s'arrêta et se baissa pour enlever une ramille d'aubépine qui s'était accrochée au bas de sa jupe.

M. de Bionne ramassa la petite branche, l'éleva en l'air avec un sourire, et la mit ensuite à sa boutonnière en disant :

— Je l'emporterai en souvenir de vous!

Mais à ce mot si simple, les chères joues rosées pâlirent de nouveau.

Cette fois M. de Bionne le remarqua, et sans affectation, il ajouta :

— Si toutefois je pars.

— Cela n'est donc pas sûr?

— Non.

— Comment est-ce possible?

— Je n'en sais rien. Un pouvoir supérieur a ordonné mon départ, mais peut-être me sera-t-il accordé un sursis; je ferai ce que je pourrai pour cela, quoique je ne regrette ici que les chiens.

— Et mon père.

— Oui, votre père... et vous pas du tout!

Leurs yeux se rencontrèrent, et un instant ils prirent un étrange plaisir à plonger pour ainsi dire dans les regards l'un de l'autre.

Anne, il a déjà été dit, avait les plus beaux yeux du monde, de grands yeux noirs, doux, confians, si purs!

Il y a des momens où l'on ne songe guère à ce que l'on dit; et si cela est excusable chez quelqu'un, à coup sûr c'est chez une jeune fille, et Anne était une jeune fille, et même une bien charmante, bien gracieuse jeune fille, une vraie jeune fille, cela rend tout.

Elle dit donc à M. de Bionne :

— Est-ce que vraiment vous penserez à moi quand vous serez loin d'ici?

A son tour, M. de Bionne pâlit bien visiblement, et avec une énergie dont lui-même ne se rendait pas compte :

— Oui, je penserai à vous, toujours, parce que, Queen Anne, vous êtes une noble, une bonne, une brave jeune fille. Je me sens rajeuni à vous regarder. Quand je cause avec vous, tous les secrets de mon cœur me viennent aux lèvres. Si je ne me retenais pas, je vous les dirais.

— Pourquoi les retenez-vous? Ne me croyez-vous pas digne de votre confiance?

— Certes, je vous en crois digne, mais il est ridicule d'abuser de la patience des gens à leur conter mille balivernes qui n'intéressent que soi.

— Vous vous trompez. Croyez qu'elles m'intéresseraient.

— Je n'en veux pas faire l'épreuve.

— Vous manquez de confiance, et ici c'est moi, une enfant, qui vous donnerais l'exemple. Je ne sache pas de secret que je ne vous disse. Du premier jour, vous m'avez inspiré une confiance pleine, entière, sans bornes. Je jurerais que vous êtes incapable de tromper. Vous êtes au-dessus de toutes les petitesses, de toutes les mesquineries. Je ne sais pas pourquoi, quand je suis près de vous, je ne trouve rien à vous dire. Dès que vous êtes parti, je me fais des reproches : je cause sans cesse avec vous. Je vous dis ceci, je vous dis cela ; — vous me répondez ; — je vous assure que c'est délicieux. Puis, vous paraissez, — tout s'envole : j'ai tout oublié. Mais cependant, je suis bien contente d'être près de vous. Excepté quand vous me blessez. Oh! alors je vous déteste!

— Mais je ne vous blesse jamais, chère Queen Anne!

— Si, quand vous pouvez croire qu'il peut jamais y avoir chez moi quelque pensée intéressée. Cela me révolte et m'indigne. Je vous assure que je vous aime beaucoup, monsieur de Bionne. J'ai une vraie, une sincère amitié pour vous. Eh bien, je vous le jure, si j'en avais encore dix fois plus, je crois que je ne vous reverrais jamais si vous me blessiez fortement sur ce chapitre-là. J'aime bien ceux que j'aime, monsieur de Bionne, je leur sacrifierais tout, même ma vie, tout excepté... la fierté de mon cœur. C'est par cela, il me semble, que je vaux, que tous les êtres valent quelque chose. La confiance ne se donne qu'une fois; j'ai confiance en vous, parce qu'il me semble que vous me comprenez : je le crois, du moins. Si vous me blessiez, c'est que vous ne me comprendriez plus ou que vous ne m'auriez jamais comprise. Je n'aurais plus confiance, et cela me ferait tant de peine que je crois que je ne pourrais plus vous revoir.

— Et moi, Queen Anne, depuis longtemps, je n'ai rien au monde à aimer, j'entends d'une de ces affections qui prennent vraiment le cœur. Mais vous, il me semble que j'ai pour vous une de ces affec-

tions-là : quand je pense à vous, on dirait que cette idée remplit ma vie. Je ne m'en étais pas aperçu. C'est tout à l'heure quand j'ai songé au départ que j'ai connu que j'avais pour vous une réelle, une sincère amitié, puisque je me sentais le cœur si serré à m'éloigner. — Vous parlez de sacrifices ? J'en ai bien fait dans ma vie, je me suis souvent sacrifié pour des gens qui n'en valaient guère la peine. Je me suis promis que je ne recommencerais jamais. Mais vous, ce serait différent : car vous êtes un chaleureux et digne cœur de jeune fille.

— Prenez garde, monsieur de Bionne, vous allez me donner de l'amour-propre, vous me mettez trop haut.

— Non, simplement à votre place. Quand j'ai vu vos larmes pour ce pauvre vieux cheval, ce vieux serviteur que tout le monde abandonnait excepté vous, j'ai été bouleversé. Je me suis précipité hors de la maison, j'ai couru après le maquignon ; il ne voulait pas me le rendre ; je l'ai saisi par le poignet... Bref, il m'a rendu le cheval ; et quand ensuite je vous ai vue à l'écurie entourant de vos bras le cou de la pauvre bête en lui disant adieu, je me suis senti remué jusqu'au fond du cœur. J'aurais voulu pouvoir vous enlever dans mes bras comme un enfant dont on essuie les petites joues trempées de pleurs, tout en caressant sa tête blonde, et en apaisant les sanglots dont son cœur est encore plein et qui lui soulèvent la poitrine !

— Je l'ai deviné ! Vous aviez l'air si bon, et je vous sentais si fort, si généreux ! Quel regard vous aviez à ce moment ! Je vous entends encore me disant : « Mais vous irez le voir tant que vous voudrez, demain si vous voulez. » On eût dit que vous étiez prêt à bouleverser l'univers pour me consoler.

— Je crois que c'est un peu quelque chose comme cela en effet, qui se passait en moi.

— Vous voyez, je le sentais aussi. Comme votre mère a dû vous aimer, monsieur de Bionne !

— Queen Anne ! Queen Anne ! Pourquoi toujours réveiller ce souvenir ?

— Oh ! pardonnez-moi. — Quelle sotte je suis ! — J'oublie.

Et avec un joli mouvement de caresse ingénue et touchante, elle lui appuya très légèrement ses deux mains à l'épaule ; et les beaux yeux levèrent vers lui un si charmant regard et qui implorait si bien...

Ils étaient arrivés presque au commencement de l'allée.

M. de Bionne ne put s'empêcher de sourire un peu en regardant la mignonne figure, svelte, gracieuse, qui se trouvait près de lui. Puis il tourna la tête et dit :

— Cette allée est jolie, comme on y est bien !

— Voulez-vous que nous la revoyions, monsieur ? Il n'y a encore personne là.

— Revoyons-la.

Les pinsons faisaient entendre leur note de cristal : les fleurs embaumaient l'air ; à travers les feuilles d'un bouquet d'arbres, le soleil dardait ses flèches d'or ; dans le ciel d'un bleu clair, de petits nuages d'argent passaient lentement. Anne marchait les yeux baissés, les bras tombans, les mains entrelacées, la tête un peu penchée de côté : elle glissait lentement, sans bruit que celui du froissement de sa jupe de soie aux petites branches de la haie.

De nouveau, ni elle ni lui n'avaient envie de parler.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au mur, puis revinrent sur leurs pas, toujours dans le même silence. Plus un mot, plus un regard, et au fur et à mesure qu'ils approchaient du commencement de l'allée, insensiblement, ils s'écartaient un peu l'un de l'autre. Arrivés à l'endroit où l'allée rejoignait le jardin, ils ne s'arrêtèrent même pas, mais de la même allure tranquille regagnèrent leurs places près de la table ; ils évitaient que leurs yeux se rencontrassent.

Pourquoi ? Évidemment ils avaient leur raison ; il n'y a même pas à dire que chacun d'eux avait sa raison à soi. Il paraissait que tous deux avaient la même.

Ils étaient assis en face l'un de l'autre.

Peut-être pensaient-ils tout simplement qu'en quelques minutes ils venaient de se parler avec une effusion, une intimité tout à fait inaccoutumées.

De là à rouler dans sa tête des desseins extraordinaires, il y a fort loin. Il faut en général chercher aux choses les explications les plus simples et croire que, dans la vie, même les grands événemens ont souvent une très petite cause, loin que ce soit de profondes combinaisons et longuement méditées qui les procurent.

Mme Hervier revint presque aussitôt avec ses enfans. Elle jeta un coup d'œil sur M. de Bionne et sur Anne de Mersan, puis s'assit, causa de choses indifférentes ; l'après-midi s'avançait.

Claire Hervier témoigna le désir de reconduire Anne de Mersan. Mme Hervier approuva et dit qu'elle les accompagnerait elle-même. Elle emmena les deux jeunes filles pour se préparer.

M. de Bionne resta avec George Hervier. Puis Mme Hervier les appela du perron et tout le monde partit.

George Hervier et les deux jeunes filles marchaient en avant.

Mme Hervier et M. de Bionne les suivaient à dix pas, tout en causant.

Un peu avant d'arriver à l'hôtel du colonel, Mme Hervier dit :

— J'ai bien pensé à notre conversation ; j'estime que, tout bien pesé, ce que vous avez de mieux à faire est de partir.

— Tout de suite, madame? Sans sursis?

— Avez-vous, monsieur de Bionne, quelque raison de différer votre départ autre que l'ennui de commencer un nouveau voyage, de vous mettre en route?

— Non, je n'en ai pas. C'est-à-dire...

Il réfléchit un instant.

— Mon Dieu,.. non, après tout, je n'en ai pas d'autre. La raison que j'aurais, je crois qu'au bout de quelques jours je n'y penserai plus.

Ces derniers mots furent dits d'un ton décidé.

Mme Hervier le regarda d'un air fort sérieux, et de nouveau presque triste.

— Alors, monsieur de Bionne, partez et partez le plus vite possible, sans hésitation, sans revenir sur votre décision.

— Avouez, madame, qu'il faut que vous m'ayez inspiré une singulière estime pour que, vous connaissant depuis si peu de temps, je prenne une résolution assez sérieuse pour moi puisqu'elle me fait renoncer à un séjour qui m'était agréable, sans même savoir pourquoi vous me donnez ce conseil.

— Je conviens, monsieur, que cette confiance est aussi flatteuse pour moi que possible. J'avoue même qu'elle m'embarrasse beaucoup, me gêne presque, et si je n'avais pas la conscience d'obéir à des motifs d'un ordre tout à fait relevé, je ne prendrais pas la responsabilité de vous parler comme je le fais. Maintenant, ce que vous me venez de dire est si juste, que, sans me faire changer d'opinion, vous me faites cependant reprendre l'avis que j'ai pris la liberté de vous donner. Après tout, vous dites vrai, et il y a une sorte de témérité à moi à vous parler d'un ton aussi décisif, après une si courte connaissance. Je renonce, monsieur, à me permettre de vous donner un conseil. Tout ce que je puis faire encore, c'est de vous dire que ma conscience m'avertit que j'avais raison en vous engageant de partir et en regardant votre départ comme une chose bonne, nécessaire...

Elle s'arrêta.

M. de Bionne la regarda avec attention :

— Obligatoire même, peut-être, madame?

Mme Hervier répondit avec embarras :

— Je n'ai pas dit obligatoire, monsieur. Nous voici arrivés, et nous n'aurons plus à revenir sur ce sujet.

— Pardonnez-moi, madame, mais les choses ne peuvent rester en ces termes. Dans la meilleure intention du monde, vous m'avez conseillé de partir : je me fie en vous, je le ferai, mais je ne

puis partir sur-le-champ. Il me faut un prétexte. Que puis-je trouver? Je ne suis plus à l'âge des inventions de vaudeville, et je désirerais autant que possible ne me pas attirer le reproche d'être une girouette. Je ne vois rien qui puisse justifier mon départ avant six ou sept jours. D'ici là je vais le préparer : je ne peux rien faire de plus. Si vous avez une idée à me donner, je suis tout prêt à en profiter.

— Malheureusement, je n'en ai pas!

— Alors les choses suivront leur cours, et dès que j'aurai pu trouver un motif quelconque qui se puisse alléguer, je ferai mon exode.

Mme Hervier eut l'air un peu contrarié, mais ne répondit rien.

On était arrivé : Mme de Mersan fit naturellement l'accueil le plus empressé à la famille Hervier. Le colonel, qui y était par hasard, remercia Mme Hervier avec toute la bonne grâce possible des plaisirs qu'elle procurait à sa fille.

Mlle Lucile de Mersan, qui venait de passer la journée chez une de ses amies, eut un air moitié désagréable et dédaigneux, moitié poli, qui sembla faire la particulière admiration de Claire Hervier à qui rien n'échappait et qui, avec une sollicitude touchante, s'informa si elle n'avait pas eu quelque contrariété ou quelque sujet de préoccupation.

Après une visite assez longue, Mme Hervier se leva pour partir. Il semblait qu'elle eût envie d'entraîner M. de Bionne, mais celui-ci ne parut pas s'en apercevoir et la laissa partir seule avec ses enfans.

Quelques jours se passèrent où il n'y eut rien qui méritât d'être noté, si ce n'est que la famille de Mersan vit à peine M. de Bionne. Il avait annoncé au colonel et à Mme de Mersan qu'il avait reçu d'un de ses fermiers une lettre lui faisant prévoir un voyage, une absence probablement assez courte. Puis il avait commencé ses préparatifs de départ, fait quelques emplettes et ces courses qu'on a toujours au dernier moment, si bien muni qu'on soit pour le voyage.

D'habitude, tous ces soins divers à prendre lui plaisaient, ou le laissaient indifférent. Il n'en était pas de même cette fois et il était de fort mauvaise humeur. Le colonel et sa femme n'attachaient pas grande importance à ce voyage, le croyant de courte durée. Anne, qui savait à quoi s'en tenir, ne soufflait mot. Lucile, en apprenant ce départ, avait ouvert complètement, pour un instant, ses yeux d'habitude demi-clos; mais, cette marque d'attention donnée, elle n'avait plus paru y songer.

Anne savait très bien que M. de Bionne ne reviendrait pas : ce qu'elle pensait, nul n'eût pu s'en douter; rien n'était changé dans

sa manière d'être ; toujours gaie, rieuse, fort occupée de ses bêtes, elle était avec M. de Bionne de la même belle humeur.

Il semblait même qu'elle fût plus gaie qu'elle n'avait accoutumé, car à la moindre chose qu'on lui disait, elle répondait en riant.

Sa santé toutefois semblait moins également bonne : un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, elle se plaignait depuis quelques jours d'une migraine persistante. Elle avait parfois des silences fort prolongés, dont elle sortait non pas en soupirant, mais en prenant une longue aspiration comme on fait lorsqu'on respire difficilement et qu'il faut un effort à le faire.

Une fois qu'elle venait de sortir d'une de ces rêveries, levant la tête par hasard, elle vit que M. de Bionne tenait son regard fixé sur elle : ce regard était pensif, sérieux. Elle détourna les yeux et rougit.

Certaines circonstances ont parfois de grands effets. Il est sûr, par exemple, que rien n'est si charmant que la vue d'un jeune visage où deux grands yeux limpides se baissent avec embarras derrière de longs cils soyeux, pendant qu'une légère teinte rose envahit les joues et même le front : et si à ce moment on voit la respiration se précipiter, la poitrine se soulever rapidement à plusieurs reprises... lorsque le spectateur est un homme jeune encore, il devient le plus sot du monde, mille pensées extraordinaires, mille souvenirs de soleil resplendissant, de brises tièdes et de parfums de fleurs, de chants mélancoliques jadis entendus, et d'arbres verts se mirant à des ondes claires, viennent se heurter dans sa tête, et s'il est à table, s'il tient de fortune la poivrière, il y a de très grandes chances pour qu'il mette une véritable couche de poivre sur le plus petit morceau de viande possible et en tousse cinq minutes, ce qui arriva précisément à M. de Bionne à la fin du mois de mai de l'an de Notre-Seigneur...

En sortant de table, on passa au jardin. Le soleil venait de disparaître à l'horizon, tout illuminé de riches teintes mélangées de pourpre et de jaune très clair au-dessus desquelles s'étalait une bande de ciel bleu, surplombée de grosses nuées d'un violet sombre. Une cloche se mit à tinter,

Sonnant le glas du jour qui se meurt,

a dit Dante.

M. de Bionne fumait son cigare au commencement d'une allée, attendant le colonel qu'on venait de demander. Lucile était montée à sa chambre, Mme de Mersan était occupée à l'office à passer de certaines inspections : pour un instant, lui et Anne étaient restés seuls.

Anne leva la tête et regarda le ciel :

— Comme cette cloche est triste, à cette heure! dit-elle.

— Ah! répondit M. de Bionne sans y penser, ce n'est rien pour vous, qui êtes ici au milieu des vôtres, c'est quand on est...

Il s'arrêta : comme toujours il avait parlé du ton le plus simple, mais sa voix, à son insu, avait pris un accent profond, grave : il s'était arrêté dès qu'il s'en était aperçu.

Anne, qui regardait en l'air, abaissa les yeux sur M. de Bionne : ce ne fut qu'un regard fugitif, mais si touchant d'expression!

— C'est quand on est au loin, à longue distance des siens, en pays étranger, n'est-ce pas?

Mais ceci fut dit d'un ton dont le calme, l'indifférence, contrastaient avec l'émotion que ses yeux venaient de trahir. Elle quitta l'allée, et se mit à cueillir les fleurs fanées d'une plate-bande où elle entra, en ajoutant du même ton tranquille :

— Après tout, vous avez des compensations, vous, de très belles même : le plaisir du nouveau; — comme ces fleurs se fanent vite! je n'en prends pas assez de soin.

— Je ne sais pas ce que devient le colonel, répondit M. de Bionne : il faut que j'aille le chercher.

Il s'éloigna et rentra dans la salle à manger; puis au moment de la traverser, il s'arrêta, sans raison, revint sur ses pas et regarda Anne.

Elle tournait le dos à la maison, très affairée avec ses fleurs.

Cependant, elle cessa de cueillir. M. de Bionne vit qu'elle tirait son mouchoir, et il lui sembla qu'elle s'essuyait les yeux.

Elle reprit sa ronde, passant d'une fleur à une autre. Au bout de quelques minutes, elle levait encore la main pour porter son mouchoir à son visage, quand elle sentit qu'on lui touchait l'épaule. Elle se retourna et se trouva en face de M. de Bionne qui lui dit en souriant :

— Queen Anne, voilà de bien belles larmes pour de bien vilaines fleurs!

Sans répondre, elle sauta légèrement dans l'allée, puis, fixant sur lui ce même regard colère qu'elle avait eu lorsqu'il l'avait rejointe dans le jardin de Mme Hervier :

— Monsieur, vous avez vraiment un talent particulier pour arriver là où l'on ne vous désire pas!

Et elle se sauva en courant.

CHARLES DE BERKELEY.

(La dernière partie au prochain n°.)

PROSPER MÉRIMÉE

D'APRÈS

DES SOUVENIRS PERSONNELS ET DES DOCUMENS INÉDITS

III[1].

SOUS L'EMPIRE. — MÉRIMÉE COURTISAN ET DIPLOMATE.

I.

Mérimée était-il dans le secret? Le mariage de l'impératrice fut-il pour lui une surprise? Sans jouer sur les mots, je crois pouvoir répondre qu'il n'y eut de secret pour personne et qu'il y eut une surprise pour tout le monde. On connaissait la passion du prince-président pour la comtesse de Teba. Cette passion était née dès l'année 1849, mais dans des circonstances qui n'éclairaient pas de leur vrai jour les caractères et les situations. Elle se réveilla plus forte, lorsque la jeune enthousiaste, en pleine bataille de décembre, avant que la fortune se fût prononcée, écrivit au prince pour mettre,

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril et du 1er mai.

en cas d'échec, tout ce qu'elle possédait à sa disposition. D'un séjour de Fontainebleau à un séjour de Compiègne, — c'est un témoin oculaire qui me l'affirme, — on vit grandir rapidement cet amour. Mais tant de gens étaient intéressés à le combattre! Et, dans le cœur du prince, la politique, la raison d'État n'était pas encore vaincue.

Je n'ai pas à raconter l'incident qui précipita la crise et amena le dénoûment, la scène de roman qui se passa aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux, le soir du 31 décembre 1852. Ce soir-là, l'empereur se montra un homme différent de celui qui avait laissé partir Marie Mancini. Dans un de ces momens où l'on se sent également la force de renier ou de conquérir le monde pour une femme, il prit sa résolution, passa une seconde fois son Rubicon. Déjà s'ébauchait dans sa pensée cette page étonnante de simplicité et de hardiesse, cette confidence d'amour faite au peuple français, que les jeunes hommes liront avec un battement de cœur, les vieillards avec un sourire mélancolique, quand toutes les rancunes et toutes les colères de notre temps seront mortes avec nous.

Le lendemain, la comtesse de Montijo recevait la demande officielle. Mérimée s'employait à la rédaction du contrat où il veillait à l'énonciation correcte des titres de la mariée. Le 29 janvier, les nouveaux époux recevaient la bénédiction nuptiale à Notre-Dame. Moins de deux mois après la cérémonie, Mme de Montijo repartait pour l'Espagne. Mérimée l'escorta jusqu'à Poitiers ; après quoi, il revint en flânant, s'arrêtant toutes les dix lieues pour s'occuper des « choses de son métier. » De Paris, il écrivait à son amie, non pour la complimenter, mais pour la consoler : « C'est une terrible chose que d'avoir des filles et de les marier. Que voulez-vous? L'Écriture dit que la femme doit quitter ses parens pour suivre son mari. Maintenant que vos devoirs de mère sont accomplis (et, en vérité, personne ne vous contestera d'avoir fort bien marié vos filles), il faut songer à vivre pour vous-même et à vous donner du bon temps. Tâchez de devenir un peu égoïste (1). »

Tandis que Mme de Montijo méditait ce conseil, Mérimée assistait aux débuts de la jeune impératrice. En paraissant au bras de l'empereur, elle pouvait plus, pour le faire accepter, que n'aurait pu une très noble et très laide princesse, venue de loin avec une mine peureuse ou méprisante et apportant, dans sa corbeille de mariage, des alliances fragiles et des préjugés invincibles. Ce second coup d'État, qui faisait presque oublier le premier en donnant aux conversations un autre aliment, ce trône décerné comme un prix

(1) Correspondance inédite avec la comtesse de Montijo, 28 mars 1853.

de beauté, cette couronne offerte à genoux par un souverain amoureux, avait à la fois le charme d'une très ancienne chose et le prestige d'une chose très nouvelle. C'était comme une féerie, dans un décor qui allait rajeunir toutes ses splendeurs. Au reste, je ne recherche pas ce qu'en pensa le public; je suis les impressions d'un seul spectateur, et d'un spectateur privilégié. Il n'avait rien rencontré de pareil, si ce n'est dans les contes. Plus d'une fois, pendant les premiers mois de l'année 1853, il dut se demander s'il rêvait, ou s'il jouait encore la comédie à Carabanchel. Cette petite fille qu'il avait promenée, grondée, amusée, dont les menus doigts, nerveux et timides, s'accrochaient, se confiaient aux siens, à travers les foules parisiennes, on lui disait maintenant, — et lui comme les autres, — « Votre Majesté. » Sur ce front où il avait vu naître les premières langueurs et les premières rêveries, étincelaient les joyaux célèbres qui racontaient quatre siècles de monarchie et d'empire: l'histoire de France en diamans. Il avait contribué à lui apprendre la langue de ce peuple sur lequel elle allait régner; les mots que, le premier, il avait mis dans sa mémoire, elle allait les répandre comme autant de faveurs, et ceux qui les recueilleraient en seraient comblés.

Certains hommes regardent si bien que regarder leur suffit. Les amis de Mérimée voulaient davantage pour lui; ils lui cherchaient un rôle à remplir. Mais quel rôle? On pensa à le faire secrétaire des commandemens. La place était probablement au-dessous de Mérimée puisqu'on la donna à Damas-Hinard. Il est vrai que Mérimée, s'il l'avait eue, l'aurait élevée à sa hauteur. Le 23 juin, il apprit sa nomination de sénateur et, par une délicatesse d'amitié que l'on comprendra, remercia la mère de ce qu'il recevait de la fille: « Vous avez fait un sénateur il y a deux ou trois heures. J... me dit que l'impératrice a embrassé son mari avec effusion lorsqu'il lui a annoncé la chose. Ce petit détail me fait, je vous l'assure, plus de plaisir que la chose elle-même, à quoi je ne suis pas encore parfaitement réconcilié. Il y a un an, jour pour jour, on me condamnait à quinze jours de prison pour avoir défendu quelqu'un que je jugeais innocent. Aujourd'hui je suis sûr que mes juges ont des remords, mais je voudrais retrouver mes amis tels qu'ils furent l'année passée, lorsqu'ils venaient me voir dans ma petite cage (1). »

M. d'Haussonville nous donne à entendre (2) que, si Mérimée s'était résigné à subir quelques bouderies et quelques épigrammes,

(1) Correspondance inédite, 23 juin 1853.
(2) Voyez la *Revue* du 15 août 1879.

il n'aurait perdu aucune des relations qui lui étaient chères. Il préféra une rupture définitive au stage de pénitence par lequel le faubourg Saint-Germain avait résolu, paraît-il, de lui faire acheter son absolution. Il eut beaucoup de consolations, entre autres celle de se trouver bonne mine dans son nouvel habit, un habit bleu et or, plus favorable au teint que le frac académique, « brodé d'estragon. » Ce qui le charmait, maintenant qu'il voyait les choses de tout près, ce qu'il était vraiment heureux de redire à Mme de Montijo, c'était la façon dont l'impératrice jouait son rôle, ou, comme il disait, « faisait son métier. » Ce n'était pas seulement la figure du milieu dans un admirable tableau vivant, c'était une véritable souveraine. Elle savait parler et se taire, voyait vite et juste parce qu'elle cherchait le bien, étudiait les devoirs de son état pour s'y dévouer. Il fut frappé de son bon sens lorsqu'on proposa, pour lui plaire, d'introduire en France les courses de taureaux. L'empereur inclinait à accepter l'idée parce qu'il y voyait comme une image des jeux de gladiateurs. « Les Français, pensait-il, veulent, comme les Romains, des spectacles émouvans, et il est bon de mettre parmi eux le courage à la mode. » L'impératrice comprit que les courses de taureaux, à Paris, seraient un scandale ou un fiasco, peut-être l'un et l'autre, et le projet tomba dans l'eau. Au moment de la guerre de Crimée, l'empereur, impatient de voir un champ de bataille, songea à aller prendre le commandement des troupes. L'idée n'étant pas bonne, quelques personnes de l'entourage impérial chuchotèrent qu'elle venait de l'impératrice. Mérimée le crut un moment, mais il fut vite détrompé. Cette fois encore, il se réjouit avec Mme de Montijo de trouver l'impératrice du côté de la prudence et du bon sens. Les ministres le confirmèrent dans cette opinion en lui parlant de l'attitude de l'impératrice au conseil et des heureux effets de sa présence. Lorsque la régence lui fut confiée pour la première fois, il la trouva en train d'apprendre par cœur la constitution. En effet, ceux qui la connaissent réellement savent qu'il n'y a point d'esprit plus attaché à la loi et plus opposé aux coups de force.

Quant à son courage, il n'en parle que pour s'en plaindre. A chaque nouvelle tentative contre la personne des souverains, il revient, en vieil ami grondeur, sur les précautions qu'il voudrait qu'on prît pour les protéger. « Si nous pensions à cela, lui répond un jour l'impératrice, nous ne dormirions pas. Le mieux est de n'y pas songer et de se fier à la Providence (1). » Le soir du 14 janvier, mettant le pied sur le trottoir de l'Opéra, après la pre-

(1) Correspondance inédite, 16 janvier 1858.

mière explosion, l'impératrice dit à ceux qui accourent vers elle : « Ne vous occupez pas de nous : c'est notre métier. Occupez-vous des blessés. » Mérimée répète ce mot sans commentaire. S'il l'admire, c'est malgré lui.

Dans un pays démocratique, la cour ne saurait être que le premier des salons. Le difficile est d'empêcher que ce salon ressemble au *reading-room* d'un grand hôtel cosmopolite. L'impératrice n'avait pas trop de toute sa grâce, de toute son intelligence, de tous ses amis pour l'aider à remplir ses devoirs de maîtresse de maison et de *leader* de la société. Mérimée s'y employa très complaisamment. Il se fit, à Fontainebleau et à Compiègne, directeur, auteur et acteur, comme il l'avait été à Carabanchel. Certaines personnes l'en estiment moins; d'autres ont la maladresse de l'en justifier.

Ce que j'admettrai, c'est que ces impromptus, ces canevas de charades, si j'en juge par l'aperçu qu'il en donne à la comtesse de Montijo, n'étaient pas des meilleurs. Mais il n'est pas démontré qu'il eût employé à écrire des chefs-d'œuvre le temps ainsi dépensé. Tout n'était pas pur dévoûment dans ces besognes mondaines, où il avait pour compagnons des hommes d'esprit qu'il aimait beaucoup et depuis longtemps, tels que Saulcy et Viollet-le-Duc. Elles étaient accompagnées de ces mille petits bonheurs auxquels il était le plus sensible et que donne la présence des femmes élégantes. Par là, il retrouvait l'illusion d'une seconde jeunesse, les beaux jours évanouis du secrétaire de M. d'Argout. Vieux et souffrant, altéré de repos et de solitude, les chaînes dorées se brisèrent d'elles-mêmes sans qu'il eût à les secouer.

En attendant, mille prévenances le payaient de sa peine, si c'en était une. Il était l'hôte des jours de gala; il était aussi le commensal des intimités. Il arrivait qu'au sortir de quelque réception officielle, à travers une fenêtre entr'ouverte ou une porte entrebâillée, il s'entendait appeler par une voix familière, et il se trouvait tout à coup transporté dans les coulisses de ce pompeux théâtre de la politique où, comme dans les coulisses des autres théâtres, les visages reprennent leur air naturel. Lorsque, pendant la guerre d'Italie, ce joli groupe des dames d'honneur, peint par Winterhalter, était réuni à Saint-Cloud autour de la régente, Mérimée aidait ces doigts fins et chargés de bagues à déchirer la charpie pour les blessés, entre deux télégrammes de victoire. Dîner aux Tuileries n'était pas une faveur bien rare; y déjeuner en tête à tête avec le souverain et la souveraine n'était accordé qu'à très peu, et Mérimée était l'un des plus favorisés parmi ce petit nombre. Il était partout le bienvenu, qu'il apportât à Madrid

les dernières nouvelles des Tuileries ou qu'il rapportât aux Tuileries les messages affectueux et les impressions toutes fraîches de Madrid et de Carabanchel. Ces jours-là, l'impératrice s'emparait de lui, le faisait asseoir à son côté, l'interrogeait impétueusement en espagnol, puis traduisait toutes ses réponses à l'empereur. Il est bien peu d'hommes dont une telle situation n'eût chatouillé l'amour-propre; pourtant je ne trouve aucune trace de ce sentiment chez Mérimée à ce moment-là; soit que son orgueil et sa bonne tête l'aient prémuni contre l'étourdissement des hauteurs sociales, soit que l'humilité fût, après tout, le dernier fonds de cet esprit pour qui tout n'était rien. Quoi qu'il en soit, il raconte ses gloires de cour d'un ton amusé, bonhomme, presque attendri, nullement vaniteux.

Dirai-je le mot? On le « gâtait. » Il ne s'en étonnait pas, ayant été gâté toute sa vie. Courtisan, il ne pouvait l'être; il ne l'a jamais été. Il n'a connu, de ce métier, d'autres inconvéniens que de veiller tard, de faire de trop bons dîners et de rester debout quelquefois plus longtemps qu'il ne convenait à des jambes de son âge. Il avait ses humeurs, qui se trahissaient par une respectueuse sécheresse, par certaine raideur silencieuse; au besoin, il donnait franchement son avis. Blaze de Bury, dans la préface des *Lettres à une autre Inconnue*, donne un exemple de sa liberté de parole et d'action qui ne me semble pas bien authentique, parce que, dans cette circonstance, Mérimée aurait manqué non-seulement de patience, mais d'esprit. Un Mérimée qui ne comprend pas la plaisanterie n'est pas notre Mérimée. Dans une lettre à Panizzi, écrite pendant un séjour à Biarritz, il se montre fort alarmé d'un voyage que l'impératrice songeait à faire en Espagne et qui lui paraît le comble de l'imprudence. Qui lui avait soufflé ces inquiétudes? Il faut avoir vécu auprès des princes pour savoir combien il y a, dans l'atmosphère qui les entoure, de plaintes fausses, d'anxiétés chimériques, de gémissemens affectés et ridicules. Mérimée y fut pris et se laissa pousser en avant. Il parla à l'empereur, lui exposa tous les périls de ce terrible voyage, qui eut lieu et se passa admirablement.

Bien entendu, je ne fais pas à Mérimée une gloire d'avoir souvent contredit l'impératrice. C'était si facile, si peu dangereux, même pour des hommes infiniment moins autorisés qu'il ne l'était! Avec l'empereur, le cas était différent. Ici j'arrive au plus délicat de mon sujet, aux sentimens de Mérimée pour Napoléon III.

Dans la seconde partie de ces études, on l'a vu montrer une sympathie médiocre pour celui qu'il appelait « notre pauvre président. » Le 2 décembre modifia sa manière de voir. Ses amis

l'invitèrent à pleurer avec eux sur la mort du parlementarisme : les yeux de Mérimée restèrent très secs. Avant trente ans, sa position auprès de M. d'Argout lui avait permis de « savoir exactement le prix de la conscience de chaque journaliste (1). » Chaque élection à laquelle il assistait, chaque discussion de la Chambre sous le régime de juillet, chaque crise ministérielle augmentait son scepticisme et son dédain. Le suffrage universel ne lui inspirait pas plus de respect que le suffrage restreint. Il lui semblait démontré qu'il faut un maître aux démocraties. Mais il ne s'ensuivait pas de là, pensait-il, qu'un peuple doive se donner au premier balayeur d'assemblées qui s'offre à lui. Il avait vu, en Espagne, certains hommes s'acquitter à merveille de cette grosse besogne, et se montrer ensuite fort impropres à gouverner. Louis-Napoléon n'était pas l'homme de paille, le figurant politique que ses amis avaient supposé. Qu'était-il donc? Mérimée se réservait.

Le mariage de l'empereur fut une révélation. Décidément, il se rapprochait de César, le héros favori de Mérimée. Lui aussi, il savait aimer, jouer sa popularité pour une femme. Et cela s'était fait franchement, brillamment, avec une bravoure et un élan superbe! Mais je suppose qu'à ce moment les yeux de Mérimée tombèrent sur l'inscription grecque de sa bague, et il continua de se méfier.

Il paraît, — c'est encore M. d'Haussonville qui nous l'assure, — que, la veille du jour où sa nomination de sénateur fut insérée au *Moniteur*, Mérimée, sortant d'une soirée orléaniste, reconduisit un de ses amis et que, dans le cours de cette conversation, il s'exprima sur l'empereur avec beaucoup d'indépendance. Et pourquoi pas? Il entrait au sénat à titre d'écrivain célèbre et comme le plus vieil ami de l'impératrice : il n'avait donc pas à payer son nouvel habit en bruyantes platitudes. Dans la correspondance avec la comtesse de Montijo, il y a, au début, en ce qui touche Napoléon III, une imperceptible nuance de doute et d'ironie. Cependant, sans qu'il le eût lui-même, sa séduction était commencée.

Prévost-Paradol, au moment où il combattait l'empire avec le plus de vivacité, a dit que Napoléon III était « un parfait gentleman, » et ce point n'avait pas moins d'importance pour Mérimée. Lorsqu'on paraissait devant l'empereur, le calme et la perfection de ses manières mettaient, d'abord et tout ensemble, les gens à leur aise et à leur place. Une attention profonde et bienveillante achevait la conquête du visiteur. Ceux qui sortaient de son cabinet étaient enchantés de lui parce qu'ils étaient enchantés d'eux-

(1) Correspondance inédite, 1868.

mêmes. Une longue habitude fortifiait cette impression. Il ne caressait pas les gens de lettres comme beaucoup de princes l'ont fait avant et depuis. Mais ceux qui le pratiquaient longtemps n'ont jamais senti en lui ce mépris secret de notre métier, que les grands déguisent mal sous leurs empressemens intéressés. En attendant que Mérimée en vînt à aimer dans Napoléon III un confrère qui partageait ses goûts et pensait comme lui sur les sujets essentiels, il suivait curieusement les moindres mouvemens du grand joueur politique dont un coup de fortune l'avait rapproché. Un joueur heureux, qui se fie au hasard parce qu'il s'en sait bien traité et auquel ses inadvertances mêmes réussissent : telle est la comparaison qui revient souvent dans les premières lettres et qui disparaît dans la suite de la correspondance. Peu à peu il s'avise que le joueur a un système. « Je commence, écrit-il, à connaître l'inflexibilité de votre gendre. » La première fois qu'il se risque à parler des affaires d'Espagne, il n'obtient d'autre réponse qu'un tortillement de moustache. Soit, cela doit être, et les Anglais ont raison de mettre cette inscription sur leurs paquebots : « Ne parlez pas à l'homme qui est à la barre. » Pour un souverain, le premier mérite est d'avoir une volonté, et le second de la cacher. La force de l'empereur réside surtout, pense-t-il, dans une sorte d'intimité mystérieuse avec l'âme de la nation. « Il a, dit-il, un tact incroyable pour deviner les mouvemens si singuliers de ce pays. Où diable a-t-il appris cela, et quel démon familier a-t-il à ses ordres pour le lui dire (1)? »

Malgré tout, l'inquiétude revient, parce qu'elle est dans le tempérament de Mérimée. Il pressent, dans chaque nuée qui passe, la foudre qui doit nous pulvériser. Le nuage s'éloigne sans avoir crevé et, de nouveau, il respire. A force d'être toujours heureusement déçu, il en vient à croire que l'empereur sait toujours où il va et peut tout ce qu'il veut. Lorsqu'il va prendre le commandement de l'armée, en 1859, Mérimée se rassure en se disant que « c'est le caractère qui fait les généraux. » Les événemens paraissent lui donner raison, et il écrit avec plus de confiance encore : « J'ai toujours pensé que l'art de la guerre s'apprend très vite, qu'un homme de génie est toujours un grand capitaine, témoin César (2)... »

C'est la première fois qu'il prononce le mot de génie, et qu'il compare Napoléon III à César. Ce mot et cette comparaison marquent l'apogée de son admiration pour l'empereur. Mais la sympa-

(1) Correspondance avec la comtesse de Montijo, 6 janvier 1855.
(2) *Ibid.*, mai 1859.

thie intellectuelle fait un pas de plus, la distance diminue encore entre le sujet et le souverain, lorsque le César moderne entreprend l'histoire de l'ancien et qu'il associe Mérimée à cette œuvre. M. de Loménie nous fait comprendre, dans son discours de réception, que la *Vie de César* de Napoléon III a coûté au public la *Vie de César* par Mérimée, que celle-ci, devenue un simple mémoire à consulter, a été absorbée par celle-là, au détriment de la postérité. Il croit même avoir tenu dans ses mains un fragment de l'œuvre inédite, trouvée aux Tuileries après le 4 septembre. Où serait donc aujourd'hui ce fragment? M. Tourneux l'a vainement cherché parmi les papiers que l'État a conservés, et je suis en mesure d'assurer qu'aucun manuscrit de cette nature n'a été remis par les liquidateurs de la liste civile à l'empereur ou à ses héritiers (1). M. de Loménie n'a donc tenu qu'un de ces travaux dont Mérimée parle fréquemment à Panizzi, soit l'étude sur la religion des Romains, soit l'analyse du travail de Hurtado sur la bataille de Munda, soit tout autre écrit de ce genre, et, si quelque chose excuse son erreur, c'est le soin, la conscience, le fini que Mérimée apportait en ces modestes besognes comme autrefois dans ses rapports administratifs, et qui en faisaient de véritables traités sur la matière.

Dans ses lettres, il raconte, avec un plaisir visible, certaine excursion archéologique, faite aux fouilles d'Alise-Sainte-Reine avec son impérial confrère, et où il put déployer sa sagacité et son expérience tout à loisir. En somme, cette collaboration ne lui laissa que des souvenirs agréables. Je suis probablement le dernier écrivain qui ait eu l'honneur de travailler pour l'empereur, et je puis lui rendre ce témoignage que rien n'égalait la bonne grâce et la bonne foi avec laquelle il accueillait soit des suggestions de détail, soit des vues nouvelles, même quand elles ne coïncidaient pas entièrement avec les siennes. J'ai eu l'infinie tristesse de l'assister dans la rédaction d'un plaidoyer personnel où il s'arrêta devant l'impossibilité de se justifier sans accuser autrui. Je garde une page qui racontait la bataille de Sedan, page émouvante à voir, hachée de ratures de sa main, dont chacune représente un effort pour couvrir un serviteur malheureux. Il y en eut tant, de ces généreuses ratures, qu'à la fin le récit a presque disparu. Mérimée, du moins, a eu ce bonheur, dans ses communes études avec l'empereur, de ne rencontrer d'autres noms de bataille que ceux de Thapsus et de Munda.

Au début de ce travail, l'empereur, qui savait le prix du temps pour un tel écrivain, lui donna à entendre qu'il serait largement

(1) Les notes de Mérimée, relatives à l'histoire de César, sont entre les mains de M. le baron Stoffel, qui, j'en suis convaincu, ne me démentira pas.

indemnisé. Mérimée sourit : « J'ai, dit-il, chez moi tous les livres nécessaires. Je calcule qu'avec deux mains de papier, une douzaine de plumes d'oie et une bouteille d'encre de la Petite Vertu, je suffirai à tout. Que Votre Majesté me permette de lui faire ce cadeau. » Ce fut au tour de l'empereur de sourire, et Mérimée interpréta ce sourire dans un sens peu favorable à l'humanité. Napoléon III n'avait pas encore été servi pour rien ; il pensa peut-être que ce désintéressement ménageait, pour l'avenir, quelque ruineux appel à sa reconnaissance, quelque grosse et insolite demande, ce que Mérimée appelle en style réaliste « une carotte. » Inutile de dire que la « carotte » ne vint jamais. Mérimée ne voulut, pour sa récompense, que l'estime du maître, plus rare que sa faveur, et le droit d'être franc. Il le fut. Il engagea l'auguste écrivain à ne point s'embarrasser d'une histoire complète de son héros et à se contenter de donner au public ses idées sur le sujet, d'expliquer César en s'expliquant lui-même par le rapprochement des deux époques et des deux situations. C'eût été la *Vie de César* réduite à la préface. Peut-être le conseil était-il bon. Il ne fut pas suivi. Mérimée apprécia l'œuvre, quand elle parut, en toute sincérité et en toute justice, non-seulement dans ses lettres, mais dans un article du *Journal des savans*, article agréable aux Tuileries et qui satisfit à la dignité de l'Institut, responsable de ce recueil. Il était de ceux qui, suivant l'expression de M. Lavisse, « plaisent sans flatter. »

Dans sa correspondance avec la comtesse de Montijo, il juge librement les discours de l'empereur, les approuve ou les critique sans embarras. Il en aimait la forme simple et forte et la préférait, je n'en doute pas, à la rhétorique, un peu charlatanesque, des proclamations du premier empire. Quand l'idée et l'expression étaient également de son goût, il était charmé et il lui échappait de dire : « Si l'empereur n'était pas le protecteur de notre Académie, je lui donnerais ma voix pour qu'il en fût (1). »

M. Louis Fagan, l'éditeur des lettres à Panizzi, se risque à dire que Mérimée n'était pas bonapartiste. Cela est vrai, mais il faut ajouter immédiatement qu'il était plus impérialiste que l'empereur. Si quelques gouttes du sang du grand homme coulaient dans les veines de quelqu'un qui ne lui plaisait pas, ce n'était pas un titre suffisant à son respect. De la légende, il se souciait peu, mais il tenait fort au système ; il s'y cramponnait, de toute l'aversion que lui inspiraient le parlementarisme et la révolution. Il était, proprement, un monarchiste du second empire. Tant que dura la pé-

(1) Correspondance avec la comtesse de Montijo.

riode ascendante, il accepta cette souveraineté fondée sur la grâce de Dieu et la volonté populaire, bien qu'il ne crût ni à l'une ni à l'autre. Aristocrate par tous ses goûts, mais sans rien attendre de l'aristocratie française, il pardonnait à Napoléon III ses tendances démocratiques comme une nécessité des temps. Mais quand l'empire se fit libéral, il entra dans la catégorie de ces dévoués mécontens, qui se font tuer en haussant les épaules. Il devint un « ultra, » avec l'esprit qui manque, d'ordinaire, aux ultra. Il eut des jugemens sévères, des mots presque durs dont l'amertume consolera un peu le lecteur, fatigué peut-être d'entendre dire si longtemps du bien des gens et des choses.

II.

Pourtant, à mon regret, je dois encore rapporter des actions louables.

Lorsque Mérimée fut nommé sénateur, il se vota à lui-même une loi contre le cumul et refusa de toucher les émolumens de ses anciennes places, mais non de les remplir. Il croyait devoir y mettre plus de zèle que jamais, maintenant que, comme il l'écrivait à Mme de Montijo, « il travaillait pour l'honneur. » Ce n'est pas mal, à ce qu'il semble, pour un homme qui « n'avait pas de cœur. » Tel de nos contemporains, dont le cœur est si grand qu'on a peur de le voir déborder de sa poitrine, n'eût peut-être pas songé à cela. Il n'y avait pas huit mois qu'il recevait son traitement de sénateur, qu'il imagina d'en distraire 100 louis par an pour faire une pension à un ami, ancien préfet de Louis-Philippe, tombé, — j'ignore comment, — dans le dernier dénûment. Pendant vingt ans, il ne cessa de chercher des commandes et des protecteurs à un jeune artiste auquel s'intéressaient les Stapfer, un sabotier protestant des environs de Mer, qui, un beau jour, s'était senti sculpteur en taillant avec son couteau un tronc de poirier. La piété envers les morts ou la charité envers les vivans lui faisait colporter des manuscrits de Beyle pour les vendre au profit de sa sœur, et entreprendre une édition nouvelle des lettres de Jacquemont, afin d'aider un de ses neveux. Sans parler des nombreuses circonstances où sa souveraine le prit pour complice, — j'ai bouche close là-dessus, — sa correspondance m'a découvert beaucoup de bonnes actions dont il se cachait comme les hypocrites se cachent des mauvaises. On ne le trouvait légèrement réfractaire que quand on attendait de lui une recommandation pour les prix de vertu. A un ami qui voulait le mettre en campagne pour un « sujet » de son choix, il révèle

les détails de l'officine. C'étaient MM. Dupaty et Pingard qui étaient « les grands faiseurs. » Quant à la difficulté d'obtenir le prix, « elle dépend du nombre et de la qualité des vertus en... (j'efface la date). Je ne sais comment ces messieurs s'y prennent pour soupeser cela. » Le mot prix et le mot vertu lui semblaient mal mariés ensemble; la vertu qu'on proclame et qu'on prime ne lui paraissait plus une vertu. Je ne lui infligerai donc pas une sorte de prix Montyon posthume, en révélant tous les secrets de ce cœur auquel il désirait qu'on ne crût pas.

Dès que l'empire lui eut fait une situation, certaines bonnes âmes s'occupèrent de le convertir et d'autres travaillèrent à le marier. Les premières avaient fort à faire, car il avait à revenir de loin, n'étant même point baptisé. Comme une dame de ses amies le pressait de se soumettre à cette cérémonie : « Soit, j'y consens, dit-il, à la condition que vous serez ma marraine. Je serai habillé de blanc et vous me porterez dans vos bras. » Sous Louis-Philippe, il avait grand'peine à se défendre contre les mondaines qui voulaient l'envoyer aux sermons du Père de Ravignan. Il répondait par le mot de M. Rossi : « J'ai de bien meilleurs sermons dans ma bibliothèque et je ne les lis pas. » Sous l'empire, les obsessions recommencèrent et il en raconte un épisode à son amie. Une dame mûre, le voyant bâiller dans un bal, s'était approchée de lui et, discernant dans ce bâillement de bon augure un signe assuré qu'il se détachait des pompes du siècle, avait paru disposée à entreprendre son salut. Quelques jours après, il recevait une petite boîte mystérieuse à l'intérieur de laquelle quelque chose sonnait. « Or, dit-il, depuis une quinzaine de jours, un inconnu s'amuse à m'envoyer des lettres d'impertinences, et je crus, à une certaine ressemblance dans l'écriture, que la boîte venait de mon correspondant anonyme. Aussi, j'ai pris les plus grandes précautions pour l'ouvrir, persuadé qu'il y avait dedans ou un pétard, ou, tout au moins, une douzaine de hannetons. Enfin, j'ai soulevé prudemment le couvercle et j'ai trouvé une médaille d'argent de la Vierge qui me paraît venir de ma dame de plus de cinquante ans (1). » Il se rappelle qu'on trouve dans l'église d'Atocha certains rubans sur lesquels est imprimée une prière et qui ont de grandes vertus : « Ne pourriez-vous m'en envoyer un pour rendre à cette âme charitable la monnaie de sa pièce ? »

Il éluda de même les propositions de mariage. La comtesse de Montijo aurait voulu le voir en ménage, non-seulement à cause des dangers que l'Écriture prévoit pour l'homme qui vit seul,

(1) Correspondance inédite avec la comtesse de Montijo, 10 mai 1854.

mais surtout parce qu'une femme est nécessaire à un sénateur qui aurait envie de devenir ambassadeur ou ministre. Cette ambition ne tracassait que bien faiblement Mérimée. Ce qui était plus puissant sur lui, c'était l'éternelle et dangereuse attirance, la fascination qu'exerce la jeune fille sur l'homme qui a passé le milieu de la vie. Cela semblerait si bon d'absorber les sensations d'un être jeune et pur, de recommencer la vie avec lui! Sorte de vampirisme inconscient où l'imagination jette la fougue désespérée de ses derniers désirs, cette violence joue si bien la passion que de pauvres enfans y sont prises et se donnent à des cœurs morts. La tentation passa sur Mérimée. Il y en eut deux surtout : l'une mourut presque subitement; l'autre, très belle, se fana, d'une année à l'autre, sans qu'on sût comment.

Les cancans matrimoniaux allaient leur train. Au retour de son voyage d'Espagne, en 1853, on le disait déjà marié et il faut bien croire qu'il y avait eu quelque chose : mais il sut s'échapper à temps. En 1857, comme on le pressait encore, il s'expliqua avec lui-même et avec son amie : — « Si vous me voyiez (il était grippé), vous ne penseriez pas à me marier avec les deux belles demoiselles dont vous me parlez. On guérit de la grippe, mais ce dont on ne guérit pas, c'est d'être vieux. » Il rappelait à Mme de Montijo le triste dénoûment du roman sur lequel il avait bâti son bonheur : « Je n'ai, ajoutait-il, ni le courage, ni la force d'essayer un nouvel arrangement de vie. Le seul avantage que le mariage, maintenant, pourrait m'offrir, c'est quelque douceur pendant les maladies et surtout au moment, toujours très désagréable, où il faut partir pour l'autre monde. Peut-être, en ne faisant qu'un calcul égoïste, cet avantage mériterait-il réflexion. Mais, d'un autre côté, la responsabilité d'une femme, les soins qu'il lui faut, l'avenir qu'on lui laisse, tout cela est effrayant. Lorsque j'avais un chat, j'aimais beaucoup à jouer avec lui, mais lorsqu'il avait envie d'aller voir les chattes sur les toits ou les souris à la cave, je me demandais si j'avais le droit de le retenir pour mon amusement personnel. Je me ferais cette question de conscience avec bien plus de scrupule à l'égard d'une femme. J'aimerais mieux, si j'étais sûr de laisser quelque chose après ma mort, avoir une fille que j'élèverais le mieux qu'il me serait possible, mais c'est une loterie bien chanceuse. Le mieux, je crois, c'est de s'habituer à vivre comme un arbre et à se résigner (1). »

Vivre comme un arbre! A la bonne heure! Encore les arbres eux-mêmes ont-ils parfois d'étranges aventures. Trompés par la

(1) Correspondance avec la comtesse de Montijo, 8 septembre 1857.

douceur de certains automnes, ils se risquent à fleurir hors de saison. La gelée vient, qui brûle tout. Quelques femmes traversaient alors sa vie. On les aperçoit, ou plutôt on les devine, dans la correspondance avec Panizzi, silhouettes rapides, furtives et voilées, romans dont les premières lignes seules sont jolies, sphinx qui finissent par donner, non la clé d'une énigme, mais la clé de leur chambre. Il en était plus honteux que fier. C'étaient, semble-t-il, de ces détraquées qui rôdent autour des gens de lettres, ou de ces nomades, qui parlent toutes les langues sans accent, intrigantes cosmopolites qui cherchaient une porte de derrière entr'ouverte pour se glisser dans le monde impérial. Misérables bonnes fortunes des hommes à cheveux gris, si misérables qu'on voudrait les voir y renoncer de bonne grâce pour leur dignité et leur repos ! Heureusement, Mérimée était fidèle, et plus que jamais, à ses habitudes de gourmandise élégante : il ne faisait que tremper ses lèvres à la coupe. On ne vit point ce sénateur dans la posture où Otway nous a montré le sien.

Ces maîtresses d'une heure ne venaient pas chez lui. Il n'y recevait que des curieuses, auxquelles il offrait une tasse de ce fameux thé jaune, grâce auquel on aurait digéré un éléphant. Cela se passait dans l'appartement qu'il occupait, 52, rue de Lille, au second étage, d'une maison qui appartenait à son cousin Dubois-Fresnel. Cette maison, brûlée sous la Commune avec tout ce qu'elle contenait, faisait le coin de la rue du Bac. Le modeste appartement de Mérimée comprenait trois pièces, quatre si l'on compte le vestibule. Ce vestibule donnait accès dans une salle à manger fort obscure; puis venaient deux chambres à coucher. Voici comment Mérimée lui-même décrit son logis à Mrs Senior, qui songeait à venir l'occuper pendant l'Exposition de 1855, mais qui éprouvait, ou feignait d'éprouver des scrupules à la pensée de s'installer « chez don Juan, » même en son absence. « Il n'y a point de trappes, ni de murailles recouvertes de tapisseries, cachant des issues secrètes. Il y a trois lits, dont un assez bon et deux très mauvais, deux chambres assez gaies, un assez grand nombre de bouquins, deux divans avec des pipes turques et autres (1). » Une des deux chambres devint le cabinet de Mérimée. L'alcôve, débarrassée du lit, formait une sorte de réduit intérieur, « garni de sofas et orné de tableaux, particulièrement d'études de Mérimée père, d'après Rubens. Deux fenêtres, prises sur la rue de Lille, éclairaient les livres entassés un peu partout. Sur la cheminée,

(1) Lettres à Mrs Senior, publiées par M. le comte d'Haussonville. (Voir la *Revue* du 15 août 1879.)

située à droite, se dressait une couple d'admirables cornets du Japon, d'un mètre de hauteur. En face de la cheminée, une très belle table de travail en bois de rose, avec cuivres dorés et ciselés, et deux vastes fauteuils, l'un très bas et recouvert de basane, où s'asseyait Mérimée, le plus souvent drapé dans sa robe de chambre d'étoffe persane (1). »

Il est maintenant aisé de se le figurer faisant les honneurs de ce cabinet à deux ou trois visiteuses, attirées bien moins par les mérites du thé jaune que par la mauvaise réputation de celui qui le versait. Ces visiteuses, en effet, n'avaient pas toutes la discrétion pudique de Mrs Senior : « Trois jeunes femmes, écrivait-il, sont allées chez un de mes amis, possesseur d'une belle collection de curiosités qu'il leur a montrées avec beaucoup de complaisance. Puis elles lui ont dit : — « Nous savons que vous avez des tiroirs secrets où vous mettez des choses drôles. Faites-les nous voir. » — Il a objecté qu'il y avait des choses un peu étranges qu'il n'oserait pas montrer à beaucoup d'hommes. A toutes ces objections elles répondaient : — « Nous voulons tout voir. » — Elles ont tout vu (2). »

Il est difficile de ne pas croire que « l'ami » était Mérimée lui-même, et que cette scène très suggestive s'est passée dans le cabinet où je viens de faire entrer le lecteur.

Maintenant que nous n'avons plus rien à faire rue de Lille, suivons Mérimée à l'Académie et au Sénat. Il eut, pendant toute la première partie de l'empire, une position à part parmi les quarante. Nisard et Sainte-Beuve s'étaient ralliés, comme lui, au nouvel ordre de choses ; mais ils ne pénétrèrent jamais dans l'intimité du souverain. Mérimée était donc le seul canal, resté ouvert, entre les Tuileries et l'Académie, et cela dans un moment où elle était le seul corps public qui pût ou osât faire de l'opposition. L'empereur aurait bien voulu reconquérir l'Académie ; l'Académie tenait à son rôle frondeur, mais n'entendait pas pousser les choses à l'extrême, parce que les gens d'esprit et de bonne compagnie n'aiment pas à briser les vitres et parce qu'il faut toujours ménager l'avenir. Par momens, cela ressemblait au *flirt* agressif de Béatrice et Benedict, voire à une scène du *Dépit amoureux* où les amans se regardent malicieusement par-dessus l'épaule. Mérimée représentait assez bien le valet de comédie, qui envenime ou raccommode les choses et s'en amuse.

La galanterie venait à propos tempérer les aigreurs de la politique ; tel qui affichait bruyamment son hostilité pour le mari se

(1) Maurice Tourneux, *Prosper Mérimée*, etc.
(2) Lettre inédite du 29 mai 1868

rachetait par une admiration respectueuse envers la femme. Lorsque M. Thiers s'entendit appeler par l'empereur « l'historien national, » sa vanité attendrit un moment sa rancune. Une parole d'émotion et de reconnaissance passa, par Mérimée, à l'impératrice. Mérimée était présent lorsque l'empereur annonça à M. Villemain la nomination de son gendre à une sous-préfecture et contraignit à un remercîment l'intraitable secrétaire perpétuel. Lorsqu'on éleva une statue à Froissart, l'Académie trouva bon que Mérimée fît, en son nom, un beau compliment aux souverains; elle fut très heureuse encore que, dans le *Journal des savans*, il se chargeât de louer, sans bassesse, l'auteur de la *Vie de César*. Ainsi, elle s'efforçait de faire oublier au maître, par quelques douceurs secrètes, l'amertume de ses épigrammes publiques.

L'Académie fut longtemps la seule qui sût dire des choses désagréables en bons termes, sans tomber sous le coup de la loi : elle perdit ce privilège quand tout le monde retrouva la parole. Sa mauvaise humeur la jeta dans le cléricalisme extrême, et Mérimée se sentit très isolé au milieu de ses confrères. Cousin fut un des plus ardens dans cette évolution religieuse, mais ne se laissa entraîner à aucun acte discourtois envers les personnes impériales. Bien loin de là : il rendait visite à la comtesse de Montijo, au château de Saint-Cloud; il offrit à l'impératrice ses études sur les femmes du XVIIe siècle, et il accompagna cet hommage d'une lettre où il suggérait à la souveraine de remettre à la mode, comme l'avaient fait par deux fois des reines espagnoles, les sentimens héroïques dont s'étaient autrefois inspirées notre littérature et notre société. L'impératrice répondit par une lettre que Mérimée trouvait très jolie et qui fut une des dernières joies du philosophe (1). Pendant toute la durée de l'empire, je ne vois Mérimée sortir qu'une fois de son indolence académique et entamer une lutte d'influence. Et contre qui cette lutte? Contre l'empereur lui-même, qui désirait faire nommer M. Haussmann à une place d'académicien libre, vacante à l'Académie des Beaux-Arts. Mérimée soutenait la candidature d'un de ses amis personnels avec une passion dont les plus violens adversaires du souverain étaient presque épouvantés. J'espère qu'on ne m'accusera pas de courtisanerie rétrospective, si j'ajoute que l'auteur de la *Vie de César* avait raison contre son collaborateur et que l'homme qui avait rebâti notre Paris n'était pas indigne d'un strapontin sous la coupole du palais Mazarin.

Au Sénat, il montra la même humeur. Il n'y ouvrit la bouche que trois fois en dix-sept ans, et toujours pour contredire

(1) Correspondance inédite avec la comtesse de Montijo. 16 mars 1866.

les ministres ou agacer la majorité. Ce fut d'abord la malheureuse affaire Libri qui le fit monter à la tribune à propos d'une pétition adressée au Sénat par Mme Libri, pour la revision du procès de son mari. Pétition impertinente et insensée, car M. Libri n'avait qu'à se présenter pour purger sa contumace. Mérimée avait donc tort de se charger encore une fois de cette mauvaise cause, et M. Libri qui, n'ayant point de sens moral, blessait sans cesse le sens moral d'autrui, s'arrangea pour lui donner deux fois tort en répandant des pamphlets aigres où il attaquait au lieu de se défendre. La pétition Libri s'étayait sur des certificats fournis par les sommités scientifiques de l'étranger, et Mérimée eut l'imprudence de s'y appuyer. Notre patriotisme, toujours ombrageux et quelquefois un peu sot, était, en cette circonstance, très bien fondé à engager les illustres bibliophiles de Londres, Rome et Berlin à se mêler de leurs affaires : c'est ce qui fut fait. Dans la séance du 6 juin 1861, M. Bonjean, chargé du rapport, fit voir que, si la pétition était renvoyée au garde des sceaux, la seule mesure à prendre serait, pour le gouvernement, de faire appel du jugement intervenu contre Libri. Cette démarche, à elle seule, eût été une censure sévère contre la magistrature française, si amèrement et si violemment dénoncée par le factum de Mme Libri. Ce rapport, très grave, très digne, très longuement et fortement motivé, concluait en priant le Sénat de passer à l'ordre du jour. Mérimée essaya de combattre ces conclusions dans la séance du 11 juin. Il apporta à la tribune cette figure de condamné à mort qu'il avait montrée au public académique le jour de sa réception. On écouta avec politesse ce froid discours qui n'entraîna et ne pouvait entraîner personne. Comme toujours, la joie d'en être quitte put seule faire croire à Mérimée qu'il avait bien parlé. Les magistrats, qui prirent ensuite la parole, dépecèrent Libri, non sans atteindre un peu son défenseur. Delangle et Dupin y mirent quelque discrétion, mais M. de Royer, qui parla le dernier, fut le plus rude de tous. Il accabla Libri d'un dernier coup, en apprenant au Sénat que ce personnage avait falsifié l'acte de décès de son père pour obtenir sa naturalisation. Il n'y eut pas de scrutin : un scrutin était une cruauté inutile. Mérimée, très froissé, alla se consoler à Fontainebleau, où son amour-propre fut délicatement pansé. Il eut seulement le tort de prendre ces égards de l'amitié pour une adhésion à sa thèse : aux Tuileries, personne n'a jamais cru à l'innocence de M. Libri.

Dans l'affaire des serinettes, il eut à combattre deux ministres, M. Rouher et M. Vuitry. Le gouvernement présentait une loi sur les instrumens de musique mécaniques. Tout en ayant l'air de ne

s'occuper que des orgues de Barbarie, elle touchait au fondement de la propriété littéraire et artistique. Mérimée était de ceux qui pensaient avec Alphonse Karr que la seule loi juste sur la matière serait composée d'un article unique, ainsi conçu : « La propriété littéraire est une propriété. » La loi des serinettes établissait, au contraire, le principe que la propriété littéraire est une concession. Le Sénat, dans un accès de sympathie pour les écrivains et les artistes qui, assurément, ne lui était pas coutumier, parut disposé à rejeter la loi et choisit Mérimée pour rapporteur. « Je passe mon temps, écrit-il (26 avril 1866), à faire des discours. J'en suis à mon quatrième. Tout cela dans ma chambre, bien entendu. Je ne veux pas lire, mais improviser par les procédés connus de M. Guizot et de M. Thiers. » Cela veut dire qu'il apprit par cœur sa harangue. La discussion eut lieu le 8 mai. « J'ai fait mon speech hier soir, sans la moindre émotion. On m'a écouté, et je n'ai pas trop ennuyé. » Malheureusement il s'était préparé pour une réplique et gardait dans son sac certaine citation de Cicéron destinée à aplatir comme des galettes les robins du Sénat, qui prenaient cette haute assemblée « pour un tribunal de première instance. » Mérimée dut garder l'accablante phrase pour une autre occasion, qui ne vint jamais ; il renonça à répondre au gouvernement et subit philosophiquement sa défaite. « Tout le monde, au fond, trouvait la loi détestable, mais on ne voulait pas donner un soufflet au corps législatif en rejetant, pour inconstitutionnalité, la loi qu'il avait votée, et on voulait dîner (1). » Cette fois, Mérimée avait le droit de dire qu'il « était battu en ayant raison. »

Un autre jour, il obtint au Sénat un vrai succès, non d'orateur, mais d'homme d'esprit. Il proposait d'ouvrir un crédit au ministre des beaux-arts qui était alors M. Walewski, mais il avait eu l'imprudence (était-ce imprudence?) de mêler à cette proposition un bel éloge de Fould que M. Walewski venait de supplanter. C'est pourquoi le ministre, d'un air bourru et « en assez mauvais termes, » repoussa la largesse qu'on lui offrait et que le Sénat paraissait disposé à ratifier. La chose tombait dans l'eau. Troplong se tourna vers Mérimée, assis à quelques pas de lui en sa qualité de secrétaire, et lui exprima un regret poli : « Que voulez-vous? dit Mérimée ; on ne peut pas faire boire un ministre qui n'a pas soif. » Le mot fit le tour des couloirs et charma tous les assistans, un seul excepté.

On vient de voir que Mérimée était secrétaire. C'est au début de la session de 1861 qu'on lui « joua ce mauvais tour, » comme il

(1) Lettres à Panizzi, t. II, p. 188-191.

l'écrit à Jenny Dacquin. Cette dignité le contraignait à une assiduité gênante et l'obligeait à dépouiller des scrutins : opération qu'il compare, pour le charme et l'intérêt, à celle d'écosser des pois. Il s'en dépêtra le plus tôt qu'il put. En somme, Mérimée fut un sénateur médiocre. S'il a joué un rôle politique de quelque importance, c'est ailleurs qu'il faut le chercher.

III.

Il avait gardé le goût des voyages, mais voyageait comme un homme d'autrefois, attentif aux maisons, aux plats, aux femmes, aux auberges, aux scènes de mœurs, indifférent à la beauté naturelle des lieux. En 1857 et en 1858, il visita l'Oberland bernois et fit plusieurs ascensions, à titre d'expérience, « pour mesurer ce qui lui restait de jambes. » Il ne paraît pas avoir trouvé sur ces hauteurs aucune sensation digne d'être relatée dans ses lettres. Il appelle cela « une vie de brute, » et considère comme un bienfait l'effroyable fatigue qui l'empêche de penser, lorsqu'il se retrouve, le soir, dans une chambre d'hôtel, en tête-à-tête avec lui-même. Il ne réussit même pas à écarter les « diables bleus, » et les lettres qu'il écrit en ces occasions semblent indiquer un état d'âme assez misérable. A Madrid, il est entouré de femmes ; à Vienne, on le « lionise, » on lui apporte des albums pour qu'il y laisse tomber une phrase. Bien que les adulations féminines l'affadissent et qu'il se prétende honteux de lui-même, on sent, au ton des lettres, qu'il est dans son élément. C'est surtout à Londres qu'il retourne avec plaisir, attiré par des relations d'amitié et par des affinités de nature, qui, du reste, n'ôtent rien à la liberté ni à l'acuité de son jugement. Mérimée n'est pas un « anglomane, » mais il est un des très rares Français de ce siècle qui ait un peu compris les Anglais et qui ait su en tirer quelque agrément.

Il séjournait volontiers à Glenquoich chez son vieil ami Ellice. Il était reçu avec beaucoup de sympathie à Holland-House, noble maison qui rappelait tant de souvenirs. Une personne fort remarquable qu'il voyait à Paris et à Londres était cette lady Ashburton qui inspira à la pauvre Mrs Carlyle une jalousie un peu ridicule. Elle aimait à réunir autour de sa table les penseurs et les hommes d'action, persuadée que de leur rencontre et même de leur choc une étincelle jaillirait. Intelligence hardie, curieuse, froide et claire, quelque peu hautaine, à cinquante ans elle n'en paraissait que vingt-cinq et disparut, comme foudroyée, sans avoir été touchée par la maladie ni par la vieillesse. Deux jours auparavant, elle avait dit à Mérimée

en lui tendant la main : « A bientôt ! » Ce rendez-vous hanta quelque temps l'imagination de l'écrivain.

Mais le préféré, ce fut Panizzi qui, pour être venu tard dans l'amitié de Mérimée, n'y prit pas moins la première place, parce qu'il lui ouvrit un nouveau champ d'étude, d'amusement et d'action très convenable à sa situation et à son âge, et surtout parce qu'il donna à ce brillant esprit une impulsion qui le rajeunit. Dans toutes les correspondances de Mérimée, je remarque une première période où il a toute sa verve, comme si les liaisons d'esprit avaient une lune de miel à l'égal des liaisons du cœur. C'est de 1858 à 1862 que s'étend la partie vraiment intéressante de la correspondance avec Panizzi. Mais cette correspondance avait commencé dès 1851. Mérimée cherchait un acquéreur pour certains manuscrits copiés par les soins de Beyle à la bibliothèque du Vatican (alors qu'il était consul à Civita-Vecchia) et restés en la possession de sa sœur. Il s'adressa à Panizzi, qui était administrateur du *British Museum*, sur un ton qui me semble indiquer ou qu'ils s'étaient déjà croisés dans le monde ou qu'ils avaient des amis communs.

Quelques années plus tard (en 1855), Mérimée recommande à Panizzi M. de Lagrenée et sa fille qui se rendent en Angleterre. Deux ans s'écoulent, et, de nouveau, il lui écrit, avec une commission de Cousin pour lord Spencer qui possède un portrait de Julie d'Angennes par Mignard. La lettre est gaie et le « cher monsieur Panizzi » est déjà devenu « mon cher Panizzi. »

C'est à peu près vers ce temps qu'on tenta la reconstruction et la réorganisation de notre bibliothèque impériale. On voulait copier le *British Museum*, sans en avoir l'air, faire mieux si l'on pouvait. Mérimée devint la cheville ouvrière de la commission nommée dans ce but. Son travail était double. Il consistait d'abord à relever les imperfections de l'institution française : ingrate et triste besogne qui l'obligeait à morigéner des maîtres ou des amis. La seconde partie de sa tâche consistait à étudier le *British Museum ;* le concours cordial de Panizzi la rendit facile et charmante. Pour commencer, Panizzi l'installa chez lui, lui versa des vins rares, lui présenta des gens curieux, le choya, l'amusa, le fascina et lui fit tout voir en se jouant, sans un instant de fatigue. Jamais enquête administrative ne fut plus délicieuse. Mérimée en parlait avec une sorte de sensibilité comme on parle d'une bonne fortune inoubliable ; il s'attendrissait surtout à la pensée d'un admirable bœuf salé qui éveillait la soif en endormant la faim.

A part le bœuf salé, bien des choses rapprochaient ces deux hommes. *Eadem velle eadem nolle*, dit le Catilina de Salluste, *ea demum firma est amicitia.* Mérimée et Panizzi détestaient les

prêtres d'une haine joviale et rabelaisienne qui commençait à passer de mode. Tous deux ils considéraient l'Angleterre comme un gras pâturage pour des sensualistes intelligens. Tous deux ils aimaient en gourmands la table, l'esprit et les femmes ; surtout les femmes. Panizzi devait avoir, quelques années après, l'effroyable douleur d'être abandonné de sa maîtresse, à soixante-quatorze ans : catastrophe qu'il ne manqua pas d'attribuer aux jésuites et où Mérimée le soutint de sa philosophie, ayant traversé à une période moins avancée de sa jeunesse la même cruelle épreuve.

Avec des côtés ridicules, Panizzi a fait ce que feront bien peu d'entre nous : il a créé quelque chose, laissé derrière lui une œuvre qui lui survit, organisé cet admirable *British Museum* dont nous jouissons. Moins qu'un autre, j'ai le droit de me montrer ingrat, moi qui ai passé de si belles heures dans cette maison d'étude et de pensée. Aussi n'aurais-je jamais le courage de me moquer de Panizzi si je ne me rappelais qu'il s'est tant moqué du monde avec son compère Mérimée.

Tout en devenant très Anglais, il était resté très Italien ; il avait en lui du Machiavel et du Polichinelle. Polichinelle empêchait qu'on ne se méfiât de Machiavel, et Machiavel qu'on ne méprisât Polichinelle. A l'époque où Mérimée le connut, son œuvre de rangeur de livres et de faiseur de catalogues était finie ; il en rêvait une seconde, de politicien et de diplomate, qui eût été consacrée à l'indépendance et à l'unité de son pays. L'indépendance de l'Italie était un thème favori et comme un « morceau de concert » pour les orateurs du libéralisme anglais. Lord Palmerston l'avait joué plus d'une fois, non sans une certaine maestria, mais sans l'ombre de conviction, avec des variations que lui suggérait son ami du *British Museum*. C'était à l'Angleterre d'émanciper l'Italie. Pourquoi n'aurait-elle pas, en cette circonstance, le concours, l'appui de la France, comme elle l'avait eu dans la question d'Orient ? Il n'y avait rien à attendre des hommes qui s'étaient succédé à Albert-Gate comme les représentans de la France. L'un, exalté jusqu'à la folie, mettait de la fantaisie et de la violence dans la diplomatie, qui ne comporte ni l'une ni l'autre. Il s'était, d'ailleurs, déconsidéré en donnant à la société anglaise le spectacle du ménage le plus étonnant qui fut jamais. L'autre, soldat glorieux, voyait sa voiture suivie et acclamée par les gamins. Mais, ignorant son nouveau métier et le milieu où il devait agir, sa présence à Londres équivalait à une suspension amicale des relations diplomatiques. C'était à Napoléon III lui-même qu'il fallait s'adresser ; à l'ancien carbonaro, à l'insurgé des Romagnes, qui devait se souvenir de l'Italie comme on se souvient d'un amour de jeunesse. Ah ! si Panizzi, qui avait réfléchi trente ans à ces questions

et qui se savait un charmeur, puisqu'il avait amusé Abd-el-Kader et apprivoisé le maréchal Malakoff, s'il avait pu causer deux heures, en tête-à-tête, avec le sphinx des Tuileries!.. Et justement, un familier du souverain français, homme d'esprit et très discret, diplomate d'instinct en attendant qu'il le devînt par brevet, venait, à propos de bibliothèque, se placer sous sa main, lui offrir l'intermédiaire désiré. Comment n'eût-il pas saisi l'occasion? Mérimée ne vit en Panizzi qu'un délicieux compagnon qui le mettait en verve: c'est de quoi les hommes d'esprit savent le plus de gré. Souvent trompé par les femmes, il ne l'a été que cette fois par un homme, et si Panizzi n'avait point les traits de la femme, il ressemblait un peu, par les grâces ondoyantes et fascinatrices, à son vieil ami le serpent.

On s'était lié au *British Museum;* on se retrouva avec joie à Venise, au palais Lorédan, où les deux amis passèrent quelque temps avec les deux dames anglaises, miss Lagden et Mrs Ewers, qui formaient à Mérimée comme une demi-famille. D'abord Venise lui déplut. « Les palais sont sales, mal bâtis et mal tenus, les canaux sont bien étroits, les gondoles peu commodes; la Fenice est au-dessous du théâtre de Bordeaux, et les musées n'ont rien qui se puisse comparer à ce qu'on voit de la peinture vénitienne à Paris et à Madrid. Mais il y a dans cette ville un je ne sais quoi qui vous prend malgré vous (1). » Chaque jour, ce je ne sais quoi le tenait davantage. Jamais il n'avait vu « tant de jolies femmes à la fois. » D'ailleurs Panizzi, le magicien, touchait toutes choses de sa baguette. Les Vénitiens lui paraissaient des esclaves résignés et insoucians, sinon heureux. Ils ne savaient rien des choses de ce monde, « si bien qu'ayant appris la naissance du prince impérial, ils sont allés donner une sérénade au comte de Chambord, qui, pensaient-ils, devait en être bien aise, en sa qualité de prince français (2). » Mérimée, qui connaissait personnellement Daniel Manin, n'ignorait pas que toutes les âmes vénitiennes n'étaient pas plongées dans cette torpeur. Il sentait que les temps allaient venir. Cette Italie que Stendhal avait aimée, que l'art et la galanterie consolaient de tout, ses yeux étaient pour ainsi dire les derniers à la regarder. Encore quelques mois, quelques années, et elle entrerait dans le passé.

En effet, l'année suivante vit de grands événemens. Ce que Panizzi eût aimé à tenter, Cavour le fit à Plombières, mais de façon un peu différente. Pendant que lord Palmerston parlait de l'indé-

(1) Correspondance avec la comtesse de Montijo. Venise, 9 août 1858.
(2) *Ibid.*, même date.

pendance et de l'unité italiennes, Napoléon III les réalisa à coups de canon. Rien n'est plus plaisant que la mauvaise humeur d'un homme qui a longtemps prêché une idée et qui proteste contre elle lorsqu'il la voit accomplie par un rival, et, dans cette posture, les gouvernemens ne sont pas moins ridicules que les individus. L'Angleterre accentua ce ridicule par la formidable levée de boucliers des volontaires, prêts à mourir pour une patrie que personne n'attaquait. L'empereur ne donna pas plus d'attention à cette campagne de toasts qu'il n'avait fait, dix-huit mois plus tôt, à l'hospitalité protectrice offerte à ses assassins. Dans le temps où lord Palmerston donnait cours à ses rodomontades, Cobden, Rouher et Michel Chevalier, assis autour d'une table dans une maison de la rue de Poitiers, discutaient paisiblement les bases du traité de commerce.

C'est dans ce moment, peu favorable, on en conviendra, que Panizzi entreprit de négocier secrètement, à ses risques et périls, pour amener, dans les affaires italiennes, une action commune de la France et de l'Angleterre, action qu'il jugeait nécessaire à la constitution définitive de l'Italie. Mérimée remit à l'empereur une première lettre du diplomate improvisé, puis une seconde. Panizzi fut invité à Biarritz; c'était le terrain préféré de l'empereur pour la politique extra-officielle. L'administrateur du *British Museum* déploya tous ses talens de bouffon et de courtisan. Bien des années après, j'ai encore trouvé l'écho des drôleries et des gentillesses de ce maître amuseur, qui, de son côté, parut s'amuser beaucoup. Il prit part à plusieurs excursions dans la montagne; il en fut l'âme et la joie. Il partit de Biarritz, radieux, enchanté de ses hôtes, et, si son voyage avait été un fiasco politique, nul n'en sut rien, pas même son visage.

La correspondance reprit ensuite, mais il ne semble pas que l'empereur s'en tourmentât beaucoup, car nous voyons qu'il garda huit jours une lettre de Panizzi sans l'ouvrir. Lorsque Mérimée était dans le Midi, les lettres passaient par M. Fould, et, après la démission de M. Fould, par le docteur Conneau. Qu'advint-il de tous ces efforts, prolongés pendant deux ou trois ans? Rien, absolument rien.

M. Louis Fagan, dans la préface des *Lettres à Panizzi*, compare le rôle de Napoléon III, en cette circonstance, à celui que le duc de Broglie fait jouer par Louis XV dans le *Secret du roi*. C'est, je crois, méconnaître la différence des caractères et des situations. Admettons un instant que l'empereur pût prendre plaisir à ce jeu dangereux, qu'il ne se sentît pas aussi parfaitement maître de sa politique étrangère avec des ministres comme Drouyn de Lhuys et Thouvenel qu'il l'était de sa politique intérieure avec un Billault ou un Rouher. Il connaissait trop bien l'Angleterre pour

penser qu'une politique personnelle et secrète fût permise et possible à un ministre de la reine. Ce n'était donc pas des plans de conduite, ni des ébauches de traités qu'il demandait, mais des renseignemens sur l'état de l'opinion, et, sur ce point, un numéro du *Times* lui en disait plus qu'une lettre de Panizzi. La plus élémentaire prudence lui conseillait même de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire toute information qui lui parvenait par ce canal. Il ne crut jamais qu'un homme qui avait déjà deux patries, l'Italie et l'Angleterre, pût réserver à la France et aux intérêts français le meilleur de son dévoûment.

La vérité, c'est qu'il ne vit plus très clairement sa route dans la question italienne, à partir de 1860, après l'échec de la combinaison qui faisait le pape président de la confédération italienne et qui n'eut jamais d'autre partisan que son inventeur. Placé entre ses intérêts et ses sympathies, entre les catholiques qui l'avaient porté au trône et les révolutionnaires qui voulaient l'en faire descendre, donnant secrètement raison à ses ennemis contre ses amis, menacé de l'autre côté du Rhin par un péril que, le premier, il vit grandir, il chercha le salut dans la politique de bascule et de non-intervention, et mit autant de soin à cacher sa pensée qu'il avait mis, jusque-là, de vigueur à l'affirmer. Le ministère anglais, de son côté, vivait au jour le jour et dans la peur des élections. L'unité italienne se fit toute seule, moins par le talent de ses hommes d'État que par les sottises de ses aventuriers et de ses enfans perdus.

Donc, ces négociations prétendues ne furent que des conversations. Mérimée le sentit bien vite et s'en arrangea. Sa seule prétention était de comprendre l'Angleterre mieux qu'un autre, de s'y plaire et d'y être bien reçu. Depuis 1856, il avait pris l'habitude de passer à Londres une partie de la saison. Invité à un banquet du *Literary fund*, qui réunissait l'élite des écrivains (mai 1858), il répondit en fort bon anglais à un toast qu'on lui adressa. En 1862, il était membre du jury de l'Exposition universelle. « Comme j'ai beaucoup barbouillé de papier dans ma vie, tant avec la plume qu'avec le pinceau, on m'a chargé des papiers peints (1). » Il donne une idée assez amusante des séances de la commission : « Nous nous disputons beaucoup, nous ne faisons pas grand'-chose de bon, et souvent nous sommes très injustes. Nous avons pour président un Allemand qui parle un anglais absolument incompréhensible. Nous avons des Italiens et des Belges qui ne savent que le français. Enfin arrive un diable d'homme qui doit venir de bien loin, lequel ne parle aucune langue connue. Vous jugez de

(1) Correspondance inédite avec la comtesse de Montijo, 3 juin 1862.

l'intérêt que présentent nos discussions (1). » Il servit de secrétaire à cette tour de Babel et s'en tira à son honneur.

Il dînait beaucoup en ville, se plaignait qu'on le fît trop manger et toujours le même dîner. Les cuisiniers de Londres manquaient d'originalité, de génie; leurs maîtres aussi. Sa première impression de lord Palmerston fut très complexe : « Il m'a paru un mélange très bizarre d'homme d'État et de gamin. Il a l'aplomb d'un vieux ministre et le goût des aventures d'un écolier. Je le crois très étourdi, confiant dans son étoile et parfaitement sans scrupules. Il bouleverserait le monde pour avoir un petit succès d'éloquence au parlement. Il a tous les préjugés et toute l'ignorance de John Bull, avec son opiniâtreté et son orgueil. Bref, je crois que c'est un des mauvais génies de notre époque (2). » Lord Palmerston, lui croyant encore plus d'influence qu'il n'en avait, se mit en frais de coquetterie, et lady Palmerston l'y aida de son mieux. Elle traitait Mérimée en intime et l'introduisit un jour dans son cabinet de toilette. C'était quelques jours après le fameux vol de diamans dont Sa Seigneurie fut victime. Ce qui exaspérait lady Palmerston, c'est que les voleurs, après avoir crocheté et vidé de ses richesses un petit Dunkerque bourré de bijoux, s'étaient lavé les mains avec un savon parfumé, fabriqué exprès pour elle, et s'étaient soigneusement fait les ongles avec un citron. Mérimée vit les meubles fracturés et les écrins ouverts. Il vit aussi dans ce cabinet une table couverte de papiers étiquetés et attachés avec des cordons rouges. « C'est évidemment à cette table, entre milord et milady, que se font les affaires de ce pays (3). »

Mérimée détesta, jusqu'au bout, cette politique égoïste et brouillonne qui sacrifiait tout à un succès oratoire ou électoral, qui caressait et soudoyait la révolution dans toute l'Europe, sans jamais se risquer elle-même, et étalait sa couardise systématique avec une sorte de forfanterie. Personnellement, Palmerston, comme M. Thiers, l'amusait. Tous les deux étaient des comédiens politiques qui savaient supérieurement leur métier. La vitalité enragée de lord Palmerston le frappait surtout : « Il est toujours jeune, écrivait-il, boit, mange, chasse, monte à cheval. Je ne sais ce qu'il ne fait pas (4). » Un procès scandaleux, où il apparut comme le héros d'une aventure galante, mit le comble à la gloire du vieux Pam.

« Après lord Palmerston, s'écrie un jour Mérimée, il n'y a plus rien. » Lord Derby est trop goutteux, et quant à lord Russell, il

(1) Correspondance inédite avec la comtesse de Montijo, 13 juillet 1857.
(2) *Ibid.*
(3) *Id.*, sans date.
(4) *Ibid.*, 3 juin 1862.

fait échouer les combinaisons où il entre : « C'est le verjus qui fait tourner toutes les sauces. » Cependant, Panizzi l'a mis en relations avec certain commentateur d'Homère, qui a nom Gladstone. On admire déjà son habileté merveilleuse à fabriquer des budgets, mais il va bientôt passer au premier rang du parti, et son heure approche. Mérimée et lui se retrouvent dans ce monde des idées et des sentimens antiques vers lequel ils aiment tous deux à s'échapper : l'un par ennui des choses modernes, l'autre parce que rien n'étanche sa soif de savoir, rien ne lasse son universelle curiosité. En août 1865, Mérimée fut, pendant trois jours, l'hôte de M. Gladstone, dont il ne subit le prestige qu'à moitié. « M. Gladstone m'a paru, sous certains aspects, un homme de génie, sous d'autres un enfant. » Puis, se raturant par une seconde phrase qui rend mieux sa pensée : « Il y a en lui de l'enfant, de l'homme d'État et du fou. » Cela signifie que l'âme impulsive, entreprenante, enthousiaste de M. Gladstone lui échappait. C'est le grand côté de cette nature qui lui semblait le côté dangereux.

Il observait aussi le peuple anglais. Au cours d'un de ses voyages, il assista à une fort belle émeute, où l'on arracha, sur une longueur d'un demi-mille, les grilles d'Hyde-Park. Il pensa que nos réfugiés communistes, excellens professeurs de barricades, avaient dû passer par là et donner des leçons à leurs confrères de Londres. Il n'en fallait pas tant à cet esprit délié pour reconnaître l'approche des temps nouveaux, la transformation qui se préparait dans les idées et dans les mœurs. « Cela a commencé, disait-il, quand on s'est mis à aller en bottes à l'Opéra. » Il voyait venir la « démocratisation » de l'Angleterre et n'en augurait rien de bon, car elle allait, croyait-il, contre le génie individualiste de la nation.

Telles sont les impressions qu'il rapportait en France. Quelques jours, ou quelques semaines plus tard, sous les grands marronniers de Saint-Cloud ou sur la terrasse de Biarritz, l'empereur, appuyé sur la canne de son oncle (que surmontait un bec d'aigle, mâchant la boule du monde), faisait crier le gravier sous son pas lent et rythmé. Mérimée marchait à côté de lui, racontant ce qu'il avait vu de la haute société anglaise, mêlant l'anecdote mondaine à l'information politique et soulignant, çà et là, sa pensée d'un mot vif, qui faisait sourire Napoléon III.

Là se borne la politique de Mérimée. Son ami du *British Museum* eut des heures de fièvre et d'illusion; lui, jamais. Sa susceptibilité, autant que son tact, le défendait contre ces excès de zèle qui perdent les diplomates amateurs. Il ne savait pas s'imposer ni s'insinuer, se rendre nécessaire; il n'avait pas cette effroyable patience de l'ambition qui souffre tout, se sert de tout,

qui se couche plus tard que le vice et se lève plus tôt que la vertu. Il craignait « le tortillement de moustaches. » — « Vous savez, écrivait-il à la comtesse de Montijo, que vous avez un gendre qu'on ne fait pas parler comme on veut. » Il y avait des jours où il trouvait l'empereur fermé. Il cherchait à amener l'entretien sur la Rome papale de 1862, et on lui répondait en parlant de la Rome républicaine de l'an 50 avant Jésus-Christ. Ce refroidissement intermittent n'était peut-être que de la distraction. Mérimée l'attribuait à d'autres causes et se reculait plus loin qu'il n'eût fallu.

Il eût fait certainement bonne figure dans une de ces grandes situations où l'éloquence est un défaut et où le talent d'écrire est, au contraire, plus qu'une grâce et un ornement. Pourquoi donc ne fut-il jamais ambassadeur?

Je l'ai dit, il n'était pas marié. D'ailleurs, Napoléon III connaissait à fond cette nature d'homme de lettres, nerveuse, pessimiste jusqu'au dégoût, trop subtile ou trop indolente pour se plier à un joug régulier, pour s'appliquer à la fastidieuse continuité des affaires. Encore une fois, Mérimée ne fut pas déçu, parce qu'il n'avait rien souhaité. Le rôle qui lui convenait le mieux était celui de spectateur à 30,000 francs l'an. On trouve peut-être que c'est payer cher un spectateur; mais il s'est acquitté, je pense, envers la France en lui laissant ces fins portraits à la plume, ces pages de bon sens et d'ironie qui ont leur place, à la fois, dans notre littérature et dans notre histoire.

AUGUSTIN FILON.

CONSTANTIN HUYGENS

UN HOMME D'ÉTAT HOLLANDAIS AU XVIIe SIÈCLE.

I. *Constantin Huygens; Studien*, par M. Th. Jorissen; Arnheim, 1871. — II. *Mémoires de Constantin Huygens;* La Haye, 1873. — III. *Dagboek van C. Huygens*, publié par M. J.-H. Unger; Amsterdam, 1884. — IV. *Correspondance et Œuvres musicales de C. Huygens*, par W.-J. Jonckbloet et J.-P. Land; Leyde, 1882. — V. *C. Huygens over de Schilders van zyn Tyd*, par le docteur J.-A. Worp. *Oud-Holland;* Amsterdam, 1891, et *De Gedichten van C. Huygens*, par le même; Groningue, 1892 (en cours de publication).

On trouverait difficilement un petit pays qui ait eu, dans les temps modernes, une plus grande histoire que la Hollande. Ses gouvernans, ses capitaines, ses marins, ses philosophes, ses savans, ses lettrés et ses artistes lui ont mérité une place à part entre les nations. Parmi tous les esprits éminens qu'elle a produits, il n'en est pas, croyons-nous, qui résume aussi complètement que Constantin Huygens toutes ses qualités, ni qui ait été mêlé de plus près aux événemens et aux hommes qui ont fait sa grandeur. On comprend donc le soin pieux avec lequel, dans ces dernières années, ses compatriotes se sont appliqués à remettre en lumière les services qu'il a rendus à la cause nationale. Avec la publication d'une partie de ses œuvres et de sa correspondance, les études de M. Th. Jorissen, celles plus récentes de MM. J.-H. Unger, W. Jonckbloet, J.-P. Land et surtout celles de M. le docteur J. Worp, en nous faisant mieux connaître l'homme d'État, l'écri-

vain et l'artiste, nous ont permis de pénétrer aussi plus intimement dans la vie privée de Huygens. Je voudrais aujourd'hui profiter de tous ces travaux pour étudier, sous ses divers aspects, l'activité vraiment merveilleuse de ce Hollandais qui fut l'ami de Descartes et de Corneille et qui, pendant le cours de sa longue carrière, professa toujours une vive sympathie pour la France.

I.

La famille de Huygens jouissait d'une grande considération. Ses ancêtres, originaires du Brabant, étaient nobles et habitaient une espèce de château entouré de fossés. Cornelis Huygens, son grand-père, vivait avec sa femme à Terheyde, près de Breda, dans une certaine aisance. Le cinquième de leurs enfans, Christian, vint au monde après la mort de son père, et, comme il perdit également sa mère cinq ans après, des amis qui l'avaient recueilli surveillèrent ses études à Breda, puis à Douai, où il fut envoyé. Guillaume d'Orange appréciait son intelligence et sa sûreté et après avoir été chargé par lui de missions difficiles, Christian était devenu à l'âge de vingt-sept ans son secrétaire. Après l'assassinat du Taciturne, en 1584, il était nommé secrétaire des États, et, en 1592, il épousait Suzanna Hoefnagel, une jeune fille dont la famille avait quitté Anvers à la suite des persécutions exercées dans le pays par le duc d'Albe. Christian avait eu, comme son père, six enfans, dont les deux premiers seuls étaient des fils. L'aîné, Maurice, qui devait lui succéder dans sa charge, avait un an de plus que son frère Constantin qui, ainsi que lui, naquit à La Haye (4 septembre 1596).

Suivant une habitude du temps à laquelle la plupart des membres de la famille restèrent fidèles, les parens de Constantin tenaient un journal dans lequel étaient brièvement mentionnés, avec leurs dates, les principaux événemens de leur vie domestique. Si succinctes que soient ces notes, elles nous valent de précieux renseignemens sur la manière de vivre de cette famille, et nous y relevons de nombreux témoignages du soin que les parens prenaient de l'éducation de leurs enfans, de la précocité et de l'ardeur que ceux-ci apportaient à leurs études. Plus tard, Constantin, cherchant à rassembler ses souvenirs pour son autobiographie, empruntait à ce mémorial les indications qu'il contient sur sa première enfance, et ces détails naïfs montrent déjà l'esprit d'exactitude qu'il devait apporter en toutes choses. Comme son frère Maurice, il avait très facilement appris à lire et acquis la belle écriture qu'il conserva toute sa vie. Son intelligence et sa bonne tournure lui avaient, d'ailleurs, valu l'affection de la veuve du Taciturne, Louise de Coligny, qui le faisait quelquefois venir auprès d'elle. Dans la

société de cette femme distinguée, le jeune garçon prenait, en même temps que l'usage du monde, l'habitude de la langue française qu'on parlait toujours à la cour.

Christian apprenait lui-même la musique à ses enfans. A cinq ans, Constantin y joint l'étude de la danse. A six ans et cinq mois, il joue de la viole et, l'année d'après, c'est au luth qu'il s'exerce, « souvent près de la princesse. » Viennent ensuite des études plus sérieuses : le français pendant six mois ; puis les règles du latin, et au bout d'un an et demi, il arrive à le parler aussi couramment que sa langue maternelle. Sous la direction de Dedel, qui devenait plus tard son parent et son collègue dans les conseils du prince, il se met à la poésie, à l'étude de la rhétorique, à celle de la grammaire et de la littérature grecques. A l'occasion, son frère Maurice lui sert de maître pour les matières où il l'a devancé. Mais la plupart du temps, leur éducation se fait en commun : pendant six semaines ils montent ensemble à cheval, s'exercent à la gymnastique, au maniement de la pique et du mousquet, ainsi qu'à l'escrime. Leur père veut en faire des jeunes gens accomplis, qui ne soient étrangers à aucune culture. Il leur fait enseigner avec l'arithmétique et la physique, le dessin, la peinture, un peu de modelage et même la gravure. Ce n'est pas qu'il songe à en faire des artistes; mais il veut, ainsi qu'il le confesse très simplement, leur éviter les ennuis que plus d'une fois son ignorance des choses de l'art lui a causés. Chargé par le prince d'achats de tableaux ou d'encouragemens à donner aux artistes, il a eu trop souvent l'occasion de déplorer les erreurs qu'il a pu commettre et la difficulté qu'il éprouvait à se renseigner sur le mérite des œuvres soumises à son appréciation. La position qu'il occupait et les flatteries des intéressés l'empêchaient de s'éclairer sûrement à cet égard et dans les louanges qu'on prodiguait à son goût, il était trop fin pour ne pas démêler quelles réserves tacites ou quelles critiques légitimes se mêlaient aux approbations complaisantes de ceux qu'il consultait. Pressentant les destinées auxquelles seraient appelés ses fils, il désirait les mettre en mesure de juger par eux-mêmes les artistes et leurs œuvres. Aussi, pour développer et affermir leur goût naturel, il considérait que le moyen le plus efficace était de leur enseigner les élémens du dessin et de la peinture. Il leur faisait donc donner des leçons de dessin et de miniature par leur oncle Hoefnagel, par de Gheyn et par Hondius. Un autre de leurs oncles les initiait à la science du droit, et ils apprenaient successivement l'italien, l'anglais, puis les mathématiques élevées et la géométrie. Les progrès qu'ils firent dans cette dernière étude furent tels que Christian communiquait au prince Maurice les travaux de ses fils. De temps à autre, il les emmenait aussi avec lui

pour de courtes excursions en Hollande, à Zieriksée, à Utrecht, à Amersfort. Enfin, quand le moment fut venu, il n'hésita pas à se séparer d'eux afin de les envoyer à l'université de Leyde, où, en peu de temps, ils furent en état de soutenir une thèse de droit, à la grande satisfaction de leurs professeurs (1616). A vingt-deux ans, l'éducation de Constantin était entièrement terminée; mais pendant quelque temps encore, il allait, dans des situations un peu subalternes, acquérir bien des connaissances et des qualités nouvelles qui lui permettraient de servir plus utilement ses princes et sa patrie. Au milieu du mois de mars 1618, il part avec l'ambassadeur Dudley-Carleton pour l'Angleterre, où il est reçu chez un ami de son père, Noel de Caron, envoyé des États. C'est là pour lui une facilité de bien voir la contrée, les châteaux royaux, le collège d'Oxford qu'il visite avec deux amis et le peintre de Gheyn; Cambridge, où il a pour guide le chevalier W. Hide. Il se perfectionne dans la langue anglaise et noue des relations dans ce pays qui, traversant alors lui-même une crise redoutable, offrait avec la Hollande des analogies et des différences bien faites pour frapper l'esprit d'un observateur. La musique et la littérature charmaient les loisirs du jeune homme et tenaient déjà dans sa vie la place qu'elles y occuperont toujours. Le 2 novembre, il est de retour à la maison paternelle, où ses parens accueillent avec joie sa rentrée. Au début de l'année suivante (11 février 1619), il est présenté à Hooft, qui, nommé depuis 1609 gouverneur du Gooiland et bailli (*drossart*) de Muiden, faisait du château de ce nom le rendez-vous des beaux esprits et des femmes les plus distinguées de cette époque. Quelque temps après, le prince Maurice le conduit avec lui à Utrecht et il assiste ensuite avec son père aux dernières séances du synode de Dordrecht. On le voit, il ne néglige aucune occasion de s'instruire et de se renseigner sur la vie politique, religieuse ou littéraire de son pays. En 1620, il quitte de nouveau la Hollande, cette fois avec un autre ami de son père, le conseiller le plus influent du prince, François van Aerssen, qui l'a choisi pour secrétaire dans la mission qu'il va remplir à Venise et le 25 avril, Christian Huygens, fidèle à ses habitudes de consciencieuse exactitude, écrit sur son mémorial de famille : « Aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi, mon fils Constantin part pour Venise. Dieu l'accompagne! *Amen.* »

Le voyage, fait par étapes, était long et difficile; mais le jeune homme prend un vif intérêt à tous les pays qu'il traverse : le Rhin, Cologne, Francfort, Heidelberg, où l'on complimente au passage l'électeur Palatin et la mère du roi de Bohême, puis les Alpes bernoises et leurs grandioses perspectives le captivent tour à tour. A Venise, où l'on arrive enfin, après un mois et demi de chevau-

chées, l'ambassadeur présente son secrétaire au vieux doge, Antonio Priolo, qui paraît fort surpris d'entendre celui-ci converser avec lui dans sa propre langue et en fort bons termes. A raison des engagemens qu'elles avaient déjà contractés l'une et l'autre, l'alliance projetée entre la plus jeune et la plus vieille des républiques de l'Europe ne put aboutir; mais le temps que Huygens passa à Venise avait été bien employé par lui, à voir la ville elle-même, ses arsenaux et ses monumens, à contempler ses œuvres d'art et à fouiller ses bibliothèques. Les négociations terminées, l'ambassade allait reprendre le chemin de la Hollande. Huygens sentait bien que c'était là une occasion de visiter l'Italie qui ne se représenterait plus pour lui; il avait donc écrit à son père pour lui demander de pousser jusqu'à Florence, Rome et Naples. L'autorisation lui ayant été refusée, il fallut revenir avec Aerssen, cette fois par Bâle et Strasbourg, dont la cathédrale excita son admiration. A son retour à La Haye, le 7 août, l'enfant chéri avait été accueilli avec joie par tous les siens, heureux de le voir rentrer sain et sauf au foyer de famille.

Constantin ne demeurait pas longtemps à la maison paternelle. Dès le 23 janvier 1621, il est attaché une fois de plus à une ambassade envoyée en Angleterre avec F. Van Aerssen qui, ayant sans doute apprécié les services qu'il lui avait rendus à Venise, le choisit encore pour secrétaire. Son séjour en Grande-Bretagne devait se prolonger un peu plus longtemps et Huygens y restait jusqu'en février 1623. Il en avait profité pour étudier la littérature contemporaine et il s'était même essayé à faire des vers anglais. Bien que la mission, qui avait trait surtout à des affaires commerciales, eût assez mal réussi et que le roi Jacques ne se fût même pas toujours montré courtois vis-à-vis des ambassadeurs, Constantin avait été distingué par ce souverain qui le faisait chevalier. Le 22 octobre, il recevait le brevet dans lequel étaient rappelés les bons souvenirs laissés par son père en Angleterre, et le 27 du même mois, on lui donnait l'accolade. Peut-être le cheval qu'il montait ce jour-là était-il assez fringant, car à la suite de la note où est rapportée cette distinction, nous voyons qu'il avait jeté bas son cavalier.

L'année 1624 devait apporter des changemens considérables dans la vie de Huygens. Christian, son père, souffrait de plus en plus de la goutte qui allait bientôt l'emporter. Il avait eu pourtant la joie de voir, au début même de cette année, le 7 janvier, son fils Maurice appelé aux fonctions de secrétaire du conseil des États. C'était là une première satisfaction et une récompense bien légitime des soins que ce digne père avait donnés à l'éducation de ses enfans. Quant à Constantin, s'il n'occupait pas encore de position officielle, du moins, grâce à son intelligence et à ses diverses

aptitudes, il était en passe d'aspirer aux postes les plus enviables. Mais les vœux que Christian formait à cet égard ne devaient être exaucés qu'après sa mort, survenue le 7 février suivant.

Malgré la douleur que lui causa une telle perte, dès le 26 février, Suzanna, sa mère, laissait repartir Constantin pour l'Angleterre avec Aerssen et Bas. C'était cependant pour elle un cruel déchirement, car il était son préféré, celui qui avait avec elle le plus de ressemblance. Mais ne voulant pas entraver son avenir, au lieu de s'apitoyer sur elle-même, elle cherchait à le rassurer. Il l'a quittée souffrante, il peut néanmoins être tranquille, elle ne songe pas à mourir : « Les frais occasionnés par les funérailles de leur père ont été trop considérables pour qu'elle apporte aussi vite une dépense pareille à ses enfans. » Tandis que Maurice, poussé par son affection fraternelle, voudrait hâter le retour de Constantin, car « sans lui, le temps paraît long à tous, » la tendre mère refoule ses ennuis. Elle se montre stoïque et mande à l'absent tout ce qui peut l'intéresser, en le conjurant de « ne faire que ce qui convient le mieux à sa carrière. » Ses lettres si cordiales, si pleines d'abnégation étaient un bonheur pour l'exilé et les amis qu'il avait à Londres ne lui faisaient pas oublier les tristesses de ce foyer désolé. Cependant, vers la fin de juin, la mission étant terminée, Constantin rentrait dans sa patrie. Il y retrouvait sa mère installée dans une autre demeure plus petite que cette maison du *Voorhout* où s'était passée sa jeunesse et dont il avait, dans une de ses premières poésies, chanté la situation, au centre de cette charmante ville de La Haye, proche de son bois, avec les aspects variés qu'il présente suivant le cours des saisons. La nouvelle habitation était située non loin de là et Suzanna avait bien pensé à son fils en l'aménageant ; elle lui avait choisi la plus grande chambre et l'avait ornée des plus précieux souvenirs de famille.

Pendant les longues absences de Constantin, des modifications profondes s'étaient aussi produites dans le cercle intime de ses relations. Au début de l'année 1624, Hooft avait perdu ses deux enfans, puis sa femme elle-même, peu de temps après. Les deux charmantes filles du vieux Roemer, Anna et Maria, cette dernière plus connue sous le nom de Tesselschade (1), la grâce et le suprême attrait du cercle familier de Muiden s'étaient mariées successivement. On conçoit l'émotion et le vide que ces deux unions, se suivant à court intervalle, avaient produits parmi les habitués de Muiden. Ces disparitions, qui d'ailleurs ne devaient être que momentanées, avaient

(1) Ce nom bizarre lui avait été donné par son père en souvenir du dommage (*Schade*) que lui avait causé une tempête survenue en 1593, près de Texel, et qui avait détruit plusieurs de ses vaisseaux de commerce.

attristé Huygens et par un mouvement de mélancolie bien naturel, il s'était reporté au souvenir des jours heureux et aux poésies dans lesquelles il les avait célébrés. Libre de son temps, l'idée lui était venue de recueillir ses vers en un volume qu'il publiait sous le titre de *Loisirs*, *Ledige Uren* (1). Il reçut à cette occasion les complimens les plus flatteurs des amis auxquels il avait envoyé des exemplaires de ce livre, de Hooft, de Reaal, de Vondel et surtout de C. Van Baerle, l'élite des écrivains hollandais de cette époque. Mais ce ne fut là qu'un court moment de repos dans la vie de Constantin, car le jour était proche où il allait mener une existence de plus en plus remplie.

Quelques semaines après la mort du prince Maurice (23 avril 1625), Frédéric-Henri, son frère, qui lui succédait comme stathouder, attachait Huygens à sa personne en qualité de secrétaire. Tout justifiait un pareil choix, l'honorabilité de la famille de Constantin, les services rendus par son père, ceux de son frère au conseil des États, la façon dont lui-même s'était acquitté des différentes missions qu'il avait remplies à l'étranger. Cette nomination avait donc été accueillie de tous côtés avec une grande faveur.

Le 18 juin 1625, Huygens fut installé par le prince dans ses nouvelles fonctions et cette année il n'eut guère à quitter La Haye. La lutte avait épuisé la Hollande et l'Espagne; toutes deux avaient besoin de se refaire un peu avant de recommencer la campagne. Le prince s'était donc occupé surtout de négociations diplomatiques avec la France et l'Angleterre. Mais en 1626, les hostilités ayant été reprises, Frédéric-Henri était parti le 20 juillet pour le camp. Par malheur, au moment de l'accompagner, Huygens tomba malade et se vit obligé de garder le lit. On peut penser l'ennui qu'il avait éprouvé de ce contre-temps et la hâte qu'il eut d'en abréger le terme. Ce ne fut pourtant que le 15 septembre qu'il put enfin rejoindre son maître. Malgré ce retard, il eut tout le temps de se familiariser avec son nouveau service, car l'armée ne reprit ses quartiers d'hiver que le 20 novembre. Le 23, au lieu de retourner avec le prince à La Haye, où l'attendait sa mère, Constantin se rendit à Amsterdam. Il y était attiré par la présence de sa cousine Suzanna Van Baerle dont son frère Maurice avait été plusieurs années auparavant fort épris et que Christian, son père, désirait vivement lui voir épouser. Mais la jeune fille n'avait pu s'y décider; peut-être avait-elle déjà une secrète préférence pour Constantin. Suzanna était une jolie brune, aux yeux pétillans d'esprit, qui peignait et chantait en s'accompagnant elle-même avec beaucoup d'agrément. Sans parler de sa richesse, sa beauté et l'en-

(1) *Constantini Hugenii equitis, Otiorum libri sex;* La Haye, Arn. Meuris, 1625.

jouement de sa conversation avaient déjà tourné bien des têtes, à commencer par celle du vieux drossart de Muiden. On l'accusait d'un peu de coquetterie, probablement parce que jusque-là elle était restée assez indifférente. Huygens avait alors trente ans passés; sa situation était faite et il était temps pour lui de se créer un intérieur. Depuis qu'il avait revu Suzanna, son image le poursuivait sans cesse. Absent, il la chantait dans ses vers auxquels se mêlaient à son insu quelques réminiscences des poètes italiens qui lors de son séjour en Italie l'avaient charmé. Après avoir passé deux jours à Amsterdam, il y était revenu à diverses reprises et malgré son ancien éloignement pour le mariage, il ne pensait plus qu'à associer sa vie à celle de sa cousine. Il lui avait sans doute inspiré des sentimens pareils, car peu de temps après les jeunes gens s'étaient fiancés et le 6 avril suivant, après les annonces légales, le mariage se faisait en présence du comte Justin de Nassau qui avait assisté en qualité de parrain au baptême de Constantin. Le 27 du même mois, ce dernier ramenait à La Haye sa jeune épouse, avec ses sœurs et sa mère chez laquelle il est probable qu'il habita jusqu'à ce qu'il eût acheté dans la *Lange Houtstraat* une maison qui appartenait auparavant à Louise de Coligny.

Vers le milieu de juillet, Constantin avait dû partir pour le camp où il resta jusqu'au 13 octobre, cherchant à tromper les ennuis de la séparation par la lecture et la poésie. Dès le lendemain de son retour, le ménage alla s'établir dans sa nouvelle demeure où il put enfin goûter quelques mois de tranquillité, le service du prince n'ayant retenu son secrétaire que peu de temps au dehors pendant l'année 1628. Le 10 mars était né son premier fils qui fut appelé comme lui Constantin, et il profita de ses loisirs pour faire avec sa femme, ses sœurs et ses frères, une excursion dans plusieurs parties de la Hollande où il avait des parens ou des propriétés. Comme on passait à portée de Muiden, les deux époux y firent visite et y couchèrent. Hooft s'était remarié à la fin de l'année précédente avec Léonora Hellemans, une veuve pleine de distinction et qui tenait à honneur de continuer les traditions de gracieuse hospitalité du châtelain. Les jeunes femmes firent connaissance et l'accueil fut de part et d'autre très affectueux. Sauf une très courte tournée avec le prince, du 4 au 19 septembre, Huygens n'eut plus à quitter son intérieur. L'année d'après, au contraire, du 1er mai au 25 octobre, il fut retenu à l'armée, près de Frédéric-Henri, qui se couvrit de gloire dans cette campagne marquée par la victoire de Wesel, la prise d'Amersfort et celle de Bois-le-Duc. Constantin avait mené une vie assez agitée, utilisant les moindres momens de loisir pour se livrer à ses chères études et notamment pour se perfectionner dans la pratique de la langue espagnole avec un juif

portugais nommé Rachon. De son côté, sa jeune épouse trouvait le temps long dans la maison vide et un beau jour, à bout de patience, elle s'était décidée à venir, avec ses deux belles-sœurs, surprendre son mari au camp, devant Crèvecœur, où elles demeurèrent du 14 au 20 septembre. C'était là une amusante équipée, qui ne laissait pas cependant d'offrir sinon des dangers, du moins quelque incommodité pour des femmes seules; aussi est-ce avec un sentiment bien naturel de reconnaissance que Huygens rendit grâce au ciel des succès du prince quand, la campagne étant terminée, il put enfin regagner son foyer.

Tous ces détails, nous les trouvons brièvement consignés dans le journal de famille, qu'après la mort de son père Constantin reprenait à son tour et qu'il devait continuer jusqu'à ses dernières années. On peut ainsi le suivre dans les actes les plus importans de sa vie publique ou privée, connaître toutes les étapes des campagnes, toutes les phases des négociations auxquelles il a pris part. C'est, par excellence, un homme d'intérieur, et cependant quand le service du prince l'appelle, il quitte les siens et reste tant qu'il le faut hors de chez lui. Il n'est pas de fatigue qu'il n'endure, pas de voyage qu'il n'entreprenne, en toute saison, sur mer par les plus gros temps, en hiver sur les canaux glacés, au milieu des froids les plus rigoureux. Pendant des mois entiers, chaque soir il doit changer de gîte. Lui, si aimant, si dévoué à sa famille, c'est au camp qu'il apprend la mort des siens, la naissance de ses propres enfans, le mariage de ses sœurs. En 1630, au mois d'octobre, il reçoit à Middelbourg la nouvelle d'une grave maladie de sa mère et, par une délicate attention, Frédéric-Henri l'informe en même temps de sa nomination comme membre de son conseil privé. Trois ans après, devant Rynberg, il est prévenu de la mort de sa mère, trop tard pour lui rendre les derniers devoirs et quand, en 1642, son frère, à toute extrémité, le fait mander, c'est à grand'peine qu'il arrive à temps pour serrer encore dans ses bras son bien-aimé Maurice. Les années s'écoulent ainsi, ramenant dans leur cours les obligations, souvent très diverses, d'une vie toujours très remplie.

Du moins, jusque-là, tout lui a souri. Coup sur coup quatre enfans lui sont nés que sa femme élève avec tendresse en son absence et dont il s'occupe lui-même avec la plus intelligente sollicitude quand il est auprès d'elle. En 1635, comme il a pu, grâce à l'habile gestion de ses affaires, accroître encore sa fortune, il juge convenable de se faire construire, sur un terrain que le prince lui avait donné l'année précédente, une demeure plus spacieuse et aussi mieux en rapport avec sa situation. Il en a lui-même étudié et revu les plans, et sa femme, bien qu'elle com-

mence une nouvelle grossesse, en a surveillé les travaux et vérifié les comptes. Les constructions étant finies, tout est prêt pour recevoir le ménage quand Suzanna, après être accouchée d'une fille, est brusquement atteinte du mal qui l'emporte en quelques semaines. Malgré le laconisme habituel de son journal, Constantin y laisse éclater sa douleur; avec cette femme chérie, il a perdu « son âme, tout le charme de sa vie, » et il lui faut entrer dans cette maison qu'il avait disposée pour elle, seul désormais avec cinq jeunes enfans. Le coup était terrible et le malheureux époux resta un moment effrayé de la tâche qu'il avait à remplir. Mais, sans retard, il devait s'occuper de ces pauvres enfans. Huygens confia leur éducation à l'une de ses cousines, une nièce de sa mère, Catharina Suarius, femme sûre et dévouée qui, pendant plus de trente ans, conserva la conduite de sa maison. Quant à l'instruction des garçons, après avoir mis auprès d'eux un précepteur, il se réservait de la suivre lui-même, s'intéressant, ainsi que l'avait fait son père, à toutes leurs études. Dès cette année, en effet, il avait appris à Christian, le second de ses fils, les élémens de la musique et les progrès de l'enfant y furent tels que l'année suivante il pouvait chanter indifféremment une partie de ténor ou d'alto et qu'il s'essayait à composer. On sait qu'avec une précocité pareille à celle de son père, Christian devait manifester de bonne heure sa vocation marquée pour les mathématiques. Il était avide d'apprendre et, à peine âgé de quinze ans, il s'assimilait les principes de la mécanique. Très adroit de ses mains, il exécutait avec une rare habileté les modèles de toutes les machines qu'il avait vues ou qui lui avaient été décrites; il trouvait lui-même des solutions ou des méthodes pour les plus hautes questions de cette science, et méritant du P. Mersenne, bon juge en ces matières, le surnom de *petit Archimède*, il préludait ainsi à l'invention du pendule et aux découvertes astronomiques qui ont rendu son nom à jamais célèbre.

De tels résultats témoignent assez de la sollicitude éclairée à laquelle ils étaient dus, et après avoir ainsi assuré la surveillance de ses enfans, Huygens avait pu reprendre son service auprès du prince presque aussitôt après la mort de sa femme. Soit que celui-ci ne pût se passer de l'aide de son secrétaire, soit qu'il voulût imposer à son chagrin l'utile diversion d'un travail forcé, Frédéric-Henri l'avait rappelé bien vite auprès de lui. Il fallut donc pour Huygens se remettre à cette vie active dont les occupations multiples apportaient quelque trêve à sa douleur. Mais il retrouvait avec tout son chagrin le sentiment de sa complète solitude en rentrant à son foyer. Ses amis avaient voulu le remarier; il ne s'était

point prêté à leur désir. Comme il le disait à van Baerle, devenu veuf comme lui : « Ce n'était pas une femme qui lui manquait, c'était la sienne. » Il entendait garder pieusement la mémoire de celle qu'il avait tant aimée et à qui, en 1639, « encore tout plein d'un deuil inconsolable, » il dédiait un de ses poèmes, le *Dagwerk*. Avant tout, il avait besoin de calme et, sans parler des soins qu'exigeait l'éducation de ses enfans, il se sentait assez de ressources en lui-même pour bien employer son temps. Aussi avait-il acheté aux environs de La Haye, près de Voorburg, un domaine, qu'il avait augmenté par l'acquisition de terrains contigus, son cher Hoofwyk, dont il dessinait lui-même le plan des constructions et le tracé des jardins. L'habitation, sans grand caractère, était décorée de termes et de statues ; mais sa situation au bord de la Vliet et la vue qui s'étendait de là sur les arbres du parc ou sur de riantes campagnes, semées d'autres villas, en rendaient le séjour très agréable à Huygens qui avait peine à s'en arracher.

Ses visites à Muiden étaient donc devenues de moins en moins fréquentes. Quand il y apparaissait, on fêtait sa présence, car on était heureux de le retrouver et parfois aussi de profiter de son influence auprès du prince. Mais le cercle des amis qui l'y attiraient allait toujours se rétrécissant. Parmi ses proches aussi il avait éprouvé bien des pertes et ses fils aînés avaient quitté la maison pour terminer leurs études. Eux partis, il n'avait plus d'autre consolation que sa fille Suzanna qui lui rappelait sa chère femme.

Cependant le prince Frédéric-Henri, dont la santé s'était depuis plusieurs années gravement altérée, s'éteignait au mois de mars 1647 et son secrétaire, en mentionnant avec sa précision accoutumée l'heure de la mort du prince, suppliait Dieu « de prendre son peuple en piété. » D'autres pertes, également sensibles à Huygens, suivaient de près cette mort ; d'abord celle de Hooft qui, déjà malade, avait voulu assister aux obsèques du stathouder et qui succombait quelques jours après à La Haye (27 mai 1647) ; puis celle de van Baerle qui ne devait pas survivre plus de six mois à son ami. Enfin Tesselschade ayant perdu le seul enfant qui lui restât, une fille de seize à dix-sept ans, était elle-même enlevée à l'affection de Huygens au mois de juin 1649.

Constantin retrouva près de Guillaume II et de Guillaume III la situation, un moment ébranlée, qu'il avait occupée auprès de Frédéric-Henri. Avec l'expérience qu'il avait acquise, ses conseils leur étaient de plus en plus nécessaires. En dépit de sa vieillesse, il continua de se consacrer entièrement à leur service. La confiance qu'ils avaient en lui était aussi absolue que légitime et, outre l'expédition des affaires publiques, il avait à surveiller l'administration de leur

domaine privé. C'est à peine si, de loin en loin, il pouvait prendre quelque repos ou passer, comme il le fit en 1654, une saison à Spa pour se soigner. En 1661, il avait été chargé de suivre en France les négociations relatives à la principauté d'Orange occupée militairement par Louis XIV, et après quatre ans de séjour à Paris et dans le Midi, il obtenait la restitution de cette principauté à Guillaume III. Au moment même où il quittait la France, il avait eu de plus la satisfaction d'y voir son fils Christian appelé par Colbert qui, jaloux d'attacher à notre pays un savant de ce mérite, lui offrait une pension considérable et un logement à la bibliothèque du roi.

Après tant de travaux et à son âge, Huygens aurait eu le droit de se reposer. Mais, dès son retour en Hollande, nous le voyons reprendre le cours de ses nombreuses occupations, s'acquitter jusqu'au bout, avec sa conscience habituelle, de tous les devoirs de sa charge. Au mois de novembre 1670, malgré la saison et le mauvais état de la mer, il accompagne Guillaume III en Angleterre où il demeure presque une année entière. En 1672, à son grand contentement, son fils aîné Constantin, étant nommé secrétaire du prince, devient le collègue de son père. Ce dernier, avec toute son intelligence, a conservé son goût pour la musique, son amour pour les lettres, et une poésie écrite de sa main, au mois de novembre 1644, atteste encore toute la vivacité de son esprit, en même temps que l'élégante fermeté de son écriture. Quand il mourut, le 26 mars 1687, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, il n'avait cessé que depuis deux ans de tenir régulièrement son journal, notant avec soin tous les événemens dont il croyait utile de conserver le souvenir.

II.

On a pu voir déjà quelle ardeur et quel dévoûment Huygens a montrés dans le poste qu'il occupait auprès des princes de la maison d'Orange. Ses *Mémoires*, publiés par M. Jorissen, nous permettent de mieux comprendre encore l'idée qu'il se faisait lui-même des devoirs de sa situation. L'un de ces *Mémoires*, en effet, a pour titre *la Secrétairie du prince*, et il a été écrit trois ans après la nomination de Constantin. Avec son intelligence si ouverte, il avait déjà pu se rendre compte de la nature des fonctions qui lui étaient confiées. Ce n'est pas sans appréhension qu'il les avait acceptées et la crainte de ne pas s'en tirer à son honneur « lui devenait effroyable. » Mais il voit clair maintenant et, loin de grossir les difficultés dont il a dû triompher, il ne les estime que pour ce qu'elles valent. Il a reconnu que le désordre avec lequel les affaires étaient traitées jusque-là « ne servaient qu'à jeter un faux éclat sur des travaux

très simples en réalité. » Suivant leur nature et leur importance, il classe d'abord méthodiquement les affaires et cherche quelle est la meilleure marche à suivre pour leur prompte et bonne expédition. A son avis, un de ses premiers devoirs, c'est d'exprimer aussi fidèlement que possible la pensée de son maître, dans une langue simple et correcte. Il expose, à ce propos, ses idées sur la manière d'écrire, « la diversité des individus étant aussi infinie que celle de leurs genres. » Mais, comme « aux écoles mêmes, où les longueurs et le fard ont une si belle réputation, c'en est une capitale d'avoir une sorte de briève et claire simplicité, à plus forte raison est-ce la maxime qui doit prévaloir et prévault en la dépesche des affaires de l'Estat, où la brièveté est utile, la clarté nécessaire et la simplicité requise pour l'une et l'autre. Cela est trop notoire pour avoir besoin de preuve. » Les choses étant ainsi, il n'y a pas grand mérite à se conformer à des préceptes aussi élémentaires, et pour quiconque est pénétré de ces vérités, « l'entrée de ces carrières est aussi peu terrible que si à l'apprentissage de la danse on advisait un nouvel escolier que, moins il ferait de caprioles et meilleure grâce il aurait, leçon à la vérité bien aisée. » Parlant du caractère propre aux différentes langues, Huygens s'élève ensuite contre ceux qui « prétextent l'impuissance et pauvreté de la langue nationale. » A l'entendre, elle a « de quoy fournir abondamment à l'administration des républiques qui s'en servent; mais il faut que l'exemple des princes y aide. » « Bien qu'il n'y ait pour tout compte en cette cour que deux langues en usage, la française et la nôtre, l'usage de la langue des Français ayant désormais pris le dessus dans la plupart des cours civilisées, comme la mode de leurs habits, il est cependant utile de n'ignorer ni l'entente, ni le caractère de celle des Allemands, leur langue étant la mère langue de plusieurs autres, notamment du hollandais. » Il fait d'ailleurs bon marché de cette connaissance des langues que pourtant il possède lui-même, comme aussi de la beauté de l'écriture, lui qui pourrait se piquer de calligraphie. Suivant lui, une des réelles difficultés de sa charge, c'est de comprendre vite et bien la pensée du prince et d'avoir « la promptitude nécessaire pour répondre au soudain commandement dont en chose pressée on peut être accablé. » Mais, tout en désirant qu'un peu de loisir soit accordé au rédacteur, il croit qu'au bout de quelque temps secrétaire et maître se connaissent si bien que « ce lui est, et à nous, un sujet de beaucoup d'avantage. » Pour ce qui le touche, nous pouvons assez l'en croire, lui qui est en ce genre un vrai modèle et qui, avec la concision requise, savait donner à l'expression de ses pensées autant de vivacité que de justesse. Quant aux tentations qui pourraient survenir de profiter d'une telle situation pour tirer

d'autrui un profit quelconque, il ne s'arrête pas à d'aussi indignes suggestions, « le vrai Dieu lui ayant fait ce bien de le former en cecy à l'exemple d'un honnête père qui, en lui recommandant toujours l'honneur, lui a imprimé une horreur naturelle de ces vilainies dont, pour ce regard, il pense n'avoir jusques ores donné sujet à homme qui vive de se mécontenter de lui en sa charge. »

Si Huygens par l'élévation de son caractère était à l'abri de semblables indélicatesses, elles n'étaient point rares cependant autour des princes et il devait plus tard l'éprouver lui-même. De fait, il appréciait ce noble métier où graduellement son mérite reconnu avait fini par lui assurer une grande autorité. Il « s'en ressent aussi honoré qu'indigne ; voire que pour témoigner sans fin la perpétuelle gratitude qu'il en doibt à celui qui l'y a daigné commettre, il n'épargnera rien à acheminer les enfans mâles que Dieu lui donnera, aux apparences de pouvoir hériter un jour l'honneur du même emploi. »

Cet écrit où Huygens traçait, comme d'après lui-même, le type accompli du secrétaire, il l'avait soumis à Frédéric-Henri. Si, sous une forme détournée, ce dernier pouvait y découvrir quelques conseils dont il avait à faire son profit, il ne trouvait d'ailleurs dans un tel programme que la justification de la confiance qu'il avait mise en Constantin. En plaçant la discrétion et le renoncement à ses propres idées au premier rang des qualités requises pour sa charge et en s'effaçant complètement devant son maître, l'auteur était assuré de prôner un des mérites que les princes apprécient le mieux chez ceux qui les servent. Sagace et réfléchi comme il l'était, il aurait pu cependant plus qu'aucun autre céder à la tentation d'intervenir personnellement par ses conseils dans la direction des affaires qui passaient sous ses yeux. Un mémoire rédigé par lui relativement à la conduite à tenir vis-à-vis des remontrans nous prouve qu'il en avait eu un instant la velléité.

On sait qu'après une lutte héroïque contre l'Espagnol, les Hollandais, à peine en possession de leur indépendance religieuse, avaient failli la compromettre dans l'ardeur de leurs disputes confessionnelles. En présence de la multiplicité des sectes et de la violence de leurs démêlés, le synode de Dordrecht avait eu pour but d'établir une sorte de *Credo* officiel qui assurât autant que possible l'unité des croyances. Aux persécutions exercées contre les remontrans une période d'apaisement avait succédé pendant laquelle quelques-uns des opposans avaient repris pied peu à peu et travaillaient de nouveau à répandre leurs idées. Constantin, dans un écrit qu'il intitule *Discours imparfait*, expose la situation dangereuse que peut créer l'indulgence à l'égard de ces factieux. Se mettant au-dessus de ses propres sentimens, il n'a en vue que la sécu-

rité publique et lui que son caractère, ses amitiés, sa vie tout entière nous montrent comme un apôtre de la tolérance, il prêche la sévérité et le maintien des mesures rigoureuses prises contre les arminiens. A son avis, tout fait un devoir au prince de ne pas revenir sur la ligne de conduite adoptée à la suite du synode. La prospérité actuelle du pays n'est qu'apparente et en face d'ennemis qui ne désarment pas, il faut raffermir la situation et rassurer les esprits. Ces gens, ajoute-t-il, « ne demandent le doigt que pour empoigner la main, » et si parmi eux il en est de téméraires, d'autres « plus avisés ont appris que les approches couvertes sont les plus sûres et qu'en lieu de beaucoup de résistance, la mine vaut bien la tranchée. » Posant nettement la question de conscience, tout ignorant qu'il soit de ce que sont au fond les convictions religieuses du prince, il pense que, sans s'être engagé, celui-ci est « content de croire simplement et sobrement à salut, de s'appliquer les enseignemens et exhortations à foy et repentance, sans faire distinction par qui elles lui sont offertes, pourvu que toutes se fondent en l'autorité de la parole du Dieu éternel. » Mais il ne s'agit pas, à dire vrai, des convictions personnelles du prince ; il y va du salut de l'État, de sa sécurité, des alliances qu'il faut se ménager au dehors, surtout celle de l'Angleterre, « naturellement bigote, et pour laquelle il n'y a matière si capable de l'ébranler que le fait de la religion. » Il est donc de l'intérêt du stathouder d'inspirer, à ses débuts, une telle confiance aux gens de bien que « les mauvais eux-mêmes, s'apercevant qu'il n'y a plus de finesse de mise que celle d'être homme de bien, voudront devenir tels, malgré qu'ils en ayent. » Quant à lui, il est certain que son maître ne faillira ni à l'honneur, ni aux devoirs de sa race. Quelles que soient ses croyances particulières, il verra à les accommoder avec les vrais intérêts de son peuple, « en faisant veoir au monde comme il s'est dépouillé entièrement de toute partialité. »

Malgré la sagesse et l'opportunité de ces idées, Huygens, après y avoir bien pensé, non-seulement renonça à les publier, mais le mémoire resta inachevé et par conséquent ne fut pas remis à son adresse. Ce n'est point par une ingérence qui, toute patriotique qu'elle fût, pouvait paraître déplacée que le secrétaire du prince Frédéric-Henri devait, avec le temps, prendre sur l'esprit de son maître une influence légitime. Cette influence, il la devait à son dévoûment, à sa sûreté, à ce zèle que rien ne rebutait et qui jusqu'à la fin de sa carrière ne se démentit pas un seul instant. Son intelligence et sa ponctualité dans l'accomplissement de toutes les missions dont il était chargé l'avaient rendu indispensable. Cependant, vers les derniers mois de la vie de Frédéric-Henri, cette confiance qu'il méritait si bien lui était tout à coup retirée. Un simple

commis, abusant de la faveur dont il jouissait auprès de la princesse Amalia de Solms, exploitait honteusement les personnes qui croyaient que sa situation lui permettait de les servir en haut lieu. Huygens avait dénoncé ce misérable, et celui-ci s'en vengeait par les plus basses calomnies. Indigné, Constantin avait réclamé justice. En vain son beau-frère essayait de le calmer, lui conseillant de dédaigner des attaques aussi méprisables et contre lesquelles il n'avait d'ailleurs aucun recours. La santé de Frédéric-Henri avait, en effet, rapidement décliné, et comme l'écrivait l'ambassadeur de France à Mazarin (décembre 1647) : « Ce bon prince deschet toujours, et son autorité avec lui... Ce n'est plus qu'une masse de chair animée par ce cœur qui lui reste encore. » Huygens s'était alors tourné vers Amalia de Solms pour obtenir satisfaction. Mais celle-ci, à ce moment, commençait à pencher vers l'Espagne et cherchait par conséquent à évincer Huygens, qu'elle savait disposé en faveur de la France. Après plusieurs tentatives inutiles, Constantin reconnut qu'il serait indigne de lui de l'importuner plus longtemps. Il trouve « plus raisonnable de céder à l'iniquité, » et avec le ton de l'honnête homme froissé d'être ainsi méconnu, lui qui a « surservi » plus par affection que par intérêt, il ajoute que, « si Son Altesse continue d'agréer ce désordre, il se reposera sur son innocence, portant la tête haute, comme le peut et le doit un homme de bien. »

Après tant de bons et loyaux services, Huygens avait été profondément blessé d'une offense aussi imprévue que gratuite. Ce souvenir resta longtemps gravé dans son esprit. Huit ans après, revenant sur ce sujet, il tient à s'en expliquer dans un mémoire non destiné à la publicité et qu'il adresse à ses fils, jaloux qu'il est de l'honneur du nom qu'il leur laissera. A l'occasion de la demande faite par lui d'une charge pour l'aîné de ses enfans, demande qui n'avait pas abouti, il s'épanche librement avec eux des ennuis qu'il a éprouvés pendant sa carrière, surtout de ceux qui lui sont venus de « Mme la princesse aujourd'hui douairière de Son Altesse. » Sans parler de ce qui constituait ses obligations propres, il énumère tout ce qu'il a fait pour elle, la tenant, sur sa prière, au courant de la santé de son mari pendant qu'il était à la guerre. Ce qu'on lui a rendu de ses lettres ne monte pas à moins de trois gros volumes in-folio et il y avait quelque mérite à ce surcroît de besogne en des momens où il était accablé d'ouvrage, car « il était chargé seul de toute la milice et de cette infinité de dépesches qui en dépendent. » Que de difficultés aussi pour faire parvenir ces lettres à leur adresse, « quand les dangers des passages se mettaient entre la Hollande et lui ! » Afin de les dissimuler, « il s'exerçait la vue sur une sorte de petite écriture, qui en fort peu d'espace contenait quantité d'histoire et, bien souvent pliée, n'excédait pas le bout d'une plume ou la gros-

seur d'un pois. » Et pour le payer de cette peine, il lui fut un jour mandé « qu'on se trouvait importuné de ses petites lettres. » Il a également mis en ordre toute la correspondance privée de la princesse, donné pour elle son temps et ses soins, jusqu'à se rendre malade ; se trouvant trop récompensé quand elle lui adressait un remercîment. Et « toujours un pied en l'air, comme le bon cheval de manège, il attendait gaîment quand on pourrait lui en demander davantage qu'il n'en avait fait. » Aussi usait-on de sa bonne volonté. C'est à lui qu'on s'adressait pour toutes ces « reparties à Roys et à Reynes et autres grands, qui, en effet, ne disent rien et doivent être enfilées d'une suite de paroles d'aussi difficile recherche que la matière en est vaine et stérile. » Avec quel zèle il s'est employé pour la famille du prince, bien que ce ne fût point là non plus sa besogne, « mais estant trop avant dans la possession de porter tout ce qu'on lui jetait à dos pour songer à se défendre! » Et de fait, il n'a jamais pensé à le faire, « quoique le tout ne lui ait pas profité la rognure d'un ongle. »

Malgré ces ennuis, après la mort du prince, il a préparé le texte et les illustrations des mémoires laissés par Frédéric-Henri, tâche difficile et qui nécessita de nombreuses « conférences entre quatre yeux, » avec la princesse. Il rappelle aussi la part qu'il a prise à la conduite du bâtiment élevé par Amalia de Solms en l'honneur de son mari, la *Maison du Bois*, près de La Haye, et « nommément des ornemens de cette glorieuse salle d'Orange d'où, par son avis, la maison eut le nom. » Il y a contribué par ses correspondances et ses entretiens avec les peintres, architectes et généalogistes qui y ont travaillé, composant lui-même « quelques inscriptions de sa façon qui font parler les choses muettes. »

Les services qu'il a rendus au sujet de la tutelle du dernier prince ne sont pas moindres, et cependant malgré tant de soins et de peines, on l'a éconduit dans les deux demandes qu'il a faites successivement pour son fils d'un emploi de receveur et d'un autre de conseiller; tout cela sans égard pour un homme dont la vie tout entière a été vouée à ses devoirs et dont la famille a depuis quatre-vingts ans servi sous quatre princes consécutifs.

Ce ne fut là, nous l'avons dit, qu'un nuage passager dans la longue carrière de Huygens, et sous Guillaume II et Guillaume III il avait retrouvé et accru la haute situation à laquelle il avait tant de droits. Nous en verrions, au besoin, la preuve dans le mémoire qu'il eut ordre de rédiger pour M. de Zuylestein, nommé gouverneur du jeune prince Guillaume-Henri, au moment où celui-ci allait s'installer à Leyde en 1659. Le premier, le principal soin du gouverneur sera d'inspirer à l'enfant « de vives impressions » de l'amour et de la crainte de Dieu. A cet effet, il devra lui lire tous

les jours quelque chapitre de la sainte Écriture, en lui expliquant familièrement les passages les plus obscurs. Il s'occupera soigneusement de lui inculquer, avec la connaissance des principes de la religion, la pratique des vertus chrétiennes et « la déférence que les seigneurs princes, ses aïeux, ont toujours témoignée à la république de ces provinces... et comme par là même ils se sont affermis dans l'autorité et le crédit qu'ils y ont acquis. » Pour y parvenir, il sera bon de « l'animer des beaux exemples domestiques qu'il peut trouver dans la vie de ses ancêtres, » auxquels il ajoutera ceux des grands hommes de tous les temps. M. de Zuylestein insistera sur la connaissance générale de la géographie au moyen de cartes « qu'il ait continuellement devant les yeux. » Il s'attachera avec le même soin à éviter les mauvaises compagnies et les mauvais livres à son élève. Que celui-ci soit affable envers tous, et « donne plutost dans un peu d'excès de courtoisie. » Il ne faudra pas laisser de rendre à Leyde « quelque contrevisite aux principaux du Magistrat ou de l'Académie, soit dans leurs maisons ou leurs jardins, » en habituant le prince à répondre avec convenance, mais toujours librement et de lui-même. A l'occasion, le gouverneur tâchera de corriger l'enfant « des petites promptitudes auxquelles sa complexion naturelle ou la liberté de sa première enfance le pourrait avoir rendu enclin... luy représentant la déformité de semblables faiblesses et les inconvéniens qui en pourraient résulter si de bonne heure il ne taschait de les surmonter, en s'accoutumant même à ne traiter ceux qui le servent qu'avec douceur et patience. » Pour cela, il est nécessaire de ne jamais perdre de vue son élève, et « sans luy rendre ses corrections odieuses, sans le faire rougir devant le monde,.. il faut que les exhortations de son gouverneur sentent toujours plutost le miel que le fiel. » La régularité des études est tout à fait nécessaire, et M. de Zuylestein devra y pourvoir. Il veillera à ce que le jeune garçon ait une bonne écriture, « d'un trait aisé et gracieux, bien séant à la main d'un prince. » Avant d'aborder l'étude du latin, il sera bon de lui en inspirer le goût par la citation de quelques proverbes ou passages de l'Évangile, de manière à lui donner l'envie de pénétrer plus avant dans cette langue, en le stimulant au besoin par l'exemple d'autres enfans de son âge et plus avancés que lui. Avant l'étude du latin, il conviendra « de le bien exercer aux deux langues qui lui sont le plus nécessaires, la flamande et la française, en lui conservant ce qu'il a déjà acquis de l'anglaise, et prenant garde qu'il se rende parfait en l'orthographe de toutes les trois et à les prononcer nettement. » A cet effet, il aura à rendre compte de ses lectures sans bredouiller, ni bégayer. Il devra aussi « être acheminé vers l'arithmétique, la vraye science des princes,

de laquelle ils ne sauraient se passer, ni en paix, ni en guerre. »

Quant aux beaux-arts, il ne sera initié à la musique qu'autant qu'il y montrera quelque disposition; mais il sera plus important de lui donner l'usage du crayon. Tel est « le sommaire des premières disciplines auxquelles il faut se borner pour le moment; pour la suite, leurs altesses qui sont proches » donneront leurs instructions. C'est à elles, du reste, que, sans les importuner, il sera bon de recourir dans les circonstances délicates, en leur laissant le soin de décider. Pour ce qui regarde la nourriture et les exercices du corps, le gouverneur tiendra la main à faire observer « le tempérament qu'il verra convenir à la complexion de l'enfant qui, n'étant pas des plus robustes, doit être ménagée discrètement. » Que la conversation à table soit toujours modeste et respectueuse « et toujours attrempée de quelque entretien joli, mais utile et avantageux. » Tous les momens de la journée étant ainsi bien employés, « s'il luy reste une petite heure devant celle du dîner, ce sera bien la plus propre à l'exercer à la danse, à laquelle il est nécessaire de s'appliquer dès cette première jeunesse pour luy façonner le port et le beau mouvement de tout le corps. » Les autres exercices plus violens, comme l'escrime, le manège, la paume, viendront après. En attendant, le billard et autres petits jeux suffiront à le divertir au logis et, au dehors, la promenade en carrosse, à pied ou à cheval, selon le temps et les saisons. Le gouverneur exigera la bonne harmonie entre les personnes attachées à son altesse, gentilshommes, précepteurs, pages et valets, maintenant chacun dans l'exacte observation de son devoir. De même, comme on s'est arrangé pour les équipages, le service des écuries et la dépense de la table avec des pourvoyeurs, il faudra veiller à ce qu'ils remplissent fidèlement les engagemens de leurs contrats. Enfin, pour les détails qui ne sauraient être prévus, leurs altesses s'en rapportent à la discrétion du sieur de Zuylestein, « croyant avoir donné assez de marque de la confiance qu'elles ont en sa prudhommie en luy mettant en main la conduite d'un prince qui leur est si cher et de la bonne éducation duquel dépendra le restablissement de sa maison et avec le temps, s'il plaît à Dieu, une partie du bien et service de cet Estat. »

Tel était, en résumé, ce programme qui, jusque dans ses moindres prescriptions, témoigne d'une raison si haute et d'une âme si paternelle. Sauf les rares dispositions qui concernent plus particulièrement les devoirs du prince, ce programme si sensé n'était, en somme, que celui dont Huygens avait pour lui-même apprécié le bénéfice et auquel il s'était conformé pour ses propres enfans. S'il en était nécessaire, une nouvelle preuve de son expérience

comme éducateur nous serait fournie par la courte instruction qu'il traçait à son troisième fils Ludewyk, le 2 décembre 1651, au moment où celui-ci allait passer en Angleterre avec une ambassade parmi laquelle nous relevons le nom de Cats. « Il se souviendra que ce n'est pas pour se divertir que son père lui laisse faire ce voyage, mais pour apprendre et revenir plus sçavant qu'il ne part. » Il s'appliquera donc d'abord à bien connaître la langue du pays, et « pour cet effet, esquivera la conversation flamande et s'intriguera dans l'anglaise, tant qu'il lui sera possible. » Viennent ensuite des conseils de tenue et de conduite vis-à-vis des ambassadeurs et des jeunes gens de leur suite ; Ludewyk évitera toute cause de désordre, « faisant paraître dans son aversion au mal de quelle maison il sort. » Il lui recommande la conversation des dames ; il se fera informer par elles de toutes sortes de ces minuties dont les dictionnaires ne font aucune mention et il se comportera comme tel « qu'il est né et élevé. » Dans ses lettres mêmes, il gardera la plus grande circonspection pour que personne n'en soit choqué si elles s'égaraient. Quand il possèdera à fond la langue, il ira visiter l'Académie d'Oxford et celle de Cambridge, en compagnie d'un ami ou deux, tout au plus, « et de tout ce qu'il verra et apprendra, il en tiendra journal et mémoire, encore plus amplement que n'a fait son frère en Italie, qui a plus soigneusement marqué des choses extérieures que celles d'État et aultres de plus d'importance. » Il ne manquera pas d'ailleurs de noter aussi très exactement sa dépense. Pour ce qui peut lui avoir échappé dans la hâte où il écrit ce mémoire, son père « s'en remet à sa prudence et au bon naturel qui a toujours paru en lui, priant Dieu, lequel il s'assure qu'il aura partout devant ses yeux, de le ramener en parfaite santé et avec les avantages qu'il se promet de sa diligence. »

Tous ces traits, bien d'autres encore que nous pourrions ajouter, marquent assez le caractère de l'homme, la noble idée qu'il se faisait de ses devoirs, le dévoûment avec lequel il servait son pays et celui qu'il voulait inspirer à tous les siens. Comme diplomate, non-seulement il avait été élevé à l'école de Van Aerssen dans la tradition de l'alliance française, mais il se sentait naturellement porté vers la France, où il comptait de nombreux amis. Il s'était même trouvé sur ce point en opposition avec un de ses beaux-frères, David de Leu, dans les conseils du prince et il y avait fait pour un temps prévaloir son opinion. Louis XIII, qui connaissait cette sympathie, lui avait envoyé par Beringhen la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1633 ; plus tard, sous Louis XIV, quand les statuts de cet ordre furent revisés et qu'on réduisit le nombre des chevaliers, Huygens fut des premiers maintenu dans cette élite. Mais le secrétaire des princes d'Orange entendait conserver son indépendance

tout entière, et il ne se laissait guider que par des considérations exclusivement patriotiques. A un courtisan qui, en 1647, semblait insinuer qu'il trouvait également quelque profit à soutenir ces vues, il pouvait fièrement répondre : « Je ne suis ni à vendre, ni vendu ailleurs qu'ici, et pour que j'obéisse à un maître et l'aide à procurer le bien d'un seul État, il n'y a ni Majesté, ni Éminence qui me puisse rien demander. »

III.

A voir le temps que Huygens consacrait aux devoirs de sa charge, on serait en droit de penser qu'ils suffisaient à remplir sa vie. Comme il le disait lui-même dans un mémoire qu'il adressait à la princesse de Solms, parmi « tous les domestiques » de la maison du prince, il ne croyait pas qu'il s'en pût trouver un seul qui eût aussi bien que lui fait « le chien d'attache et sans demander jamais aucune relasche. » Obligé parfois de négliger ses propres affaires et jusqu'au soin de sa santé, se refusant tout ce qui passe pour des plaisirs ou des distractions, choisissant exprès soit à la ville, soit à la campagne, la demeure la plus proche de celle de son maître afin de se tenir toujours « en lieu propre et en état d'accourir au premier commandement, » appelé fréquemment hors de son lit, Constantin, en dépit de tout ce zèle, ne pensait jamais qu'il en avait fait assez. Mais son activité était extraordinaire et dès qu'il avait un moment de liberté, dût-il le prendre sur les heures de la nuit, il savait comment occuper ses loisirs. Huygens était, en effet, un écrivain et un poète et, à ce titre, ses œuvres aussi bien que l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains méritent d'attirer notre attention.

A la suite des luttes opiniâtres qui avaient assuré son indépendance, la Hollande était entrée dans une période de calme relatif. Des écrivains tels que Coornhert, Dirk Camphuysen, H. Spieghel et Roemer Visscher, en même temps qu'ils travaillaient à fixer la langue, préparaient cette pacification des esprits à laquelle Hooft surtout devait attacher son nom. On sait quelle haute situation le châtelain de Muiden occupait parmi les lettrés d'alors. Riche, avenant, honoré de la considération publique, bornant toute son ambition au poste de gouverneur du Gooiland, il avait su grouper autour de lui, dans sa résidence, un cercle de beaux esprits auquel les filles de Roemer Visscher, Anna et Tesselschade, ajoutaient ce charme souverain qu'ont célébré à l'envie tous les poètes qui les ont approchées. Avec son esprit élevé, ennemi de toute exagération, Hooft aimait à accueillir chez lui, sans aucune distinction de croyances, une élite d'hommes remarquables. Dans sa maison hospitalière, dont Christina van Erp et après elle Leonora Hellemans,

sa seconde femme, l'aidaient à faire les honneurs, catholiques libéraux, remontrans, orthodoxes, mennonites et israélites aimaient à se rencontrer.

Parmi les familiers de Muiden, comme L. Reaal, le docteur Coster, Van der Burgh et Wicquefort, qui étaient aussi ses amis, Huygens s'était aussi de bonne heure trouvé en relations assez intimes avec Caspar van Baerle. Après une existence assez agitée, ce dernier avait été appelé, en 1631, de l'Université de Leyde, où il était professeur de logique, à la chaire de philosophie d'Amsterdam, lors de la fondation de la haute école de cette ville. C'est une curieuse figure que celle de van Baerle et la consciencieuse étude, publiée par M. le docteur Worp dans *Oud-Holland* (1888-1889), nous donne d'intéressans détails sur cet écrivain qui fut mêlé de très près à la vie de Hooft et de Huygens. Comme Roemer et Spieghel, il appartenait à une de ces familles de réfugiés venus d'Anvers qui devaient, ainsi que plus tard les protestans exilés de France, contribuer d'une manière si efficace à la prospérité des pays où ils s'étaient établis et qui les avaient libéralement accueillis. Fidèle à ses convictions, — il était remontrant, — van Baerle s'était vu, au début de sa carrière, en butte aux tracasseries que lui valait son attachement à une secte condamnée par le synode de Dordrecht. Vers 1625, il s'était lié avec Huygens qui, dès sa nomination au poste de secrétaire de Frédéric-Henri, avait pu rendre quelques services à son ami en mettant sous les yeux de son maître des poésies ou des panégyriques composés en l'honneur de son frère, le prince Maurice. Par la suite encore, grâce à l'intervention de Huygens, le stathouder eut plus d'une fois l'occasion d'octroyer des secours ou des gratifications à van Baerle qui, besogneux et chargé de famille, ne tirait pas de sa position un gain suffisant pour subvenir à l'entretien de ses enfans. Comme la plupart des écrivains de cette époque, il cherchait à s'assurer les bonnes grâces des souverains et des grands afin d'obtenir d'eux des présens ou des pensions. Fécond, prolixe, en quête de patrons généreux, van Baerle était toujours prêt. En prose, en vers hollandais ou latins, il célébrait tour à tour, avec la même déplorable facilité, le prince Jean-Maurice du Brésil, l'électeur de Brandebourg, le prince Christian de Danemark ou le cardinal de Richelieu. Aussi, à raison de ses requêtes multipliées, un auteur de ce temps, Hendrick Bruno, l'avait-il surnommé l'*Archi-Mendiant*. Mariages, naissances, morts, hauts faits d'armes, van Baerle était à l'affût de toutes les occasions d'exercer sa verve et les interminables développemens auxquels il se complaisait lui permettaient d'étaler une érudition très réelle, mais souvent assez déplacée. C'est ainsi que, sans trop s'inquiéter de leur conve-

nance, les réminiscences mythologiques foisonnent sous sa plume, alors que, dans une lettre évidemment faite pour être montrée, il informe Huygens de la mort de sa femme. Il s'y compare longuement à Apollon sans Leucothoé ; il voudrait, comme Orphée, arracher son Eurydice à Cerbère; il noircit les marges de ses livres des réflexions que lui inspire son chagrin.., il ne peut arrêter ses larmes et il en couvre le seuil de sa maison, sa table, le lit nuptial. En le voyant ainsi pleurer pour la galerie, il est d'autant plus permis de suspecter la sincérité d'une douleur si bruyante et aussi expansive, que, six mois après, ce veuf trop facilement consolé songeait à se remarier et courtisait la belle Tesselschade.

Les sentimens de Huygens étaient plus profonds et ses douleurs moins littéraires. Sans tant parler aux autres de sa peine, nous avons vu qu'il y restait fidèle et conservait pieusement en son cœur ses affections et ses regrets. Très supérieur à van Baerle par l'éducation aussi bien que par les dons naturels, il dépassait également, comme valeur morale, ce petit cercle où les commensaux de Hooft échangeaient entre eux des admirations et des éloges trop complaisans. Chez lui aussi, sans doute, on retrouve quelque chose de la préciosité qui, en Hollande comme en Italie, en Angleterre et en France, régnait à ce moment dans la littérature. Constantin, dans ses écrits et surtout dans ses vers, n'est pas exempt de ces périphrases péniblement contournées, ni de ces jeux de mots hasardeux qu'on rencontre si fréquemment chez les beaux esprits de ce temps. Il se plaît à des allitérations qui ne sont, à vrai dire, que des calembours approximatifs et il a des formules de politesse tellement entortillées, qu'on se demande comment il en pourra sortir; on dirait de ces labyrinthes alors si en vogue dans les jardins. Mais c'étaient là, en somme, des défauts très répandus, et il convient de se rappeler que les poésies de Huygens n'étaient pour lui que le passe-temps d'une vie fort occupée. Avec une verve et une facilité excessives, il essaie tous les rythmes et s'exerce tour à tour dans toutes les langues. Tantôt c'est une suite de vers formés de mots d'une seule ou de deux syllabes; tantôt à des vers hollandais il entremêle, à intervalles réguliers, des vers latins, grecs, italiens, français ou anglais; mais il n'a pas d'autre prétention que de se distraire, de se détendre. Ce sont, en général, des pièces assez courtes, à peu près improvisées; ou de petits poèmes écrits pour la plupart, avant qu'il fût en possession de sa charge de secrétaire. Dans quelques-uns comme le *Voorhout* où il parle du *Bois* de La Haye, ou dans celui que plus tard il consacre à son cher Hoofwyk, on sent un amour sincère de la nature, malheureusement un peu déparé par d'assez nombreuses digressions scientifiques ou morales, et par les réminis-

cences trop fréquentes de l'*Aminta*, du *Pastor fido* ou des classiques grecs et latins, qui lui viennent involontairement à l'esprit.

Si goûtées que soient en son pays les poésies de Huygens, nous leur préférons de beaucoup ses écrits en prose hollandaise ou française, comme sa *Correspondance* et ses *Mémoires*. Nous avons appris de lui-même quelles étaient ses idées sur le style et le cas qu'il faisait de la simplicité, de la concision, de toutes les qualités qu'il vante dans ce *Traité de la Secrétairie*, dont nous avons cité de nombreux passages. On a pu voir comment il y donnait l'exemple de ces qualités dans un langage ferme, net, sobre et coloré, qui, par la vivacité de ses saillies et le tour très personnel de comparaisons aussi justes qu'inattendues, rappelle celui de Montaigne. Les mots sont toujours pris chez lui dans leur acception la plus forte et son style a cette saveur particulière que les étrangers donnent parfois à notre langue quand ils la savent bien. On pouvait à bon droit s'étonner que ce Batave possédât aussi complètement l'usage et les ressources du français, et Balzac, qui alors faisait autorité, se montre très surpris de rencontrer chez lui, avec cette curiosité des choses de l'esprit, toutes les finesses du bien dire : — « Il faut que vous me juriez, lui écrit-il dans une longue lettre, que vous êtes Hollandais pour me le persuader, et je ne puis croire que sur votre serment une vérité si difficile, car vous écrivez le langage que nous parlons avec autant de grâce que si vous étiez né dans le Louvre (1). » De son côté, Mazarin, remerciant Huygens de l'envoi qu'il lui a fait de ses *Momenta desultoria*, reconnaît « qu'il n'est pas moins homme de belles-lettres que d'affaires et que les fruits de sa méditation ne sont pas moins doux que ceux de son action. » — Mais nous avons pour garant de la valeur littéraire de Huygens un écrivain mieux en mesure de l'apprécier. Descartes, en lui accusant réception de ce même recueil de poésies, admire « qu'un homme aussi occupé, et de choses si sérieuses, ait trouvé le loisir de compositions si agréables et si faciles. » Les relations entre le secrétaire des princes d'Orange et le philosophe devaient, d'ailleurs, être aussi étroites que durables. La première fois qu'il avait vu Huygens, Descartes était resté émerveillé de son savoir, de son intelligence si ouverte et de sa sincérité : — « Véritablement, écrivait-il à la suite de cette entrevue où il lui avait lu une partie de sa *Dioptrique*, c'est un homme qui est au-delà de toute estime qu'on en sauroit faire et encore que je l'eusse ouy louer à l'extrême par beaucoup de personnes dignes de foy, si est-ce que je n'avois pas encore pu me persuader qu'un même esprit se pût occuper à tant

(1) *Dissertation sur l'Herodes infanticida de Heinsius*, dédiée à Huygens, par Balzac.

de choses et s'acquitter si bien de toutes; ny demeurer si net et si présent parmi une si grande diversité de pensées, et avec cela retenir une franchise si peu corrompue parmi les contraintes de la cour. » — Il trouve qu'un tel caractère et un si grand savoir commandent à la fois l'estime et l'affection (1). Aussi une grande intimité s'était-elle établie entre eux, et Descartes pendant le temps qu'il passa en Hollande adressait ou recevait sa correspondance sous le couvert de Huygens.

Ce n'était pas, d'ailleurs, le seul Français illustre avec lequel le lettré néerlandais devait se lier. Attentif à tout ce qui se faisait chez nous, il avait de bonne heure conçu une vive admiration pour Corneille et il avait contribué à répandre parmi ses compatriotes le goût des ouvrages du poète. Il est même probable que c'est grâce à son entremise que le *Cid*, traduit en hollandais, avait été représenté à Amsterdam dès le 2 mai 1641 (2). En 1645, Huygens exprime à Corneille les sentimens que lui inspire son génie dans deux épigrammes, l'une en français, l'autre en latin, publiées par les Elzevier en tête de leur édition du *Menteur*, imprimée à Leyde et que Corneille fit réimprimer en 1648 avec ses remercîmens personnels consignés dans son *Avis au lecteur*. Le 6 mars 1649, le poète remercie, de son côté, Huygens de l'envoi de ses *Momenta desultoria* et répond à cette politesse en lui offrant lui-même un exemplaire de ses œuvres, où il l'assure « qu'il ne trouvera rien de supportable qu'une *Médée*. » Constantin, en lui écrivant à son tour (31 mai 1649), parle de l'effet prodigieux qu'ont produit les représentations de ses pièces données en Hollande par la troupe royale que dirige le comédien Floridor. Il charge ce dernier d'être l'interprète de sa gratitude auprès de Corneille pour le présent qu'il lui a fait et de le louer d'avoir, dans cette nouvelle édition de ses œuvres, donné en tête de chacune d'elles *les Argumens*, c'est-à-dire l'indication de ce qu'elle contient de fable ou d'histoire. Il estime que, moyennant cette préparation, le lecteur pourra mieux en comprendre la donnée et ne sera plus exposé désormais « à eschapper tant d'excellentes pointes, ni à laisser tomber à terre tant de roses. » En lui adressant une poésie qu'il a récemment composée sur la mort de Charles Ier, « cette rencontre si hautement tragique que peut-être Corneille n'en a jamais traité de plus horrible, » il s'excuse de ces vers composés « non dans son cabinet, mais par boutades, dans l'embarras de la cour et de

(1) Lettre à Golius, professeur en mathématiques à Leyden; 6 avril 1635.

(2) L'histoire des relations de Huygens et de Corneille est exposée dans l'excellente étude de M. J.-A. Worp : *Lettres du seigneur de Zuylichem à Pierre Corneille*, brochure in-8°; Groningue et Paris, 1890.

ses charges ; et il y paraît assez, » ajoute-t-il. L'année d'après, Corneille dédie son *Sanche d'Aragon* « au seigneur de Zuylichem (1), » et, pour lui complaire, il fait encore précéder d'*Argumens* cette pièce et celle d'*Andromède*. Le 5 octobre 1650, nouvelle lettre de Huygens qui remercie Corneille « tout en le censurant d'avoir si mal choisy à qui vouer la plus achevée et la plus illustre pièce qu'il ait encore produite. »

Après un assez long intervalle dans ces relations, elles avaient repris, dix ans après, en 1661, quand Huygens fut chargé d'aller revendiquer, en France, les droits du prince d'Orange sur la principauté de ce nom. En 1663, il visitait Corneille, à Rouen, et, à la suite de cette visite, il lui écrivait un long *Mémoire* sur la nécessité qu'il y aurait à tenir compte dans la poésie française, non-seulement du nombre des syllabes et de la rime, mais « de la cadence des pieds, » c'est-à-dire de la quantité prosodique des mots et d'une répartition rythmée des longues et des brèves dans le vers. En transférant ainsi à notre versification les conditions de la prosodie grecque ou latine, Huygens ne faisait, en réalité, que reprendre une idée qu'avaient caressée avant lui plusieurs poètes de la Pléiade, Baïf, entre autres, qui, à l'exemple de Mousset, un de ses prédécesseurs, avait publié, en 1574, ses *Étrènes de poézie*, *les Besognes d'Hésiode* et d'autres poèmes en vers *mesurés*. Afin de faire consacrer cette réforme de la métrique, Baïf avait même institué une Académie de poésie et de musique reconnue par lettres patentes de Charles IX et qui avait duré jusqu'en 1584. Cette tentative, prônée par quelques-uns de ses adeptes, comme Denisot, Pasquier et même Bonaventure Desperriers, n'avait pas réussi. Mais nous ne devons pas trop nous étonner que Huygens ait songé à cette modification de la métrique qui avait préoccupé quelques-uns des poètes de la génération précédente, car les écrivains de la Pléiade étaient encore à cette époque très goûtés en Hollande ; même après que Malherbe eut évincé Ronsard, ce dernier y était considéré comme un des maîtres du Parnasse français et Vondel appelait du Bartas « le Phénix des poètes, l'immortel Gascon. »

Dans le mémoire qu'il adressait à Corneille sur ce sujet, Huygens avait fait application aux vers du poète de ces règles qu'il voudrait voir établies. Il semblait qu'ainsi rythmé, « le chant des vers serait plus modulé, leur musique plus harmonieuse. » Mais la détermination donnée par lui des brèves et des longues était absolument arbitraire, et Chapelain, qu'il avait mis au courant de la question,

(1) C'était le nom d'un domaine de Huygens.

tout en s'intéressant à son entreprise, remarque qu'il est bien difficile de s'entendre au sujet de la quantité des diverses syllabes dans les mots de notre langue. Loin de se rendre à ces raisons, Constantin revenait à la charge, et il est probable que son insistance à cet égard avait fini par lasser un peu Corneille qui, jugeant inutile de prolonger une discussion sans issue, n'avait pas répondu à sa lettre et laissait de même sans réponse une nouvelle demande qu'il lui adressait à ce propos. Huygens, cependant, ne devait pas cesser d'être un fervent admirateur de Corneille, et, en 1665, il célébrait son talent et l'élégance de ses poésies latines dans deux poèmes en vers latins.

L'opiniâtreté que Huygens avait mise en cette affaire de métrique tenait à une disposition très caractéristique de son esprit, naturellement porté aux combinaisons. Cette aptitude lui avait été précieuse dans son emploi, puisque, comme il le disait lui-même à la princesse Amalia de Solms, elle lui permettait de donner heureusement l'explication de toutes les dépêches ennemies tombées entre ses mains et de débrouiller le mystère des chiffres diplomatiques les plus secrets. Loin de s'en prévaloir, il pensait que « ce n'étoit point là besogne de si haut alloy qu'on lui fait honneur de la recevoir » et il estimait, au contraire, « qu'un homme de jugement, en s'y mettant, trouveroit que, là aussi, la vanité des pédans sert de faux masque à un artifice de peu de façon. » Nous avons vu, de même, avec quelle facilité il apprenait les langues et comment il s'en assurait la possession jusqu'à parler ou écrire dans chacune d'elles aussi facilement qu'il faisait pour la sienne propre. Très bon humaniste, le grec lui était aussi familier que le latin et il excellait à donner à une inscription ou à une épitaphe cette concision vraiment lapidaire qui dit beaucoup en peu de mots, aussi bien qu'à aiguiser dans un trait piquant les malices d'une épigramme. On conçoit qu'ainsi doué, il fût particulièrement habile à saisir le mécanisme de la versification dans toutes les langues et dans tous les modes. A chaque instant, dans sa correspondance, des vers latins se pressent naturellement sous sa plume. Il s'intéresse donc à toutes ces questions et jaloux aussi d'épurer et de fixer sa langue nationale, il cherche comment on a pu s'y prendre dans les différens pays pour atteindre un pareil résultat. Il se tient au courant des travaux qu'on poursuit chez nous à cet effet et dans une lettre à Conrart, le secrétaire du roi de France (29 janvier 1660), il s'informe de ce qu'on fait « à cette fameuse Académie, de ce qu'elle produit, et si un certain dictionnaire a vu ou verra jamais le jour. » Ce n'est pas d'aujourd'hui, on le voit, que le dictionnaire de l'Académie a le privilège d'exciter les plaisanteries du public.

IV.

Si lettré que fût Huygens, il était encore plus artiste. Conduite avec intelligence et surveillée de près par ses parens, son éducation avait puissamment développé ses dons naturels. Son père avait pris soin de lui faire apprendre les élémens de tous les arts. Dépassant même le programme qu'il s'était tracé, il avait rendu son fils capable non-seulement de juger les œuvres des maîtres, mais de se rendre compte par ses essais personnels des difficultés que pouvait offrir leur exécution. La curieuse autobiographie découverte et publiée par M. J. Worp (1) nous fournit à la fois des détails précieux sur l'instruction que Constantin avait reçue à cet égard et sur les artistes contemporains avec lesquels il s'était, dès sa jeunesse, trouvé en relations. Il y cite les maîtres auxquels son père s'était adressé pour enseigner le dessin à son frère et à lui. Jacques de Gheyn, auquel il avait d'abord pensé, paraît-il, était déjà trop en vue et sa vie était trop occupée pour qu'on songeât à en distraire les heures de ces leçons destinées à des commençans. Le vieil Huygens les avait donc confiés à Hondius; mais, de l'avis de Constantin, son talent comme graveur avait donné quelque raideur et quelque dureté à son exécution, et ce n'était pas l'artiste qu'il fallait pour mettre des jeunes gens à même de retracer fidèlement et vite tous les objets de la nature, paysages, animaux ou personnages en action.

Huygens professait pour les deux de Gheyn, le père et le fils, une très vive affection et il parle avec les plus grands éloges de leur talent et de leur droiture morale, de l'habileté à dessiner à la plume qu'avait acquise Jacques, qui, en ce genre, peut soutenir la comparaison avec Goltzius, son maître. Le peintre excellait d'ailleurs dans toutes les parties de son art. Ses connaissances en architecture le faisaient aussi rechercher par le prince Maurice, qui, vers la fin de sa vie, s'était pris de passion pour cet art et ne cessait pas de consulter de Gheyn sur tous ses projets de construction. Constantin avait également connu Goltzius, mais il était trop jeune alors pour l'apprécier à sa valeur. Il cite ensuite, en caractérisant d'un mot juste leur talent, des *maristes* tels que H. Vroom et J. Porcellis; les paysagistes, van Goyen, Esaïas van de Velde; puis dans le groupe des italianisans : Bloemaert, Uytenbroëck, P. Lastman et les deux Pynas; enfin les portraitistes M. Mierevelt et Ravesteyn. Quant à Rubens, après avoir proclamé l'universalité de son génie, la prodigieuse culture de son esprit, son inépuisable

(1) *Oud-Holland;* 1891, p. 106 et suiv.

fécondité, il regrette que le malheur des temps ne lui ait point permis d'approcher, comme il l'aurait voulu, un homme qu'il faudrait égaler pour pouvoir le célébrer dignement.

J'ai déjà eu l'occasion de parler ici même (1) de la partie la plus curieuse de ces mémoires de Huygens, je veux dire celle où, avec une clairvoyance vraiment prophétique, applaudissant au génie précoce de Rembrandt et à sa puissante originalité, il lui prédit les plus hautes destinées (2). En sa qualité de secrétaire du prince Frédéric-Henri, Constantin eut bientôt l'occasion de témoigner au jeune artiste toute l'admiration qu'il éprouvait pour son talent en lui commandant une suite des tableaux de la *Passion*. C'est sans doute aussi grâce à son influence que Rembrandt avait eu à peindre les portraits de Maurice Huygens, son frère, et de l'amiral Van Dorp, son beau-frère. Quelques années après, alors que le maître était de plus en plus délaissé du public, il continuait à le patronner et augmentait graduellement le prix des acquisitions qu'il lui fit. Dans le poste qu'il devait occuper si longtemps, il s'employait de son mieux à servir les intérêts de l'art et ceux de ses maîtres.

Avec l'avènement de Frédéric-Henri et la prospérité croissante du pays, les arts commençaient à être en honneur à la cour. Le prince s'était construit plusieurs résidences et il s'appliquait à les orner. Sachant lui complaire, son secrétaire le tenait au courant de toutes les occasions qui pouvaient s'offrir de faire pour lui les achats les plus avantageux et les plus honorables. Mais Huygens est surtout pénétré de la responsabilité que lui impose sa situation, à raison des encouragemens officiels qu'il convient d'accorder aux arts. Malheureusement, à part Rembrandt, la peinture historique ou religieuse n'était plus guère en vogue à cette époque, et les noms de Dirck Bleker, des de Bray, des de Grebber et des autres italianisans qui la représentent à ce moment dans l'école hollandaise n'y font pas grande figure. Tout en les chargeant de commandes importantes, Huygens était bien obligé de se rabattre sur les artistes d'Anvers, mieux préparés à des travaux de ce genre. On comprend qu'il se tourne tout d'abord vers Rubens, pour solliciter son concours et renouer avec lui des relations interrompues. Vers le milieu de novembre 1635, au retour des opérations militaires qui s'étaient prolongées assez tard cette année, il lui écrit d'Arnheim pour lui exprimer le désir qu'il a depuis longtemps de le voir, « de jouir de sa belle conversation, »

(1) *Les Biographes et les Critiques de Rembrandt*, numéro du 15 décembre 1891.

(2) Cette autobiographie a été écrite vers 1629-1630. Rembrandt, qui vivait encore à Leyde dans la retraite, avait alors vingt-trois ou vingt-quatre ans.

et, comme en ce moment, il bâtissait lui-même à La Haye, d'avoir aussi ses avis « sur les ordonnances de deux petites galeries, bien qu'elles soient déjà exécutées. Il voudrait faire revivre là-dessus un peu de l'architecture ancienne qu'il chérit de passion; mais ce n'est qu'au petit pied et jusqu'où le souffrent le climat et ses coffres. » Plus tard, le 2 juillet 1639, du camp sous Philippine, il lui envoie des tailles-douces représentant cette maison qu'il a élevée à La Haye, avant la mort de sa femme, « alors qu'il vivait maritalement dans sa sainte compagnie et que la main de l'Éternel ne s'était pas encore appesantie sur lui. » Il adresse à Rubens les complimens du prince : « Son Altesse s'est réjouie de le savoir relevé d'une forte maladie et apprenant qu'il a encore ramené la main au pinceau, » elle s'informe s'il serait agréable à l'artiste de « luy embellir une cheminée dont les mesures lui seraient envoyées, de quelque tableau dont l'invention fust toute sienne, comme la façon; on ne le désirerait que de trois ou quatre figures pour le plus, et que la beauté des femmes y fust élabourée *con amore*, *con studio e diligenza* (1). » Mais le désir du prince ne put être exaucé, car Rubens, souffrant de plus en plus de la goutte, s'éteignait le 30 mai suivant.

Huygens avait été aussi en rapport avec Van Dyck qui peignit son portrait le 28 janvier 1632, et ainsi qu'il le note avec sa ponctualité habituelle, « le jour même où un arbre était tombé sur sa maison. » En août 1645, il décide un autre artiste flamand, Gonzales Coques, — avec lequel d'ailleurs il était en correspondance pour des achats de tableaux, — à se rendre d'Anvers à Breda pour y faire le portrait de la princesse d'Orange. Nous avons vu aussi que, malgré les ennuis que lui avait suscités Amalia de Solms, Huygens avait pris une grande part au projet de publication des mémoires du prince Frédéric-Henri et surtout à « la conduite du Bastiment du *Bois* » en 1647. Il semble qu'en cette occasion, en appelant Jordaens et van Thulden à concourir à la décoration de la grande salle avec des artistes hollandais tels que Honthorst, de Bray, C. van Everdingen et Lievens, Constantin ait voulu tenter une sorte de réconciliation artistique entre l'école flamande et l'école hollandaise, déjà nettement séparées à cette date.

On le voit, tout en s'appliquant à encourager les peintres de son propre pays, Huygens était surtout un éclectique. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu et, sensible aux beautés de l'art comme à celles de la nature, il savait apprécier des œuvres de genres très divers. Mais l'Italie, dont il aimait la littérature et qu'il avait

(1) *Brieven van eenige Schilders aan C. Huygens*, par M. J.-H. Unger. — *Oud-Holland;* 1891, p. 187 et suiv.

entrevue à Venise, restait toujours à ses yeux la patrie des arts. Quelle que soit sa prédilection pour Rembrandt et quelque désir qu'il ait de lui voir conserver intacte son originalité, Huygens ne peut se tenir de lui reprocher son indifférence absolue vis-à-vis de cette contrée où les artistes d'alors allaient à l'envi chercher le complément de leur éducation. Cette indifférence qui, chez le jeune homme, va jusqu'à envisager comme perdus les quelques mois qu'il lui faudrait pour parcourir cette contrée, Constantin la considère « comme une de ces parcelles de folie qu'on retrouve parfois jusque chez les plus grands esprits, » et il le plaint sincèrement d'une disposition d'esprit qui le privera de si précieux enseignemens. Il ne laisse pas cependant de le louer de « son opiniâtreté au travail, qui le condamne à une vie absolument sédentaire et ne lui permet pas d'accepter aucune distraction à ses études, même la plus innocente. »

Si grandes que fussent les aptitudes de Huygens pour les arts du dessin, celles qu'il manifesta pour la musique étaient encore plus remarquables. Il professait pour elle une véritable passion que son père et sa mère, musiciens tous deux, avaient développée chez lui dès son enfance. Sa précocité à cet égard fut extrême et, à l'âge le plus tendre, il chantait déjà d'une voix très juste. Il avait aussi assez assoupli ses mains pour jouer avec habileté de plusieurs instrumens : l'épinette, l'orgue, le théorbe et la guitare. La musique devint dès lors et demeura toute sa vie son passe-temps préféré. Où qu'il aille, il emporte avec lui son luth pour charmer les ennuis des longues traversées. En voyage, il recherche et trouve partout des compagnies où la musique est en honneur et les relations qu'il noue pour satisfaire son goût comptent pour lui parmi les meilleures, car « il aime de passion les âmes musicales. » A Londres, lors de sa première ambassade, à peine arrivé, il se fait inviter chez l'agent du duc de Savoie, un sieur Biondi, qui avait un *collège* de musiciens, tous Italiens. On lui a promis aussi de lui faire entendre la musique de la reine, dont tous les exécutans, au contraire, sont Français, avec des voix admirables. Il prend un plaisir extrême à suivre les fêtes données par les Killigrew, chez lesquels on faisait d'excellente musique; la maîtresse du logis, bien que mère de douze enfans, était une chanteuse accomplie et toute sa maison, comme il dit, n'était qu'un *concert*. Lui-même, d'ailleurs, raconte, avec une évidente satisfaction, à ses parens les succès qu'il obtient comme virtuose en Angleterre. Un jour que Jacques II rendait visite à l'ambassadeur des États, Noël de Caron, chez qui Huygens était logé, ce dernier avait été présenté au roi, qui le pria de lui jouer un air de luth, et il s'en était si bien acquitté que « le prince l'avait beaucoup loué

d'exceller en un si bel art, sans être du métier. » A une autre visite, — c'était à Baghslot, la campagne qu'habitait Noël de Caron pendant l'été, — le roi, moins pressé, prit de nouveau grand plaisir à l'entendre, tout en jouant aux cartes « avec son grand mignon, le lord marquis de Buckingham, » et il complimenta ensuite le jeune exécutant, le laissant « assez esjoui de ses petites affaires (1). »

En 1622, Constantin avait aussi connu en Angleterre le luthiste du roi, Gaultier (Wouterus ou Gouterus) et il devait conserver toujours avec lui des rapports excellens. Il lui envoyait ses compositions et lui donnait même commission en 1647 de lui procurer un bon luth, proposition à laquelle l'artiste répondit en offrant de lui céder le sien propre qu'il avait reçu en cadeau du roi. Huygens recherchait avec ardeur, et par toute l'Europe, les instrumens des meilleurs facteurs. Il chargeait les amateurs en qui il avait confiance d'en acheter pour lui toutes les fois que l'occasion s'en présenterait. C'étaient tantôt des cordes qu'il faisait venir d'Italie; tantôt une guitare qu'il priait qu'on lui rapportât d'Espagne, ou bien un des derniers clavecins à deux claviers qu'eût fabriqués Jean Couchet, de la famille des célèbres Ruckers. Aussi, peu à peu, avait-il amassé une collection très nombreuse qu'il disposa dans une des ailes de son habitation, avec sa bibliothèque musicale, dont le catalogue contient quelques raretés.

Sans qu'il nous donne de détails à cet égard, il est permis de croire que les satisfactions musicales qu'il trouva en Italie ne furent pas moindres. En revanche, celles que lui offrait son pays étaient alors assez restreintes. Après avoir tenu son rang parmi les premières, l'école musicale des Pays-Bas était bien déchue de son ancienne splendeur. La Réforme, qui en Angleterre et en Allemagne avait contribué à répandre le goût de la musique, devait en Hollande paralyser son développement. Sous les prescriptions d'un calvinisme austère, non-seulement le corps des maîtrises d'église, dépositaire des grandes traditions, avait été aboli, mais il avait même été question d'interdire l'emploi de l'orgue dans les temples. Heureusement, à côté des ministres qui proscrivaient cet instrument comme un reste de papisme et l'auraient volontiers banni du service religieux, les magistrats, moins rigoristes, en permettaient l'usage à certains jours de la semaine, pour la récréation de leurs concitoyens (2). Peu à peu, sous la pression de l'opinion, ces tendances libérales avaient gagné du terrain. On avait reconnu que les chants religieux, quand ils ne sont pas sou-

(1) Lettre du 1er septembre 1618.
(2) C. Huygens, *Studien*, par Th. Jorissen, p. 267.

tenus par l'orgue, dégénéraient assez vite en cris discordans; mais les meilleurs esprits restaient encore divisés sur ce point. Ainsi, en 1634, tandis que Gisbert Voetius, dans le discours d'inauguration de la chaire qu'il occupait à Utrecht, combattait ce courant d'idées plus larges, le conseil de l'Église de Leyde leur prêtait, au contraire, l'appui de son autorité en approuvant l'usage de l'orgue pendant les offices, avant la prédication et pour accompagner le chant des Psaumes.

Huygens avait l'esprit trop ouvert et il était trop pénétré de l'influence salutaire que peut exercer la musique pour ne pas applaudir à cette innovation. Cependant, sa qualité de secrétaire du prince d'Orange l'empêchait d'intervenir publiquement dans le débat. C'est donc sans nom d'auteur qu'il fit paraître à Leyde, en 1641, un écrit sur l'*Usage ou l'interdiction de l'orgue dans les églises des Provinces-Unies*. Pour plaider une cause qui lui était chère, Constantin pouvait invoquer l'exemple de ce qu'il avait vu en Angleterre, à Londres notamment où matin et soir les fidèles chantaient accompagnés par l'orgue. Sans doute, il ne voulait pas que cette pratique autorisât les maîtres de chapelle à étaler leur virtuosité. Bannissant les fioritures et les vains ornemens qu'il jugeait à la fois contraires à la gravité de l'instrument et à la dignité du culte, il estimait que, dans ses manifestations les plus nobles, la musique peut être utilement associée aux prières des assistans et servir à leur édification, en contribuant à la beauté des cérémonies. Le ton élevé de cet écrit et la valeur des argumens donnés par Huygens étaient de nature à frapper des esprits non prévenus. Aussi, bien qu'il n'obtînt pas immédiatement le succès, son opinion cependant finit par triompher.

L'idée qu'il se faisait de la musique religieuse l'avait d'ailleurs préparé à un débat où il avait le droit d'intervenir, non pas seulement en amateur, mais en juge. Déjà avant 1627, il avait composé des chants pour un assez grand nombre de psaumes, mais il ne devait les publier que vingt ans après, sous le titre de *Pathodia sacra et profana*. Huygens s'y montre un sectateur fervent des doctrines nouvelles brillamment représentées par Monteverde et qui de l'Italie commençaient à se répandre en France. Dégagée des développemens du contre-point où elle était jusque-là noyée, la mélodie devait, suivant lui, se pénétrer profondément du caractère des paroles auxquelles elle s'adaptait, de manière à en rendre l'expression plus forte et plus saisissante, grâce aux ressources combinées de l'art musical. Dans son désir de conformer exactement l'inspiration au sens du texte, Huygens en vient même parfois à une interprétation un peu étroite qui, au lieu de viser libre-

ment une impression d'ensemble, est poussée dans le détail jusqu'à l'imitation figurative des mots. Il cherche à représenter chacun d'eux par un mouvement correspondant des notes, ascendantes pour *exaltans*, descendantes pour *De profundis*, prolongées pour *dilataverunt*, précipitées pour *furor* (1), etc. Malgré ces légers défauts qui, à le bien prendre, ne proviennent que de l'exagération d'une idée juste, le mérite de plusieurs des compositions de Huygens est très réel. Ainsi que l'indique le titre bizarre de son recueil, il y vise au pathétique. Ses récitatifs, d'un ton simple et soutenu, sont aussi d'un dessin très franc, et dans son harmonie assez variée il apprécie fort, comme il le dit lui-même, « ces belles dissonances qui font aujourd'hui les délices de l'Italie. »

A en juger par les tableaux des peintres de société, tels que les Palamedes, Dirck Hals, Ter Borch, Metsu et les Mieris, il semblerait que la musique profane tînt une plus grande place dans les distractions de la société bourgeoise ; elle n'était cependant guère moins délaissée alors que la musique religieuse en Hollande. Sauf les publications de Starter (1621) et de Valerius (1626) qui contenaient des airs notés, les recueils de chansons, bien qu'assez nombreux, ne renferment le plus souvent que les paroles de ces chants, et chacun d'eux était précédé par l'indication d'un thème emprunté généralement à d'anciennes chansons françaises bien connues dans le pays, comme : *la Gavotte d'Anjou*, *la Mostarde nouvelle*, *la Boisvinette*, *le Petit sot de Bordeaux* ou *Belle Iris* (2).

Le plus souvent, du reste, ces recueils n'étaient pas imprimés et se composaient de pièces manuscrites que les *dilettanti* se communiquaient entre eux. C'est en vain que des amateurs plus sérieux, comme Huygens, s'efforçaient de réagir contre l'indifférence croissante du public. Le poète J.-H. Krul, celui-là même dont Rembrandt peignit le portrait en 1633, avait essayé l'année d'après d'acclimater à Amsterdam un théâtre d'opéra qu'il inaugurait par une pastorale dont il était l'auteur; au bout de peu de temps, sa tentative avait échoué. La cour, d'ailleurs, ne donnait aucun encouragement à l'art musical et c'est à peine si, dans les livres de comptes de la maison d'Orange, on rencontre de loin en loin quelques dépenses faites à cet égard par les princes de cette maison.

On comprend qu'en présence d'une telle pénurie, Huygens recherchât avec ardeur autour de lui les trop rares occasions qu'il

(1) *Musique et musiciens au XVIIe siècle*, par W. Jonckbloet et J. Land, p. 269.

(2) Nous relevons les noms de ces chansons dans un album appartenant à Gesina Ter Borch, la sœur du peintre bien connu.

avait de satisfaire sa passion pour l'art musical. Parmi ses compatriotes dont il vante la virtuosité, nous trouvons tout d'abord la savante Anne-Maria de Schuurman qui, à tous ses autres mérites littéraires ou artistiques, joignait le charme d'une belle voix et une véritable habileté à jouer du luth, du clavecymbale et de la viole. Constantin avait lui-même formé une demoiselle Oglé, dont la famille d'origine anglaise était fixée en Hollande, et qui y devait épouser le chevalier W. Swann, lui aussi grand amateur de musique et fort épris de son talent. Huygens, qui l'appelle « sa très digne et très docte écolière, » l'accompagnait sur le théorbe et jugeait que ses compositions gagnaient singulièrement « en ses belles mains et en cette excellente gorge, capables de rendre belles les choses les plus médiocres. » C'est à cette *Sirène, l'ornement du siècle*, qu'il dédiait en 1647 sa *Pathodia*, avec des éloges hyperboliques qui étaient bien dans le goût de cette époque. Enfin notre mélomane était également attiré vers une famille d'israélites portugais, les Duarte, qui habitaient Anvers, mais venaient assez souvent à La Haye. Le père était lui-même bon musicien; son fils aîné, qui possédait une importante collection de tableaux, jouait de l'orgue, et Francisca, la troisième de ses filles, était une chanteuse accomplie. Hooft, qui avait successivement épousé deux musiciennes, était très attentif à faire de Muiden un séjour attrayant pour ses hôtes et il y recevait les visites de Francisca, « son rossignol français, » qui vint plusieurs fois chez lui en compagnie de Maria Tesselschade. La maison des Duarte était fort agréable, et le père, en homme d'affaires avisé, s'ingéniait à rendre quelques menus services à Huygens, lui envoyant tantôt des pommades, tantôt des airs italiens, afin d'obtenir par son entremise des avantages plus solides, tels que la delivrance de sauf conduits pour ses marchandises ou le placement de pierres précieuses d'une grande valeur qu'il voulait faire acheter par le prince d'Orange.

Parmi les relations musicales de Constantin, nous trouvons également un des rares compositeurs que possédât alors la Hollande, un chanoine de Harlem, Jean-Albert Bann, qui s'occupait à la fois de la théorie et de l'histoire de la musique. Huygens l'avait mis en relations avec Descartes, puis avec le P. Mersenne, lui fournissant ainsi l'occasion de disserter sur son art favori. Mais l'inspiration n'était pas chez Bann au niveau du savoir, bien qu'il eût composé un assez grand nombre de pièces sur des poésies hollandaises de Hooft et de Tesselschade et sur des vers français ou latins. Il était, comme Huygens, partisan de cet accord intime du texte et de l'expression musicale, dont Glück et après lui

Wagner se sont un peu trop gratuitement attribué l'invention et dont les anciens eux-mêmes, ainsi que les maîtres florentins primitifs, avaient déjà proclamé la nécessité. Tout en partageant ses idées à cet égard, Constantin n'avait qu'une médiocre estime pour ses œuvres. Bann ayant, en 1640, envoyé ses écrits ainsi qu'une romance composée par lui à l'appui de ses théories au P. Mersenne, celui-ci l'avait mis aux prises avec Boisset, l'intendant de la musique de Louis XIII, qui composait aussi, de son côté, un chant sur les vers choisis par Bann. La pièce de Boisset ayant paru supérieure à Mersenne, qui avait expliqué dans une longue et pédante dissertation les motifs de sa préférence, Bann ripostait en soutenant assez vertement son œuvre. Dans l'interminable discussion qui s'était engagée entre eux à ce propos, il est piquant de voir le religieux et le chanoine épiloguer à outrance, avec une gravité tout à fait comique, sur le plus ou moins de passion que les deux concurrens ont montrée pour accompagner ces fades paroles: « Me veux-tu voir mourir, trop aimable inhumaine! » Rabroué par Mersenne, Bann s'était retourné vers Huygens, et, pour le gagner à sa cause, il lui dédiait en 1642 un recueil de chants intitulé *Zang-Bloemzel*.

Si précieuses que fussent ces ressources, elles ne suffisaient pas à contenter un esprit curieux et avide de nouveautés. Aussi, tout en défendant ses compatriotes d'appréciations peu flatteuses au point de vue musical et qui tendaient à les assimiler « aux Moscovites pour la brutalité et la barbarie, » Huygens est forcé d'avouer que « c'est en ces matières le plus grand de ses déplaisirs de ne trouver à qui parler. » Si l'on veut bien lui reconnaître « quelque entente du métier... c'est comme à un roi borgne au pays des aveugles. » C'est donc du dehors, de la France surtout, qu'il attend ses meilleures jouissances. Il y a des correspondans nombreux qui le tiennent au courant de tout ce qui peut l'intéresser. Comme il n'a pu trouver en Hollande un éditeur pour sa *Pathodia*, il la fait imprimer à Paris chez Robert Ballart, et c'est Thomas Gobert, « le maistre de chapelle du Roy très chrestien, » qui se charge d'en surveiller pour lui l'impression et d'en corriger les épreuves. Dans les lettres qu'ils échangent entre eux à ce propos, Gobert témoigne à Huygens l'admiration qu'il a pour ses « psaumes, pleins de belles chordes et de beaux chants... production non de ses divertissemens, comme il le dit, mais plustost d'une méditation sérieuse. » Il l'informe des nouveautés musicales de chaque saison, notamment de la représentation de *l'Orfeo e Euridice*, de Luigi Rossi, qui doit avoir lieu au Palais-Royal, le 5 mars 1647, et pour laquelle le cardinal Mazarin a fait venir

d'Italie des musiciens, « quatre hommes et huit castrats. » C'est Gobert qui prend également soin d'envoyer à Constantin un maître de chant pour ses enfans, un certain M. Avril, « jeune, de bonnes mœurs et garçon de cœur, ayant du génie pour composer des airs » (17 juillet 1646). Huygens reçoit aussi chez lui (février 1653) la sœur de l'organiste du roi, de La Barre, engagée comme chanteuse par la reine Christine « sur des appointemens nobles et très royaux » et il la recommande chaudement à son ami, M. Chanut, ambassadeur de France en Suède.

On conçoit les satisfactions de toute sorte qui attendaient Huygens quelques années après, pendant le séjour qu'il fit à Paris, lors de sa mission en France. Il y fréquentait le meilleur monde : les comtes de Lionne et de Brienne, de Thou, le président Lamoignon, le duc de Montausier, l'abbé de Marolles, le graveur Nanteuil et le célèbre graveur en médailles Varin ; parmi les dames : Mme de Valavoir, Mme de Buzenval et Mme de La Fayette. C'est même à cette dernière, qui mettait quelque coquetterie à ne pas laisser paraître tout son savoir, qu'il adressait ce joli vers : *Nil te aiunt nescire; studes nil scire videri.* Les heures d'attente chez les ministres ou les longues courses en voiture, il les consacrait à son passe-temps favori, prétendant que « la secousse même du carrosse lui faisait sauter des épigrammes hors de la cervelle. » Mais il se plaisait surtout dans la société des amateurs de musique, entre autres du sieur de Beringhen, qu'il avait connu à la cour de Frédéric-Henri, et qui, après avoir joui de la faveur de la reine et de Mazarin, était devenu premier écuyer. En souvenir de l'accueil qu'il avait autrefois reçu en Hollande, Beringhen fit fête à Huygens, qui trouvait aussi, d'ailleurs, en son intendant, M. Tassin, un mélomane distingué. Chez M. de Lionne, chez le marquis de Grammont, chez Anna Bergerotti, une chanteuse italienne au service du roi et même chez Ninon de Lenclos, à laquelle il avait été présenté, dit-on, par Fontenelle, il eut aussi l'occasion d'entendre les artistes les plus distingués de ce temps, « comme le très illustre sieur de Chambonnières qu'homme du monde n'égale sur le clavecin, soit qu'on considère la composition ou le beau toucher. » Il pouvait également causer des théories qui lui étaient chères, car il connaissait les règles pour les avoir longtemps étudiées. Mais sur ce chapitre il ne se montrait pas intolérant ; là, comme en tout, il est plein de mesure, ennemi de toute exagération « religieux et non superstitieux. » Il aime les nouveautés, tout en pensant que « la variété dont les Français se tourmentent est un effet de cette maladie nouvellière dont nous voyons cette nation si agitée qu'il n'y a jamais mode qui tienne. » A l'occasion,

il ne manque pas, non plus, de communiquer ses œuvres à ceux qui peuvent les apprécier. En 1665, il adresse quelques-unes de ses pièces à une Mme de Gessan, abbesse de Montfleuri, pour qu'elle les fasse exécuter par ses religieuses. N'ayant rien reçu d'elle un an après, il écrit à un ami pour savoir « comment ses compositions auront été goûtées sur ce Mont-Parnasse. »

De retour en Hollande, Huygens s'efforce d'y attirer les artistes dont il admire le talent, et l'âge, sur ce point, ne refroidit point son ardeur. Il est ému quand il apprend, en 1676, que le maréchal d'Estrades a amené avec lui au congrès de Nimègue « un domestique, une des plus belles voix de France et sachant tous les airs nouveaux de l'Opéra. » Empêché de rendre visite au maréchal, il lui exprime du moins l'espoir que les musiciens qu'il a avec lui ne sortiront pas du pays sans pousser jusqu'à La Haye, et il insiste « pour qu'il se haste, pouvant juger combien peu de musique il lui reste encore à entendre à l'âge où il est. » Quelque temps après, Charles Hacquard, *ce grand maître de musique*, comme l'appelle Huygens, s'étant fixé à La Haye, Constantin écrit pour lui au prince Maurice de Brésil, afin d'obtenir qu'un jour par semaine, le samedi, l'artiste puisse donner des concerts dans la grande salle du palais de ce prince.

On le voit, rien ne lasse son ardeur quand il s'agit de cet art qui a été sa consolation dans ses peines, « ses divertissemens d'après souffrir et comme sa respiration après le travail de sa journée. » Il affirme que la musique a prolongé sa vie et que « beaucoup d'harmonie joint à quelque régime, ont fort contribué à le mener à tant d'âge où il se trouve à telle disposition que le monde semble le juger peu changé depuis une douzaine d'années ou deux. » De fait, son portrait peint par G. Netscher, en 1672 (1), et dont il existe une belle gravure de Blotelingh, nous le montre encore avec ses traits fins et distingués. On serait fort en peine de mettre un âge sur cette figure aimable et sereine qui semble celle d'un homme de cinquante ans bien plus que d'un octogénaire. En dépit de la vieillesse et quoique la goutte ait ôté la force de ses doigts, il se dit encore en mesure d'accompagner passablement sur le théorbe. Il a composé plus de 800 pièces dans les genres les plus variés, et quiconque voudrait juger de l'état général de la musique à cette époque ne saurait mieux faire que de consulter les lettres de ce vieillard si enthousiaste, qui a des correspondans dans toute l'Europe parmi les exécutans, les compositeurs, les collectionneurs ou les facteurs d'instrumens et « qui ferait encore

(1) Aujourd'hui, au Ryksmuseum d'Amsterdam; n° 1019 du catalogue.

des trente et quarante lieues pour trouver un auditeur et un juge à son gré. »

V.

Huygens, nous l'avons assez montré, était doué d'une activité extrême et chacune des occupations dans lesquelles il l'exerçait aurait suffi à remplir une vie tout entière. Mais si pour les étudier avec quelque suite nous avons dû séparer chez lui des aptitudes si diverses, il n'est pourtant guère d'existence qui présente autant d'unité que la sienne. Avant de prendre congé de lui, nous voudrions, en résumant ici les traits les plus caractéristiques d'une si riche organisation, tâcher de faire nettement ressortir les liens qui les unissent entre eux.

Et d'abord, Huygens est avant tout un homme religieux. Les croyances qu'il a reçues de sa famille, il les a faites siennes par le travail de son esprit et par les aspirations constantes de son âme. Dieu a été de bonne heure et il est resté jusqu'au bout l'objet de son amour et de sa foi, le centre de sa vie. Il le prie pour les siens et le conjure de les éclairer; c'est à lui qu'il les recommande et qu'il les confie quand ils s'éloignent, et il le remercie de les lui ramener sains et saufs. Lui-même se recueille, s'examine et se reprend sous l'œil de Dieu. C'est en Dieu qu'il se réfugie dans ses afflictions, s'inclinant avec respect devant ses impénétrables desseins, bénissant même sa main quand elle le frappe. Chez lui, point de ces élans d'exaltation passagère, suivis, comme il arrive trop souvent, de longues défaillances. Ses convictions sont raisonnées, vivaces et profondes; elles inspirent toutes ses actions et le poussent incessamment à se rapprocher de l'idéal de perfection dont il porte en lui l'image toujours présente. Aussi croit-il que le but principal de l'éducation, c'est d'inculquer à l'enfant le respect et la pratique de la loi divine; et il insiste sur ce point, nous l'avons vu, dans les instructions rédigées pour le gouverneur du jeune prince d'Orange.

Comme homme d'État, Huygens est également très préoccupé de l'importance du sentiment religieux, de l'action bienfaisante qu'il peut exercer sur la valeur morale d'un peuple et sur ses destinées. Mais il pense que les devoirs des gouvernans et des sujets sont mutuels et que le plus sûr garant de l'autorité des princes, c'est une intelligence plus haute de leurs responsabilités et le choix de mobiles plus élevés pour leur conduite. D'ailleurs, c'est au nom de la liberté de conscience que la Hollande a conquis son indépen-

dance. Sous peine de perdre cette indépendance si péniblement acquise, il faut la défendre à la fois contre l'ennemi du dehors, le papisme, et au dedans contre les dissensions et les luttes des sectes rivales, prêtes à s'entre-déchirer. Dès sa jeunesse, Huygens a compris la nécessité des efforts entrepris pour créer et réglementer un culte qui puisse s'adapter à l'esprit de la nation. Maintenant que les décisions du synode de Dordrecht préparées par les princes de la maison d'Orange ont prévalu, au prix de violences et de cruautés qu'il n'eût sans doute point conseillées, il ne les juge plus, il les accepte. Il considère comme des ennemis de l'État ceux qui voudraient les remettre en question et croit qu'il convient de maintenir le régime de rigueurs établi contre eux. De même, dans les relations de société, il montre un esprit large, dépourvu de préjugés ; mais à la condition que ces questions de croyances soient tenues en dehors. Quand il s'aperçoit qu'elles sont agitées, qu'elles tendent à pénétrer dans les rapports amicaux, — ainsi qu'il arriva à propos de Tesselschade et de Vondel, qu'il crut un moment circonvenus par les Jésuites, — alors il se refroidit et devient de plus en plus réservé, parfois même agressif. Autrement, la forme du culte lui semble accessoire et comme pour les esprits les plus éclairés de son temps, l'essentiel à ses yeux, c'est tout ce qui peut rendre l'homme meilleur, plus maître de lui, plus dégagé de ses passions. Dans tout ce qu'il dit à cet égard, on sent, à certains accens, ce ton de sincérité absolue et de naturelle dignité que peuvent seules donner les habitudes d'une vie tout entière.

Avec son âme aimante, Huygens tenait les liens de la famille pour aussi sacrés que ceux de la religion. Il avait appris dès son berceau tout ce que vaut l'affection de parens tels qu'étaient les siens, tout ce que peuvent sur l'éducation d'un enfant la tendresse d'une mère et l'intelligente sollicitude d'un père. Dans cet intérieur où tout était en commun, les exemples ne lui manquaient pas. Il avait été à même de voir le précieux soutien que se prêtent, dans l'accomplissement de leurs devoirs, des époux unis par une mutuelle affection. Les traditions d'honneur, l'amour du travail, l'aisance et le nom respecté qu'il avait reçus d'eux, il les considérait comme autant de dépôts qu'il devait fidèlement transmettre à ses propres enfans et de son mieux il s'était employé à accroître un pareil trésor. De quelque soin que fût alors entourée la jeunesse en Hollande, Constantin pouvait reconnaître combien encore il avait été favorisé, avec quelle sagesse prévoyante avait été conçu le programme de ses études, si variées, si heureusement entremêlées pour éviter le désœuvrement aussi bien que la fatigue, pour faire la part du corps aussi bien que celle de l'intelligence. Grâce à des soins si vigilans,

Huygens était devenu un homme accompli; mais il ne cessa jamais de témoigner son affection reconnaissante à ses parens et sa respectueuse déférence pour leur volonté. La plus étroite union régnait d'ailleurs entre tous les membres de cette famille et la mort de son père et de sa mère, celle de Christian, son frère aîné, causèrent à Constantin un profond chagrin dont il a consigné dans son journal la touchante expression. Quand il songea à s'établir, il avait rencontré chez sa compagne, avec les qualités solides qu'il recherchait par-dessus tout, un esprit vif, aimable et enjoué. Aussi, après s'être acquitté des devoirs de sa charge, avec quelle hâte il rentrait à son cher foyer! Quelle affliction, aussi, lorsqu'il perdit cette épouse bien-aimée! On sait avec quel dévoûment, fidèle à sa mémoire, il s'était ensuite consacré tout entier à l'éducation des enfans qu'elle lui avait laissés, cherchant à faire de tous des hommes utiles et distingués, cultivant en particulier chez son fils Christian les dons exceptionnels qu'il manifesta dès son plus jeune âge. Ses enfans, c'était l'honneur et la parure de sa vie, l'objet de ses constantes préoccupations. Un tableau du musée de La Haye (1), qui ornait autrefois sa demeure, nous montre son portrait peint en 1640, entouré, comme d'une gracieuse couronne, des médaillons de ses cinq jeunes enfans, avec l'inscription : *Ecce hereditas Domini*. Sans se faire illusion sur leur compte, il prépare de loin l'avenir qu'il juge le mieux en rapport avec les aptitudes de chacun d'eux. Il veut aussi qu'après lui ils connaissent les détails de son existence et il tient à leur expliquer les mobiles de ses actions ainsi que des déterminations les plus importantes qui les concernent.

Ses princes, du reste, lui sont presque aussi chers que sa famille, et nous avons vu avec quelle abnégation il les a servis pendant les soixante-deux ans qu'il a rempli auprès d'eux les fonctions de secrétaire. Son esprit d'ordre, sa ponctualité, sa connaissance de l'administration, des finances, de la politique extérieure, la précision, la netteté de son style, sa discrétion, toutes ses qualités naturelles ou acquises, il est heureux de les employer pour eux. Quoi qu'on attende de lui, il est prêt; toutes les tâches, il les accepte. On comprend dès lors quel froissement il ressentit lorsqu'il vit suspecter sa fidélité. Après un premier moment de douloureuse surprise, il reprit cependant, auprès même de celle qui l'avait ainsi offensé dans son honneur, sa place accoutumée, oublieux d'une injure si peu méritée, prolongeant jusqu'à l'extrême

(1) Ce tableau, qui pendant longtemps avait passé pour être de Van Dyck, est, en réalité, d'A. Hanneman, un élève d'Antoni Ravesteyn et de Mytens, mais qui subit à Londres l'influence de Van Dyck dans les dernières années de la vie de ce maître.

vieillesse l'exercice de sa charge, cherchant même à se préparer un successeur. Mais s'il est plein de zèle pour ses princes, s'il s'applique de son mieux à leur être utile, on chercherait vainement en lui l'étoffe d'un courtisan. Assurément il ne sépare pas dans sa pensée l'avenir de sa patrie de la maison qui l'a faite ce qu'elle est et à laquelle sont confiées ses destinées. Son dévoûment n'est pas aveugle pourtant, et l'on peut, à l'occasion, attendre de lui des conseils absolument sincères, dictés par une juste appréciation des circonstances, sur la conduite à tenir à l'intérieur, sur les alliances à l'étranger. Ces conseils, il les donne avec la réserve qui sied à sa position, avec l'autorité et la franchise que lui prête sa clairvoyance. Mais en dehors du temps de son service et des obligations de sa charge, il ne se montre guère à la cour. Il a mieux à faire de ses rares loisirs, et les heures dont il peut disposer, c'est, après ses enfans, aux lettres et aux arts qu'il les consacre. C'est bien là qu'est sa joie, sa délectation, la seule douceur de cette existence un peu austère, et ainsi qu'il le dit lui-même de ses divertissemens de musique : « de quoi se laver la bouche des amertumes de la journée. »

A ce titre encore, comme lettré et ami des arts, Huygens a pu utilement servir son pays. Désireux de perfectionner sa langue, il a contribué à lui donner la force et la souplesse qui lui manquaient, et par l'intelligent patronage qu'il a exercé sur les lettres et sur les arts, il a ajouté à la prospérité matérielle et morale de sa patrie cette auréole de gloire que les nobles études et les belles œuvres assurent à certaines époques aux nations les plus favorisées. En vérité, on chercherait en vain quels côtés ont manqué à cet homme de bien et l'on reste étonné de ce qu'il a su faire tenir de mérites divers dans cette vie si bien conduite et si bien remplie. Il n'est pas, en tout cas, de meilleur exemple de ce que peuvent le bon emploi du temps et l'effort persévérant de la volonté pour accroître encore les dons les plus riches. Si pour chaque peuple il est des types privilégiés dans lesquels semblent s'incarner en quelque sorte ses meilleures qualités, par son âme loyale et haute, par son solide bon sens, par son esprit net, posé, aussi pénétrant que pratique, surtout par ce désir continu de perfection qui justifiait si bien sa devise : *Constanter* empruntée à son nom, Huygens mérite d'être cité à la fois comme un des plus dignes représentans de la race hollandaise et comme un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité.

ÉMILE MICHEL.

ÉTUDES SUR LA RENAISSANCE

LES LIVRES DE CIVILITÉ.

I.

L'étude de la vie privée chez nos aïeux est une recherche entièrement moderne; elle date à peine d'un siècle. Elle est contemporaine de la nouvelle école historique et la conséquence de son programme. Du jour où Augustin Thierry a poussé le cri d'alarme : « la croyance historique est toute à refaire, » une génération neuve, ardente, convaincue, s'est lancée à la découverte, rejetant les interprétations et les à-peu-près littéraires, et résolue à reprendre le passé dans ses fondemens, à fouiller le sol jusqu'au tuf, pour extraire enfin la vérité historique de ses élémens natifs, les documens originaux.

Et pendant que l'historien bouleversait les bibliothèques, les archives et les chartriers, l'amateur à son tour explorait les fermes, les châteaux, les sacristies, et faisait sortir de terre tous ces menus objets de la vie privée, meubles, armes, tapisseries, ustensiles de culte, de table ou de toilette, dédaignés par les chercheurs d'autrefois, et qui allaient devenir le commentaire saisissant et tangible des documens écrits.

La récolte fut abondante, les révélations soudaines, lumineuses. Quel charme d'entrer pour la première fois dans l'histoire vraie, authentique, prise sur le fait, de surprendre nos ancêtres dans leur intimité, de s'asseoir pour ainsi dire à leur foyer! Quelle mine féconde, non-seulement pour l'historien et l'amateur, mais encore pour l'artiste, pour l'industriel en quête de modèles et de procédés nouveaux, pour le romancier, le poète, le peintre, le décorateur, pour tous les amoureux de la couleur locale!

Le premier pas était fait, mais il fallait se garder d'aller trop vite et ne pas conclure avant l'heure. Car enfin les fouilles ne faisaient que commencer, et le sol, à peine effleuré, recélait des trésors inconnus, destinés à expliquer, à commenter les premières découvertes. Les nouveaux matériaux n'étaient pas encore dégrossis; on devait d'abord les trier, les comparer, les classer, tâche délicate et de longue haleine, que la jeune critique, malgré son zèle et ses bonnes intentions, n'était pas encore de taille à entreprendre.

Le romantisme faillit tout gâter. Naturellement, ses écrivains, ses peintres et ses poètes s'étaient jetés à corps perdu dans les voies nouvelles, entraînant à leur suite le public fanatisé par l'incontestable supériorité des chefs de file. Or, ceux-ci, qui faisaient œuvre d'artistes et non d'archéologues, avaient comme de raison choisi, dans leurs siècles de prédilection, les types et les scènes à leur convenance. Mais le public ne l'entendait pas ainsi : ébloui devant ces tableaux de la vie passée qu'on lui présentait pour la première fois, il s'empressa de les prendre au mot, de les généraliser; il imagina, pour son usage, un moyen âge et une renaissance de convention, faits de sensiblerie ou de truculence, peuplés de troubadours, de fidèles chevaliers, d'empoisonneurs, de bourreaux, de châtelaines gémissantes et d'affreux malandrins.

Cette conception singulière pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Heureusement, le mal se réduisit à quelques erreurs sans grande importance. Elles n'en ont pas moins couru le monde, grâce à la naïveté de certains amateurs, et à l'ignorance du commerce toujours empressé de donner des noms sonores et des attributions illustres aux objets qu'il possède. Naguère encore, Jean Goujon avait sculpté toutes les armoires de noyer; Cellini avait fabriqué tous les bijoux d'or émaillé, Berruguete toutes les boiseries venant d'Espagne, et Jamnitzer tous les vidrecomes. Dans ma jeunesse, au musée de Cluny, on montrait aux visiteuses, en clignant de l'œil, — le *lit même de François Ier*, un lit qui datait de Charles IX. Une épinette de la fin du XVIe siècle passait pour *le piano d'Henri II;* une épée à deux mains devenait un *glaive*

de justice; une chaire à grand dossier, un *siège épiscopal;* un dressoir, une *crédence* pour faire l'essai et se garantir du poison. Le plus mince château montrait ses *oubliettes* qui n'étaient le plus souvent que d'anciennes fosses d'aisances ; et l'Allemagne fabriquait des instrumens de torture que la province, cette bonne province, achetait invariablement de confiance et les larmes aux yeux.

Nous n'en sommes plus là, Dieu merci. Depuis une vingtaine d'années surtout, l'éducation historique a fait des pas de géant : archivistes, bibliothécaires, conservateurs, écrivains, amateurs de livres, d'objets d'art, d'estampes, de monnaies, d'autographes, érudits et chercheurs de toute sorte, voire même les gens du monde, — tant la recherche du document authentique est entrée dans les mœurs, — chacun s'est mis en campagne. Les anciennes fouilles continuées et complétées, des fouilles nouvelles entreprises et menées jusqu'au bout avec suite et méthode, ont mis à jour des monceaux imprévus de documens. Une critique implacable et singulièrement subtile, mûrie par une longue expérience des textes et la pratique journalière des monumens, a tout contrôlé, analysé, comparé, mis en ordre.

Le travail est en bonne voie, et nous pouvons enfin jeter un premier coup d'œil chez nos aïeux. Déjà nous connaissons à peu près leurs maisons, leur costume, leurs meubles, leur art et leur industrie ; faisons un pas de plus en étudiant les *Livres de civilité* du XVIe siècle, c'est un bien petit chapitre de la grande histoire; mais il a son intérêt et nous ménage des surprises.

II.

Les *Livres de civilité* enseignent comment on doit se tenir à la maison, à table, dans la rue, dans le monde. Réunis à d'autres recueils du même genre, *Colloques* et *Dialogues* pédagogiques, ils forment le code complet du savoir-vivre à l'usage du jeune homme et de l'homme fait.

Ils datent réellement de la renaissance. Jusque-là, les règles de la bonne tenue sont encore informes et se réduisent aux *contenances de table*. On les trouve mêlées aux préceptes de morale et sous la forme d'aphorismes ; elles ne sont pas encore codifiées. A partir du XVIe siècle, la doctrine a pris corps et le *Livre de civilité* continue sans interruption sous le même titre ou à peu près, pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, pour finir au commencement du XIXe.

Au point de vue historique et documentaire, nos petits manuels

ont cet avantage qu'ils nous apprennent l'ensemble des mœurs de la société contemporaine. Avantage précieux, soit dit en passant, aujourd'hui que la folie du document infinitésimal envahit toute la littérature. A force d'étudier au microscope l'humanité présente et l'humanité passée, on risque de n'en voir que les microbes et les vibrions; le moindre détail, le fait divers le plus imperceptible, grossissent outre mesure et prennent les proportions d'un état de mœurs général et permanent.

Avec nos manuels, l'écueil n'est pas à craindre. Ils ne racontent pas d'anecdotes; les usages qu'ils relatent sont pratiqués universellement et, comme ils prennent soin de nous dire le bien et le mal, ce qu'il faut faire et ne pas faire, on peut être sûr que le tableau est aussi complet que fidèle.

La *Civilitas morum puerilium* d'Érasme est le prototype du genre. Imprimée à Bâle en 1530, elle est dédiée à Henri de Bourgogne, fils d'Adolphe, prince de Vere. Le livre est bref et substantiel, écrit simplement, sans pédantisme et de bonne humeur, dans ce latin souple, concis, pittoresque, qu'Érasme manie avec une aisance très personnelle. Il comprend sept chapitres : de la *Décence et de l'indécence du maintien*, du *Vêtement*, de la *Tenue à l'église*, des *Repas*, des *Rencontres*, du *Jeu* et du *Coucher*.

Par son nom, ses relations dans le monde, ses antécédens, — il avait publié de nombreux livres de pédagogie, — par son tempérament même, Érasme était mieux que personne en situation de traiter la matière. C'était un délicat et un raffiné, souffreteux à l'excès et tellement impressionnable que « jusqu'à l'âge de trente ans, il lui suffisait d'entrer dans une chambre inhabitée depuis quelques mois, pour avoir immédiatement la fièvre. » Ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en France et en Italie l'avaient mêlé à une société encore incertaine, à peine affranchie de l'indépendance un peu rude et sans gêne du moyen âge; pour faire son éducation et lui apprendre la politesse, il fallait autre chose que les notions sommaires qui couraient les écoles. Érasme le comprit : à l'âge de soixante-trois ans, retiré à Bâle, il recueillit le peu que l'on avait dit avant lui sur la matière, ce qu'il en avait dit lui-même, le compléta par ses observations personnelles et composa son traité de la civilité.

Le livre arrivait à son heure et devint populaire du jour au lendemain. Traduit en anglais par Robert Whytington (1532), en français par Pierre Saliat (1537), il fut remanié et vulgarisé en France par Mathurin Cordier, sous le titre de *Miroir de la jeunesse pour la former à bonnes mœurs et civilité de vie* (Poitiers, 1559). Aujourd'hui le *Miroir* de Mathurin Cordier est introuvable : les écoliers,

cet âge sans pitié pour les archéologues, l'ont usé et lacéré jusqu'à la dernière feuille. On ne le trouve ni à la Bibliothèque nationale, ni à l'Arsenal, ni à Sainte-Geneviève, ni à la Mazarine si riche en livres de ce genre, ni même à Poitiers, où il a été imprimé pour la première fois.

La même année, paraissait la *Civile honesteté pour les enfans avec la manière d'aprendre à bien lire, prononcer et escrire*, par C. de Calviac (Paris, 1559), qui serait, d'après Lacroix du Maine, la reproduction du livre de Mathurin Cordier. Ce livre rarissime (1) est imprimé avec les nouveaux caractères typographiques, imitant l'écriture cursive, inventés par Robert Granjon. Ces lettres *françoises de main*, comme on les appelait à l'origine, ont pris le nom de *caractères de civilité* depuis qu'elles ont servi à l'impression de presque tous les recueils de ce genre.

La *Civilité puérile distribuée par petits chapitres et sommaires, à laquelle avons adjousté la discipline et institution des enfans, traduitz par Jehan Louveau* (Anvers, 1559), comme la *Civilité puérile* de Jean de Tournes (1569), et toutes les autres *Civilités* du XVIe siècle, sont encore des traductions ou des paraphrases d'Érasme; le plan, les divisions et les principes sont les mêmes à peu de choses près.

Quelle tenue on doit avoir dans le monde, quelles expressions, quels gestes il convient de corriger, comment on doit marcher, regarder, tousser, bâiller, s'asseoir, tenir la tête, le corps, les mains, les jambes, tous ces préceptes n'ont pas vieilli depuis la renaissance, et notre jeunesse ferait sagement de les méditer; elle n'y perdrait rien. Dans ce temps-là comme aujourd'hui, les gens à la mode adoptaient certaines attitudes, certains gestes particuliers qui constituaient le suprême bon ton, par exemple : « avancer les lèvres de temps à autre pour faire entendre une sorte de sifflement, habitude familière aux princes qui se promènent dans la foule; » — « jeter son manteau d'un seul côté ou le faire tomber en arrière jusque sur les reins; » — « se dandiner en marchant, claudication ridicule, dit Érasme, qu'il faut laisser aux soldats suisses, bien qu'elle soit du goût de certains courtisans; » — « se tenir debout, ou s'asseoir, une main appuyée sur l'autre (2), ce qui passe pour une posture élégante et qui sent son homme de guerre. » — « Chez les Italiens, dit encore Érasme, pour faire honneur à quelqu'un, on pose un pied sur l'autre et l'on se tient à

(1) L'exemplaire dont je me suis servi m'a été très obligeamment prêté par M. le baron Pichon.

(2) Comme sur le pommeau d'une épée.

peu près sur une jambe, comme les cigognes (1). » Ailleurs, il nous apprend que « jadis on trouvait gracieux de tenir les yeux demi-clos et de tendre les lèvres comme pour un baiser; les anciennes peintures en font foi (2). » Signalons ce détail en passant : il explique un trait de physionomie assez fréquent chez les primitifs, aussi bien dans leurs bustes que dans leurs portraits; le buste de femme du Louvre (École napolitaine du xve siècle) en offre un exemple bien caractérisé.

L'art de saluer est un point capital, — car on était alors fort chatouilleux sur l'étiquette, — et les *Civilités* ne manquent pas de l'enseigner minutieusement. Voyons d'abord ce que dit Érasme : « Pour ce qui est de saluer, quelques-uns fléchissent en même temps les deux genoux, les uns en maintenant le corps droit, les autres en le courbant un peu. Ceux qui trouvent ce salut féminin se tiennent droits et ploient d'abord le genou droit, puis le genou gauche, façon de saluer très appréciée en Angleterre chez les jeunes gens. Les Français ploient seulement le genou droit en faisant avec grâce un demi-tour de corps. » Voici maintenant la version de Calviac : « Il y a plusieurs façons de faire la révérence, selon les pays où on se trouve et les coustumes d'iceux, mais les Françoys ployent seulement le genouil droit, se tenant autrement plustost droictz que inclinés, avec un doux contournement et mouvement du corps, et ostans le bonet de la main droyte, le tenant ouvert par le dedans, l'abaissent au mesme côté droyt; » ou bien encore : « Ayant fléchi le genouil et osté le bonet de la main droyte, on le tiendra bas en la gauche, et la main droyte au bas de l'estomac avec les gans ou autrement; car de tenir le bonet ou chapeau et chose semblable sous l'aisselle, en saluant autruy, est chose rustique. »

Indépendamment du salut classique et cérémonieux, de la révérence proprement dite, il y a le salut de rencontre, dans la rue, en visite, etc. S'il s'agit d'un homme, on l'embrasse par accolade : « S'il est plus grand (d'un rang plus élevé) que soy, on l'embrassera (l'accolera) dessoubs les bras; et d'autant plus grand il sera, d'autant plus bas on l'embrassera, jusques aux cuisses mesmes. S'il est son pareil ou moindre, on l'embrassera d'un bras dessus l'une espaule d'iceluy, et l'autre dessoubs l'autre aisselle. » — « Le temps passé, dit Henri Estienne, on eust trouvé estrange et de mauvaise grâce, de faire des révérences les uns aux autres, appro-

(1) Voir certaines figures du *Roi sage*, de Burgkurair.

(2) De même Calviac recommande « d'avoir les lèvres estendues et comme prestes à baiser. »

chantes d'une adoration; maintenant cela est ordinaire et trouvé de bonne grâce, voire jusqu'à baiser la cuisse et le genou, tellement que je croy qu'à la fin il ne faudra plus aller jusqu'à Rome pour baiser la pantoufle ou le soulier, mais que cela se pourra faire sans bouger de France. » (*Dialogue du nouveau françoys-italianisé.*)

S'agit-il d'une femme, on l'embrasse non pas sur la joue, mais sur la bouche : « S'il advient que l'on fasse recueil à quelqu'un sien parent ou parente qu'on n'aura veu de longtemps, si c'est une femme et qu'il faille qu'on la baise, on la doit baiser sur la bouche. » (Calviac.) Cette façon de saluer les femmes était un usage de politesse générale, aussi bien dans le monde que chez le paysan. Un voyageur suisse (1552-1559) parle d'un bal à Montpellier où se trouvait une demoiselle fort jolie, « mais qui avait seulement le nez un peu trop long, et son danseur avait peine à l'embrasser sur les lèvres, comme c'est l'usage (1). » Claude Gauchet, à son tour, décrit ainsi un épisode de la *Feste de village* (2) :

Michault prend Marion, la tire de la dance,
Et après avoir faict la basse révérence,
Il la baise à la bouche, et, cliquetant des dois,
Monstre qu'à bien dancer il ne craint villageois.

Avec nos idées modernes, la coutume semble passablement singulière ; mais ce qui surprendra davantage, c'est qu'elle ait persisté jusqu'au commencement de ce siècle. En 1823, le *Coryphée des salons*, manuel de « la bonne compagnie, » dit en propres termes : « En Allemagne, l'usage est d'embrasser les dames sur la bouche. »

Pour compléter cet aperçu des différentes manières de saluer, je choisis dans Noël du Fail un de ces petits tableaux de genre où il excelle, et qu'on pourrait intituler *la Visite chez l'avocat* (3) :

« Lors entrans en l'estude, trouvèrent ce vénérable (l'avocat), assis en une chaire de bois, emmaillotté et fagotté dans une grosse robe fourrée, deux bonnets en un chappeau, avec ses lunettes entravées sur le nez, faisant semblant minuter quelque chose de haut appareil. Et, en sursaut, et comme ne sachant qu'il y fut survenu aucun, se détourna vers eux, les saluant d'un petit *clin de teste* seulement, *comme font les nonnains en leurs révérences claustrales*. Eutrapel, au contraire, luy fit *deux terribles et profondes*

(1) Platter, *Voyage en France;* Montpellier, 1892.
(2) Claude Gauchet, *Plaisirs des champs*, 1583.
(3) *Eutrapel*, p. 2.

révérences à deux estages... ayant cependant la teste découverte, et faisant bien le marmiteux (misérable). L'advocat, au contraire, les jambes croisées l'une sur l'autre, et se renversant sur sa chaire, advançoit à demi le bras, signifiant qu'il eût à se couvrir. »

III.

Quelles étaient les habitudes de propreté au XVIe siècle? Sujet délicat et difficile à traiter sans effaroucher le lecteur; mais, du moment qu'on entre dans la vie privée d'autrefois, la question s'impose, c'est une des moins connues, et, coûte que coûte, il faut l'aborder. L'occasion est bonne, nous avons sous la main les livres de civilité; essayons donc de nous renseigner le plus discrètement possible. Aussi bien le lecteur est prévenu : s'il a quelque inquiétude, libre à lui de tourner la page.

Nos aïeux de la renaissance passent pour des gens fort malpropres; c'est une opinion toute faite et j'imagine que le XVIIe siècle en est la cause; sa malpropreté étant bien avérée, on conclut, sans autre examen, que celle du XVIe siècle son voisin n'est pas douteuse. On cite au besoin quelques historiettes cueillies çà et là, les « discours libres et gaillards » du vieux temps qui disent les choses sans périphrases; on rappelle certains passages de Rabelais ou de Brantôme, et voilà tout un siècle bel et bien condamné. Si vous le permettez, nous n'irons pas aussi vite en besogne.

Mais d'abord il faut bien s'entendre ; les civilités *puériles* sont des manuels destinés à l'enfance ; *civilitas morum puerilium*, dit expressément Érasme qui dédie son livre à Henri de Bourgogne, « enfant de grande espérance, » pour en offrir un exemplaire « à tous ses petits camarades. » Une des traductions françaises les plus répandues est celle de Claude Hardy, « Parisien éagé de neuf ans. » Les civilités puériles sont donc les catéchismes du savoir-vivre, que l'enfant doit apprendre par cœur à l'école. Dès lors, tout en donnant des règles de conduite qui serviront plus tard au jeune homme et à l'homme fait, le moraliste est bien obligé de compter avec certaines fautes *spéciales aux enfans*. S'éplucher la tête pour jeter la vermine sur son voisin, cracher au nez d'un camarade, défaire ses chausses en public, se moucher avec son bonnet ou avec sa manche, sont des gamineries fort dégoûtantes, mais personne ne saurait en accuser la société tout entière.

Commençons par le chapitre de la toilette. Érasme prescrit, « dès le matin et avant toute chose, de se laver à grande eau le visage, les mains et la bouche. » Il est vrai qu'il ajoute : « Le faire sou-

vent est déraisonnable, » recommandation singulière dans la bouche d'un délicat comme Érasme; mais quoi, il s'agit d'un enfant, et combien en connaissons-nous qui, livrés à eux-mêmes, n'accompliraient même pas l'ablution matinale exigée par le maître! Mathurin Cordier, dans ses *Colloques* (1564), fait dire à peu près la même chose à son élève: « Je lave mes mains, mon visage, mes dents, mes yeux, et principalement le matin. » Louis Vivès nous fait entrer dans tous les détails de l'opération : « Apportez le bassin avec l'esguière; versez de haut, vuidez plus tôt peu à peu par le bec de l'esguière, que de verser tout d'un flot. Nettoyez cette crasse qui est aux jointures de vos doits. Lavez votre bouche et gargarisez. Frottez-moi bien les cils des yeux et les paupières; après, encore bien fort, les petites glandes de dessous les oreilles. Prenez un linge et vous essuyez. O Dieu immortel! il vous faut tout dire l'un après l'autre; ne sçauriez-vous rien faire de vous-même. » (*Colloquia*, 1532.)

Passons maintenant aux grandes personnes. Olivier de Serres, dans son *Théâtre d'agriculture*, consacre un chapitre à la bonne tenue du gentilhomme campagnard; j'en extrais quelques passages : « Pour la netteté du cuir. C'est une particularité très requise à la conservation de la santé, que de tenir nettement la personne. Pour laquelle cause, le principal ne sera oublié qui est la personne, se lavant souvent les mains, la bouche, *quelquefois la face*, avec de l'eau commune, du vin et d'autres liqueurs. Quelquefois le mois, les mains seront lavées avec eau et savon de bonne senteur, ou avec eau distillée de mie de pain, ou avec eau et son meslés, adjoustant à ces lavemens-ci quelques eaux odorantes. » La réserve que fait l'auteur au sujet de *la face* est confirmée par un passage de la civilité de Barthès (1645) : « Ils (les enfans) nettoyeront leurs faces et leurs yeux avec un linge blanc de lessive; cela descrasse, et laisse le teint et la couleur dans la constitution naturelle. Se laver avec l'eau nuyt à la veue, engendre des maux de dents et des catarrhes, appalit le visage, et le rend plus susceptible de froid en hiver et de hasle en esté. » Évidemment, ces gens concevaient la propreté autrement que nous; est-ce à dire qu'ils furent aussi malpropres qu'on le prétend (1)?

« Ne pas se peigner, dit Érasme, est le fait d'un paysan; que l'on soit propre, sans être luisant comme une fille; » et Calviac : « Il faut que tous les matins l'enfant se peigne en menant le

(1) A la vente de Claude Gouffier, faite en 1572, figure le mobilier complet de la chambre à coucher qui renferme, entre autres meubles, « une cuvette d'airain tenant deux seaulx ou environ, garnye de son pied de bois de noyer, » cuvette de dimensions respectables et qui suppose de larges ablutions.

peigne du devant au derrière de la teste, pour toujours renvoyer au derrière les humeurs qui descendent sur les yeux et le visage. »

Quant aux dents, Érasme veut « qu'on les tienne nettes avec grand soin; les blanchir avec des poudres est efféminé; les frotter de sel ou d'alun est nuisible aux gencives (1). » Olivier de Serres en dit beaucoup plus long : « Dès le réveil, à la première ouverture de la bouche, avant que parler, les dents seront frottées avec un linge net, un peu rude, aussi tout l'intérieur de la bouche... En lavant les mains et à l'entrée de table, de mesme les dents seront lavées d'eau fraîche, non froide... A l'issue du repas, les dents seront lavées fort curieusement, avec de l'eau et un peu de vinaigre parmi, ou avec du vin pur. Puis on frottera les dents avec cette poudre (suit la recette de plusieurs poudres dentifrices). » Voilà, si je ne me trompe, de quoi satisfaire les plus difficiles.

Pour les ablutions générales, on avait recours aux *baigneries*. La plupart des maisons de quelque importance possédaient une *chambre à bains* ou baignerie, disposée dans le sous-sol, lambrissée de bois et dallée. Elle contenait des cuves-baignoires en bois, des baquets pour les enfans et des bancs recouverts de plomb et percés de trous. Des tentures de toile blanche garnissaient la chambre, coupée par des rideaux mobiles isolant à volonté chaque baignoire qui devenait ainsi une sorte de cabine (2). A côté se trouvaient les étuves pour les sudations à la vapeur et les onctions. En outre, dans toutes les grandes villes, il y avait des étuves publiques avec bains et étuves chaudes, généralement garnies de rideaux séparatifs comme les baigneries privées.

Ces étuves étaient une tradition que le moyen âge tenait de l'antiquité, et qu'il avait léguée à la renaissance; mais leur vogue ne dura qu'un temps. Proscrites par le clergé catholique et huguenot comme lieux de débauche, interdites par le médecin comme dangereuses en temps de peste, battues en brèche par la concurrence italienne qui substituait aux lavages à grande eau les pâtes, les onctions et les poudres parfumées, les étuves publiques disparu-

(1) Érasme ajoute une troisième recommandation que je reproduis en latin : *Idem lotio facere, Iberorum est.* Coutume espagnole signalée par Catulle (XXXIX, 17, 19) :

Nunc Celtiber in celtiberia terra,
Quod quisque minxit, hoc solet sibi manè
Dentem, atque rufam pumicare gingivam;

par Strabon (*Geogr.*, III), par Diodore de Sicile (VI, 22), par Apulée dans son *Apologie : Spurcissimo ritu Hiberorum.*

(2) *Le Meuble en France au XVIe siècle*, p. 245.

rent peu à peu, abandonnées même de leur jeune clientèle que la guerre civile avait jetée dans les camps et sur les grands chemins.

Nous n'avons encore rien dit de la propreté des vêtemens : comme on le pense bien, les *Civilités* font, à ce sujet, toutes les recommandations nécessaires : « Il faut aussy que l'enfant s'estudie à entretenir ses accoustremens netz et sans aucune ordure, crottes, ou saleté (Calviac), — ne porte les habits sales, descousus, poudreux, ny pelés ; advise de les épousseter pour l'ordinaire une fois par jour (*Bienséance* de 1618). » Il n'est pas spécialement question du linge ; mais nous savons qu'on l'entretenait avec le plus grand soin. Le linge du corps, bien repassé et parfumé, se plaçait derrière la chaire, dans une armoire prise dans le mur et cachée par l'abatant mobile du dossier (1).

Chaire bien fermée et bien close,
Où le muscq odorant repose
Avec le linge delyé,
Tant souef fleurant, tant bien plyé (2).

Un contemporain parle même des élégans Parisiens, « tant bien godronnés, qui envoient exprès en Flandres faire blanchir leurs chemises. » Voici du reste un document qui vient à point pour nous renseigner sur la garde-robe d'un gentilhomme fin de siècle, fin du XVIe siècle, bien entendu : c'est le compte de sa blanchisseuse (3) :

— Prends premièrement ce linge blanc que la lavandière a apporté.

— Attendez qne je regarde mon mémoire, pour voir s'il n'y manque rien : « Mémoire du linge de mon maistre que la lavandière a reçu le dixiesme de mars : Premièrement, quatre chemises garnies de leurs collets plissez ou fraises.

— Les voicy.

— Deux draps de lict, deux tayes d'oreillers, deux paires de calsons de toile, trois paires de chaussettes.

— Les voicy.

— Une douzaine de paires de chaussons (bas-de-chausse).

— N'en voicy que huict.

— Il en faut (manque) donc quatre ; j'en demanderay le compte à la lavandière et, si elle les a perdues, il faudra qu'elle les paye... item, deux coifles et quatre couvre-chefz, une demi-douzaine de

(1) *Le Meuble en France au XVIe siècle*, la *Chaire*.
(2) G. Corrozes, *Blasons domestiques*, 1539.
(3) *Dialogues fort plaisans*, de César Oudin, 1611.

mouchoirs. Deux nappes et dix serviettes. Trois touailles et un linge à couvrir le fruict, et deux colletz à fraises avec leurs manchettes.

— Tout est icy. Il n'y manque rien qui soit.

— Eh bien, plions-le, et le mettons au coffre. »

IV.

1530. — « Prends avec trois doigts les alimens. » 1618. — « Apprends à te servir de la cuiller et de la fourchette selon la mode des gens bien élevés. » Voilà, en deux préceptes, toute l'histoire de la bienséance à table pendant le XVIe siècle : on commence par manger avec les doigts, on finit par manger avec la fourchette.

Ce n'est pas que la fourche ou fourchette fût inconnue : de tout temps, le cuisinier a eu la sienne pour manier les viandes, l'écuyer tranchant, ou la personne chargée de ce soin, ont eu leur fourchette pour découper ; souvent même ils la laissaient dans le plat, pour permettre aux convives de saisir plus aisément les morceaux. Mais l'antiquité tout entière et le moyen âge ont passé sans avoir l'idée d'utiliser la fourchette pour porter les alimens journaliers de l'assiette à la bouche.

Jadis j'ai raconté cette histoire (1) ; je demande la permission d'y revenir, autant pour préciser certains points, que pour mieux élucider, à l'aide de nos manuels, ce chapitre peu connu de la vie privée.

Carpe cibos digitis; est quiddam gestus edendi:
Ora nec immundâ tota perunge manu,

disait Ovide aux élégantes de son temps : « Cueillez les mets avec vos doigts ; il y a une certaine façon pour manger, et n'allez pas vous souiller tout le visage d'une main malpropre. » Le moyen âge dit les choses plus crûment :

Ne touche ton nez à main nue
Dont ta viande est tenue (2).

(1) Dans *les Propos de Valentin* (Paris, 1886), p. 24, et dans *le Meuble en France au XVIe siècle* (Paris, 1887), p. 178. Depuis, M. Alfred Franklin a traité la question avec beaucoup de sagacité dans l'un des volumes les plus curieux de *la Vie privée d'autrefois* (*les Repas*, p. 26 et suiv.).

(2) *Contenances de table* du XVe siècle.

Mais comment s'y prenait-on pour manger avec les doigts? Les *Civilités* vont nous l'apprendre.

Une fois les mains lavées, cérémonie qui se pratique au moyen d'un bassin plein d'eau parfumée que l'on passe de main en main avec force politesses, un enfant dit la bénédiction et l'on se met à table. Devant chaque convive est le *tranchoir*, plaque de métal, de bois, ou de pain bis très épais, ronde ou carrée, sorte de coussin sur lequel on coupera la viande. « Le verre à boire se place à droite, ainsi que le couteau à couper la viande, bien essuyé ; le pain à gauche. La serviette sur l'épaule ou sur le bras gauches (Érasme). » On voit qu'il n'est question ni de fourchette, ni même de cuiller.

Les viandes se passent généralement toutes découpées ; chacun « prend avec trois doigts ce qui lui est offert, ou tend son tranchoir pour le recevoir (Érasme) ; » et Calviac ajoute : « On coupe la viande en menus morceaux sur le tranchoir. Il ne faut point porter la viande à la bouche tantost d'une main, tantost de l'autre ; mais que tousjours on le face avec la main droite, en prenant honestement le pain ou la chair avec trois doigts seulement. » Si la viande est grasse et pleine de jus, « il est grossier d'y plonger les doigts ; mais on prend le morceau que l'on veut avec son couteau, » pour le porter sur le tranchoir. Les gâteaux et les pâtés se prennent avec la cuiller posée dans le plat : « On renverse le morceau sur son tranchoir, et on rend la cuiller (Érasme). »

Si l'aliment est liquide, une sauce par exemple, — car les sauces se servaient séparément, dans des plats creux ou des écuelles, « on y trempe sa chair après les autres, si les autres y trempent leur pain, on pourra aussi tremper le sien honnestement, et sans le tourner de l'autre costé après qu'on l'aura trempé de l'un, ny le gadrouiller dedans le plat (Calviac). » S'il y a une cuiller dans l'écuelle, « on peut la prendre pour y goûter, mais on la rend après l'avoir essuyée à la serviette (Érasme). » Les potages sont également servis dans des écuelles. Un jeune Suisse, Platter, étudiant la médecine à Montpellier, raconte ainsi (1) le dîner chez son maître, le célèbre Catelan, où il était logé : « Les jours gras, à midi, on mange une soupe garnie de naveaux ou de choux ; elle est au mouton, rarement au bœuf ; ce bouillon est peu abondant. On mange cette soupe avec les doigts, chacun dans son écuelle. » Ailleurs, il dit encore : « Comme nous mangions la soupe à la mode du pays, c'est-à-dire en la prenant avec les doigts pour boire ensuite le bouillon, un des nôtres chercha noise bien gratuitement à l'hôtesse pour avoir une cuiller, car il n'en existait point dans la maison, et nous n'avions sur la

(1) Platter, *Voyage en France ;* Montpellier, 1892.

table qu'un seul grand couteau attaché à une chaîne de fer, dont chacun se servait à tour de rôle. On ne connaît pas, comme chez nous (en Suisse), l'usage si commode pourtant des cuillers. »

Ces habitudes font comprendre pourquoi les *Civilités* exigent qu'on se lave les mains en commun, avant le repas : « Il faut laver à la vue de la compagnie, quoyque tu n'en eusses pas de besoing, afin que ceux en soient acertenés, qui mettent la main au mesme plat, où tu la mets (*le Galatée*) (1). »

Les *Civilités* s'occupent même de la manière de mâcher : « Les Allemans, dit Calviac, mâchent la bouche close et trouvent laid de faire autrement. Les Français, au contraire, ouvrent à demi la bouche et trouvent laide la procédure des Allemans. Les Italiens y procèdent fort mollement, et les Français plus rondement, et en sorte qu'ils trouvent la procédure des Italiens trop délicate et précieuse. Et ainsi chacune nation a quelque chose de propre et différent des autres. Parquoy l'enfant y pourra procéder selon les lieux et coustumes d'iceux où il sera. »

On essuyait les doigts à la serviette et, dans les petits ménages, à la nappe ; en hiver, quand on recevait quelque personnage d'importance, on avait même soin de lui donner une serviette qu'on faisait « un peu chauffer (2). » Dans les bonnes maisons, on changeait de serviettes à chaque service, usage qui commençait à tomber en désuétude du temps de Montaigne : « Je plains, dit-il, qu'on n'aye suivi un train que j'ai vu commencer à l'exemple des rois : qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. »

En somme, on mange tout avec les doigts : les alimens solides, sur le tranchoir ; les alimens liquides ou mixtes, dans l'écuelle, soit que chacun ait la sienne, soit qu'elle serve à plusieurs convives ; dans ce dernier cas, on procède comme à la gamelle. On se sert beaucoup de son couteau, exceptionnellement de la cuiller ; pour la fourchette, il n'en est pas encore question.

Saint Bonaventure raconte l'histoire d'une princesse grecque du XIe siècle, épouse du doge Domenico Silvio de Venise, qui ne touchait jamais ses alimens avec les doigts, mais les portait à la bouche au moyen de « certaines petites fourches en or et à deux dents ; »

(1) La femme est, en effet, le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

(Molière, *l'École des Femmes.*)

(2) *Bienséance* de 1618.

et « voyez le châtiment de Dieu : subitement son corps fut atteint d'une maladie hideuse qui le changea tout en pourriture. » Une fantaisie de jolie femme, qui pouvait avoir de telles conséquences, ne devait pas faire école. Les rares fourchettes, signalées dans quelques inventaires du moyen âge, sont faites pour manger les mûres par exemple, ou les grillades brûlantes au fromage, tout ce qui peut endommager les doigts. Quant aux fourchettes d'argent, dont parle un chroniqueur, et qu'on voyait à Plaisance au XIVe siècle, nous ignorons si elles servaient à l'écuyer tranchant ou aux convives, ce qui est tout autre chose.

Quoi qu'il en soit, c'est le pays vénitien qui devait le premier introduire la fourchette en Europe. Le voyageur Jacques Lesaige, de passage à Venise en 1518, assiste à un repas chez le doge et signale comme une nouveauté « qui lui semble chose honneste, que cheux seigneurs, quand ils volloient mangier, prenoient la viande à toute (avec) une fourquette d'argent (1). » Quelques années plus tard, Sabba da Castiglione (2) parle d'un mangeur intrépide : « N'allez pas croire qu'il se serve de la pointe du couteau, ou de la fourchette *à la vénitienne*, il ne travaille qu'avec les doigts. »

En 1574, Henri III, revenant de Pologne et passant par Venise, qui lui fit une réception magnifique, ne manqua pas de remarquer la façon nouvelle pratiquée par ses hôtes et s'empressa de l'introduire à la cour de France. Le texte suivant détermine la première apparition de la fourchette en France : c'est le récit fait par un contemporain (3) d'un dîner à la cour d'Henri III : « Ils ne touchoient jamais la viande avec les mains, mais avec des fourchettes ils la portoient jusques dans leur bouche, en allongeant le col et le corps sur leur assiette... Il y avoit aussi quelques plats de salade ; ils la prenoient avec des fourchettes, car il est deffendu en ce pays-là de toucher la viande avec les mains, quelque difficile à prendre qu'elle soit ; et ayment mieux que ce petit instrument fourchu touche à leur bouche, que leurs doigts. Après ce service, on apporta quelques artichauts, asperges, pois et fèves escossées, et lors ce fut un plaisir de les voir manger cecy avec leurs fourchettes ; car ceux qui n'étoient pas du tout si adroits que les autres, en laissoient bien autant tomber dans le plat, sur leurs assiettes, et par le chemin, qu'ils en mettoient en leurs bouches. » Preuve que la fourchette est une nouveauté, puisque, même parmi les familiers du roi, plus d'un n'a pas encore eu le temps de s'habi-

(1) Voyez Gay, *Dictionnaire archéologique*.
(2) *Ricordi, Vinegia*.
(3) *Isle des Hermaphrodites*, p. 105.

tuer à manœuvrer « le petit instrument fourchu. » — « Et après qu'on eust tout osté, on apporta un grand bassin d'argent doré, avec un vase de mesme étoffe, et dedans de l'eau où on avoit trempé de l'iris, avec laquelle ils lavèrent leurs mains; toutefois, elles ne devoient pas trop sentir la viande, ny la gresse, car ils ne l'avoient pas touchée, ains (mais) seulement la fourchette. »

La mode nouvelle était entrée à la cour, mais il s'en fallait qu'elle fût acceptée partout, même chez les plus grands seigneurs. Les « dames galantes » se servaient encore tantôt de leurs doigts, tantôt de la fourchette : « Lorsqu'elles mangent des pastez et autres friandises chaudes, et y pêchent, elles mettent, dit Brantôme, la main dedans *ou* avec les fourchettes. » Et Montaigne confesse qu'il « s'ayde peu de cuiller et de fourchette, et mord souvent sa langue, parfois ses doigts, de hastiveté. » Il faut attendre le XVIIe siècle pour que les *Civilités* recommandent l'emploi de la fourchette, et même de la cuiller, comme nous l'entendons aujourd'hui.

Nous venons de voir quelle était la façon de manger; quant à la façon de boire, voici ce que les *Civilités* nous apprennent. Quand le verre se met sur la table avec le couvert, on le place à droite; mais, dit Calviac, « le plus souvent, en France, on ne tient pas le verre à table. » Si l'on a soif, on demande à boire, et le valet apporte un verre qu'il remplit suivant le désir du convive et remporte après que l'on a bu. Boire est l'occasion d'une foule de politesses; on échange des santés pendant le repas, et cet échange se fait avec beaucoup de courtoisie. Tantôt on vide son verre en saluant, tantôt on se borne à « saluer avec grâce, approchant le verre des lèvres et y goûtant légèrement pour faire semblant de boire; cela satisfera un convive de bonne compagnie. » (Érasme.)

Du temps d'Érasme, on admettait « qu'un convive offrît à un autre son propre verre pour y boire; » parfois aussi « tout le monde buvait dans le même verre; » et les traités de civilité recommandent, dans ces deux cas, de « s'essuyer soigneusement la bouche avant de boire. » Mais ces habitudes, qui se ressentent encore du sans-façon primitif du moyen âge, disparaissent complètement dans la seconde moitié du XVIe siècle. Montaigne, voyageant en Italie, raconte que, dans les repas officiels, « on luy presentoit un bassin d'argent sur lequel il y avoit un verre avec du vin et une petite bouteille, de la mesure de celles où on met de l'encre, pleine d'eau. Il prend le verre de la main droite, et de la gauche cette bouteille, et verse autant qu'il lui plaît d'eau dans son verre, et puis remet cette bouteille dans son bassin. Quand il boit, celui qui

sert lui présente ledit bassin au-dessous du menton, et lui remet après son verre dans le bassin. »

Le repas terminé, « les mets étant desservis, l'on recueille les restes pour la netteté dans un grand plat ou quelque jolye corbeille. L'on lève la nappe avec les reliefs de pain, si jà ils n'ont esté ostés. Cependant l'on porte les cure-dents dans un beau plat. Finalement, sur un linge de belle et fine toile estendue sur la table, se met le plat-bassin et se donne l'eau à laver, premièrement aux plus mettables de tous; s'il n'y en a qu'un de singulière prééminence, avec une serviette particulière, et puis aux autres avec la leur, approchant d'eux le bassin en telle façon qu'ils y arrivent deux ou trois par ensemble. » (*Bienséance de 1618.*)

Ainsi, on « lave les mains » avant et après le repas, coutume générale qui explique la quantité d'aiguières et de bassins qui sont parvenus jusqu'à nous, les uns en matières précieuses, en cristal de roche, en or, en argent ou en émail, les autres en cuivre, en étain ou en faïence. Les plats de François Briot, les grands plats creux hispano-moresques ou italiens, avec ou sans ombilics, sont des *bassins à laver les mains*, de même que les plats dits « à reptiles » imaginés par Bernard Palissy; quand on les remplissait d'eau, les poissons, les coquillages, les plantes et les animaux aquatiques, que l'artiste avait eu l'ingénieuse idée d'y représenter d'après nature, semblaient s'animer et vivre dans leur élément. Chez le paysan même, *laver les mains* avant de manger était obligatoire; seulement, au lieu de bassins, « tous alloient laver leurs mains au puits, à la pierre duquel aiguisoient leurs couteaux. » (Noël du Fail, *Du temps présent et passé.*)

A l'aiguière et au bassin mobiles, le XVIIe siècle substitue la fontaine fixée au mur, dont il nous reste de fort beaux modèles en cuivre et en faïence. Sous la restauration, la fontaine disparaît à son tour, remplacée par l'odieux rince-bouche, — une des innovations les plus fâcheuses du XIXe siècle, — que la renaissance proscrit hautement comme indigne d'un homme bien élevé : *Certè palam os colluere, elegantiæ alienum videtur.* (*Bienséance*, 1618.)

V.

Les Italiens n'ont rien qui ressemble aux petits traités d'Érasme et de Calviac; ils s'en tiennent au vieux formulaire, rédigé par Jean Sulpice de Veroli à la fin du XVe siècle et contenant quelques préceptes rudimentaires sur *les Contenances de table.* Quant à leurs moralistes, ce sont des lettrés, qui n'écrivent que pour les hommes

faits et traitent la question de haut, sans s'abaisser jusqu'aux vulgaires prescriptions de la civilité. Le Castiglione dépeint *le Parfait courtisan*, l'homme de cour accompli, comme Platon sa *République*, Xénophon son *Roi* et Cicéron son *Orateur*. Çà et là quelques traits de critique dans le genre de celui-ci qui dénote chez certains courtisans, voulant faire les « bons compagnons, » des coutumes au moins singulières : « Ils se poussent du haut en bas des degrez ; ils se frappent et donnent l'un à l'autre des coups de bâton sur les reins. Ils se jettent des pougnées de poussière dedans les yeux ; ils font rouler leurs chevaux sur eux, ès fossés, ou au pendant de quelque montagne. Après, quand ils sont à table, ils se jettent au visage les potages, les sausses et gelées, renversent tout et puis se prennent à rire, de manière que celui qui sçait faire le plus de telles choses semble le meilleur courtisan et le plus gaillard. » (Traduction de Gabriel Chappuys, 1580.)

La *Civile Conservation*, d'Estienne Guazzo, est encore un traité littéraire de 800 pages sur les bonnes et les mauvaises compagnies, où l'auteur parle à peine de la civilité et se borne à renvoyer le lecteur, désireux d'en connaître les principes, au livre intitulé le *Galatée*.

La première édition du *Galatée* parut à Milan en 1559. L'auteur, Jean della Casa, distingue, parmi les manières d'agir dans le monde, celles qui peuvent choquer les sens ; ensuite, celles qui s'opposent à la volonté ; enfin, celles qui manquent de proportion et ne s'accommodent pas avec la personne, le temps ou le lieu. Tout cela paraît bien subtil et d'une ordonnance assez confuse. En passant, le moraliste signale les fautes principales contre la tenue ; en somme, sa dissertation, fort élégante, pourrait mieux s'appeler : *l'Art de plaire dans la conversation*, titre sous lequel elle a été traduite en français au XVIIIe siècle.

Sabba da Castiglione a moins de prétention et plus de bonhomie. Les *Ricordi* (1), recueil de leçons sur la conduite d'un gentilhomme dans le monde, parurent en 1546. Sabba ne se pique pas de littérature ; son style est diffus, plein de redites, ses phrases interminables et sa langue le pur lombard. Mais il parle naïvement et tempère la sévérité de ses conseils par une foule d'anecdotes qu'il raconte avec une saveur particulière. En voici une (2) qui touche de trop près à notre sujet pour ne pas lui donner une place : — « Il y a quelques années, quand la malheureuse Italie renfermait des cours plus nombreuses, plus magnifiques et plus honorées

(1) Voir *la Gazette des Beaux-Arts* (juillet 1884).
(2) *Ricordo*, p. 82.

qu'elles ne le sont aujourd'hui, au pays de Lombardie, il y avait deux serviteurs plus affectionnés que discrets de deux gentilshommes qui passaient pour les courtisans les plus renommés de toute l'Italie. Comme on demandait à ces serviteurs quelles étaient les habitudes de leurs maîtres, le premier, un peu naïf (*assai dolce di sale*), s'imaginant faire l'éloge de son seigneur, répondit : « Qu'il ne sortait jamais de chez lui sans rester une heure devant son miroir à se peigner les cheveux, qu'il se rasait au moins deux fois la semaine, qu'il avait des habits précieux, de drap, de satin, et de panne, de couleurs et de formes variées ; que, l'été comme l'hiver et le reste du temps, il se servait de savonnettes, d'huiles parfumées et d'eaux bien fleurantes, jurant que sa garde-robe contenait plus d'odeurs que les deux boutiques des plus célèbres parfumeurs de Naples... Personne, en Espagne, ni en Italie, ne savait mieux que lui porter le brodequin, lequel était alors très à la mode parmi les courtisans... Lorsqu'il se rendait à la cour, parfumé, peigné et brossé, sur sa mule, la houssine blanche à la main, et les patenôtres de pâte odoriférante au cou, tout le monde l'admirait et le regardait comme le plus brave, gentil et gracieux courtisan de toute l'Italie. Quant à sa propreté, je n'en dirai qu'un mot : pendant les douze ans que je suis resté avec lui, je ne l'ai pas vu une seule fois manger la salade sans gants, pour ne pas se souiller les doigts. »

L'autre, qui n'était pas plus fin, répondit à son tour : — « Mon maître n'est pas de cette façon ; c'est un franc compagnon, magnifique, splendide, gracieux, jovial et familier. Il n'aime ni les miroirs, ni les brosses. Chez lui, pas d'autre peigne que le râtelier qu'il a dans la bouche (1), avec lequel, quand il est à table, il frippe comme un paladin. Mais n'allez pas croire qu'il se serve de la pointe du couteau ou de la fourchette à la vénitienne ; il ne travaille qu'avec ses doigts et les manœuvre plus prestement que le meilleur joueur de luth de toute l'Italie, fût-il Giovan Maria Guido. S'il mange bien, par la grâce de Dieu, il boit encore mieux ; et s'il mange comme un paladin, il boit comme un géant. Il veut du vin juif et non du vin chrétien (baptisé), assurant que l'eau est faite pour les poissons et pour les bêtes, mais non pour les hommes de bien comme lui. Il boit si dévotement que les larmes lui en viennent aux yeux d'attendrissement, et le verre, quand il le détache de ses lèvres, est plus sec que s'il était resté au soleil du midi, sous le signe du Cancer ou du Lion. En tout temps, la nuit comme le jour, il dort également bien, Dieu le bénisse ! mais jamais moins

(1) Il y a là un jeu de mots intraduisible en français.

de seize heures... Des habits, il n'en a cure; des odeurs, il n'en parle pas; pour l'eau, il ne connaît que celle du puits; pour l'huile, que celle de sa lampe... S'il rentre chez lui, avant d'aller chez madame et les enfans, il passe à la cuisine et nous jouons ensemble à la mourre des saucisses et du cervelas frais; ou bien, nous chantons quelque gentil refrain de cabaret; ou bien encore nous jouons aux cartes... Bref, c'est un bon compère, franc, sans cérémonie et sans gêne, qui, à table et par gentillesse... » Mais je m'arrête : il serait impossible d'aller plus loin sans parler latin.

VI.

Comme les Italiens, les Espagnols n'ont pas à proprement parler de *Civilités;* mais, au lieu de philosopher sur la matière, ils affectionnent la forme du dialogue qui convient mieux à la tournure de leur esprit. Les *Colloques* de Louis Vivès, *Colloquia, sive linguæ latinæ exercitatio* (Nuremberg, 1532), sont le modèle du genre. Vivès (1492-1540), qui passa une grande partie de sa vie à Bruges où il mourut, était intimement lié avec Érasme. Comme lui, il composa de nombreux livres de pédagogie et, comme lui, il eut la pensée d'enseigner aux enfans le savoir-vivre; seulement il trouve moyen de le faire en insérant dans ses *Colloques*, composés pour exercer les enfans à la langue latine, la plupart des principes élémentaires de la bonne tenue.

Malgré la grande renommée de leur auteur, et bien que ces dialogues aient eu de nombreuses éditions, — la dernière traduction espagnole est de 1788, — ils sont fort peu connus. Ils fourmillent cependant d'indications précieuses sur la vie privée, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Vivès entre dans les moindres détails, et sa précision minutieuse n'enlève rien à l'agrément de ses dialogues. Je regrette de ne pouvoir reproduire ici ces causeries familières, tableaux pris sur le vif et dont le sujet se passe tantôt à Valence, patrie de Vivès, tantôt à Paris, où il étudia dans sa jeunesse, tantôt à Bruges ou à Louvain.

Chez les Allemands, Pierre Schade (Mosellanus), Hegendorf, Cammermeister, Ulrich de Hutten, Pontanus et les autres ont enseigné le beau latin et les belles manières; quelques-uns de leurs ouvrages sont même imprimés à Paris et à Lyon, mais aucun ne vaut le *Grobianus*, aucun n'a eu sa popularité.

Grobianus et Grobiana est un poème latin en trois livres, vingt-sept chapitres et cinq mille vers. On se découragerait à moins;

mais avec de la patience, en procédant par gorgées, on arrive au bout et, tout compte fait, on ne regrette pas sa peine.

La première édition est de Francfort (1549) ; il y en a eu plusieurs, on connaît même une traduction anglaise du dernier siècle; c'est donc un livre à succès. L'auteur, Frédéric Dedekind, inspecteur des églises réformées du diocèse de Lubeck, était un original qui ne manquait ni d'humour, ni de finesse. J'imagine qu'il fut frappé de l'uniformité des manuels de civilité qui couraient l'Allemagne, ce qui lui donna l'idée d'en composer un de sa façon. Son Grobianus prend exactement le contre-pied des autres ; il enseigne le savoir-vivre à rebours. C'est le manuel du mauvais ton, le code raisonné de l'homme mal élevé, du rustre (en allemand *grobian*). Le paradoxe, mené jusqu'au bout avec un sérieux et une conviction imperturbables, appuyé d'argumens débités le plus gravement du monde, arrive précisément au résultat cherché par l'auteur. Son apologie à outrance de la grossièreté est la meilleure critique que l'on en puisse faire.

Par exemple, il dira au jeune homme : « Ne perds pas ton temps à te peigner; une certaine négligence sied à la jeunesse et pas une femme ne te reconnaîtra pour son maître, si elle s'aperçoit que tu soignes ta chevelure comme elle. Laisse tes cheveux tels qu'ils sont, tout entremêlés de plumes; c'est leur plus bel ornement et la preuve la plus certaine que tu ne couches pas sur la paille. — Se laver les mains et la figure est une vraie honte, et l'hygiène s'y oppose; on a vu des gens en mourir. Que les autres se lavent, si bon leur semble, tu n'en prendras pas d'humeur. »

A la jeune fille il recommande « de boire de grands coups de vin; — de se décolleter hardiment, car on aime les belles choses que l'on voit, et personne ne se soucie de celles qu'il ignore et qui restent cachées; — de chercher ses puces, s'il le faut, devant tout le monde; entre les femmes et les puces, la guerre est à l'état permanent; il faut poursuivre l'ennemi dans sa retraite, séance tenante, l'en extraire et l'écraser sans pitié. »

Dans la rue, Grobianus doit « marcher les yeux égarés, de l'air d'un jeune taureau échappé; — bousculer les passans; éternuer et tousser dans la figure des gens, pour les rafraîchir en été; — ne saluer personne; le chapeau doit être rivé sur la tête, comme une tiare. » Grobiana « regardera partout, de manière à voir ce qui se passe devant et derrière; elle mangera des pommes en marchant, s'arrêtera devant les bateleurs, et découvrira la jambe aussi haut que possible. »

Quant à la toilette, il faut « taillader à fond le pourpoint, les souliers et les chausses; c'est la mode et cela vous donne un air

militaire et grand seigneur. La moustache sera longue et pendante, chose très utile à plusieurs points de vue : si quelque ordure est tombée dans le verre sans qu'on s'en aperçoive, les poils et la barbe l'arrêteront au passage et l'empêcheront de pénétrer plus avant; en outre, la moustache servira de filtre pour clarifier le vin qui coulera plus pur dans le gosier. » La jeune fille portera « des chaussures crottées, c'est la marque d'une fille laborieuse. Elle plantera sa coiffure de fleurs sur le nez; pour quel motif? innocente que tu es, ces fleurs parfumeront délicieusement tes narines, au lieu de s'évaporer dans l'air... »

Mais l'heure est venue de se mettre à table; grosse affaire pour nos bons aïeux, surtout pour les Allemands, mangeurs et buveurs déterminés. Dedekind est leur compatriote, il les connaît par le menu et n'avance aucun fait, — il a soin de le déclarer dans sa préface, — dont il n'ait été témoin. Son répertoire de préceptes ne laisse rien à désirer; j'en traduis quelques-uns au hasard, sauf à résumer les commentaires qui sont interminables.

« Choisir toujours la meilleure place; pourquoi la céder à un autre? Ne sommes-nous pas tous sortis du même limon, ombre et poussière les uns comme les autres? — Si l'on arrive en retard, il faut expulser un des convives de son poste; s'il hésite, l'arracher de force en le prenant par le cou; Caton lui-même ordonne de céder au plus fort; — lâcher la ceinture pour que le ventre se répande à l'aise, sans cependant débrider tout à la fois; on s'y prendra graduellement pendant le repas. — Plonger les deux mains dans les écuelles; nettoyer son assiette avec la nappe; — retirer son soulier pour repasser son couteau; à ceux qui s'étonnent, répondre que c'est votre habitude. — Si l'on tarde à servir, inventer des passe-temps ingénieux, par exemple, couvrir d'arabesques à la pointe du couteau les plats d'argent ciselés, piquer la nappe à coups redoublés, frapper bruyamment le réchaud avec son couteau; ce procédé a deux avantages : d'abord les oreilles délicates sont charmées d'une musique imprévue; ensuite le cuisinier et le maître de maison seront prévenus et se corrigeront à l'avenir. — Casser les noix avec le poing, d'un seul coup; la table tremble, la vaisselle saute en l'air, les verres se brisent, les bouteilles se renversent, et chacun est émerveillé de tant de puissance... — Avoir soin de déposer toujours les écales dans l'assiette du voisin. »

Le dîner terminé, voici le moment de montrer son caractère aimable et facétieux. Grobianus « se mêle à tous les groupes, intervient à tort et à travers, parle haut, critique, tranche sur les questions, ne cède à personne; *grandia de minimis movet certamina*

rebus, un rien lui suffit pour chercher une grosse querelle, » une querelle d'Allemand, c'est de tradition. « Il dérange tout le monde, lance l'écume de son verre dans le nez du voisin, lui souffle son vin à la figure. Que l'on se fâche, qu'on le contredise seulement, il prend sa grosse voix, sa voix de Stentor, vomit des menaces épouvantables et met flamberge au vent. » Pour être vieille de trois siècles, la caricature ne manque pas d'actualité.

Au demeurant, notre homme « casse les verres et les pots, défonce les vitres, — c'est un moyen d'inscrire ses armes sur les vitraux, comme fait la noblesse ; — il danse sur les chaises, les brise et s'empare des morceaux pour mettre le poêle en pièces. Dans la rue, il accoste les femmes, insulte les passans, les provoque l'épée à la main, lance des pierres dans les fenêtres, empêche les gens de dormir, et rosse sa femme en rentrant. »

Ainsi va Grobianus, triomphant et sans gêne, de la première à la dernière page. Chemin faisant, il formule quelques maximes judicieuses : « Ne cède à aucun, méprise tout le monde et n'aie cure de personne. Fais ce que tu veux et dis ce qui te plaît ; si l'on te blâme, ta conscience t'approuve et ses éloges te suffisent. Ne te soucie pas de plaire aux autres ; personne ne peut plaire à tout le monde, dès lors à quoi bon essayer? » C'est un cours complet de morale indépendante.

Le chapitre *De moribus puellarum* n'est pas moins riche en conseils pratiques, mais difficiles à faire passer dans notre langue. J'en dirai autant des articles *De ructu, vomitu, crepitu, screatu et aliis elegantiis ;* je les recommande à nos romanciers : ils y trouveront certains tableaux faisandés, d'une belle couleur, et des documens humains à combler de joie le naturaliste le plus difficile.

Dedekind méritait qu'on le tirât de l'oubli ; c'est un précurseur.

EDMOND BONNAFFÉ.

LA

NAVIGATION AÉRIENNE

Un savant des plus autorisés a exposé ici même (1) où en était, il y a quelques années, ce qu'on appelle la conquête de l'air. Il a rappelé les efforts persévérans, mais trop souvent mal dirigés, de tous ceux qui ont été à la recherche de cette nouvelle Toison d'or. Il nous a retracé les enthousiasmes de la première heure, à la suite de l'apparition de la première montgolfière, les essais infructueux souvent suivis de catastrophes dont la ruine des inventeurs était la plus ordinaire ; puis les déceptions, la lassitude après l'engouement, l'indifférence enfin, la morne indifférence, pire que l'hostilité, plus humiliante que la contradiction. N'étaient quelques tentatives mieux conçues, le judicieux écrivain se serait montré disposé à répéter le mot de Franklin et à dire encore de l'aérostation, un siècle cependant après la merveilleuse ascension d'Annonay : « C'est l'enfant qui vient de naître. »

En est-il encore de même? L'enfant est-il toujours dans les langes? Ou plutôt n'a-t-il pas grandi? N'a-t-il pas appris à se connaître? Ne saura-t-il pas bientôt se diriger, et, amoureux d'espace, de liberté, de grand air et d'idéal, ne sent-il pas lui pousser

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er janvier 1885, *les Ballons*, par J. Jamin.

des ailes? C'est ce que je voudrais, si le lecteur le veut bien souffrir, examiner dans ces quelques pages.

I.

Le ballon, gonflé d'un gaz plus léger que l'air, déplace de celui-ci un volume dont le poids est supérieur au sien. La différence entre ces deux poids constitue sa force ascensionnelle. Par l'effet de cette différence, il éprouve une poussée de bas en haut, analogue à celle qui renvoie flotter à la surface une boule de liège immergée dans l'eau. Il est, à ce propos, assez remarquable qu'il ait fallu attendre vingt-deux siècles, et trouver dans une vallée de l'Ardèche un manufacturier doué de l'esprit d'observation, pour qu'on vît faire au fluide aérien application du principe d'Archimède.

L'aérostat s'élève donc : il monte et ne s'arrête que là où il rencontre une couche d'air assez dilaté pour que le volume déplacé n'ait plus qu'un poids exactement égal au sien. Jusqu'où peut-il aller ainsi? Peut-on fixer une limite à la hardiesse de ses ambitions? *Quo non ascendam* ne peut-il pas être sa devise? N'est-ce pas lui, par exemple, qui, plus entreprenant en son vol que le condor des Andes, ira chercher dans les hauteurs inconnues, au-delà, bien au-delà

De ces pics désolés que la tempête assiège,

le secret de la cause encore ignorée qui retient l'atmosphère autour de notre globe. Pourquoi toujours plus raréfiée et plus légère à mesure qu'elle s'éloigne de la surface terrestre, ne va-t-elle pas, subtile et impondérable, se perdre progressivement dans l'infini des solitudes interplanétaires? Le ballon, quelque jour, ne nous le dira-t-il pas? Non; de si hautes prétentions ne lui sont pas permises. Les aérostats ordinaires, comme ceux dont la marche tranquille amuse le regard de la foule les jours de fête, faits comme ils le sont généralement d'une étoffe peu résistante, ne pourraient pas dépasser la hauteur du Mont-Blanc sans courir de gros risques. Et l'on estime que l'atmosphère a une épaisseur de peut-être 200 kilomètres.

Cependant, on a voulu que ce léger sphéroïde, qu'on avait renoncé à diriger, ne fût pas seulement une sorte d'amusement, complément obligé du programme officiel des réjouissances publiques. Prenant pour sa construction les précautions qu'inspirait

le souci de leur sécurité, on l'a chargé de transporter dans les hautes régions de l'atmosphère les physiciens désireux d'y recueillir d'utiles informations. Les ascensions de Glaisher, de Robertson, de Gay-Lussac, de Barral et de Bixio, à des hauteurs supérieures à 7,000 mètres, ont vivement frappé l'attention des contemporains et facilité l'étude des problèmes délicats relatifs à la distribution de l'électricité atmosphérique, à la variation de l'intensité magnétique et à la composition du gaz complexe que nous respirons.

La téméraire ascension du *Zénith* à 8,600 mètres de hauteur, exécutée le 24 mars 1875, coûta la vie à Sivel et à Crocé-Spinelli. Ce funèbre événement marqua la limite supérieure que son organisation physiologique semble interdire à l'homme de jamais dépasser.

Cependant l'humaine curiosité n'est pas satisfaite. L'insatiable science veut connaître ces solitudes dépeuplées dont l'accès est défendu à tout ce qui a vie. Les conditions physiques des hautes régions de l'atmosphère sont encore inconnues, et il est permis de penser que les phénomènes ne s'y passent pas tous conformément aux lois qui régissent le milieu dans lequel nous vivons. Comment varient, avec l'altitude, la pression atmosphérique, et la température, et le magnétisme, et l'état électrique? La composition chimique reste-t-elle constante? La vapeur d'eau, l'acide carbonique, ne disparaissent-ils pas à partir d'un certain endroit? Quelle est dans ces couches dilatées, situées au-delà de l'écran protecteur des nuages, la puissance de la radiation solaire? Et ces terrifians météores, la grêle, la neige, la foudre, comment se forment-ils? N'est-ce pas en s'élevant qu'on pourra pénétrer les lois qui régissent l'ouragan et la tempête? N'est-ce pas là-haut, en cette mystérieuse immensité, que se trouvent peut-être les outres formidables d'Éole?

L'homme ne peut y atteindre. Il y enverra, exacts serviteurs, des instrumens chargés d'observer pour lui, de tenir registre des phénomènes, et d'en faire au retour le fidèle rapport. Une modeste et patriotique association (1), stimulée par la verve toujours jeune de son président, un des vétérans de la science aéronautique, s'occupe, avec un zèle digne d'encouragement, à pratiquer de temps à autre, au moyen de ballons non montés, munis d'appareils enregistreurs, ces sortes de sondages à longue portée dans les profondeurs de l'atmosphère. Elle a déjà recueilli ainsi plus d'une donnée intéressante pour la science.

Son ballon l'*Aérophile* a rencontré cette année, à 10,000 mètres

(1) L'Aérophile, présidée par M. Wilfrid de Fonvielle.

d'altitude, une température de 50 degrés au-dessous de zéro. Et cependant, la radiation solaire y était tellement intense que la légère nacelle, faite d'un blanc osier, redescendit brunie et basanée : elle avait eu un coup de soleil.

Mais, même dans ce cas, où la préoccupation de l'existence de l'aéronaute n'existe plus, on ne peut pas aisément construire un ballon pouvant s'élever indéfiniment. La nature des choses impose des limites à la curiosité scientifique. Un ballon de faibles dimensions, une centaine de mètres cubes par exemple, pourra, dans des conditions ordinaires, atteindre l'altitude de 12,000 mètres. L'Académie des Sciences a entendu, il y a peu de temps (1), le commandant Renard, dont le nom reviendra tout à l'heure plus d'une fois dans ce récit, exposer la façon dont doit être construit un ballon susceptible de s'élever à 20 kilomètres. La chose n'est pas aisée. Plus on s'élève, moindre est la densité de l'air, et moindre par conséquent la force ascensionnelle du ballon. Pour s'élever encore, il lui faudrait des dimensions croissant jusqu'à l'exagération. Un volume de trois millions de mètres cubes suffirait à peine à atteindre la hauteur de 50 kilomètres. Ce ne serait encore que le quart de la route. Autant dire que l'observation directe de ces déserts aériens, frontières de notre planète, nous est définitivement interdite.

S'il ne peut pas monter toujours, le ballon va-t-il donc rester indéfiniment, prisonnier résigné, au sein de la couche aérienne où son poids se trouve équilibré ? Non, certes, il reviendra, ce messager des airs, apporter ici-bas des nouvelles d'en haut. L'équilibre rencontré n'a qu'une courte durée. L'étoffe dont est fait le globe aérien ne s'oppose qu'incomplètement, quelque soin qu'on prenne, à la transfusion des fluides, et on n'est pas encore parvenu, quoiqu'on y songe, à la remplacer par une enveloppe métallique imperméable, cuivre ou aluminium, composée de feuilles suffisamment minces et soigneusement soudées entre elles. A travers le tissu, l'air pénètre à l'intérieur tandis que s'échappe le gaz léger. Tout l'appareil s'alourdit. A ce premier effet s'ajoutent ceux de la rosée, de la pluie, de la neige ou du givre qui souvent viennent surcharger la vaste superficie du ballon. Et c'est ainsi qu'il redescend vers la terre d'où il était parti. Quelques kilogrammes de trop, il prend une accélération qui rend souvent dangereux, quand il porte des voyageurs, l'instant critique de l'atterrissage. Plus d'une ascension s'est terminée par de graves accidens.

Mais s'élever n'est pas le seul service qu'on veuille recevoir du

(1) Académie des Sciences. — Séance du 5 décembre 1892.

ballon. — Des explorateurs, émules peut-être de Binger et de Monteil, à l'heure même où l'apparition du *Dirigeable* semble consommer la disgrâce du sphéroïde primitif, veulent cependant faire concourir à leurs desseins ce serviteur dédaigné. Il ne lui faut, après tout, ni machine, ni combustible. Il sera le voilier de cette flotte aérienne dont son superbe rival va devenir le steamer. Au lieu de lutter, comme lui, contre les vents, il leur obéira. Mais il saura choisir son maître. L'étude des courans atmosphériques a donné à deux ingénieurs dont l'audace égale le talent une espérance, bientôt transformée en conviction, croyons-nous, par l'enthousiasme et l'amour d'un certain extraordinaire. Ils trouveront, assurent-ils, pour les porter d'un bord à l'autre des continens, par-dessus plaines, monts et vallées, des vents d'allure régulière, sorte d'alizés terrestres, soufflant à époques fixes, d'Orient en Occident. — Portés par un ballon armé et équipé pour de véritables voyages au long cours, ils se veulent confier à ces fleuves aériens dont ils auront été les premiers hydrographes. En quarante jours, ils auront traversé le continent noir et contemplé de haut ces sommets inaccessibles que Stanley ne voulut point gravir. Il leur faudra moins de temps pour franchir les Andes et de l'Atlantique arriver au Pacifique. Surprendre les richesses qui se cachent peut-être encore dans les déserts inhospitaliers de l'aurifère Australie ne sera pour eux qu'une affaire de quelques jours :

> Ils vont : l'Afrique plonge au gouffre flagellé,
> Puis l'Asie,.. un désert... Le Liban ceint de brume.
> Et voici qu'apparaît, toute blanche d'écume,
> La mer mystérieuse où vint sombrer Hellé.

L'entreprise n'est pas sans difficulté et offre plus d'un hasard. Mais ceux qui l'ont conçue sont gens de ressources. Ils croient avoir tout prévu. L'enveloppe de leur aérostat, faite d'une octuple baudruche, ne laissera se perdre en un jour que quelques grammes du gaz le plus subtil. Un long cordage en acier, ce que leurs confrères anglais appellent un *guide-rope*, et que, de la nacelle, on allonge ou l'on rentre à volonté, règlera en traînant sur le sol les oscillations verticales du sphéroïde, permettra d'économiser le lest. Les aéronautes pourront jeter l'ancre, mouiller quand le vent leur sera contraire, appareiller de nouveau aussitôt qu'il redeviendra favorable. Ils comptent faire quelques relâches et renouveler leurs provisions en troquant du haut de leur nacelle avec les sujets de quelque Behanzin,

Qui, voyant ces mortels voyager dans les cieux,
S'étonne, les admire et les prend pour des dieux.

Peut-être, nouveaux Pizarres, profiteront-ils du prestige dont ils seront à coup sûr entourés, pour conclure, du sein des nues, quelques traités qui feront rentrer des peuples nouveaux dans ce que le quai d'Orsay appelle notre sphère d'influence.

La possibilité d'une telle tentative soulève peut-être quelques objections. Mais à quoi bon? Les promoteurs n'ont-ils pas l'encourageant exemple du *Victoria*, dont Jules Verne nous conte la palpitante odyssée (1). Et puis, la triste désillusion vient toujours assez tôt. Laissons les âmes généreuses et les esprits entreprenans savourer, avant l'échec, les joies non déflorées que leur donne l'espérance (2).

Heureux qui voit de loin, dans l'arène infinie,
Courir son rêve devant soi.

II.

L'invention de Montgolfier, en dépit des utiles perfectionnemens que presque aussitôt après y apporta le physicien Charles, parut bien vite, à l'insatiable curiosité du public, un résultat insuffisant. Cet aérostat, *ludibrium ventis*, jouet des vents capricieux qui, au hasard de leur souffle incertain, le promenaient à travers les plaines éthérées, il fallait pouvoir le diriger, franchir avec lui les océans et les montagnes, et, libre comme l'oiseau, défier avec lui toutes les frontières. Dans l'enthousiasme de la première heure, on lui en demandait beaucoup plus qu'on n'en a encore pu obtenir. Rien ne paraissait impossible aux imaginations surexcitées. Ce fut l'imagination, en effet, beaucoup plus que la raison éclairée par la science, qui présida aux premières tentatives de direction des ballons. Il serait sans intérêt de les énumérer ici. Tenons-nous-en à celles qui marquent un progrès vers la réalisation de l'idée.

La première en date qui mérite d'être mentionnée est due à Meusnier, ingénieur militaire, général du génie à trente-cinq ans, à une époque où la loi des cadres n'avait pas encore réglé la monotone allure de l'avancement. Il mourut en 1793 en défendant héroïquement la place de Mayence contre les Prussiens et les Autri-

(1) Voyez *Cinq semaines en ballon*, par Jules Verne.

(2) Voyez *Revue maritime et coloniale* (mai 1892 et numéros suivans). — *Voyages aériens au long cours*, par MM. Leo Dex et Maurice Dibos.

chiens coalisés. Parlant de lui, le grand Monge, qui ne passait pas pour un donneur d'éloges, disait : — « C'est l'intelligence la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée. » — Le premier, probablement, Meusnier abandonna la forme sphérique, qui est, en effet, un obstacle presque insurmontable à la direction de l'appareil. Son ballon, — qui, d'ailleurs, est toujours resté à l'état de projet, — devait avoir une forme ellipsoïdale et cuber 200,000 mètres. La propulsion devait lui être donnée au moyen d'ailes ajustées sur un axe horizontal auquel un mécanisme convenable, mû à bras d'hommes, imprimait un mouvement de rotation. En réalité, ce n'était autre chose que l'hélice qui devait être inventée plus tard par ce malheureux Frédéric Sauvage, mort fou et ruiné en 1855, l'un des plus tristes exemples des infortunes auxquelles conduit trop souvent l'esprit d'invention quand il n'a pas l'heureuse chance de s'emparer tout de suite de l'opinion publique. Pour être juste avec tout le monde, il conviendrait aussi de mentionner que des chercheurs laborieux ont cru reconnaître le tracé de l'hélice dans quelques croquis attribués à Léonard de Vinci. Si le fait est exact, il prouve, une fois de plus, qu'une longue gestation au sein de générations successives est souvent nécessaire pour préparer l'éclosion des inventions humaines.

Meusnier, d'ailleurs, avec les physiciens du siècle dernier, — la spécialité des météorologistes n'existait pas encore, — estimait que les courans aériens, comme ceux de certaines parties de l'Océan, — se superposaient, ayant chacun une direction différente. Il suffisait donc de pouvoir pénétrer dans tous ces courans successifs jusqu'à ce qu'on rencontrât celui ayant la direction désirée. Pour produire aisément les mouvemens de montée et de descente qu'imposait cette recherche, l'ingénieux officier imagina de loger à l'intérieur du ballon lui-même un ballonnet plus petit, sorte de vessie natatoire, dans laquelle, au moyen d'une petite pompe, l'aéronaute pouvait, à volonté, comprimer ou raréfier de l'air atmosphérique. C'était, par le fait, acquérir la faculté de faire varier la force ascensionnelle de l'appareil sans toucher au lest. C'était aussi pouvoir assurer la permanence de son volume, maintenir la tension de l'enveloppe malgré les pertes de gaz. Cette dernière conséquence, qui n'a sans doute pas frappé Meusnier, est celle qui, aux yeux des aéronautes d'aujourd'hui, constitue le principal mérite du ballonnet à air.

Il en fut de ce projet comme de tant d'autres. Dédaigné par le gouvernement d'alors, qui, il faut le reconnaître, avait ses préoccupations, le mémoire de Meusnier s'ensevelit, ignoré et poudreux, dans les archives de l'École d'artillerie de Metz.

La première tentative rationnelle qu'on ait à citer dans l'histoire de la direction des ballons est celle de Giffard, en 1852, soixante-neuf ans après le siège de Mayence. Ce n'était plus un ellipsoïde comme celui de Meusnier, mais un fuseau composé de deux parties, symétriques par rapport au plan médian vertical, et s'allongeant en pointes aiguës. La longueur totale était de 44 mètres. Du filet qui recouvrait toute la partie supérieure, descendaient ces cordages minces et solides que les aéronautes de profession appellent des *suspentes*, soutenant une quille en bois léger, longue de 20 mètres, au-dessous de laquelle pendait la nacelle. Cette disposition heureuse donnait à l'ensemble une rigidité fort utile pour atténuer, au moins en partie, les oscillations anormales, l'espèce de tangage, qui devait résulter des positions respectives du moteur et du principal centre de résistance. Un gouvernail, formé d'une toile mince tendue sur un cadre, était accroché à l'une des suspentes de l'arrière, et pouvait être manié de l'intérieur de la nacelle où se trouvait également la corde commandant la soupape située au sommet du ballon. Car Giffard n'avait pas eu l'idée du ballonnet à air. Pour monter, il devait jeter du lest; pour descendre, laisser s'échapper une partie du gaz. Par raison d'économie, ce ballon fut gonflé avec du gaz d'éclairage, lequel est beaucoup moins léger que l'hydrogène pur. La force ascensionnelle était diminuée d'autant. Mais, en 1852, Giffard n'était pas encore millionnaire, et l'hydrogène pur coûte beaucoup plus cher que le gaz d'éclairage.

L'intérêt principal résidait dans le moteur. L'inventeur y avait réalisé de nombreux progrès qui sont restés acquis à l'industrie. C'était une machine à vapeur de la force de 3 chevaux-vapeur, et cependant elle ne pesait que 150 kilogrammes. Elle actionnait, à raison de 110 tours par minute, une hélice à trois branches de $3^{m},40$ de diamètre. Il fallait une certaine dose de hardiesse pour s'en aller dans les airs, avec un appareil à feu, suspendu à quelques mètres au-dessous d'un ballon contenant 2,500 mètres d'un gaz facilement inflammable. C'était risquer peut-être la même aventure que celle qui coûta la vie à Pilâtre des Rosiers. Les amis de Giffard s'en inquiétaient. Mais il était de ceux dont le cœur est cuirassé de chêne et de triple airain. Il se contenta d'enfermer le foyer dans une enveloppe spéciale et de faire déboucher la cheminée au-dessous de la nacelle. Le tirage s'y produisait, comme sur les locomotives, au moyen de la vapeur, qui, sa besogne faite, s'échappe du cylindre. L'ascension eut le succès qu'en attendait l'intrépide inventeur. Il ne chercha pas à lutter directement contre le vent : « La force de la machine ne me l'eût pas permis, a-t-il

dit lui-même; cela était prévu d'avance et démontré par le calcul. Mais j'ai opéré avec le plus grand succès diverses manœuvres de mouvement circulaire et de déviation latérale. »

Encouragé par ce commencement, Giffard renouvela l'expérience. L'aérostat dont il se servit dans cette seconde ascension était de moindre capacité, mais plus allongé que le premier, toujours d'ailleurs en forme de fuseau symétrique. Il supprima la quille, ce qui était fâcheux au point de vue de la stabilité, déjà diminuée du fait de l'allongement. Une mauvaise chance fit, en outre, rencontrer à l'aéronaute dans les hautes régions de l'atmosphère un vent fort violent que rien, comme cela arrive souvent, ne faisait prévoir en bas. Il fallut redescendre. Comme la nacelle touchait terre, le ballon, subitement allégé, se redressa tout d'un coup et s'échappa du filet. C'était en 1855.

D'autres préoccupations occupèrent pour un temps l'esprit de l'inventeur.

Giffard fut, dans l'acception ordinaire de la locution, un fils de ses œuvres. Il ne sortait d'aucune école. Ce qu'il sut, il voulut le savoir, et l'apprit seul. On a dit de lui qu'il était réservé, solitaire, taciturne et même misanthrope. C'était plutôt un esprit méditatif et recueilli, ayant besoin de calme et de silence, et redoutant de perdre son temps en propos qui ne servaient pas sa pensée. Lorsqu'il fut devenu riche, — car, exception digne d'être notée, Giffard ne fut pas un de ces inventeurs que la fortune délaisse, — sa main comme son cœur s'ouvrirent largement. En annonçant sa mort à l'Académie des Sciences, J.-B. Dumas ajoutait : « ... Le noble usage qu'il faisait de sa fortune pour les autres, le peu de jouissance qu'il en réclamait pour lui-même, assurent à sa mémoire le souvenir reconnaissant de tous ceux dont il avait entendu les plaintes et soulagé les souffrances. »

Ce ne sont pas cependant les ballons qui ont enrichi Giffard. La fortune lui vint principalement de son injecteur, merveilleux instrument avec lequel, devançant toute théorie, l'inventeur remplaçait l'appareil encombrant et quelquefois capricieux des pompes d'alimentation des générateurs de vapeur. La chaudière elle-même pourvoirait désormais à ses besoins, sans qu'il y ait à mettre en mouvement aucun organe mécanique ; un jet de sa propre vapeur irait, actif pourvoyeur, chercher l'eau nécessaire, l'entraînerait avec lui, et, malgré la différence des pressions, la ferait pénétrer dans la chaudière. Cet effet singulier causa une vive surprise. Ce ne fut que plus tard, quand la théorie mécanique de la chaleur fut constituée, qu'on parvint à l'expliquer. Mais le fait n'en était pas

moins constant. L'injecteur, dès son apparition, fonctionna avec succès. Savans et ingénieurs se rendirent à l'évidence. Clément Sauvage, qui fut, parmi les illustres fondateurs de nos chemins de fer, l'un des esprits les plus pénétrans et les plus justes, l'appliqua le premier sur une locomotive du chemin de fer de l'Est. Peu après, Dupuy de Lôme en munissait les chaudières de la nouvelle flotte.

Ces exemples, venus de haut, furent rapidement suivis. Aujourd'hui l'injecteur Giffard se trouve sur toutes les locomotives et tous les steamers, et sur presque toutes les autres machines à vapeur du monde. En 1859, un an à peine après la prise de son brevet, l'Académie des Sciences décernait à Giffard son grand prix de mécanique. La fortune arriva avec l'honneur. Rapidement enrichi, l'heureux inventeur revint à l'aérostation, qui avait été la première maîtresse de son ardent génie.

Les ballons captifs qu'il installa aux Expositions de 1867 et de 1878 eurent un succès qu'on se rappelle encore. Mais ce n'étaient là que des intermèdes, des sortes de temps d'arrêt dans la marche de sa pensée, toujours obsédée du problème de la direction du navire aérien. Ses recherches semblent avoir abouti. Il avait préparé la construction d'un ballon de 50,000 mètres muni d'un moteur puissant, — avec deux chaudières. Dans le foyer de l'une on eût brûlé du charbon, à la manière ordinaire ; dans l'autre, — idée ingénieuse, — on eût, comme combustible, utilisé cette portion du gaz qu'à mesure qu'on s'élève la dilatation chasse du ballon. Tout était prêt, quand la perte de la vue contraignit Giffard au repos. Le désespoir s'empara de cette âme, qui ne pouvait vivre que dans l'activité. Il voulut mourir. Ses amis reçurent de lui la suprême confidence qu'il emportait, — ou du moins croyait emporter avec lui, le secret longtemps cherché. Ce secret, — on l'a dit, — il ne voulait pas qu'il lui survécût. « Il avait cru voir les airs ensanglantés par la guerre, comme déjà les flots et les plaines, et rempli d'horreur, il s'était tu (1). »

Cette guerre, dont la pensée soulevait l'émotion dans le cœur de Giffard, elle vint cependant. On sait les services que l'aérostation rendit à Paris assiégé. Soixante-quatre fois pendant la longue durée de ce siège inoubliable, les ballons, s'élevant au-dessus des lignes prussiennes, allèrent porter en province des nouvelles de

(1) M. de Comberousse, discours prononcé aux obsèques de Giffard au nom de la Société des ingénieurs civils de France et de la Société d'encouragement.

la capitale. Les voyant passer au-dessus de sa tête, hors de la portée de ses projectiles, celui qui allait être empereur d'Allemagne déclarait, avec un peu d'ironie dans le sourire, ces pauvres Parisiens vraiment fort ingénieux à sortir de l'étreinte. Sortir, oui: la chose fut possible, et encore au prix de quels hasards, ceux de cette époque néfaste s'en souviennent toujours. Plusieurs y perdirent la vie (1). Mais rentrer dans Paris assiégé, on ne le crut pas possible, nul aéronaute ne l'entreprit.

C'est qu'en effet les ballons des assiégés, comme tous ceux lancés depuis Montgolfier et Charles, étaient impuissans à diriger leur marche, à choisir leur point d'arrivée. Jouets de l'air, ils allaient où les portait le souffle incertain des vents. Partis de Paris avec l'espoir d'atterrir aux environs de Tours ou de Bordeaux, ils allaient quelquefois, sans pouvoir s'en défendre, tomber en Belgique ou bien même en Norvège, quand ils ne se perdaient pas dans l'immensité silencieuse de l'Océan.

C'est à ce moment que l'éminent ingénieur qui s'était illustré par la création des premiers navires cuirassés, et qui portait en lui, au plus haut degré, l'âme ardente de l'inventeur, voulut tenter de rétablir, par la voie des airs, les communications de la France avec sa capitale assiégée. Dans une de ces séances mémorables de l'Académie des Sciences que le bruit du canon ne parvenait pas à troubler, il s'offrit à construire un ballon dirigeable, dont il indiqua aussitôt les premières données. Plus renflé que celui de Giffard, le ballon de Dupuy de Lôme avait encore la forme d'un fuseau symétrique, indiquée par l'expérience autant que par de raisonnables présomptions comme favorable à la marche et à la direction. On y retrouvait le ballonnet à air. La suspension de la nacelle assurait au système la rigidité nécessaire. Enfin, heureuse innovation, le filet dont les mailles et les nœuds constituaient une surface inégale et rugueuse, accroissant sensiblement la résistance, était remplacé par une housse d'étoffe gommée lisse et unie. En revanche, moins hardi que Giffard, Dupuy de Lôme n'avait pas cru possible de se munir d'un moteur à vapeur, et l'hélice était mue à bras d'hommes.

Quelque pressant que fût l'intérêt que présentait l'utilisation du nouvel appareil, quelque désir qu'on en eût, il ne put être fait à temps. C'est seulement au commencement de 1872 qu'on l'expé-

(1) La reconnaissance publique a transmis à la postérité les noms de ces humbles héros. On peut lire dans la salle des Pas-Perdus de la gare du Nord et dans celle du chemin de fer d'Orléans les plaques commémoratives où sont gravés les noms de Jean-Émile Lacaze et d'Alexandre Prince, qui, partis de Paris en ballon pendant le siège, succombèrent glorieusement dans leur mission.

rimenta sur le champ de courses de Vincennes. Ainsi qu'on s'y attendait, la stabilité fut parfaite : le mouvement de huit hommes agissant simultanément sur le treuil de l'hélice n'imprima aucune oscillation à la nacelle. Mais on constata, du même coup, l'insuffisance de cette force motrice. A peine put-on faire dévier le ballon de quelques degrés sur la direction du vent. Dupuy de Lôme était trop avisé pour ne pas s'en rendre compte, et il s'en expliqua lui-même quelque temps après. « Si l'on parvenait, écrivait-il, à se mettre bien à l'abri des dangers que présente une machine à feu portée par un ballon à hydrogène, on ferait facilement une machine de huit chevaux avec le poids des sept hommes dont on pourrait diminuer le chiffre de l'équipage... On obtiendrait ainsi un appareil capable de faire route par rapport à la terre dans toutes les directions qu'il faudrait qu'il suive. »

Mais l'heure des moteurs électriques était proche. Dix ans après l'expérience de Vincennes, MM. Tissandier, les patriotiques promoteurs de l'aérostation militaire de 1870, commandèrent l'hélice de leur appareil aérien, au moyen d'une machine dynamo du type Siemens, actionnée par une pile ingénieusement combinée pour donner un grand débit, tout en n'ayant qu'un faible poids.

Ils conservèrent au ballon sa forme de fuseau symétrique et la housse imaginée par Dupuy de Lôme, mais n'apportèrent peut-être pas une préoccupation suffisante à assurer la stabilité. Quoi qu'il en soit, dans le courant de 1883-1884, ils effectuèrent trois ascensions, et ils ont eu le droit de dire que chaque fois, pendant quelques minutes, ils donnèrent à l'appareil une direction déterminée. Ce résultat, si minime qu'il paraisse, était considérable. Giffard, Dupuy de Lôme, n'avaient pu obtenir, à aucun moment, cette direction effective du ballon. MM. Tissandier, encouragés, auraient voulu continuer, renouveler leurs expériences dans des conditions plus favorables. Ils songèrent à construire un nouvel aérostat qui aurait eu 3,000 mètres, et qui, gonflé d'hydrogène pur, aurait pu emporter près de 3,500 kilogrammes, c'est-à-dire un moteur de grande puissance. Il fallait pour cela 200,000 francs. Ils s'adressèrent au public ; on leur en offrit 4,000.

D'ailleurs, au même moment, les capitaines Renard et Krebs réalisaient leur belle expérience du 9 août 1884. Parti des ateliers militaires de Chalais-Meudon, par temps calme, le ballon *la France*, monté par ses deux inventeurs, évolua avec la plus grande docilité. « Dès que nous eûmes atteint la hauteur des plateaux boisés qui environnent le vallon de Chalais, a dit M. Renard, en rendant compte de cette expérience, nous mîmes l'hélice en mouvement et nous eûmes la satisfaction de voir le ballon obéir immédia-

tement et suivre facilement toutes les indications du gouvernail. Nous sentîmes que nous étions absolument maîtres de notre direction, et que nous pouvions parcourir l'atmosphère dans tous les sens aussi facilement qu'un canot à vapeur peut évoluer sur l'eau calme d'un lac. » Les aéronautes, arrivés au-dessus de Villacoublay, à trois quarts de lieue de Chalais, effectuèrent un changement de direction, vinrent passer tout près du Petit-Bicêtre, et de là regagnèrent leur point de départ. Ils atterrirent doucement à l'endroit exact d'où ils étaient partis vingt minutes auparavant. Ils avaient parcouru 7,600 mètres; ce qui correspond à une vitesse de vingt-trois kilomètres à l'heure. Cette première expérience n'était qu'un essai; son succès n'en eut pas moins un retentissement très légitime et très naturel. Six autres, exécutées sur de plus longs parcours et dans des conditions atmosphériques moins favorables, suivirent à d'assez courts intervalles. La dernière eut lieu le 23 septembre 1885. De Chalais, *la France* vint jusqu'au Point-du-Jour, par un assez fort vent d'est, qui lui était directement contraire. Les fortifications franchies, le virage eut lieu. La modestie des inventeurs les arrêta au seuil de la capitale où les attendaient les acclamations de la foule enthousiaste. Aidés par le vent, qui d'ennemi devenait un auxiliaire, ils regagnèrent Chalais en quelques minutes. Cinq fois sur sept, docile à la main qui le dirigeait, *la France* est revenue exactement à son point de départ. Le ballon dirigeable n'est donc plus une utopie, et on peut prévoir le moment prochain où la conquête de l'air sera réalisée :

> Nil mortalibus arduum est;
> Cœlum ipsum petimus...

Comment ce résultat si considérable a-t-il été obtenu? L'honneur en revient en grande partie au moteur, à la fois léger et puissant, imaginé par M. Renard. Doué d'une force de neuf chevaux-vapeur, il ne pesait que 100 kilogrammes. De savantes recherches avaient en outre permis de quintupler, sous le même poids, l'énergie de la pile. Mais la légèreté, — c'est là le point faible, — était acquise aux dépens de la durée. Les approvisionnemens qu'il était possible d'emporter sans surcharger le ballon ne permettaient pas de faire fonctionner la pile pendant plus d'une heure et demie. La housse, soigneusement fabriquée, était plus légère encore, toutes proportions gardées, que celle de Dupuy de Lôme. Elle ne présentait aucune saillie de nature à créer une résistance, et dans le même dessein, les parois de la nacelle étaient

faits d'une toile lisse fortement tendue. Presque aussi longue que le ballon, qui avait 50 mètres de pointe en pointe, cette nacelle remplissait à peu près l'office de la quille si ingénieuse du premier ballon Giffard, et contribuait ainsi puissamment à la stabilité. Le ballon lui-même cubait 1,860 mètres; il était, bien entendu, muni du ballonnet à air, devenu un organe indispensable. Quant à sa forme, elle s'écartait des précédens suivis jusqu'alors. Ce n'était ni l'ellipsoïde de Meusnier, ni les fuseaux plus ou moins allongés, mais toujours symétriques, de Giffard, Dupuy de Lôme ou Tissandier. Renflé, à peu de distance de la pointe avant et allant en s'amincissant vers l'arrière, le ballon de MM. Renard et Krebs, — que les visiteurs de l'Exposition de 1889 se rappellent certainement, — avait assez bien l'aspect d'un gigantesque cigare de Manille.

Les inventeurs, qui paraissent être, comme l'était Giffard, de la tribu des silencieux, n'ont pas fait connaître les motifs qui les ont poussés à adopter cette forme quelque peu imprévue. Elle est l'objet d'ardentes discussions parmi ceux qui, par goût ou par profession, étudient ou pratiquent l'aéronautique. — Elle augmente la résistance, disent les uns. — Elle accroît la stabilité, répondent les autres. — Voyez la proue tranchante des navires, reprennent les premiers. — Et la tête du poisson, exclament les seconds, avez-vous jamais considéré où elle est placée? — Voire, réplique-t-on de l'autre côté : votre prémisse n'est pas complète. La tête est grosse, il est vrai; mais la queue frétille, ce qui change bien les choses. En est-il de même de votre ballon? Puis, invoquant certaines hypothèses qui, nouvelles venues dans la science, ont encore besoin de vérification, on affirme que le Fabricateur Souverain se préoccupe plus de varier le nombre des espèces que d'en assurer la perfection. — Des argumens du même ordre sont produits par les tenans du gros bout. — Et gros-boutiens et petits-boutiens ne sont pas ici plus près de s'entendre qu'ils ne l'étaient aux merveilleux empires de Lilliput et de Blefuscu.

La vérité ici, comme en presque tout ce qui touche à la navigation aérienne, c'est que, faute d'expérimentations suffisantes, la science ne peut jusqu'ici fournir d'indications précises. Le fait qui aurait, dit-on, déterminé les gros-boutiens est connu sous le nom d'expérience des petits solides. Elle n'est rien moins que concluante. Ce n'est pas en projetant dans l'eau des figures géométriques en ébonite, mesurant quelques décimètres à peine, qu'on pourra déduire de l'allure qu'elles prendront, celle qu'aurait dans l'atmosphère un ballon de forme semblable, mais deux ou trois cents fois plus gros. Il semble donc que les petits-boutiens soient recevables à demander une autre expérience dans laquelle le ballon de Chalais

marcherait le bout effilé en avant. — Toutes choses égales d'ailleurs, on doublerait presque la vitesse, affirment-ils. — En aucune façon, répondent les autres. On n'irait pas plus vite, mais la stabilité de l'appareil serait gravement compromise. On verrait l'aérostat, protestant à sa façon contre ce changement de posture, rendre à chacun son rôle, et, par ce qu'on appelle dans les manèges un tête-à-queue, remettre le gros bout en avant. — On en est là. L'expérience seule peut faire voir qui des deux a raison.

Que d'autres questions, outre celles de la forme du ballon, restent encore à résoudre pour diminuer la résistance d'une part, et de l'autre augmenter non-seulement la puissance, mais encore la durée possible du fonctionnement! La forme de l'hélice, sa position à l'avant ou à l'arrière, la distance qui sépare son axe de celui suivant lequel s'exerce la résistance, le moteur, enfin qu'il faut non-seulement puissant et léger, mais encore approvisionné pour une marche d'une journée peut-être, tels sont quelques-uns des points encore fort obscurs qu'il faudrait élucider. C'est avec le *dirigeable* lui-même qu'on y arrivera, sans doute, le plus sûrement.

On sera d'ailleurs bientôt en possession de faits nouveaux. De tous côtés, en Amérique principalement, surgissent de nouveaux projets de *dirigeables*. La plupart, il est vrai, ne repassent jamais le seuil de l'office des brevets, dont les cartons, berceaux imposteurs, deviennent autant de tombeaux. Chez quelques-uns de ces projets d'outre-mer, apparaissent cependant des indications qui pourraient être utilement recueillies. Tels sont les ballons conjugués et avec eux la tendance à placer l'axe de l'hélice, — sinon en coïncidence complète avec l'axe de la résistance, — tout au moins en parallélisme dans un même plan horizontal, ce qui est, en effet, tout à fait rationnel.

Mais ce ne sont là que des projets. Ce qui nous donne un espoir plus certain, c'est que le savant et laborieux directeur de Chalais n'est pas resté inactif depuis huit ans. Les rares initiés qui savent ce qui se passe chez lui nous parlent de la prochaine ascension d'un nouveau « dirigeable. » Il sera, dit-on, d'un volume double de celui de 1885 ; la dynamo et la pile, si excellentes cependant, mais d'un fonctionnement de trop courte durée, seront remplacées par un moteur à pétrole ou plutôt à gazoline, inventé tout exprès. Bien que pesant par cheval-vapeur une fois et demie moins que celle de *la France*, cette nouvelle machine sera capable d'actionner pendant une dizaine d'heures une hélice de 9 mètres de diamètre, laquelle, tournant à raison de deux cents tours à la minute, imprimera à l'appareil la vitesse, fort satisfaisante, de 40 kilomètres à l'heure. Nous avons encore des trains de voyageurs qui, tout compté, ne vont pas

plus vite. Or d'après les tables des météorologistes, il y a soixante-dix chances sur cent de rencontrer un vent d'une vitesse inférieure. Trois fois sur quatre, à peu près, le nouveau « dirigeable » pourra donc réaliser l'engagement qu'implique ce qualificatif, et s'avancer, avec certitude d'y atteindre, vers un but déterminé. Sa vitesse seule subira l'influence du vent, suivant que celui-ci sera plus ou moins violent, et plus ou moins directement opposé à la route suivie. — Le nouveau « dirigeable » portera le nom de *Général-Meusnier*, pieux et juste hommage rendu par son parrain à un ancêtre moins heureux que lui et trop longtemps oublié.

III.

Plus léger que l'air dans lequel il circule, le ballon a un rival qui se glorifie, lui, d'être plus lourd que l'air.

Bien avant Montgolfier, — et on peut remonter à ces temps lointains, où

> le ciel sur la terre
> Vivait et respirait en un peuple de dieux,

— l'homme, à l'exemple de l'oiseau, tenta de s'élever dans l'air et d'y progresser par le seul effort mécanique. On voulut d'abord voler.

> Expertus vacuum Dœdalus aera,
> Pennis non homini datis.

D'âge en âge, des tentatives se succèdent, toutes aussi infructueuses, quelques-unes aussi funestes que celle qui coûta la vie au téméraire Icare. Peut-être cette direction donnée aux idées a-t-elle pendant longtemps détourné les recherches de la voie dans laquelle elles eussent pu plus aisément aboutir. Non que le problème de l'*aviation* soit insoluble, mais il est singulièrement difficile, et les données à l'aide desquelles on pourrait en trouver la solution sont encore très incertaines et surtout fort incomplètes. Sans doute, il ne convient pas d'affirmer avec certain dicton, quelque peu terre à terre, que « pour faire son chemin ici-bas, des pieds valent mieux que des ailes (1). » Mais, d'un autre côté, il ne suffit pas non plus de dire, suivant la formule chère aux aviateurs : « L'oiseau vole, donc l'homme volera. » Pour cette réminiscence de *pigeon-vole*, on s'ex-

(1) *Journal des Débats*, 9 avril 1893, matin.

poserait à donner un gage. Rien ne prouve que l'homme, rivé au sol, est forcément impuissant à s'élever dans l'air. Mais sera-ce avec des ailes? C'est par des procédés très différens de ceux employés par la nature que l'homme jusqu'ici a pu rivaliser avec elle. Le grand Stephenson n'a jamais songé à faire un cheval à vapeur, et l'homme mécanique dont on annonçait qu'un artisan de Nuremberg, je crois, venait d'achever la construction, n'a été, au dire même du journal qui racontait le fait, qu'une fort pauvre machine. Il est donc probable que l'homme, s'il y parvient, se soutiendra et circulera dans les airs par d'autres moyens que ceux dont dispose l'oiseau. Le ballon dirigeable vient à l'appui de cette présomption; et ses partisans, satisfaits de ses progrès, seraient peut-être d'avis qu'on s'en tînt là, au moins pour quelque temps. Il n'en est pas moins intéressant de chercher comment un corps lourd peut se soutenir dans l'air, et de fournir à l'aviation quelques renseignemens sur les conditions auxquelles ses appareils devront d'abord satisfaire.

L'air, l'eau, tous les fluides en général, opposent une certaine résistance au mouvement des corps qui s'y meuvent. Tout le monde en fait chaque jour l'expérience. Bateliers et marins, — et aussi les bicyclistes, — l'éprouvent plus que personne. Des expériences récentes ont démontré que l'air oppose à la marche d'un train express une résistance qui, pour être vaincue, exige le travail de près de cent chevaux-vapeur. Ce qui, soit dit en passant, montre que la vitesse en chemin de fer est chose coûtant fort cher. Se mouvoir dans un fluide, c'est, en définitive, se frayer un chemin au milieu des molécules qui le composent, les refouler en avant, les contraindre à se disperser à droite et à gauche, à revenir enfin en arrière pour y combler le vide que laisse le sillage. Il faut détruire momentanément la cohésion qui tient en équilibre tous ces atomes, vaincre la puissance d'attraction qu'ils exercent réciproquement l'un sur l'autre. Et l'on comprend que l'effort à produire pour obtenir cet effet, pour s'ouvrir ainsi la route, ne va pas sans quelque travail.

Pour pouvoir poser d'une façon rigoureuse les conditions du problème de la navigation aérienne, il serait fort utile, disons plus exactement, il serait nécessaire de connaître à l'avance quel travail il faudra développer, ce qui permettrait de déterminer la puissance dont devra être armé le navire aérien. — Mais on n'en est pas encore là. — On sait bien que tout corps en mouvement dans l'air subit une pression sur la face avant; que cette pression augmente rapidement avec la vitesse; qu'elle se modifie avec les dimensions et les formes du corps en mouvement, avec le plus

ou moins de poli de sa surface, avec le plus ou moins d'inclinaison sur la direction suivie. Mais quant à avoir des formules précises, donnant des chiffres certains, desquels on puisse déduire le dispositif à adopter, la force à fournir pour qu'un corps plus lourd que l'air puisse s'y soutenir et s'y mouvoir suivant une direction et avec une vitesse déterminées, notre science n'en est pas encore là.

La découverte de la loi de l'attraction universelle avait, par une sorte d'induction assez plausible, conduit Newton à affirmer la simplicité des lois naturelles. Il n'éprouva donc aucune incertitude à poser comme une loi la proportionnalité de la résistance au produit de la multiplication par lui-même du nombre qui mesure la vitesse. C'est ce qu'on appelle abréviativement la loi du carré de la vitesse. Pendant longtemps, elle a suffi à tous ceux qui ont eu à se préoccuper de la résistance des fluides : ce n'est que dans la seconde moitié de notre siècle que les grands architectes de la nouvelle construction maritime ont été amenés à constater que la loi de Newton n'était qu'approchée et ne se vérifiait qu'imparfaitement pour certaines vitesses de navires. Ce fut bien autre chose quand on put, comme y sont arrivés les habiles et savans artilleurs des commissions de tir, mesurer, en un point quelconque de leurs trajectoires, les vitesses des projectiles d'aujourd'hui. Les résultats constatés furent en complet désaccord avec la loi du carré de la vitesse. Pour établir la loi vraie, — probablement fort compliquée, — à substituer à celle-ci, le calcul à lui seul est impuissant. Il lui manque son point de départ : la constatation exacte des faits qu'il devrait mettre en formule. C'est pour ce motif qu'en ce moment les préoccupations se tournent principalement du côté de l'expérimentation scientifique.

Les savantes et ingénieuses observations de M. Marey ont préparé la voie et fourni une méthode sûre. Tout au moins est-on averti des erreurs commises par nos devanciers et on n'y retombera plus. Navier avait trouvé que treize hirondelles en volant produisaient le même travail moteur qu'un cheval-vapeur, c'est-à-dire qu'unissant leurs efforts, elles auraient pu en moins d'une minute transporter au sommet des tours de Notre-Dame un homme de poids ordinaire. Le baron de Munchausen a essayé un tour de force de ce genre et y a réussi, dit le conte, avec des canards, il est vrai. Babinet, sans prendre autrement souci de tout ce qui était inconnu dans cette difficile question, crut pouvoir raisonner de la façon suivante : La pesanteur agissant sur l'oiseau le ferait tomber de $4^m,90$ dans la première seconde. Il ne tombe pas : donc il dépense par seconde le travail nécessaire à élever son propre poids d'une hauteur de $4^m,90$. Il suffit, pour être fixé sur

la valeur du raisonnement, de remarquer que pour la cigogne, par exemple, dont le poids moyen est d'un peu plus de quatre livres, l'effort prétendu équivaudrait à un peu plus de deux chevaux-vapeur.

Que des hommes, d'une si haute intelligence et d'une science mathématique aussi incontestable, aient pu commettre de pareilles erreurs, la chose en elle-même est assez surprenante. C'est une nouvelle preuve du danger que l'on court en donnant, comme point de départ aux déductions analytiques, des observations insuffisantes et surtout mal faites.

Il n'en est pas moins certain, cependant, que chaque fois où on a tenté de construire une machine volante, on a dû reconnaître qu'il faudrait y emmagasiner une force motrice considérable. Telle fut l'hélicoptère qui eut un moment de succès à l'époque où Nadar le prit sous son patronage. Avec sa verve éminemment parisienne, cet artiste, doublé d'un écrivain auquel ne faisaient défaut ni l'esprit, ni les mots à l'emporte-pièce, fit au « plus lourd que l'air » une popularité, qui dure encore. Mais en vain proclama-t-il « le droit au vol : » l'hélicoptère n'en sut pas profiter, et l'appareil ne réussit que tant qu'il resta à l'état de jouet d'enfant.

Cette hélice horizontale, lancée par un ressort brusquement détendu, s'élevait verticalement, planait quelques instans en arrivant à l'extrémité de sa course, et retombait lentement suivant une direction oblique, en glissant en quelque sorte sur l'air. Et là-dessus, Nadar de s'enthousiasmer : « Le ballon, s'écriait-il, est un obstacle à la navigation aérienne ; c'est tout au plus une bouée, un radeau... Pour lutter contre l'air, il faut être spécifiquement plus lourd que l'air. L'hélice mue par la vapeur, tel est l'organe mécanique qui nous promet une conquête vainement poursuivie jusqu'ici. » — Et Babinet, dont véritablement les opinions en matière de locomotion aérienne ne sont pas le plus sûr titre de gloire, insistait par des paroles encourageantes. « Un modèle en grand, disait-il aux partisans du « plus lourd que l'air, » est toujours bien plus avantageux qu'un appareil de faible capacité. Dès qu'on aura enlevé une souris, il sera prouvé *a fortiori* qu'on enlèvera un éléphant. Ce sera une question de technologie et d'argent, non de science. » — Le malheur est qu'on n'enleva pas la souris et que, bien mesurée, la force nécessaire à la modeste ascension de l'hélicoptère correspondait à un cheval-vapeur pour 15 kilogrammes enlevés. — Des constatations du même genre retirent peut-être beaucoup de leur intérêt d'avenir aux ingénieux appareils construits par M. Brearey en Angleterre, M. Penaud, M. Tatin, en France, à ceux aussi que M. Hureau de Villeneuve a fait voler

un jour en présence du congrès des aviateurs. Nous en dirons autant des gracieux petits modèles, exhibés en 1891 par M. Pichancourt et dont les ailes légères, semblables à celles d'un papillon, sont mises en mouvement par la torsion de cordons de caoutchouc, habilement dissimulés dans un tube qui figure le corps de la bestiole. Livré à lui-même, l'appareil vole droit devant lui, et franchit en cinq ou six secondes une distance de 20 à 25 mètres. C'est tout ce qu'il peut faire, et après calcul, on constate que le travail absorbé dans cette courte excursion est supérieur à la capacité de tout moteur connu.

Les machines de M. Lawrence Hargrave, en Angleterre, également mises en mouvement au moyen de bandes élastiques, sont plus grandes et, paraît-il, font plus de chemin. Mais elles n'échappent pas à la même critique que les appareils des inventeurs français : excès de force pour un mince résultat.

M. Trouvé, qui s'est fait connaître depuis longtemps en électricité par d'ingénieuses combinaisons, marques certaines d'une âme d'inventeur, a présenté à l'Académie des Sciences, dans le courant de 1891, un dispositif très original d'appareil volant, où le mouvement des ailes est produit par les contractions et les expansions successives d'un tube métallique, enroulé à la façon de celui qui constitue le baromètre Bourdon. Un petit moteur électrique, comme M. Trouvé seul était capable d'en construire, détermine par des explosions réitérées ces mouvemens alternatifs du tube. Il actionne en même temps une sorte de queue, qui sert à la fois de sustenteur, de propulseur et de gouvernail. Cet appareil, d'aspect bizarre, et qui rappelle certaines bêtes de la magie, a pu, dit-on, d'un vol régulier, franchir un espace de 80 à 90 mètres. Mais là encore l'effort est en disproportion avec le poids. Ce n'est, il est vrai, qu'un premier essai, et M. Trouvé est singulièrement habile et persévérant.

Mais, fragile esquif de l'air, l'oiseau n'agite pas continuellement ses ailes. Il ne rame pas toujours. Quelquefois, légèrement incliné sur l'horizon, il présente au vent l'étalage de ses pennes étendues, comme ferait le nautonier de sa voile : souvent aussi, les ailes éployées, sans mouvement apparent, il s'appuie sur l'air, et comme porté par le souffle d'Éole, il glisse sur la masse fluide en défiant l'attraction de la pesanteur ; il plane. Si le problème de la reproduction mécanique du vol ramé paraît se heurter à des difficultés jusqu'ici insurmontées, celui qui s'inspire de l'imitation du vol à voile et du vol plané paraît plus abordable. C'est aux partisans de l'*aéroplane* qu'est dévolu le soin d'en poursuivre l'étude, et ils s'y sont mis avec ardeur.

On a vu, sans doute, en un jour d'orage, une mince ardoise arrachée de quelque toit, d'abord courir horizontalement souvent à une assez grande distance, descendre ensuite obliquement, comme si elle eût glissé sur un invisible plan incliné, et venir, avec une vitesse ralentie, se poser sur le sol, souvent fort loin du point d'où elle était partie. Cette ardoise n'est pas autre chose qu'un aéroplane. Le cerf-volant en est un autre. Un plan lourd peut donc rester suspendu dans les airs, s'y appuyer comme fait l'oiseau quand il plane les ailes étendues. Si, par un procédé quelconque, on pouvait y adjoindre une source suffisante de force motrice, agissant sur des organes de propulsion convenablement installés, ne pourrait-on alors le mouvoir, le diriger, lui confier une nacelle? Que faut-il pour cela? Un moteur léger, une hélice d'une action efficace, comme pour le *Dirigeable*, et surtout la connaissance exacte des lois de la résistance de l'air et des réactions qui en résultent. C'est ce qu'en divers pays cherchent des expérimentateurs fort habiles qui consacrent à cette étude difficile beaucoup de temps, d'ingéniosité et d'argent. Il y en a en Allemagne : on dit que le tsar s'en préoccupe; plusieurs Français s'y sont adonnés, y compris M. Marey, dont les délicates méthodes et les merveilleux appareils, tout en ayant pour but principal l'étude du vol des oiseaux, serviront utilement la cause de l'aéroplane.

Mais c'est en ce moment des Anglo-Saxons que nous viennent sur ce point, je ne dirai pas encore des lumières nouvelles, mais les marques du zèle le plus ardent. Notre Académie des Sciences a entendu, il y a quelque temps, la lecture d'un savant mémoire de M. Langley, astronome et physicien du Smithsonian Institution de Washington. Dans des expériences installées avec un soin merveilleux, où tous les faits étaient enregistrés avec une minutieuse exactitude par des appareils d'une sensibilité raffinée, le savant américain a cherché à déterminer, autant qu'il pouvait le faire, les relations qui existent entre la forme, la superficie, le poids, l'inclinaison et la vitesse d'un aéroplane, et la pression qui, s'exerçant sur sa face inférieure, tend à le soutenir en l'air. Il s'est également occupé de déterminer l'effet utile de l'hélice en tenant compte de sa forme, de ses dimensions, du nombre de ses branches et de sa vitesse. — M. Philipps, en Angleterre, a fait, dans le même dessein, des expériences qui, en ce moment même, excitent fort la curiosité de l'autre côté du détroit : — « Nous avons eu la satisfaction de voir cet appareil s'élever en l'air à la hauteur de $0^m,60$ à $0^m,90$ et voler sur un espace de 45 à 60 mètres, » — disait, il y a quelques semaines, un témoin des expériences de M. Philipps (1). Mais consciencieux

(1) *Engineering*, 15 avril 1893.

et voulant être exact, il ajoute aussitôt que la roue de devant du léger chariot qui porte l'appareil n'a cependant pas quitté le sol. Il est vrai que cette roue ne supporte qu'une faible fraction du poids. M. Hiram Maxim, le savant et habile électricien, le célèbre inventeur et de la télégraphie en caractères chinois et de cette terrible mitrailleuse, qui, sous la main d'un seul canonnier, tire six cents coups à la minute avec une implacable précision, passe à bon droit pour l'un des spécimens les plus remarquables du génie inventif de sa race. Il consacre à étudier l'aéroplane une partie de la fortune qu'il doit à ses autres inventions. Retiré, — momentanément, — dans son domaine de Bexley, dans le Kent, il y poursuit une série d'expériences tendant au même but que celles de M. Langley. Mais tant par les grandes dimensions des aéroplanes, que par l'importance des poids soulevés et l'ampleur des moyens d'action, les expériences de Bexley apparaissent comme une grandiose amplification de celles de l'Institut Smithsonien.

Le premier résultat vérifié est que la puissance mécanique nécessaire pour entretenir le mouvement horizontal d'un aéroplane convenablement incliné est d'autant moindre que la vitesse est plus grande. Fait remarquable, mais qui était déjà connu : un mathématicien français l'avait, au congrès de 1889, déduit de ses calculs sur le vol des oiseaux planeurs. Et, dès 1875, dans un mémoire sur la locomotion aérienne, présenté à la Société des ingénieurs civils (1), on pouvait lire : — « Moyennant que l'angle d'un aéroplane soit maintenu au minimum nécessaire pour porter son poids, le travail de translation diminue à mesure que la vitesse augmente. » — C'est là sans doute la principale supériorité, et elle est capitale, que pourrait avoir l'aéroplane sur le ballon dirigeable, car pour celui-ci, au contraire, la résistance croît très rapidement quand la vitesse augmente.

Mais le principe vérifié, M. Langley et M. Hiram Maxim ont entrepris d'en mesurer la portée. Ils n'ont encore opéré que sur des plans de petite dimension. Ceux de M. Langley n'avaient que $0^m,45$ de long sur $0^m,10$ de large, quelque chose comme une lame de jalousie : — « Si, dit-il, en concluant, des plans de plus grande dimension jouissent des mêmes propriétés que ceux-ci, il résulterait de mes expériences qu'il faudrait moins d'un cheval-vapeur pour soutenir un poids de 50 kilogrammes et l'entraîner horizontalement à une vitesse de 60 kilomètres à l'heure. »

La prudente réserve du professeur de Washington, M. Hiram Maxim, avec sa fougue d'inventeur, ne la partage pas. Le fait est,

(1) Société des ingénieurs civils, Mémoires et comptes-rendus, année 1875, p. 105. — *Recherches sur la navigation aérienne*, par M. Duroy de Bruignac.

pour lui, avéré, et tout aussitôt, il a prétendu se mettre en mesure de le réaliser.

Dans une publication de date récente, il donne la description de l'appareil dont il a entrepris la construction. Son aéroplane aura une superficie de 500 mètres carrés. Il se composera d'une série de cadres formés de tubes d'un acier extrêmement mince; les uns sont tendus d'une étoffe de soie, les autres formés d'une série de petits tubes métalliques accolés, destinés à condenser la vapeur à sa sortie du cylindre. Les cadres, reliés les uns aux autres par de souples articulations, peuvent prendre des orientations indépendantes, ce qui doit être une façon d'assurer l'équilibre de l'appareil. La machine mue, non plus par la vapeur d'eau, mais par celle d'un naphte épuré, que la condensation régénérera indéfiniment, est extrêmement légère, quoique d'une grande puissance. Aussi pourra-t on confier à l'aéroplane une charge considérable. M. Maxim ne parle de rien autre que d'entreprendre un voyage de 1,600 kilomètres à la vitesse moyenne de 145 kilomètres à l'heure. « Je ne pense pas, ajoute-t-il modestement, pouvoir, pour cette fois, traverser l'océan. »

Mais la préoccupation de ce beau voyage n'absorbe pas toutes les facultés de M. Hiram Maxim. Les lauriers de l'inventeur de la torpille sous-marine troublent le sommeil de l'inventeur de la mitrailleuse. Maître des airs, il se propose de les peupler d'un nouvel agent de destruction. Aux belligérans de la prochaine guerre, il promet une torpille aérienne suspendue à un aéroplane et dont les mouvemens seront réglés avec assez de précision, pour qu'elle puisse à 30 ou 40 kilomètres de son point de départ tomber exactement à l'endroit marqué par les Furies, et y répandre, en éclatant, l'incendie et la mort.

Il y a certainement, — et fort heureusement pour la pauvre humanité, — dans tout cela une part à faire à l'imagination. M. Maxim est inventeur, et il se peut qu'il se laisse parfois entraîner loin de la réalité par la folle du logis. Cependant, il a déjà donné assez de preuves de la puissance de ses facultés, pour qu'on prête la plus sérieuse attention à ce dont il nous menace.

D'un autre côté, la recherche du moteur léger, qui intéresse autant le *Dirigeable* que l'aéroplane, fait chaque jour un pas en avant. Pour des excursions de quelques heures, les machines dynamos actionnées par des piles paraissent devoir conserver sur la machine à vapeur la supériorité que leur reconnaissent MM. Renard et Tissandier. Mais cet avantage se transforme en infériorité, aussitôt que l'on prétend, — comme c'est la tendance actuelle, — faire dans les airs un séjour prolongé, et employer une puissance

considérable. Dans ces cas, — qui sont ceux de l'avenir, — approvisionnemens compris, les appareils électriques sont sensiblement plus lourds que les machines à vapeur spécialement étudiées au point de vue de la légèreté.

La chaudière à vapeur de Félix du Temple fut primitivement destinée à un appareil d'aviation. Car du Temple, chez qui les facultés inventives étaient comme un privilège de race, avait tenté d'aborder par son côté le plus difficile le problème de la navigation aérienne. La puissance de vaporisation de sa chaudière, son peu de poids, son faible volume, l'ont fait placer à bord de nos torpilleurs, où, unie à une machine perfectionnée qui ne pèse pas plus de 17 kilogrammes par cheval, elle constitue l'un des moteurs les plus légers de l'heure actuelle. Peut-être, retrouvant sa destination primitive, ira-t-elle un jour porter, au sein des nues, le renom de son créateur (1).

La machine à vapeur voit, d'ailleurs, surgir de divers côtés des concurrences imprévues. L'air chaud, le gaz d'éclairage, les vapeurs d'hydrocarbures, veulent remplacer la vapeur d'eau. M. Hiram Maxim, qui ne redoute pas d'étonner son monde, ne se propose-t-il pas d'employer une machine au naphte qui, chaudière comprise, ne pèserait que 3 kilog. 1/2 par force de cheval? Ce sera là, dit-il lui-même, un résultat considérable, *a very high result*. Nous l'en croyons volontiers. Quoi qu'il en soit, les rapides progrès de ces nouveaux-venus de la mécanique industrielle nous promettent plus d'une surprise.

Mais si la question du moteur léger paraît en progrès, celle, autrement délicate d'ailleurs, de la résistance de l'air n'a pas encore, malgré les expériences dont nous avons eu occasion de parler tout à l'heure, reçu la satisfaction nécessaire. « On n'est pas encore, dit un ingénieur éminent, très au fait de la question, en mesure de

(1) Félix Du Temple mourut sans avoir joui du succès tardif de son invention. Cet homme de mérite est surtout connu du public par le rôle qu'il joua un moment à l'Assemblée nationale, où il était allé s'asseoir sur les bancs les plus élevés de la droite. Ceux même que froissait l'intransigeance de son attitude rendaient hommage à la sincérité de ses convictions. La politique ne fut, d'ailleurs, qu'un court accident dans sa vie. Marin et patriote dans l'âme, comme il convient à tout bon Malouin, Félix Du Temple était capitaine de frégate au moment de la guerre. Il fit la triste campagne, en qualité de général de brigade auxiliaire, et se fit remarquer par sa décision, son courage et son esprit fertile en expédiens. — Son frère, Louis, comme lui capitaine de frégate, et comme lui aussi promu pendant la guerre général de brigade auxiliaire, défendit avec une énergie et une ténacité dont on se souvient, les pentes septentrionales du Morvan. Il avait organisé et longtemps dirigé l'École des mécaniciens de la flotte, créée à Brest par Dupuy de Lôme. Très semblables intellectuellement, les deux frères se sont montrés particulièrement doués d'aptitudes mécaniques, dont, comme on le voit par ces quelques mots, leur pays a bénéficié.

calculer le sens et l'intensité des réactions qui s'exercent entre un corps et l'air dans lequel il se meut. Il faudrait pour cela des coefficiens numériques que l'expérimentation peut seule donner. » — Les recherches faites jusqu'à présent ne fournissent pas encore cette certitude scientifique, sans laquelle on ne peut établir la loi d'un phénomène. Cette insuffisance de données expérimentales préoccupe notre grande Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Elle voudrait exciter le zèle des expérimentateurs : elle leur promet d'honorables couronnes. Souhaitons que son appel soit entendu.

Le problème de la navigation aérienne n'a sans doute pas reçu encore une solution définitive. L'imitation du vol des oiseaux n'a guère progressé depuis qu'on s'en occupe. Ce n'est pas non plus aujourd'hui ni peut-être demain que l'on peut dire que l'aéroplane,

> ... s'enlevant d'un seul bond,
> Bat l'air ébloui de ses ailes de flamme.

Mais son heure peut être prochaine. Le « Dirigeable » de Chalais-Meudon est, en attendant, une solution très satisfaisante, provisoire, pensera-t-on ; mais combien de temps dure le provisoire?

Le savant M. J. Janssen, qui apporte depuis longtemps à l'aéronautique le concours de ses conseils et l'appui de sa sympathie scientifique, le disait, il y a un an : « ... Le XXe siècle auquel nous touchons, et dont nous pouvons dès maintenant saluer l'aurore, verra réalisées les grandes applications de la navigation aérienne. L'atmosphère terrestre sera sillonnée par des appareils qui en prendront définitivement possession, soit pour en faire l'étude journalière, soit pour établir sur le globe des communications qui se joueront des accidens de la surface. »

Un pareil événement aura pour la civilisation humaine des conséquences d'une telle grandeur qu'il n'est peut-être pas trop tôt pour y préparer les esprits.

J. FLEURY.

LES

SALONS DE 1893

I.

LA PEINTURE AU SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

La crise que traverse, depuis quelques années, l'art de la peinture semble heureusement toucher à son moment critique. L'excès même des fantaisies sans raison et sans portée auxquelles s'est abandonnée, à son grand dommage, une bonne partie de la génération dernière, commence à inquiéter même les plus indulgens et les plus indifférens. La multiplication invraisemblable des expositions publiques ou particulières faites à tout propos ou hors de propos par les peintres, en accumulant les preuves de leur affaiblissement général, n'aura pas peu contribué à ce résultat désirable. Il n'y a rien de tel que la liberté laissée aux théories aventureuses et aux charlatanismes vaniteux pour prouver leur stérilité et leur impuissance. L'expérience faite au Champ de Mars où les sociétaires ont le droit d'apporter, mûrs ou avortés, tous les produits quelconques de leur veine, a été, sous ce rapport, des plus bienfaisantes. Telle médiocrité soi-disant méconnue ou persécutée, sur la valeur de laquelle on se pouvait abuser lorsque ses œuvres se révélaient une à une, presque clandestinement, dans un cabinet d'amateur paradoxal ou dans une arrière-boutique de marchand, parmi les applaudissemens naïfs ou intéressés que toute excentricité nouvelle récolte sans peine à Paris, apparaît dans tout l'éclat de son vide et

de sa misère lorsqu'elle saisit l'occasion de s'étaler abondamment au grand jour. Il serait cruel de citer des noms qui sont sur toutes les lèvres, mais, cette année encore, dans les deux Salons, que d'avortemens douloureux, que de chutes prématurées, toutes dues à l'insuffisance technique et à l'impuissance matérielle! On a, depuis un certain temps, si chaudement, si éloquemment prêché aux artistes, de toutes parts, l'inutilité des longues études, les dangers de la tradition, on leur a si bien inculqué le mépris de l'expérience et des maîtres, la passion infatuée de toutes les ignorances, la soumission à tous les caprices de la mode et à toutes les exigences de la réclame, que nous devions tôt ou tard en arriver au point où nous en sommes. Ce spectacle est-il assez lamentable pour que la génération nouvelle en retire un profitable enseignement et ne s'expose pas, par la même légèreté, à faire banqueroute à son tour? C'est ce qu'il est permis d'espérer. Les efforts visibles, bien que encore insuffisans, qu'un certain nombre d'artistes, jeunes ou vieux, ont faits, cette année, de part et d'autre, tant au Champ de Mars qu'aux Champs-Élysées, pour se ressaisir dans cette débâcle et reprendre un peu plus de tenue, semblent indiquer déjà quelques préoccupations dans ce sens.

A mesure que les années passent, la scission entre les deux groupes, au point de vue de l'art, devient d'ailleurs de plus en plus inexplicable. Cette scission, sans doute, en excitant l'émulation entre les deux sociétés rivales, a eu pour effet de hâter, dans l'organisation matérielle des Salons, certains progrès auxquels le public s'est montré sensible; peut-être même n'a-t-elle pas été sans utilité, comme nous venons de le dire, pour établir le bilan réel de nos forces disponibles, et pour amener des deux côtés de salutaires réflexions, ici, sur les inconvéniens d'une soumission excessive aux enseignemens scolaires, là, sur les dangers de l'inexpérience et de la précipitation dans la recherche des nouveautés. Quelque effort qu'on ait fait, toutefois, pour justifier théoriquement cette séparation, en lui attribuant pour cause une incompatibilité de principes, le visiteur impartial ne saisit plus guère, entre les deux Salons, de différences notables, au point de vue du système et des tendances. N'était que la grande quantité de toiles exposées par un même artiste au Champ de Mars y développe plus largement, et pas toujours à son profit, sa personnalité, et que les portes y sont plus grandes ouvertes aux excentricités hasardeuses, on y remarque, parmi les ouvrages de mérite, la même diversité dans l'esprit et dans l'exécution, qu'au palais des Champs-Elysées. Là comme ici, quelques maîtres, déjà mûrs, sans nous révéler rien d'inattendu, tiennent encore la tête, par ce seul

fait qu'ils possèdent à fond quelque partie au moins de leur métier; ici, comme là, de moins âgés qu'on avait pris trop vite pour des maîtres se débattent en des redites inutiles, parce que la forte éducation leur a manqué autant qu'une conviction soutenue; dans les deux camps, un certain nombre de jeunes gens intelligens, ardens, laborieux, cherchent à se dégager, sans parti-pris, de la foule avec une anxiété qui prouve leur bonne foi en même temps que leur incertitude. Dans les deux Salons, d'ailleurs, on pratique également le *vieux jeu* et le *nouveau jeu*; dans les deux Salons, l'élément international se fait une place de plus en plus considérable; dans les deux Salons, quand les peintures sont bonnes, elles le sont par les mêmes raisons, c'est-à-dire quand elles parlent clairement aux yeux, quand elles expriment avec sincérité, avec conscience, avec force ou avec charme, ce qu'elles ont l'intention de dire, et qu'elles l'expriment dans le langage propre qui est le leur, le langage des formes colorées.

Dans ce langage particulier, qu'on le parle clair, haut et ferme comme ont fait les vrais maîtres, ou qu'on le murmure en sourdine selon la mode des décadens, c'est toujours, fatalement, la forme qui est le substantif, c'est la couleur qui est l'épithète; l'artiste trouve le verbe qui les unit, mais, si l'un des deux termes peut quelquefois manquer, ce n'est pas certainement le substantif. Aujourd'hui comme hier, aujourd'hui comme demain, la meilleure des peintures sera donc toujours celle qui, sous l'accord le mieux approprié de colorations expressives, nous fera le mieux sentir l'exactitude, le mouvement, la vraisemblance des formes enveloppées, c'est-à-dire, en un mot, celle qui sera *la mieux dessinée*. Il va sans dire que nous entendons le dessin dans son sens le plus large et le plus complet, et que le dessin, pour nous, n'est pas la simple délinéation sèche et froide des contours telle que l'ont pu enseigner quelques pédans traînards, de l'école de David, mais le rendu, souple et libre, plein et vivant, des formes tel que l'ont compris tous les vrais maîtres de la peinture, depuis Raphaël jusqu'à Velasquez, depuis Léonard jusqu'à Rembrandt, depuis Titien jusqu'à Delacroix. Ceci entendu, on peut l'affirmer, c'est par la négligence du dessin que notre école française s'expose en ce moment à perdre la prépondérance que lui a longtemps assurée sa puissante éducation professionnelle; c'est par la pratique du dessin, c'est-à-dire par l'observation constante, scrupuleuse, émue, des réalités vivantes qu'elle peut relever de nouveau, si elle veut, le niveau de l'art. Tous les bavardages du monde ne sauraient modifier en rien cette situation, ni soustraire les peintres de l'avenir à cette nécessité.

I.

Le sentiment général est si conforme, sur ce point, à l'opinion des connaisseurs, que le succès du premier coup, dans les deux Salons, est allé aux artistes qui, sachant le mieux leur métier, donnent le plus d'intensité à leurs figures par l'exécution la plus précise, quels que soient d'ailleurs les procédés employés. Peu importe, et justement, au public que les uns, comme MM. Roybet, Bonnat, Henner, Jules Lefebvre, Carolus Duran, Carrière, s'en tiennent au système scolaire de l'isolement des formes éclairées dans un milieu neutre, ou que les autres, tels que MM. Roll, Dagnan, Léandre, Henri Martin, s'efforcent de leur donner la vie en pleine lumière; chacun des systèmes est également traditionnel et classique; si les premiers relèvent de Léonard de Vinci et de Rembrandt, les seconds se rattachent à Véronèse et à Velasquez ; la filiation, pour tous, est honorable et indéniable, mais ce n'est qu'affaire de curiosité. Ce que le spectateur demande à tous, c'est de lui donner, par sa peinture, noire ou blanche, arrêtée ou fondante, une sensation décidée et particulière qui charme ou fixe sa vue et qui lui pénètre dans l'esprit. La sensation est d'autant plus particulière que l'artiste a vu et compris la nature avec plus de sincérité, elle est d'autant plus décidée qu'il sait mieux la représenter ou l'interpréter par la vérité de son dessin et l'expression de sa couleur, c'est-à-dire, en un mot, qu'il connaît mieux son métier. Il n'y a pas de style durable en peinture sans la justesse des formes, comme il n'y a pas de style durable en littérature sans la justesse des mots.

De là vient que, lorsqu'on rencontre tout à coup, comme on l'a fait cette année dans les tableaux de M. Roybet, une sûreté et une virilité d'exécution qui impliquent à la fois un œil assuré, une main hardie et de fortes études, on est justement disposé à toutes sortes d'indulgences pour le reste. Il est certain que sa grande toile où l'on voit l'impétueux Charles le Téméraire, entrant à cheval, cuirassé de pied en cap, visière basse, dans l'église de Nesles et faisant massacrer la population, ne présente point d'abord à l'œil un aspect satisfaisant. L'artiste qui a laborieusement acquis son habileté par une longue pratique des morceaux isolés, dans lesquels l'éclat des figures saillantes faisait oublier la monotonie des fonds obscurs, n'a pu se débarrasser, du premier coup, de ses habitudes d'antithèse violente entre le clair et l'ombre. Le noir, un noir triste et opaque, a envahi, plus que de raison, cette haute nef à verrières peintes, non pas tel qu'une nuit tombante qui assombrirait également toutes choses sans altérer les rapports de leurs colorations (car, dans cette opacité générale, certains points

se détachent en vive lumière), mais comme un repoussoir voulu aux parties blanches. Ce parti-pris brutal et excessif trouble d'une façon fâcheuse l'unité d'une composition puissamment agencée, mouvementée et dramatique, et de laquelle jaillissent, de tous côtés, les morceaux brillans et vigoureux, têtes hurlantes et échevelées, torses dénudés et bras supplians, armures étincelantes et somptueuses étoffes, tout cela peint de main de maître, avec une sûreté et un entrain dont nous n'avions plus l'habitude, et qui nous reportent aux grands jours, aux jours oubliés, d'un art mâle et de la peinture héroïque. Quoi qu'il en soit, ce *Charles le Téméraire* nous révèle un talent expérimenté qui peut aborder sans peur les plus hautes entreprises. Pour devenir le peintre que nous rêvons, dont nous avons besoin, M. Roybet n'a plus qu'un progrès à faire, à nettoyer bravement et franchement sa palette. L'autre toile qu'il expose, un simple morceau de bravoure, mais d'une facture singulièrement ferme, et cette fois toute en lumière, les *Propos galans*, nous prouve qu'il n'a pas attendu pour travailler dans ce dessein. Les deux personnages en scène, dans une cour d'auberge, une maritorne épaisse, au teint hâlé, aux bras sales, la robe dégrafée, en train de plumer une volaille, et un trompette de mousquetaires, accoudé sur une table, suant la concupiscence, humant du nez et mangeant de l'œil ces appas débordans, n'ont assurément rien de distingué. On en trouve de semblables chez Hals et chez Jordaens ; la *Bohémienne* de la salle Lacaze pourrait être la fille ou la sœur de cette cuisinière. Mes bons amis, ne rappelle pas qui veut Hals et Jordaens ! Il ne faudrait vraiment à M. Roybet qu'un peu plus de fraîcheur et de jovialité dans ses colorations pour être tout à fait de la famille. Si ce n'est pas distingué, c'est bien portant, et, par ce temps de névrosisme agaçant, trouver quelque part encore de la santé et de la bonne humeur, cela fait grand bien.

L'énergie, parfois brutale, qui éclate dans le *Charles le Téméraire* fait quelque tort à la grande toile de M. Munkacsy, *Arpad ou la Fondation du royaume de Hongrie en 896*, vers laquelle se portent les yeux, en se retournant, dans le fond du salon d'entrée. Bien qu'il ne s'agisse plus là d'une composition dramatique et concentrée, mais d'une composition paisible et développée (les chefs des diverses tribus apportant leur soumission au conquérant hongrois), le premier aspect, même pour une procession solennelle, semble triste et froid. M. Munkacsy a parfaitement compris que, dans une scène de cette nature, régulière et toute en longueur, ses procédés antérieurs d'antithèses colorées (assez semblables à ceux de M. Roybet), qui lui avaient si bien réussi dans ses tragédies évangéliques, n'étaient plus cette fois de mise, car un milieu

architectural a de tout autres exigences que le Salon ou qu'un musée. Il a donc voulu tenir tous ses personnages, groupés en plein air, dans une tonalité claire, et ce n'est pas la clarté, en effet, qui leur manque ; malheureusement, cette clarté est une clarté sèche, jaunâtre, maussade, et sentant, ce semble, l'atelier plus que le soleil. Une fois en place dans une salle du parlement hongrois, cette grande toile, d'ailleurs bien remplie, reprendra, sans doute, un peu plus de corps. En tout cas, il ne faut pas que cette première impression empêche d'apprécier les grandes qualités d'observateur et de dessinateur que M. Munkacsy a déployées dans cet ouvrage, beaucoup plus peut-être que dans ses compositions antérieures. Ce n'est pas sans efforts qu'on s'élève de la peinture anecdotique à la peinture historique et monumentale. Il faut que les difficultés en soient bien grandes pour qu'un virtuose, habile et expérimenté comme M. Munkacsy, n'ait pas pu les résoudre haut la main et semble y avoir même affaibli, malgré son labeur, une personnalité autrefois plus marquée.

En dehors des deux vastes toiles de MM. Roybet et Munkacsy, l'art décoratif et l'art historique ne se présentent guère que sous la forme d'allégories plastiques ou d'épisodes anecdotiques. La légende du doux *Saint François* ne s'est point assez rajeunie sous le pinceau sage et froid de M. Joseph Aubert pour faire oublier les chefs-d'œuvre du passé, et le *Saint Pancrace* de M. Lehoux arrête plus les yeux par la pesanteur vulgaire de ses membres athlétiques que par l'expression de sa ferveur. Les dimensions extraordinaires de ces figures ne sont justifiées ni par la vigueur du style, ni par l'ampleur de l'exécution. On s'étonne, de même, que M. Du Mont ait déroulé une si vaste toile pour nous montrer les dominicains du conseil de Salamanque accueillant, par des moqueries inconvenantes, les propositions de *Christophe Colomb*. Ce n'est pas que la façon n'en soit habile et qu'il n'y ait de bons morceaux de peinture, dans les visages comme dans les robes, mais presque tous ces visages sont des caricatures, et cette scène grave et douloureuse est comprise comme une comédie burlesque. Quand MM. Vibert, Chevilliard, Frappa et autres innocens farceurs renouvellent quelques antiques plaisanteries sur la sottise des moines, ils n'y mettent pas, du moins, cette solennité. Ce qui est grave doit être traité gravement. La composition dans laquelle l'artiste semble avoir le mieux compris cette obligation fondamentale d'approprier l'allure de son dessin à la dimension de sa toile est le *Jésus* de M. Danger. Le jeune pensionnaire de Rome prend pour épigraphe ce verset de saint Jean : « Voici son commandement : que nous nous aimions les uns les autres, comme il nous l'a commandé. » Comment les hommes ont-ils appliqué ce commandement divin ? En se tuant les

uns les autres. Lorsque Jésus revient sur la terre, au crépuscule, afin de voir son œuvre, c'est entre des rangs de cadavres qu'il descend la colline. La conception n'est pas sans grandeur, mais il fallait, pour la réaliser, à la fois un poète plus ému et un praticien plus puissant. M. Danger, malgré son talent, n'a qu'imparfaitement atteint le but. Son Christ reste une figure banale et connue; les morts et les mourans, épars aux pieds du Sauveur, mal groupés, mal caractérisés, forment un rassemblement de modèles académiques bien plus que de victimes tragiques. Comme envoi scolaire, le morceau est digne d'éloges. M. Danger nous montre qu'il n'a pas, comme tant d'autres, perdu son temps à Rome. C'est assurément quelque chose, et nous sommes bien éloignés de faire fi d'un pareil effort, mais il faut attendre M. Danger à quelque besogne plus libre pour estimer sa valeur d'artiste.

En tout cas, M. Danger, pour quelques parties, possède du moins son métier, il sait bien construire un corps humain, et pour peu qu'une bonne inspiration lui vienne et qu'il éclaire sa palette, il pourra faire œuvre vraisemblable et vivante; mais combien cela fait peine à voir des artistes intelligens, actifs, distingués, s'épuiser en des tentatives laborieuses, parce que cette première science nécessaire, cette science de la forme en mouvement, est restée chez eux incomplète! C'est le cas, il faut bien le dire, depuis l'abandon des études premières, pour les trois quarts de nos peintres historiques et décorateurs. Il y avait aussi une idée pittoresque dans la conception de M. Henri Delacroix, le *Combat pour la vie*, une lutte corps à corps d'hommes et de femmes nus, dans une barque désemparée, au milieu d'une mer furieuse. Vous imaginez-vous Michel-Ange, Rubens, Géricault, traitant cette scène tragique, tordant ces bras convulsifs autour de ces torses écrasés, échevelant ces têtes hurlantes, précipitant par-dessus bord ces blancs corps de femmes? M. Delacroix, qui, depuis longtemps, s'honore par de nobles ambitions, a bien vu et bien indiqué le parti qu'on pouvait tirer du sujet. Ses figures sont même vivement groupées, puissamment mouvementées, mais l'inconsistance de leurs formes et l'invraisemblance de leurs musculatures ne permet ni une longue attention aux yeux, ni à l'esprit une émotion durable. Des insuffisances de même nature compromettent la valeur des *Filles de Ménestho* et de la *Cueillette du mûrier*, par M. Lequesne, ouvrages dans lesquels l'artiste montre toujours un sentiment assez remarquable de la beauté plastique, mais s'en tient, pour le rendu, à des procédés par trop sommaires, et témoigne d'une indifférence pour la justesse des perspectives aérienne et linéaire qui, pour être à la mode aujourd'hui, n'en est pas moins regrettable. M. Franc Lamy, dont nous avons signalé depuis longtemps l'esprit poétique et les allures distinguées, ne fait pas non

plus, sous ce rapport, les progrès qu'on pouvait attendre de lui. Les jeunes femmes, blanches et fondantes, qu'il évoque sur des gazons bleuâtres, en des futaies vaporeuses, *Au pays des fleurs*, ne montrent pas toutes, dans leurs attitudes et dans leurs mouvemens, cette vraisemblance plastique qui semble devoir être au moins l'attrait obligatoire des plus fugitives apparitions. Le jeune couple qui rêve, dans la *Pastorale* antique de M. Bunny, un Australien, et qu'on y voit assis sur une branche surplombante au bord de l'eau, n'est peut-être pas d'une correction exemplaire, au point de vue des formes, mais son attitude est si naïve, et il se dégage de l'ensemble de la composition, tout imprégnée de poésie anglaise, un sentiment de quiétude si pénétrante qu'on y peut oublier les incertitudes de l'exécution.

On a quelque plaisir à trouver des membres mieux ajustés, un équilibre plus sûr, des carnations plus palpables dans les *Artémis* de M. Wencker et de M. Axilette. La déesse de M. Wencker est de grandeur naturelle, vue de profil, dans un bois, la main droite appuyée sur un talus, en train de remettre, de l'autre, sa sandale. Le mouvement n'est pas nouveau, ni l'accord du paysage et de la figure parfaitement établi, mais l'étude est bonne et poussée à point, au moins dans les parties supérieures. Celle de M. Axilette, de plus petite stature, est représentée debout, sur la pente d'une colline, accourant, de face, son arc à la main, dans un mouvement qui rappelle un peu celui des Dianes de M. Falguière. La figure est vive, souple, nerveuse, finement modelée dans une lumière de crépuscule, calme et tiède, qui baigne mollement son corps, ainsi que celui de ses compagnes plus éloignées, sans anéantir pourtant la fermeté des formes. C'est une œuvre agréable, dans un style assez français, comme décor et comme plastique.

Les huit jeunes filles de M. Bouguereau, drapées à l'antique, qui entourent, en d'aimables attitudes, dans l'*Offrande à l'Amour*, le petit dieu debout sur son piédestal, sont toujours les jolies personnes que nous connaissons et que l'artiste groupe toujours avec la même aisance dans leurs chastes nudités. Les *Amazones désespérées* que M. Luminais chasse devant leurs vainqueurs appartiennent toujours à cette race un peu dure de femmes blanches et robustes qui lui a déjà fourni ses Gauloises. Chaque peintre se fait ainsi un type de beauté féminine auquel il reste fidèle. Tout ce que nous pouvons lui demander, c'est que, si son goût ne change pas, sa peinture garde toujours aussi ses qualités coutumières. On regardera certainement la *Dormeuse* d'Henner, éclairant l'ombre environnante des clartés tendrement nuancées de ses chairs ivoirines, avec le même plaisir que toutes ses aînées, puisqu'elle est encore aussi belle; on regardera volontiers aussi la femme à mi-

corps, le *Sommeil*, de M. Raphaël Collin, puisqu'aussi bien ce peintre délicat et chaste n'a jamais modelé si tendrement un beau buste. Parmi les jeunes artistes qui font preuve d'un goût distingué dans ces études du nu qui seront toujours, pour tous les peintres du monde, l'exercice primordial et indispensable, MM. Calbet, Henri Royer, Bréauté, tous trois fort en progrès depuis leurs récens débuts, semblent tenir le meilleur rang. Leur peinture, encore incertaine et grisâtre, gagnerait sans doute à s'enhardir et à s'affirmer, mais ils ont tous les trois un juste sentiment de l'harmonie et ils recherchent, sous la brume à la mode, la justesse et la solidité des formes, avec une conscience et une loyauté qui les amèneront forcément quelque jour à une exécution plus ferme et plus résolue. Le grand panneau décoratif de M. Calbet pour le casino de Royan, la *Musique*, où sont assemblées en plein air plusieurs nymphes jouant d'instrumens divers, joint même, à l'agrément pittoresque et plastique, cette aisance enjouée dans le groupement et l'allure, qui était autrefois la marque de l'école française, mais qui, dans ces derniers temps de réalisme maussade ou de songerie enfantine, est devenue assez rare. La *Nymphe* de M. Henri Royer n'est, en réalité, qu'un modèle assez vulgaire et de proportions assez lourdes, mais le rendu en est si juste, si soigné, si délicat et mené d'un pinceau si souple et si attentif que cette simple étude devient un des morceaux les plus distingués du Salon. A côté de la *Nymphe*, une étude de paysan assis, le *Vieux*, montre la même justesse d'observation et la même sensibilité de vision; mais dans ce sujet réel, de grandes dimensions, l'insuffisance de cette facture diaphane et pâle, qu'il faut laisser aux rêveurs et aux impuissans, devient tout à fait choquante. Nous ne pensons pas non plus que M. Bréauté se soit dégagé suffisamment encore de ces vapeurs confuses dans lesquelles s'est longtemps exercée sa science très réelle et particulière du clair-obscur; néanmoins, à la différence de tel et tel qui s'y noient, lui s'efforce au moins d'en sortir. Son étude de femme nue, accroupie devant son foyer, le *Matin*, se différencie déjà singulièrement, par la précision ferme des modelés sous l'enveloppe lumineuse, de certaines études similaires par M. Besnard ou M. Carrière qu'elle peut rappeler. Dans cet ordre de recherches, nous pouvons signaler encore le *Bain de Leïlah* par M. Hippolyte Lucas, *Après le bain* par M. Gardenty, l'*Ève* de M. Kowalsky, etc.

Dans le portrait, nous avons un plus grand nombre d'œuvres excellentes ou intéressantes. C'est là encore, c'est là surtout qu'éclate la supériorité des artistes qui, sachant dessiner, savent asseoir une tête sur ses épaules, attacher des bras à un torse, analyser le caractère d'une attitude et l'expression d'un visage, placer

à leur gré une figure palpable et vraisemblable, soit dans un isolement qui met en saillie sa personnalité, soit dans un entourage d'êtres ou d'objets qui l'explique et qui la complète. Le goût croissant du public pour les représentations collectives de personnages contemporains offre, à nos peintres, sous ce rapport, un champ d'expériences et de tentatives singulièrement large. Il était naturel que les admirables tableaux de corporations dus aux Hollandais du XVIIe siècle, les chefs-d'œuvre de Ravesteyn, de Frans Hals, de Van der Helst, de Rembrandt, sans parler de vingt autres, servissent d'abord de modèles pour les ouvrages de ce genre ; aucun des peintres qui entreprendront pareilles besognes ne les pourra jamais oublier ; en effet, c'est en retrouvant leur sincérité devant la réalité infiniment variable, qu'ils ont chance de trouver à leur tour des expressions nouvelles et des accens inattendus. L'intervention résolue du paysage dans ces réunions de portraits groupés en plein air a déjà marqué un progrès dont tous les résultats ne sont pas encore acquis. Le grand tableau de M. Schommer, aux Champs-Élysées, celui de M. Roll, au Champ de Mars, tous deux représentant le président de la république entouré de nombreux personnages, l'un, à Boulogne-sur-Mer (*Voyage de M. le Président de la République, 4 juin 1889*) ; l'autre, dans le parc de Versailles (*le Centenaire de 1789*), indiquent le parti qu'on peut tirer du paysage pour agrandir, animer, poétiser dans une certaine mesure, ces cérémonies officielles dont le compte-rendu exact présente tant de difficultés à un peintre à la fois scrupuleux et ami de son art. Nous parlerons plus tard de l'œuvre de M. Roll. Quant à celle de M. Schommer, on peut regretter qu'il n'y ait pas apporté plus de fermeté et de vivacité dans le rendu des figures, surtout sur les premiers plans, où le groupe des pêcheuses en costumes lui offrait un superbe motif, car la disposition générale de sa toile est assez heureuse et la grande importance qu'y prend la perspective de la ville et du port est bien faite pour donner sa signification véritable à la fête. Sous prétexte d'une *Célébration du premier anniversaire de réunion à la Confédération helvétique en 1601*, M. Henri Pille a réuni, sur une place publique de Bâle, en un groupe de francs buveurs, quatre ou cinq de ses amis que leur accoutrement archaïque n'empêche point d'être d'une ressemblance criante. Toutefois, ce n'est point par ses qualités de paysagiste que M. Henri Pille a conquis et conserve sa juste réputation. Le soleil dont il s'éclaire n'est qu'un soleil d'atelier, froid, égal, un peu gris ; mais, pour la virtuosité de l'exécution, pour l'exactitude amusante des types, pour la vérité brillante des accessoires, cuirasses, brocs et verres, nous n'avons guère de praticiens à lui préférer.

C'est autour de la table que, de temps immémorial, parens ou

amis, princes ou chiffonniers, politiques ou savans, se sont toujours réunis pour échanger leurs sentimens ou leurs pensées. La table reste donc, chez nous comme chez les Hollandais, le prétexte le plus facile à grouper des personnages qu'unissent des liens quelconques, de famille, de professions, d'idées. Ce thème offre toujours à un artiste des difficultés séduisantes et nouvelles, tant pour le groupement des figures dans une action naturelle et commune que pour leur bonne installation dans un milieu plus ou moins éclairé et encombré. Bien que Frans Hals et surtout Velasquez aient déjà résolu à cet égard, dans leurs tableaux d'intérieurs, les problèmes les plus ardus, il en reste encore beaucoup d'autres à aborder et à étudier. M. Marcel Baschet a sans nul doute pensé à ces deux maîtres lorsqu'il a peint, après un repas, *M. Francisque Sarcey chez sa fille, Mme Brisson;* il pouvait le faire sans danger, car il possède une science personnelle de dessinateur dont il a déjà fourni des preuves; ce souvenir, sans l'écraser, lui a porté bonheur. La fillette, rose et blanche, j'allais dire, la petite infante, qui regarde, de face, toute naïve et souriante, est d'une fraîcheur vive que le noble Espagnol eût aimée; le vaillant ouvrier de Harlem aurait, de son côté, applaudi à la bonhomie bourgeoise et joviale du personnage principal, carrément enfoncé dans les flancs profonds d'un large fauteuil, ses mains croisées sur sa canne, car il aurait reconnu, dans cette franche, solide, joyeuse facture du visage haut en couleur, le souvenir de ses bons enseignemens. Peut-être eût-il fallu aux deux maîtres, pour les contenter tout à fait, plus de liaison entre les diverses figures, par une décoloration plus juste et plus nuancée du milieu atmosphérique. Mais M. Baschet qui, depuis quelques années, a tant appris, peut apprendre encore; la liste de ses bons portraits, femmes et hommes, est déjà longue pour un artiste de son âge, et le morceau, plus complet et plus hardi, qu'il expose, s'y ajoute comme un effort heureux vers un art plus varié et plus puissant. L'autre repas, un déjeuner, *une Réunion d'artistes*, par M. Léandre, a pour théâtre une salle vitrée, aux fenêtres ouvertes, éclairée par une lumière fraîche et abondante. Une jeune femme, en toilette d'été, s'y mêle aux peintres en veston, devant la nappe blanche couverte de porcelaines et de verreries brillantes, sous la présidence d'un patriarche en houppelande brunâtre. On cause au dessert, les coudes sur la table, tandis que, dans la porte du fond, apparaît une vieille servante, apportant le café. La tonalité générale est d'une harmonie douce et juste. Les figures, de grandeur naturelle, se meuvent avec aisance dans cette atmosphère claire et calme. Les types sont, en général, indiqués avec précision. Il ne faudrait qu'un peu plus d'accent dans le caractère et de solidité dans les formes pour que

ce tableau emportât tous les suffrages. En tout cas, pour M. Léandre, jusqu'à présent connu par des études de petites figures, délicates et un peu frêles, dans des intérieurs soigneusement étudiés, c'est là un témoignage de progrès décisif, et l'affirmation d'une intelligence active et ouverte qui, ne se laissant pas leurrer par les apparences, comprend à son tour la nécessité de soutenir ses harmonies par un fond plus sérieusement construit. Le *Concours des bébés à la mairie de Passy* et le *Jubilé Pasteur*, par M. Laurent-Gsell, montrent la même direction d'esprit; mais ici, plus encore, sous l'expansion agréable de la lumière, on désirerait une fermeté plus réelle et un caractère mieux défini dans les figures éclairées.

Les peintres de portraits isolés n'ont point à se préoccuper, autant que les peintres de groupes, de l'agrément du milieu dans lequel ils les placent. La monotonie d'un fond uni, opaque ou transparent, réel ou conventionnel, dégageant la figure de tout accessoire étranger, la fixant, par conséquent, d'une façon plus nette, dans l'œil et dans l'esprit du spectateur, sera même, selon les apparences, toujours chère aux artistes supérieurs, qui visent à exprimer le caractère intellectuel et moral de leur modèle plutôt qu'à reproduire ses apparences passagères et superficielles. Les deux plus beaux portraits du Salon, celui de *Mme Bonnat mère*, par M. Bonnat, et celui de *Mme veuve Émile Raspail*, par M. Jules Lefebvre, doivent, en partie, leur gravité saisissante à cette expressive simplification des fonds et des vêtemens qui permet aux yeux de se reposer longuement, sans distraction inutile, sur les physionomies noblement résignées et endolories de ces deux femmes en deuil. La première, assise, nu-tête, en robe de velours, est une personne âgée, et M. Bonnat, avec sa franchise accoutumée, n'a pas manqué d'accentuer, en elle, les signes de la vieillesse, par les procédés vigoureux dont il dispose; la seconde, d'apparence beaucoup plus jeune, se tient debout, coiffée d'un chapeau de crêpe, avec une ruche blanche, et M. Jules Lefebvre a défini son visage et ses mains avec l'extrême précision qui lui est particulière. Tous deux, l'un, le robuste manieur de pâtes, et l'autre, le chercheur attentif des contours, sont arrivés, par les chemins les plus divers, à se rencontrer dans la même façon élevée de sentir, sinon d'exprimer, et tous deux ont fait des œuvres supérieures, sur les tendances desquelles on peut discuter, mais dont on ne saurait contester l'égale excellence. Le portrait, vif et pénétrant, d'un homme âgé, maigre, distingué, nerveux, par M. Morot, est compris de la même façon, quoique avec moins de maîtrise. On a remarqué encore, dans cette catégorie, les peintures énergiques et graves, de M. de Pochwalski, de Cracovie (*Portraits de S. E. le Comte*

Vladimir Dzieduszycki, conseiller intime de S. M. l'Empereur, et de M. Stanislas Burzynski), un très délicat portrait de jeune femme, par M. Tony Robert-Fleury, les ouvrages de M. Pascal Blanchard (*Portrait de Mme B...*), de M. Chartran (*Portrait de M. Lozé, préfet de police*), de Mme Parlaghy, de Budapest, de MM. Braut, Emmanuel Benner, Salgado, Brido, Hartmann, de Bengy, Pomey, Aviat, Berteaux, etc. Parmi les portraits plus colorés, sur des fonds plus variés, le plus naturel et le plus vivant a semblé celui du *Père Didon*, par M. Cormon ; le plus curieusement et habilement poétisé, celui de *Lady Hélène Vincent*, par M. Benjamin Constant, qui a peint aussi une image très individualisée et très brillante de *S. E. lord Dufferin et Ava, ambassadeur d'Angleterre*, et on a regardé avec plaisir ceux de M. Desvallières (*Portrait de Mme F. de P...*), un coloriste savoureux, de Mme Beaury-Saurel (*Portrait de Mme Séverine*), de M. Paul Chabas (*Portrait de M. Robert Mitchell*). Ces trois artistes sont en progrès marqué.

II.

Nos paysagistes de 1830 ont été, dans notre siècle, les véritables novateurs. C'est à eux que doit aller notre plus vive reconnaissance, car ce sont eux qui nous ont rendu le goût de la simplicité et de la sincérité, ce sont eux qui ont rouvert nos yeux, non-seulement à l'infinie variété des choses vivantes, mais encore à la fraîcheur et au charme de la lumière, à la gaîté et à l'éclat des couleurs. Toutes les petites écoles contemporaines, dites écoles du plein air, décoratives, impressionnistes, avec leurs qualités et leurs défauts, procèdent d'eux, en réalité; les nymphes fugitives, qu'entrevoyait le père Corot, dans la buée crépusculaire des étangs, sont les mères coupables des apparitions vaporeuses devant lesquelles s'agenouille le symbolisme. Le paysage, maintenant, se mêle à tout, à la décoration, à l'histoire, à la scène de mœurs, au portrait, pour vivifier tout ou pour l'absorber. De la santé ou des infirmités de nos paysagistes, de leur sincérité ou de leur hypocrisie devant la réalité, dépend par conséquent, désormais, en grande partie la prospérité ou la décadence de la peinture contemporaine. Si ceux qui vivent en pleine nature, dans la vérité des êtres et des choses, ne conservaient plus le respect de cette nature et l'amour de cette vérité, n'y aurait-il pas lieu de craindre, à plus forte raison, que les artistes des villes, clôturés dans les ateliers, amollis dans les salons, anémiés par l'air vicié de bavardages et de flagorneries qu'ils respirent, ne s'égarent de plus en plus dans la recherche des bizarreries factices et des miévreries écœurantes?

Dieu merci! Nos paysagistes sont bien vivans, et l'*influenza* pestilentielle, caractérisée par l'horreur de l'exactitude, de la simplicité, de la force, de l'éclat, qui atteignit quelques-uns d'entre eux, circonscrit heureusement ses ravages. Par une sorte de réaction naturelle, et que nous avons déjà signalée, contre les fantaisies déliquescentes dans lesquelles la main joue un plus grand rôle que la réflexion, c'est avec une faveur marquée que le public accueille aujourd'hui certains maîtres qui, dans la période réaliste, lui avaient paru froids ou pédans, mais dont, mieux instruit par l'expérience, il apprécie aujourd'hui le bon sens, la force et l'habileté : M. Français, qui, toujours vert sous ses cheveux blancs, donne encore, dans ses études larges et calmes, des leçons de clarté et de style à ceux qui le savent comprendre ; M. Harpignies, dont les beaux paysages, solides et austères, le *Matin* et le *Soir*, impriment plus que jamais, dans l'âme, avec leurs silhouettes décidées et leur sobre lumière, des impressions graves et durables ; MM. Bellel même, Paul Flandrin, de Curzon, qu'on trouvait trop classiques autrefois, mais dont on comprend aujourd'hui la poésie, puis tous ceux qui, autour d'eux et après eux, ont recherché à la fois, dans le paysage, l'expression et la vérité ; M. Busson, avec une nouvelle étude d'automne, *une Matinée*, très émue et très colorée ; M. Lansyer, avec ses fines représentations d'architecture dans la lumière, *Santa Maria della Salute* et le *Golfe de Menton ;* MM. Émile Michel, Guillon, Rozier et bien d'autres sont examinés d'un œil moins rapide et moins dédaigneux. Tous ces artistes exercent une action visible sur une partie de leurs jeunes successeurs qui, sous l'influence d'un retour d'aspirations poétiques, combiné avec des habitudes d'observation, sont en train, nous l'avons déjà remarqué, de reconstituer un genre de peinture, naguère conspué, mais qui répond sans doute à un besoin permanent de l'esprit puisqu'on le retrouve à presque toutes les époques de la peinture, le *Paysage historique*.

N'est-il pas naturel, après tout, pour un artiste, de déterminer plus nettement l'impression que lui a fait éprouver tel ou tel paysage, en y plaçant un ou plusieurs personnages, dont l'attitude corresponde à cette impression? Que ce personnage soit réel, comme un berger de Troyon, imaginaire comme une dryade de Corot, historique comme un philosophe de Poussin, peu importe, à vrai dire. L'essentiel est que la figure augmente et fortifie, par sa présence, la sensation simple ou compliquée, pastorale ou tragique, qu'a éprouvée le peintre, à telle heure, en tel lieu et qu'il veut nous communiquer. Je chevauche donc volontiers avec le *Don Quichotte* de M. Demont, dans la plaine déserte, au bout de laquelle se lève la poussière d'une armée de moutons, bien que

cette plaine verdâtre, dans ce ciel gris, soit plus française qu'espagnole, mais don Quichotte n'est-il pas de tous les pays et cette solitude ouverte ne se prête-t-elle pas à toutes les rêveries d'aventures? Mon imagination flotte encore, sans peine, à la suite de l'apparition en robe blanche, la *Légende*, qui s'envole au-dessus d'une vallée humide. Dans les deux cas, il s'agit d'ailleurs, avant tout, de paysages bien définis, bien étudiés ; l'artiste n'y a introduit une figurine que pour mieux en accentuer la signification.

D'autres fois, au contraire, c'est le peintre d'histoire qui associe, dans une large mesure, un paysage explicatif à ses personnages pour préciser leur rôle et affirmer leur caractère. Les trois *Troubadours* en longues robes rouges que M. Henri Martin nous montre arrêtés et s'entretenant dans une sapinière, assez mal bâtis comme ils sont, nous demeureraient indifférens si, à travers les branchages supérieurs de la haute futaie, ne glissait une nappe de lumière d'or qui transforme toute la scène. Cette lumière, pénétrant les profondeurs des bois, en fait comprendre l'étendue, la solitude, le silence, et l'on s'explique l'éblouissement qu'éprouvent, sous cette splendeur divine, les poètes aux cœurs exaltés, éblouissement qui leur permet de deviner dans cette lueur d'en haut l'essor vague et harmonieux des muses en robes blanches. L'impression est extrêmement poétique, très juste et très observée. Pourquoi, hélas! faut-il toujours avoir à protester contre l'insuffisance avec laquelle M. Henri Martin continue à dessiner et à modeler ses figures et contre l'étrangeté mesquine de ses procédés d'exécution? Sa façon très personnelle de concevoir les choses mériterait d'être servie par un instrument mieux conduit, et il est à craindre, s'il persiste dans cette voie, qu'il ne produise que des œuvres éphémères dont l'avenir, moins indulgent, constatera seulement les pauvretés lamentables d'exécution, sans tenir compte, comme nous le pouvons faire, des excellentes intentions.

Le sentiment du paysage se manifeste encore dans quelques autres toiles d'histoire ou de genre historique, où son intervention est des plus heureuses. Dans le *Soir à Nazareth*, de M. Paul Leroy, où la figure de Marie est de grandeur naturelle comme celle des troubadours dans la toile de M. Henri Martin, le paysage est même presque tout. La jeune femme d'Orient qui rêve, assise, les pieds pendans, sur le parapet de sa terrasse, ne tient guère de place, en vérité, dans ce grand espace silencieux où les sommets plats des toitures en maçonneries blanchissent à perte de vue, çà et là nuancées par des ombres délicates qui tombent de leurs saillies légères ou que projettent quelques groupes de palmiers. Tout le charme de cette toile, d'ailleurs un peu trop grande, est dans le recueillement exquis de la lumière aux approches de la nuit que M. Paul

Leroy a rendu avec une rare sensibilité. Le nimbe qui entoure la tête de la Vierge pourrait disparaître ; il devrait même disparaître, car il n'y a rien de particulièrement évangélique et chrétien, ni dans la figure, ni dans le paysage, qui sont tous deux très réels et très modernes, mais d'un sentiment délicat dans leur réalité. M. Paul Leroy fait partie de ce groupe d'artistes, MM. Girardot, Dinet, Point, etc., que l'amour du soleil a poussés vers l'Algérie et l'Orient et qui en ont rapporté une affection décidée pour les effets de lumière subtils, violens ou extraordinaires. M. Paul Leroy est un de ceux qui apportent, dans ces recherches, le plus de goût et de sentiment. Nous trouverons ses camarades au Champ de Mars.

Cette intervention du paysage, dans les scènes de toute espèce, scènes de genre historique, scènes de mœurs rustiques ou mondaines, est si bien passée à l'état d'habitude, elle a si complètement modifié, en quelques années, notre façon de comprendre la lumière, la couleur, la peinture, que le public semble étonné lorsqu'il ne trouve pas, dans les compositions qui l'intéressent ou qui l'amusent, ce coin de verdure ou de fleur, cette fraîcheur ou cette vivacité de lumière, libre ou emprisonnée, que la jeune école lui offre presque toujours. C'est, sans doute, une des raisons qui, parmi les tableaux militaires, ont fait, dès le premier jour, remarquer et applaudir les *Défenseurs de Saragosse*, par M. Maurice Orange. Ce n'est pas seulement parce que la scène est présentée d'une façon pittoresque, et que l'artiste a fait preuve d'une certaine émotion dans sa manière de caractériser les Espagnols vaincus, défilant tristement, dans une longue rue, devant une haie de troupiers français, que les visiteurs se sont arrêtés ; la vivacité avec laquelle le soleil fait éclater toutes les guenilles glorieuses de ces pauvres gens dans la poussière d'un jour d'été a été pour beaucoup dans le succès. Rien de plus légitime en soi, et M. Maurice Orange n'a qu'à donner un peu plus de corps à ses figures pour être un peintre militaire très distingué. Qu'il ne dédaigne pas toutefois lui, non plus que ses confrères, les enseignemens qu'a laissés Meissonier ! Plus les figures sont nombreuses dans une composition, plus elles doivent y reprendre leur valeur par l'accentuation du caractère, la précision du geste, la vérité particulière de la physionomie. Que si les figures se rapetissent, on a le droit d'être plus exigeant encore ; c'est là surtout que l'expérience du bon dessinateur, vif et preste, devient nécessaire. Sous ce rapport, nous avons un excellent morceau, plein de mouvement et d'émotion, exécuté avec un entrain communicatif de dessinateur et de peintre, dans les *Grenadiers de la garde à Essling*, par M. Cormon ; l'effarement de la déroute chez les soldats de Lannes, qui viennent se jeter dans

les rangs de la garde, blessés et mutilés, le sang-froid des grenadiers qui saisissent aux collets les fuyards et les repoussent derrière eux, sont vivement rendus. On remarque plus de sécheresse dans la façon dont M. Morot nous représente la *Retraite de Saint-Jean-d'Acre*, avec Bonaparte en tête, suivi de Desaix, Lannes, Monge et de tout l'état-major, marchant à pied dans les sables de Syrie. Les figurines sont ressemblantes, d'une allure juste, mais sans tout l'accent qu'on y voudrait. Nous avons quelque peine à nous imaginer un soleil d'Orient si peu réchauffant, et des troupiers si propres, si indifférens, si réguliers dans ce désert poudreux. Les autres tableaux militaires, tels que le *Kléber à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre*, par M. Sergent, *Ils n'iront pas le chercher là*, par M. Boutigny, la *Veille de la bataille de Craonne*, par M. Roussel, ne sont que des anecdotes plus ou moins prestement rendues. M. Grolleron, cependant, a fait un effort plus intéressant dans son groupe de grandeur naturelle, les *Frères d'armes*, étude dessinée avec soin, et le *Retour de permission*, par M. Neymark, est un bon morceau.

Le soleil d'Italie, chez M. Alma-Tadema, et le soleil de Gaule, chez M. Rochegrosse, sont aussi des soleils tempérés. La belle clarté n'est point cependant incompatible avec l'archéologie; M. Alma-Tadema nous l'a prouvé lui-même bien des fois, lorsqu'il asseyait ses élégantes Pompéiennes sur des bancs de marbre, devant la mer bleue. Il est vrai que la distraction à laquelle se livre, au dessert, l'empereur *Héliogabale*, celle d'enfouir une partie de ses convives sous une pluie de roses, est la distraction d'un triste sire, impliquant un état d'âme plus que maussade. Le misérable accomplit cette lugubre plaisanterie sans aucune joie, et le peintre ne semble pas en avoir éprouvé davantage à la peindre. Il va sans dire qu'on rencontre toujours, sous le pinceau de M. Alma-Tadema, ces fines têtes anglo-romaines dont la distinction archaïque est justement célèbre; mais ce dilettante ingénieux a été souvent mieux inspiré. Le *Pillage d'une ville gallo-romaine par les Huns* de M. Rochegrosse intéresse, comme toutes les œuvres de ce jeune maître, autant par la singularité et par l'exactitude des costumes et des types que par l'habileté ingénieuse de la mise en scène. M. Rochegrosse s'est sincèrement amusé à étudier et à accentuer toutes sortes de contrastes entre ces délicats Gallo-Romains, représentans efféminés d'une civilisation vieillie et impuissante, et ces horribles cavaliers asiatiques, aux faces camardes, missionnaires de la sauvagerie; il nous fait partager son amusement de bon lettré, sans nous effrayer outre mesure. On trouve dans cette toile des figures intéressantes et de jolis morceaux de peinture.

La lumière ne manque pas dans les deux tableaux de M. Jean-Paul Laurens, le *Saint Jean Chrysostome*, accusant publiquement

l'impératrice Eudoxie, et la *Petite de Bonchamp* devant le tribunal révolutionnaire. Le premier sujet a été traité, il y a quelques années, d'une façon remarquable, par M. Wencker, qui avait réuni, au pied de la tribune où se tient l'impératrice et de la chaire dans laquelle vocifère le courageux évêque, une assistance assez nombreuse. M. Laurens a supprimé les spectateurs ; il dresse, simplement, dans l'espace vide, au premier plan, le vieux Chrysostome, debout, furieux, menaçant l'impératrice qu'on aperçoit, au fond, impassible, couverte de joyaux. C'est à probablement parler une étude de figure d'expression, plutôt qu'une composition, mais dans cette étude on retrouve la fermeté habituelle du peintre en même temps que son grand sens de l'histoire. La *Petite de Bonchamp*, fillette blonde, en robe rose, agenouillée, toute en lumière, sur une chaise de paille, entonne naïvement, pour remercier le tribunal révolutionnaire qui va gracier sa mère, la plus belle chanson qu'elle sache, une chanson royaliste; c'est une des plus jolies figures qu'ait jamais peintes M. Laurens. Les attitudes étonnées et les types rébarbatifs des membres du tribunal révolutionnaire sont étudiés avec cette recherche impartiale et intelligente du type qui donne toujours du prix aux personnages de M. Laurens.

MM. Tito Lessi et Flameng ont donné aussi de la vivacité et de l'intelligence à leurs figurines, soigneusement exécutées, dans leurs toiles anecdotiques, *la Visite de Milton chez Galilée à Arcetri, près Florence*, et *C'est lui! Campagne de France, 1814*. M. Lessi est d'une extrême habileté dans son métier; il campe, habille, anime ses petits personnages avec une dextérité remarquable; il fait mieux : il leur donne de l'expression et, au besoin, de la noblesse; s'il n'y a rien de bien nouveau dans cette manière de peindre, après Meissonier et Fortuny, on constate au moins que la succession est bien recueillie. M. Flameng, moins minutieux et moins lustré, mais plus vif et plus gai, représente à nouveau, avec esprit, Napoléon s'endormant, un soir de campagne, après un maigre repas, dans une ferme champenoise, et un groupe de paysans admirant le héros harassé sous l'auréole d'une chandelle fumeuse. Ces deux tableaux, comme ceux de MM. Rochegrosse et Laurens, fourniront à la gravure des thèmes faciles et amusans.

M. Tito Lessi est un Italien. M. Sorolla-Bastida, l'auteur d'une scène de sacristie, très vivante et très bien peinte, *le Baiser*, est un Espagnol. Parmi les étrangers, les Belges se distinguent toujours par leur ferme attachement aux traditions de leur race, par leur goût résistant pour un réalisme expressif et pour une facture solide et décidée. Quelques-uns s'en tiennent, sans doute, de trop près, à l'imitation des anciens procédés; tel est M. Leempoels, de Bruxelles, qui, sous des prétextes philosophiques assez peu com-

préhensibles, réunit dans ses deux tableaux *l'Histoire de l'humanité*, *les Vices*, un certain nombre de têtes d'expression, copiées sur le vif avec une rigueur méticuleuse et sèche qui n'est pas sans mérite, quoique assez ennuyeuse; tel est M. Brunin, d'Anvers, un exécutant d'une conscience et d'une habileté remarquables, qui peint les orfèvreries et les tapisseries comme les meilleurs ouvriers du XVIIe siècle, mais dont *l'Orfèvre* et *la Nature morte* ont déjà l'aspect jaune et fané de tableaux antiques. Toutefois, il en est d'autres qui, suivant le génie de leur race, cherchent leurs inspirations dans un naturalisme plus simple et plus actuel. Tous ceux qui ne demandent pas à l'art uniquement des impressions aimables ont remarqué l'étrangeté poignante des deux études, l'*Idiot* et l'*Ivrogne*, par MM. Larock-Evert et Mertens. Dans les deux cas, il s'agit de pauvres diables en guenilles, assis, l'air abruti, dans une cour de briqueterie, que regardent, du coin de l'œil, sans interrompre leur travail, quelques compagnons de misère. L'observation est franche et l'exécution d'une rigueur impitoyable, mais on sent, sous cette dureté de facture, une émotion simple et vraie. Les deux peintres sont d'Anvers, se ressemblent beaucoup par la manière de procéder et semblent avoir pris leurs modèles dans le même endroit.

L'Angleterre nous envoie un tableau assez important de M. Herkomer, le peintre célèbre des *Invalides de Chelsea*. M. Herkomer qui, on le sait, est d'origine allemande, nous représente, dans *Notre Village*, une place, couverte d'arbres, dans la campagne bavaroise, avec quelques figures de paysans et de paysannes. C'est une étude consciencieuse et sérieuse, dans une note sourde et triste, dont la gravité nous peut sembler un peu pesante, mais qui n'est pas sans intérêt. La même conscience de rendu, avec une austérité voulue d'exécution, se retrouve dans une collection de portraits insulaires, l'*Ordination des Anciens dans l'église nationale de l'Écosse*. C'est, au contraire, par un retour inattendu de caprice romantique que M. Frank Brangwyn, l'auteur d'un enterrement à bord très remarqué en 1891, nous affole les yeux, dans ses *Boucaniers*, par un tumulte pesant de couleurs éclatantes, plaquées à coups de couteau à palette, sans signification visible. Cette vaste pochade où l'indigo, le jaune et le vermillon se livrent une bataille amusante, nous prouve que le dilettantisme de M. Brangwyn est capable de se livrer aux divertissemens les plus variés. Ces exercices amusent la galerie; peut-être vaudrait-il mieux, pour M. Brangwyn, demeurer dans la voie plus simple qu'il avait d'abord suivie. MM. Lynch et Sinibaldi ne sont pas des Anglais; l'un est Péruvien, l'autre Parisien, mais tous deux travaillent sous l'influence anglaise des préraphaélites élégans et mondains. M. Lynch a plus d'acquit et de souplesse, sa *Madeleine*

et son *Floréal* sont des figures aimables. Malgré une certaine sécheresse, quelques-unes des jeunes demoiselles, sveltes et chastes, s'avançant en troupe sur une colline, pour saluer l'*Aurore*, dans le tableau de M. Sinibaldi, semblent une réminiscence heureuse des dessins de Kate Greenaway.

Comme toujours, les sujets de mœurs populaires se montrent en grand nombre. Nous constatons avec plaisir qu'on renonce peu à peu à cette mode absurde qui a sévi, pendant plusieurs années, de les traiter, en figures colossales, dans d'immenses toiles vides et ennuyeuses. Pour raconter un drame de famille, un roman d'amour, une anecdote de village ou de faubourg, un cadre énorme n'est pas nécessaire. Les proportions que M. Jules Breton donne à ses toiles, par exemple, suffisent amplement pour y renfermer une scène complète. Son *Chemin du pardon*, entre des talus boisés, avec une jeune paysanne bretonne en costume écarlate, au premier plan, et des mendians installés à la file, est une note de voyage, charmante et vive, dont l'exactitude ravit tous les voyageurs qui ont visité la pieuse Bretagne. Il eût été inutile de faire plus grand. Dans ce genre de rusticité agréable, les toiles de MM. Brozik (*la Rentrée des champs*), Adan (*A travers les champs*), Adrien Moreau (*l'Abreuvoir*), Guillou (*un Dimanche de procession*), Jolyet (*Lecture*) sont de celles qu'on regarde avec plaisir. Nous devons citer encore, pour l'arrangement simple des figures et l'étude délicate de l'effet lumineux, les jolies toiles de MM. Constantin Leroux (*les Crêpes en Bretagne*), Paul Thomas (*la Toilette des communiantes*), Morisset (*le Goûter*), et surtout celle de M. Sautai, *les Relevailles*.

M. Enders, dans son banquet de paysans alsaciens portant un *Toast à la France*, M. Dantan, dans sa *Procession*, ont donné à leurs figures la grandeur naturelle; mais ils ont agrandi en conséquence leur manière de peindre, et leurs toiles, bien remplies, présentent l'aspect de peintures murales, mates et franches. On pourrait reprocher à M. Dantan quelques mollesses dans l'exécution de ses figures habillées de blanc, d'un sentiment d'ailleurs simple et élevé. M. Enders a singulièrement et heureusement éclairci sa palette; ses Alsaciens et Alsaciennes, peints d'une main ferme en pleine lumière, ont une gravité simple qui, par instans, avoisine le style historique. C'est plutôt par l'accent ferme du dessin que par la vigueur du coloris que Mme Demont-Breton justifie les grandes proportions données à une scène familière, le retour du marin, qu'elle intitule *le Foyer;* on y retrouve les tendances élevées dont l'artiste a déjà fait preuve dans une série d'épisodes rustiques du même genre. Je m'imagine, pourtant, que sa toile eût gagné à se rapetisser, ainsi que beaucoup d'autres, notamment celle de M. Le Sidaner (*l'Autel des Orphelines*) où d'insaisissables

fantômes bleuâtres flottent, épars, dans une buée blanche, et même les études toujours très émues de M. Geoffroy (*la Prière des humbles*, et *un Jour de fête à l'école*). Parmi les peintres qui étudient avec talent, les uns avec gravité, les autres avec esprit, les types et les mœurs populaires, nous retrouvons toujours MM. Buland (*la Richesse de la France*), Marec (*Au Rendez-vous des cochers*), Gueldry (*une Distribution de secours*), dont la manière est fixée. Nous devons signaler, à côté d'eux, les études intéressantes de plusieurs artistes moins connus, une petite toile, d'impression fort triste, mais d'un art distingué, *A l'Hôpital*, par M. Bellery-Desfontaines, et une très franche étude, *la Rue*, par M. Adler.

Ce n'est pas de la peinture gaie, mais c'est de la peinture très particulière et très ressentie. Du reste, les artistes de ce groupe ont souvent les idées tournées au noir et l'on pourrait remplir une entière galerie avec les enterremens, agonies, maladies, convalescences qu'ils nous apportent. Il est vrai que la plupart de ces scènes lugubres sont surtout des prétextes à études de lumière naturelle ou artificielle, soleil, lampe, veilleuse, lanterne ou chandelle, sur des rideaux ou sur des draps. Quelques-unes cependant sont traitées avec un sentiment de tristesse, profond et communicatif, notamment la scène mortuaire, dans laquelle on voit deux femmes agenouillées près du lit d'une agonisante et, au fond de la chambre, apparaître, sous la porte, transparente et lumineuse, la figure du Christ. Ce tableau que son auteur, M. Bondoux, appelle : *Je suis la Résurrection et la Vie*, est non-seulement exécuté avec habileté, mais empreint d'une émotion poétique et religieuse assez rare aujourd'hui, malgré l'énorme quantité de toiles dans lesquelles s'affiche aujourd'hui un mysticisme néo-catholique, d'une qualité fort douteuse. Parmi ces peintures où les légendes chrétiennes réapparaissent, plus ou moins naïvement renouvelées et rajeunies par le dilettantisme contemporain, il en faut cependant distinguer quelques-unes; celles, par exemple, de M. Buflet, la *Tentation du Christ;* de M. Brunet, le *Dernier cri du Christ;* de M. Paul-Albert Laurens, les *Saintes Femmes*. Nous remarquerons que, dans ces trois compositions, œuvres incomplètes, mais poétiquement conçues, d'artistes distingués, c'est encore le paysage qui est le véritable élément de rénovation.

Il faut donc en revenir à ce que nous avons déjà dit. C'est le paysage qui reste le grand attrait pour le public dans nos expositions actuelles, et tous les genres de peinture sont de plus en plus pénétrés et modifiés par ce goût dominant. Il importe donc grandement que notre école de paysagistes demeure dans la voie saine, franche, droite, où l'ont dirigée les maîtres observateurs et sincères, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Troyon, Millet, Daubigny;

à ceux qui verront bien et qui seront de vrais artistes, le charme poétique viendra par surcroît, comme il est venu pour Corot; mais on ne rêve bien que lorsqu'on a récolté la matière de son rêve et il faut toujours commencer par l'étude et par l'observation.

Sous ce rapport, heureusement, nous pouvons être rassurés. Le Salon des Champs-Élysées abonde en études loyales, sérieuses. On n'a qu'à se tourner presque au hasard pour en rencontrer. Si l'on aime les paysages du centre, un peu plats, mais avec de beaux ciels, en été, gais, multicolores, chaleureux, voici les *Carrières-Charenton*, de M. Guillemet, *le Marais*, de M. Yon, *la Batteuse*, de M. Rigolot, les *Sainfoins*, de M. Quignon; si vous ne détestez pas l'hiver, vous avez des effets de neige puissamment exprimés, la *Ville-d'Avray*, de M. Simonnet, et l'*Effet de neige au coucher du soleil*, de M. Hippolyte André; s'il vous faut des verdures de printemps ou d'automne, vous avez MM. Saïn, Biva, Bourgeois, puis la troupe des Francs-Comtois, MM. Isenbart, Boudot, Japy, Gros, bonnes gens, ronds et francs, parmi lesquels M. Pointelin, avec ses *Côtes du Jura*, si délicatement entrevues, tient une place à part, celle du rêveur. M. Nozal travaille pour ceux qui ont le goût des effets nouveaux et compliqués; son étude des *Sables près Saint-Pair* est des plus curieuses et intéressantes. Aux âmes mélancoliques, ce sont deux étrangers qui parleront le mieux, M. Calderini, de Turin, avec une terrasse déserte et humide, *Tristesse d'automne*, et M. Denduyts, de Gand, avec un bois effeuillé et noir, *les Bûcherons*. Les Méridionaux, en particulier, ont joyeusement donné, et MM. Olive, Gagliardini, Allègre, Martin, Nardi, ont été rarement plus heureux. Une recrue étrangère qu'ils viennent de faire, M. Picknell, un Américain, travaillant aussi *en Provence*, leur fait honneur par la franchise de sa vision et la netteté de son exécution. Remarquons en outre que le plus grand nombre des bons morceaux de peinture, peints de main d'ouvrier, pouvant faire figure honorable dans des collections ou des musées, sont dus à des artistes faisant des animaux ou des natures mortes, c'est-à-dire s'exerçant dans des genres qui touchent au paysage; tels sont, par exemple, le petit cuisinier fumant, au milieu de ses cuivres, après *Besogne faite*, par M. Joseph Bail, le *Gras pâturage*, de M. Marais, *l'Appel* et la *Vallée du Mouzon*, de M. Barillot. Parmi tous ces artistes vivant en plein air, d'une vie simple et naturelle, parmi les paysans, le nombre est grand encore de ceux qui ne se sont pas laissé entamer par les théories nébuleuses dont se troublent les esprits inquiets des citadins. C'est par les paysagistes, une seconde fois, que nous reviendra la santé.

GEORGE LAFENESTRE.

FRANÇOIS OGIER

ET

SON JOURNAL DU CONGRÈS DE MUNSTER

Le manuscrit de François Ogier, que M. Auguste Boppe a retrouvé à la Bibliothèque nationale et qu'il vient de publier en l'accompagnant d'une excellente introduction, n'ajoute rien d'essentiel à l'histoire du célèbre congrès de Munster (1). Ce n'est, comme le dit M. Boppe, que « l'éphéméride d'un témoin de ce grand événement; mais ce journal apporte, au milieu des innombrables volumes publiés sur les traités de Westphalie, une note personnelle qui faisait défaut jusqu'ici. » François Ogier était un de ces hommes de lettres comme il y en eut beaucoup de son temps, qu'on peut comparer aux arbres qui n'ont que des feuilles. La postérité, qui ne regarde qu'aux fruits, l'a complètement oublié. Il eut cependant sa part de gloire et il avait su se faire une place honorable dans la société littéraire de la première moitié du XVIIe siècle.

Devenu l'aumônier de l'un des plénipotentiaires français, le comte d'Avaux, il fut emmené par lui en Westphalie et employé à beaucoup de choses. Il écrivait des lettres, rédigeait des brochures politiques, composait des vers de circonstance et dans l'occasion le scénario d'un ballet. Plus souvent, il prêchait; pendant que son patron négociait, il montait en chaire pour exhorter les empereurs, les rois et leurs ministres « à ouvrir enfin les yeux de leur pitié sur la désolation de

(1) *Journal du congrès de Munster*, par François Ogier, aumônier du comte d'Avaux, 1643-1647, publié par Auguste Boppe. Paris, 1893; Plon.

tant de provinces, sur la misère de tant de nations, sur les désordres effroyables que causait une si longue guerre. » Ses admirateurs l'avaient surnommé l'évangéliste de la paix, un Hercule gaulois, dont la parole était une chaîne d'or. Il aimait à se souvenir du sermon de la Passion qu'il avait prononcé le 30 mars 1646, dans l'église des Cordeliers, en présence de tous les plénipotentiaires et de leur suite. C'était, disait-il, la plus illustre assemblée qui eût jamais été. « Ces messieurs étaient toutes personnes choisies, instruites dans les sciences et les belles-lettres, et certes il fallait être ferré à glace pour tenir ferme contre eux dans la conversation ordinaire... Italiens, Français, Espagnols, Allemands, Danois, Transylvains, Suédois, catholiques, protestans, luthériens, calvinistes, juifs, anabaptistes, composaient mon auditoire. Car, en vérité, on peut dire que cette capitale de la Westphalie était pour lors le concours de toutes les nations et de toutes les religions de l'Europe qui, étant si différentes en intérêts, en opinion et en créance, s'accordaient toutefois en ce point de me venir écouter et de se piquer de parler et d'entendre notre langue. » Ses succès oratoires le réjouissaient sans l'étonner ; Tallemant des Réaux a dit de lui que, « pour l'éloquence, il se prenait pour le premier homme du monde. »

Né en 1597 ou 1598, François Ogier était le fils cadet d'un avocat au parlement de Paris. On l'avait destiné à l'église, mais on put douter longtemps qu'il eût la vocation. Il avait fait ses études au collège de Boncour où il se lia avec Colletet et avec tous les amis de Colletet, qui devinrent les siens, et ce fut d'abord dans les lettres qu'il tenta de se faire un nom. Il y avait trois choses qu'on apprenait alors dans les collèges. On y acquérait l'art de composer des *chries* ou dissertations, en les ornant d'allégories et de comparaisons mythologiques; on s'aidait à cet effet de dictionnaires qui étaient des recueils d'emblèmes et de citations, et à ces citations on ajoutait celles qu'on avait recueillies soi-même en classe sous la dictée du maître. On apprenait aussi à construire des syllogismes en forme, à aligner des argumens et à faire bonne figure dans une discussion littéraire ou philosophique. Enfin on s'initiait de bonne heure à la science du théâtre. L'Université avait conservé l'usage des représentations dramatiques, et nombre de régens faisaient jouer leurs pièces par leurs élèves. Les bergers enrubannés, les bergères à la bouche de cerise étaient à la mode et on trouvait dans tous les collèges « les décors et les accessoires de la pastorale, des masques de satyres, des trousses de Cupidon, des chapelets et des barbes d'ermite (1). » Ogier eut toute sa vie l'amour des citations, la passion des controverses, et quoiqu'il n'ait jamais composé

(1) *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny*, p. 22-28, par Émile Roy. Paris, 1891 ; Hachette et Cᵉ.

de comédie, il prouva, dans son séjour à Munster, que c'était un jeu pour lui que de bâtir le scénario d'un ballet.

Avant de trouver sa voie, il s'était essayé dans plus d'un genre littéraire. Il avait projeté de traduire en quatrains les distiques des héroïdes d'Ovide. Il n'alla pas jusqu'au bout, il refréna ce qu'il appelait « ses fureurs poétiques. » Le père Garasse venait de faire paraître son fameux livre, son véhément réquisitoire contre le libertinage des gens de lettres. Ogier rompit des lances contre ce terrible jésuite, et il s'en trouva mal. Il s'attira une virulente réplique où Garasse le traitait « de débordé, de dépravé, de Pylade ou d'Achate de Théophile. » Des amis communs s'interposèrent, et cette méchante querelle se termina par une embrassade. Peu après, il écrivit son *Apologie* pour M. de Balzac, violemment attaqué par le religieux feuillant dom André de Saint-Denis. Ce plaidoyer eut tant de succès que Balzac se l'appropria sans façons, s'en déclara l'auteur. Aussi quand on demandait à Ogier s'il ne ferait pas l'épitaphe de ce grand homme, qu'il avait si bien défendu, il répondait : « Je m'en garderai bien, j'aurais peur qu'il ne se l'attribuât encore. »

Il avait reçu les ordres, et tout en demeurant l'un des fidèles de Mlle de Gournay, tout en fréquentant Marolles, La Mothe Le Vayer, L'Étoile, Boisrobert, Ménage, Chapelain, il se fit sermonnaire et panégyriste des saints, et il fut bientôt en réputation. Le cardinal de Richelieu voulut qu'il prêchât devant lui. « La face du lieu, qui n'était pas une église, écrivait Ogier, m'était bien nouvelle. Une haie de mousquets faisait un cadre vide et d'un espace assez grand entre la chaire du prédicateur et celle du cardinal. Celle-ci, posée sur une estrade, était plutôt un trône qu'un siège ordinaire, autour duquel les ducs et pairs et les secrétaires d'État faisaient la presse. » C'était le capitaine des gardes qui l'installait dans sa chaire. « Un bedeau si qualifié m'embarrassait; mon surplis s'accrocha à l'arme d'un soldat; l'odeur des mèches et de la poudre me fut un parfum désagréable et inaccoutumé, qui me pénétra le cerveau. »

Richelieu fut si content de lui qu'il lui promit un évêché; mais il mourut quinze jours après sans avoir eu le temps de lui rien donner. Le 1er juillet 1643, Ogier prononça, « avec l'admiration et l'applaudissement de tout Paris, » l'oraison funèbre du roi Louis XIII, et la reine régente lui fit à son tour des promesses qu'elle ne tint pas davantage. Il était condamné à n'être jamais évêque; mais il avait la vogue; beaux esprits et badauds, tout le monde voulait l'entendre. Il est permis de trouver que non-seulement il valait un Coeffeteau, mais qu'il avait plus de goût, plus de discernement, que le soleil et la lune, les Assyriens, les Mèdes et les Perses tenaient moins de place dans ses harangues. Il avait lu, étudié Balzac, il avait appris de cet illustre rhéteur à donner du nombre et quelque dignité à la prose oratoire. Malheureu-

sement son éloquence était froide comme glace. Le temps des grandes inspirations n'était pas encore venu, et il est mort sans s'être douté que pour remuer les âmes, les artifices de rhétorique et les belles sentences ne suffisent pas, qu'il faut croire, sentir, aimer et haïr.

Les plénipotentiaires envoyés à Munster emmenaient avec eux une suite nombreuse, composée de gentilshommes, de diplomates, de prêtres lettrés. Le comte d'Avaux était bien aise de montrer à l'Allemagne le prédicateur qu'admirait Paris. Ce fut le 9 octobre 1643 qu'on se mit en route. Le dimanche 14, Ogier prêchait à Reims, à la profession d'une nièce de son excellence. Il ne manqua point « de faire comparaison du sacrifice d'Iphigénie à l'action de cette sainte fille, et d'en tirer les augures de la prospérité et du succès de leur voyage. » Ce voyage, en effet, s'accomplit sans incident fâcheux.

La Hollande lui plut; il constata avec orgueil que sa renommée s'y était déjà répandue. La princesse Élisabeth, fille aînée du duc de Bohême et petite-fille de Jacques Ier d'Angleterre, lui dépêcha à plusieurs reprises un gentilhomme pour lui témoigner son désir de le voir, et il ne fut point insensible aux complimens flatteurs que lui prodigua « cette fille de grand esprit, » qui comme son grand-père « faisait asseoir les muses dans le trône. » Quelques jours plus tard, il fit connaissance avec M. Descartes, qui lui conta ses disputes avec le fameux Voët d'Utrecht. Il vit à Leyde M. de Saumaise, et ils s'entretinrent *de militia Romanorum et Græcorum*. Il fut encore plus charmé de M. Heinsius, le célèbre érudit hollandais qui le reçut « avec des caresses extraordinaires. » — « Ce bonhomme ne pouvait se lasser de m'embrasser. Il nous fallut boire ensemble dans son verre, et pour clôture de notre conversation, il me promit une amitié sincère et me donna pour gage de sa parole un de ses livres sur la Poétique d'Aristote. » Amsterdam, son port et ses vaisseaux lui firent une vive impression; mais ce qui l'attirait surtout, c'étaient les bibliothèques et les cabinets de curiosités. Peintures, médailles, agates, pierres gravées, vases, cristaux, ouvrages des Indes orientales et occidentales, tout l'intéressait également, et il faisait autant de cas des horloges qui vont un an que des tailles-douces d'Albert Dürer et des dessins de Raphaël d'Urbin.

Il aimait les livres et les agates, il aimait aussi la dispute, les controverses, et chemin faisant, il eut maille à partir avec quelques docteurs protestans, qui avaient eu l'imprudence « de l'aboucher. » Pendant son court séjour à Dordrecht, il alla voir le ministre André Colvius, l'un des hommes les plus savans de son temps. On causa belles-lettres et on s'entendit; mais Colvius s'étant trouvé le soir chez l'ambassadeur, Ogier mit la théologie sur le tapis. La querelle ne tarda pas à s'aigrir, on s'échauffa, on cria, peu s'en fallut qu'on ne se prît aux cheveux ; au bout d'un quart d'heure, le ministre sortit en colère,

et se vengea « en faisant courre sur cette rencontre un écrit plein de faussetés et d'impostures, » auquel Ogier, cela va sans dire, s'empressa de répliquer. Il y avait à La Haye un prédicateur français nommé de Maury, « mieux disant que les autres. » Après s'en être longtemps défendu, Ogier se résolut à aller l'entendre. Le lendemain, l'église brûla, et il fit aussitôt un sonnet, où il exprimait la joie féroce que lui avait causée cet embrasement providentiel :

Prêcheurs sans mission, anarchiques ministres,
Voici de votre fin les augures sinistres;
Ce feu purge mon temple et brûle votre cœur.

Il est heureux, en vérité, qu'on ne l'eût pas chargé de négocier le traité de Westphalie. La politique de Richelieu et de Mazarin lui agréait peu, l'alliance de la France avec l'hérétique Suède lui inspirait une secrète horreur, et il eut peine à pardonner aux trois plénipotentiaires français le duc de Longueville, le comte d'Avaux et Servien d'avoir consenti à servir de parrains à une fille du résident suédois, laquelle fut baptisée chez lui par son ministre luthérien. « C'est là, écrivait-il en latin dans son journal, une action condamnable et perverse et du plus triste exemple. » Le comte d'Avaux paraît s'être amusé plus d'une fois des indignations de son atrabilaire aumônier, qui avait plus d'indulgence pour les libertins que pour les réformés.

Le mardi 15 mars 1644, on avait quitté Deventer; le 16, on couchait à Steinfort, dans une commanderie de Malte, dont le chapelain « était plus curieux de jambons que de livres, » et le jeudi 17, on s'en alla d'une traite à Munster. Ces dernières journées furent lugubres! « Il ne se peut imaginer un chemin plus mauvais que celui que nous eûmes ces trois jours, et principalement dès que nous fûmes dans la Westphalie, qui est l'image de l'ancienne Germanie, inculte, désagréable, pleine d'eaux dormantes et de fondrières. A cela il faut ajouter la saison d'hiver et le mauvais temps; la neige fondue nous pénétrait jusque dans les os. La moitié du temps, nous étions dans des chemins creux, où nos chevaux nageaient plus souvent qu'ils ne marchaient. Des chariots versèrent et se trouva force gens de bien mouillés jusqu'au collet. Mes papiers le furent, de sorte que celui que je voulais particulièrement conserver en portera les marques tant qu'il durera. » Il disait vrai, le manuscrit de la Bibliothèque nationale, retrouvé et déchiffré par M. Boppe, porte en effet les traces de cet accident, qui en a rendu en plus d'un endroit la lecture très difficile. Mais on fit grand accueil à ces gens mouillés et crottés. Munster avait été déclaré ville neutre pour toute la durée du congrès. Le gouverneur, qui était un général de l'empire, se porta à la rencontre du comte d'Avaux. « On lui fit une belle salve de canons et de mousquets, et étaient la garnison et les bourgeois en armes, les boutiques et les fenêtres pleines

de monde. » Toutefois la première impression d'Ogier ne fut pas favorable ; il trouvait que « ce monde n'approchait ni en politesse, ni en beauté, ni en richesse, de celui qu'il venait de quitter en Hollande. »

Quinze jours après, le clergé de Munster fit une procession générale pour la paix, où les ambassadeurs d'Espagne ne parurent point. L'évêque cheminait avec le saint-sacrement sous un dais, porté par les principaux bourgeois et entouré d'enfans vêtus en anges. Devant lui marchaient les vingt-quatre pages de MM. d'Avaux et Servien, tenant à la main des flambeaux de cire blanche, les cordeliers, les grands chanoines, tous gentilshommes, auxquels Ogier reprochait « leur mine soldatesque et leurs grands vilains cheveux. » Ils avaient pour satellites les chantres du dôme, qui formaient une singulière corporation. On n'y était admis qu'à la condition de savoir la musique et d'observer le célibat. Arrivait-il que l'un de ces chantres eût une liaison et devînt père, il était condamné pour toute amende à offrir un banquet à ses collègues et un tonneau de bière à l'accouchée. Ayant ainsi réglé ses comptes avec le ciel, il recouvrait son honneur, à moins qu'il n'eût fait la sottise de se marier, auquel cas il était mis à pied.

Si belle qu'eût été la procession du 10 avril, la paix désirée de toute l'Europe devait être lente à se conclure ; les chantres, les chanoines et les peuples proposent, ce sont les politiques qui disposent. Ogier ne se faisait point d'illusions ; on l'aurait cependant bien étonné si on lui avait annoncé que quatre ans plus tard il serait encore à Munster, sans que les affaires fussent beaucoup plus avancées que le premier jour. Il tâchait de prendre patience, tout en se plaignant que le séjour de la Westphalie lui offrît peu d'agrément. Garasse l'avait injustement traité de hanteur de cabarets ; il était ennemi des excès et reprochait aux Allemands d'aimer trop à boire. Il fallait tenir tête à ces intrépides videurs de pots et de bouteilles, et il maudissait la figure de leurs grands verres, semblables à de longues flûtes. On remarqua que presque tous les Français, après avoir passé quelque temps à Munster, eurent mal aux yeux. Des médecins s'en prenaient à l'air « épais et nubileux » de la Westphalie ; la vérité était « que le service du roi obligeait quelquefois les plus modérés à ne pas observer si sévèrement les règles de la tempérance. »

Il y avait dans les mœurs westphaliennes d'autres choses qui déplaisaient à l'aumônier du comte d'Avaux. Il assista un soir à une procession de pénitens, sous la conduite des pères capucins, et il éprouva plus de surprise que de plaisir à voir une trentaine d'hommes qui se fouettaient à tour de bras et jusqu'au sang, trente autres qui tenaient leurs bras attachés à une croix. Il trouvait qu'en général les Allemands abusaient des exercices de pénitence. Leurs cérémonies duraient parfois trois grosses heures, avec accompagnement de musique, de violes, de trompettes, de cornets, de sacquebutes et de poèmes ïambiques

récités par les élèves des jésuites à la louange du saint-sacrement et en faveur de la paix. Son excellence, disait-il, accoutumée à l'air du pays, dévorait tout cela avec une patience germanique; il pensait, quant à lui, comme l'ambassadeur de Venise, M. Contarini, que ces *Tedeschi* ne savaient rien abréger, qu'ils étaient longs en toute chose, mais surtout à l'église et à table.

On croira sans peine que cet homme d'humeur bilieuse, incapable de garder pour lui ce qu'il avait sur le cœur, ne resta pas quatre ans à Munster sans se faire plus d'un ennemi. En Hollande, il s'était donné le plaisir de dire leur fait aux ministres protestans; il piqua au vif les jésuites de Munster, en critiquant des anagrammes, dans lesquelles il avait relevé quelques impropriétés de langage. Le père Mulmann ne digéra pas cet affront, il répondit incontinent par un écrit intitulé : *Vindiciæ anagrammatum*. « Ces gens ne souffrent pas volontiers qu'on trouve a moindre chose à redire à leurs ouvrages; ils écrivirent donc leurs *Vindiciæ* comme si j'avais abattu les autels de la Vierge. » Qu'aurait-il dit lui-même si les jésuites avaient trouvé quelque chose à reprendre dans ses sonnets et ses sermons? Le colérique Trissotin n'a jamais compris que Vadius se fâchât. Est-il besoin d'ajouter qu'il se hâta de répondre au père Mulmann et à ses *Vindiciæ?* Il s'attendait à une réplique, à laquelle il eût sûrement riposté; mais je ne sais par quel miracle, l'affaire en demeura là, et on continua de se voir, de se faire bon visage, en se détestant.

Cependant, s'il se fit des ennemis, il sut aussi se créer quelques relations d'amitié. Il avait eu la bonne fortune de retrouver parmi les secrétaires et les conseillers des plénipotentiaires d'Espagne un Comtois, M. Brun, qu'il avait vu autrefois à Paris et qui comme lui avait hanté MM. de Vaugelas, Méziriac, Faret, et « ce cher M. Colletet. » — « Tandis que leurs excellences s'entretenaient, nous nous mêlâmes avec leurs gens dans tous les termes de civilité et de familiarité qu'on se peut imaginer, de sorte que l'on nous eût pris pour des amis qui se rencontrent après une longue absence. » Il sut aussi se gagner les bonnes grâces d'un des doctes de la Westphalie, Bernard Mallinkrot, doyen du chapitre de Munster, dont le savoir étonnait d'autant plus qu'il passait ses journées à régaler ses amis et ne donnait à l'étude qu'une partie de ses nuits. Ogier lui savait gré d'être seul exempt de la barbarie westphalienne, « et de mettre aussi souvent sur son nez le verre de ses lunettes pour étudier les bons livres que celui de son vase pour boire le vin du Rhin et de la Moselle. » Ils dissertaient ensemble sur les livres anciens et nouveaux, « sur ces étoffes de papier rayé qui arrivaient en abondance d'Amsterdam et de Francfort. »

Ogier était curieux, et c'est une grande ressource contre l'ennui. Mallinkrot le combla de joie en lui montrant « l'ancien et fameux original exemplaire du *Speculum humanæ salutis*, que l'on tient avoir été

le premier essai de l'imprimerie, et que les Hollandais attribuent à Laurentius Costerius, bourgeois de Harlem. » Il feuilleta ce livre « avec une vénération singulière de son antiquité et de l'inventeur d'un art admirable, qui a rempli le monde en un instant de savans et de livres. » M. le doyen lui fit voir aussi des lettres écrites de la propre main de Luther, qui lui causèrent la même émotion que s'il avait vu le portrait de Mahomet. Il lisait dans ses momens perdus l'histoire des anabaptistes, composée par un docteur de Cologne, Arnoldus Masovius, et dans ses promenades à travers la ville, il aimait « à suivre pied à pied ces âmes bacchantes dans tous les lieux où elles avaient fait éclater leur rage. » Il eut le bonheur de découvrir dans le chapitre des chanoines du Dôme une grande taille-douce qui représentait Jean de Leyde, le prophète-roi, avec sa chaîne d'or au cou et son globe impérial, et Knipperdolling, « le plus fameux exécuteur de ses furies, » vêtu d'un habit tailladé à la suisse. Il constata « qu'ils avaient tous deux la mine de ce qu'ils avaient été, l'un d'un fanatique imposteur, l'autre d'un résolu p ndard. »

Aux distractions que lui procuraient ses curiosités diverses, s'ajoutaient des joies d'amour-propre. Son ballet de *la Paix*, dansé par les gentilshommes de la suite du comte d'Avaux, fut représenté d'abord chez M. Servien, puis chez le comte de Nassau, chez le prince-évêque d'Osnabruck, et enfin à l'hôtel de ville, devant toute la bourgeoisie de Munster, « ravie en admiration d'un spectacle si nouveau. » Ce ballet, dont un exemplaire a été retrouvé par M. Lalanne à la bibliothèque de l'Institut, n'a pas d'autre mérite que d'avoir été composé par un prédicateur célèbre ; mais c'est bien quelque chose. Il se terminait par un compliment aux dames de Munster, qui prouve qu'Ogier se repentait de les avoir méprisées :

Quoique la France et l'Italie
Soient le pays de la beauté,
Nous aimons la simplicité
Des bourgeoises de Westphalie...
Adieu donc, beautés de la cour!..
Nous cherchons fortune autre part.
Les mouvemens de la nature
Passent les finesses de l'art.

Un an plus tard, il remportait un autre triomphe, il prononçait devant la plus illustre des assemblées son fameux sermon de la Passion, dont il avait sujet d'être fier. Il avait fait preuve de quelque hardiesse en représentant aux plénipotentiaires qui l'écoutaient que quoiqu'ils eussent « le caducée à la main, » ils s'appliquaient trop mollement à pacifier le monde, et semblaient quelquefois s'endormir comme les apôtres dans le Jardin des Oliviers, que depuis quatre ans

qu'ils étaient à Munster, ils s'étaient beaucoup remués pour ne rien faire, « qu'ils ressemblaient à un homme qui dort et qui cependant est travaillé d'un songe inquiet et laborieux qui le met tout en sueur, sans qu'il puisse espérer aucun fruit de tant de peines. » Il en prenait à son aise avec les souverains ; il s'écriait : « Une place de plus, une place de moins, peut-elle enrichir un grand roi de France, peut-elle appauvrir un puissant roi d'Espagne? » Et il comparait le roi très chrétien à un océan que tous les fleuves qui s'y répandent de tous côtés ne peuvent augmenter, le roi catholique « à un fossé d'une excessive longueur, à qui plus on le creuse, plus on lui ôte de terre, et plus on le rend grand et large : sa diminution fait sa grandeur et sa force, il croît de son dommage et peut servir quelquefois de précipice à ses adversaires. »

Je ne sais si les plénipotentiaires espagnols goûtèrent beaucoup cette audacieuse figure de rhétorique, s'ils trouvèrent bon que l'orateur comparât leur maître à un fossé. Il se rapprocha davantage de la véritable éloquence quand il parla du Turc, qui, mettant à profit les discordes de la chrétienté, bâtissait déjà ses mosquées sur les ruines de la misérable Candie, et lorsque, se souvenant que Munster n'était pas loin du lieu où des légions romaines furent massacrées par Arminius, il rappelait le cri d'Auguste et ajoutait : « Ah! messeigneurs, qu'il est à craindre que ce souverain devant qui les rois et les empereurs sont incomparablement moins que Varus devant Auguste, ne leur die un jour avec une voix tonnante dans sa divine fureur : *Ludovice, Philippe, redde legiones*, rendez-moi compte de mes armées, de mes légions et de mes peuples! » Ce discours est sans doute le meilleur qu'Ogier ait jamais prononcé, le seul où il ait mis un peu de son cœur, un peu de son âme, un peu d'amour et de colère, et où l'on sente quelque chaleur de conviction. C'est qu'il désirait sincèrement et ardemment la paix, car il commençait à sécher d'ennui à Munster, il frémissait à l'idée d'y laisser ses os, il avait le mal du pays. Les livres ne lui manquaient pas et Mallinkrot était le plus docte de tous les doyens allemands ; mais Mallinkrot buvait trop, et les livres ne sont pas tout. Il avait découvert en Westphalie « qu'il faisait plus d'état d'un honnête homme vivant et respirant que de toutes les librairies de la rue Saint-Jacques, » et il lui tardait de revoir ses amis. Si Mlle de Gournay, si Faret venaient de mourir, il lui restait Claude Joly, il lui restait Vaugelas et le cher M. Colletet, et il soupirait après eux. L'ennui fait des miracles ; faut-il s'étonner si, une fois dans sa vie, il fut presque éloquent?

Malheureusement ni ses ballets ni ses sermons n'avaient la vertu de stimuler le zèle des paresseux ou d'adoucir le caractère épineux des faiseurs de difficultés. « Monsieur, écrivait-il à Joly, le 11 novembre 1647, il ne faut point vous enquérir trop curieusement de ce qui se passe en ce pays-ci : on y fait les mêmes choses qu'on faisait l'an passé. Le

traité de paix se réchauffe toujours l'hiver et se refroidit au printemps. Médiateurs écoutent, plénipotentiaires proposent, secrétaires trottent, et force gens de bien en soupent à onze heures du soir. Cette inquiétude tiendra l'assemblée jusqu'environ la fin de février, puis nous reprendrons notre poste, je veux dire notre repos ordinaire, et les généraux d'armées se mettront en campagne et travailleront à leur tour. Ainsi gens de paix et gens de guerre ont leur emploi successivement, et personne ne peut se plaindre. » Ceux qui se plaignaient le moins étaient certains conseillers, certains secrétaires, tels que les docteurs Brun et Wolmar, qui touchaient de dix à douze mille francs d'appointemens, et n'étaient point impatiens de retourner chez eux. « C'est ici la plus favorable station où ils se puissent jamais trouver. Jugez par là, monsieur, lesquels d'eux ou de nous sont dans une prochaine disposition de déloger et si nous ne devons pas nous résoudre à mourir ici. »

L'ouverture des négociations n'ayant pas été précédée d'un armistice, pendant qu'on traitait à Munster, Impériaux, Suédois, Français, Espagnols, se battaient partout, au nord et au midi, à l'est comme à l'ouest. Chacun se flattant que le sort des armes lui serait favorable, les négociateurs se réservaient, pelotaient en attendant partie. On apprenait tour à tour que les Français avaient essuyé une défaite à Lerida, que Fribourg en Brisgau, assiégé par l'armée bavaroise, avait ouvert ses portes, ou que le duc d'Anguien avait pris Philippsbourg et que dans l'espace d'une semaine Spire, Worms, Mayence s'étaient rendues, que le général suédois Torstenson venait de mettre en déroute les Impériaux près de Tabor et que l'archiduc Léopold s'était retiré en hâte de Prague à Passau. Selon les nouvelles qu'on recevait, les uns devenaient plus souples, plus accommodans, les autres augmentaient leurs exigences, revenaient sur leurs concessions, et on recommençait à battre l'eau.

Au surplus, l'une des puissances belligérantes semblait résolue à traîner les choses en longueur et ne traitait que pour la forme. C'était l'Espagne. Dès les premiers jours du congrès, quand ses plénipotentiaires furent appelés à communiquer leurs pouvoirs, on s'aperçut qu'ils étaient tenus de ne rien faire, de ne rien conclure, avant de s'être mis d'accord avec d'autres plénipotentiaires qui étaient restés en Espagne et dont personne ne savait le nom. Ogier remarquait fort justement qu'il était difficile de travailler avec des gens qui ne pouvaient rien décider sans leurs collègues absens, lesquels ne viendraient peut-être jamais. Quatre ans plus tard, le comte de Penaranda, vivement pressé par le médiateur vénitien, lui confessa qu'il n'avait pas de pouvoirs en règle, et lui fit entendre que le courrier qui les lui apporterait n'avait pas encore donné l'avoine à son cheval.

L'Espagne avait eu l'adresse de faire sa paix particulière avec la Hollande. On avait appris avec étonnement « que les archicatholiques,

renonçant à la médiation du saint-père et de la république de Venise, se jetaient dans les bras de leurs rebelles archihuguenots. » On assurait que l'argent avait joué son rôle dans cette affaire, que les Espagnols avaient distribué 12,000 richsdales aux femmes des plénipotentiaires des États. « Quatre bourses de velours, écrivait Ogier, faites en un certain endroit par ordre d'un secrétaire d'Espagne et une notable somme partagée en quatre par un certain homme en donnent des conjectures bien fortes. » Si fâcheuse que fût l'insurrection de Naples, le cabinet de Madrid, n'ayant plus rien à craindre de la Hollande, était moins traitable que jamais. « Les Espagnols, écrivait encore Ogier, sont aussi froids que s'ils avaient gagné quatre batailles et se font rechercher comme s'ils tenaient encore les enfans de France en otage. Le comte de Penaranda prend les eaux de Spa à deux heures d'ici et ne voudrait pas interrompre son régime pour sauver Naples et la Sicile. Il doit venir pourtant la semaine qui vient; mais je crains bien qu'alors nos plénipotentiaires n'aillent aux champs pour prendre des eaux de Forges ou de Bourbon. »

A la vérité, entre la France et l'Empire, les affaires allaient mieux. Dès le 13 septembre 1646, un compromis avait été signé chez le comte de Trautmannsdorf, et les plénipotentiaires français s'étaient faits forts d'obtenir l'adhésion de leurs alliés les Suédois aux propositions des impériaux. Les Suédois, après une longue résistance, semblaient disposés à conclure, quand à leur tour les diplomates français se refroidirent. Ils s'étaient dit que du jour où l'Empire aurait fait sa paix séparée avec la France, les troupes allemandes licenciées se porteraient au secours de l'Espagne, qu'elle en deviendrait plus insolente. Renonçant cette fois à toute espérance, Ogier ne douta plus qu'il n'eût encore « quelques olympiades au moins » à passer à Munster. Il se trouvait à l'étroit dans l'appartement qu'il occupait chez son excellence; il loua trois chambres de plain-pied chez un chanoine du Dôme, et il s'y installait pour le reste de ses jours lorsque survint un incident.

Ce n'était un secret pour personne que deux des plénipotentiaires français, Servien et le comte d'Avaux, s'aimaient peu. L'un était un mauvais coucheur, il avait le caractère sombre, tracassier, jaloux; l'autre, aussi fier que poli, était résolu à ne rien sacrifier de ses droits. Questions de préséance, politique, diplomatie, ils ne s'entendaient sur rien; les zizanies dégénéraient en de vives altercations, et ces incessantes querelles contribuaient encore à retarder la conclusion d'une paix que désiraient toute l'Europe et François Ogier. Il s'en plaignait en prose et en vers :

Pourrait-on bien calmer les troubles de l'Europe
Avec deux députés qui se battent en flanc,
Qui veulent s'arracher et la vie et le sang,
Ne s'accordant non plus qu'Ulysse et le Cyclope?..

C'est inutilement qu'on en fait des souhaits ;
Ces deux ambassadeurs qui sont toujours en guerre
Ne peuvent pas entrer au temple de la paix.

Il se souvenait à ce propos d'avoir lu, dans une lettre de M. d'Ossat, que le shah de Perse avait envoyé à Rome deux plénipotentiaires, l'un Anglais, l'autre Persan, lesquels vivaient comme chien et chat, et que ces deux hommes, qui ne s'accordaient sur rien, « étaient venus toutefois à dessein d'accorder les princes chrétiens pour faire la guerre au Turc. »

Servien, qui était fort bien en cour, sut desservir son rival. Le comte d'Avaux fut rappelé et ramena tout son monde avec lui. Ce fut une grande joie pour Ogier ; mais il découvrit bientôt que ce n'est pas une situation enviable que celle de client d'un ambassadeur disgracié. Ses dernières années furent tristes ; il mena une vie « chagrine et languissante. » Il avait rapporté de Munster des yeux malades, sa vue s'était affaiblie, et il devait la réserver, disait-il, pour lire son bréviaire et éviter les charrettes. Il ne tarda pas à renoncer à la prédication. Aussi bien les occasions lui manquaient, on ne lui avait jamais conféré aucune charge, aucun bénéfice, et quant aux panégyriques, il fallait les réciter, et il perdait la mémoire. Les auteurs tâchaient d'obtenir de lui une lettre, un sonnet, quelque pièce de vers latins, à mettre en tête de leurs ouvrages. Il leur faisait quelquefois cette grâce, mais son caractère naturellement violent s'était aigri. « Des amis dont vous me demandez des nouvelles, écrivait Chapelain, le docteur Ogier est tout docteur et n'entretient plus le monde que de la controverse et des Pères, *ad fastidium usque*, et je dirai même jusqu'à s'emporter contre le plus modéré des ministres qui se trouva avec lui chez moi. » Tallemant des Réaux l'accusait d'être « hargneux et grossier. » L'ingrat Balzac l'avait traité de « furieux » et prétendait que, s'il ne se pendait pas un jour de ses propres mains, ce serait grâce à une assistance particulière de son ange gardien.

Il eut cependant une joie avant de quitter ce monde : le roi Louis XIV le fit porter sur la liste des gens de lettres qui avaient part à ses libéralités. Il ne jouit pas longtemps de cette faveur, il mourut le 3 juillet 1670. « Il a toute sa vie étudié, disait Gui Patin ; il est devenu fort savant et fort vieux, et puis, pour satisfaire la nature, il faut mourir. » Qu'on s'appelle André Colvius, Hiéronyme Mulmann ou François Ogier, c'est en effet par là qu'il faut finir. Est-ce bien la peine de tant disputer et batailler ?

G. Valbert.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *la Walkyrie*, de Richard Wagner. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *les Pêcheurs de perles*, de G. Bizet; *Phryné*, de MM. Augé de Lassus et C. Saint-Saëns.

Une vierge guerrière et fille d'un dieu, punie et déchue de sa divinité pour avoir, contre la volonté de son père, compati aux souffrances humaines et protégé d'humaines amours, voilà au fond tout le sujet de *la Walkyrie*. La vierge s'appelle Brunnhilde; son père, Wotan; Siegmund et Sieglinde sont les noms des deux amans. Il n'est pas besoin d'en savoir davantage pour comprendre et pour admirer ce qu'il y a d'intelligible et d'admirable dans le drame lyrique de Richard Wagner. Que *la Walkyrie* soit précédée de *l'Or du Rhin* et suivie de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*, n'en ayez aujourd'hui nul souci. Ne vous mettez en peine ni de la cosmogonie ni de la théogonie préhistorique et scandinave; ignorez la primitive répartition du monde entre les nains, les géans et les dieux. Que les deux Eddas, celle de Sœmund le sage et celle de Snorre Sturleson, vous demeurent également étrangères. N'allez pas vous embarrasser du Nibelung-Nôt, des Wälsunga-Saga, Nifflunga-Saga et Sigurdarkvida-Fafnirsbana. Dans *la Walkyrie* même, écartez les détails de mythologie, négligez les scandales de famille : adultères de Wotan, inceste de Siegmund et de Sieglinde; ce sont là mœurs des héros et des dieux, au nord comme au midi, dans le Walhalla comme sur l'Olympe. Enfin, pas plus qu'à tout admirer,

ne prétendez à tout comprendre; faites des sacrifices volontaires. On a déjà taillé dans l'œuvre touffue; pratiquez-y d'autres coupes en esprit. Ne retenez du sujet que les traits principaux, et cette idée essentielle que nous sommes ici en pleine légende, hors de l'humanité, ou plutôt au-dessus; « nous l'allons montrer tout à l'heure. »

Quant au système wagnérien, il est désormais assez connu pour que nous n'ayons pas à y revenir. On sait qu'il consiste essentiellement en trois procédés : la primauté de l'orchestre; l'usage, allant volontiers jusqu'à l'abus, du *leitmotiv*, et la continuité du discours musical, autrement dit la mélodie, et trop souvent la mélopée, infinie.

Et maintenant, plaira-t-il à nos lecteurs de suivre avec nous l'œuvre nouvelle, et de la suivre en totalité, drame et musique à la fois? Il convient peut-être de ne pas séparer ce que le dieu de Bayreuth a uni, et de juger d'ensemble, ainsi qu'il a créé. Aux spectateurs d'hier rappelons ce qu'ils ont entendu; annonçons à ceux de demain ce qu'ils vont entendre, trop heureux si les uns peuvent trouver dans notre pensée des points de contact; les autres, des points de repère.

Si nous enveloppons d'un seul regard le premier acte de *la Walkyrie*, il nous apparaîtra comme une progression constante, presque sans arrêt ni recul, comme un crescendo parti pour ainsi dire du néant, du silence et de l'immobilité, et qui atteint par degrés à un paroxysme de mouvement et de son, à la plénitude, voire au débordement de la vie. La musique jamais n'a mérité mieux qu'ici la définition que donne, je crois, Hernani de lui-même : « je suis une force qui va. » Tel le premier acte de *la Walkyrie*. Il est même la somme de deux forces : l'une musicale, l'autre dramatique ; car l'accroissement sonore ne fait que manifester un accroissement, chez les personnages, de sentiment et de passion, la conscience de plus en plus intense chez Siegmund et Sieglinde de leur vocation héroïque, la prise de possession par l'un et par l'autre d'une vie surnaturelle et d'un être presque divin. De cet acte, voilà la beauté générale, dont les belles pages forment les étapes ou les degrés.

Après les rafales de l'introduction, le rideau se lève sur une hutte primitive; un frêne occupe le milieu de la cabane et soutient la grossière toiture; un reste de feu meurt dans l'âtre. Brusquement la porte s'ouvre, un homme passe le seuil; épuisé de fatigue et ruisselant de pluie, il tombe auprès du foyer : c'est Siegmund. Sieglinde alors paraît, elle aperçoit l'étranger, l'interroge; il ne répond que par un gémissement : « De l'eau! » Sieglinde se hâte d'aller puiser à la source prochaine, revient et verse au malheureux la fraîcheur implorée. Ce début est plein de mystère : les notes rares, les phrases courtes et coupées de silences, les sonorités basses, tout y exprime la faiblesse,

la lassitude et l'attente. Mais l'orchestre bientôt dit avec effusion l'empressement de Sieglinde et le bienfait de l'onde aspirée à longs traits. Puis les yeux de Siegmund désaltéré s'arrêtent sur ceux de la blanche sommelière. Écoutez alors les violoncelles exposer pour la première fois le motif d'amour. Retenez bien ces quelques notes caractéristiques, cette courte inflexion. C'est un des germes, un des microbes générateurs de l'acte tout entier. Introduit ici dans l'organisme sonore, nous allons le voir s'y répandre et s'y multiplier. Quatre pages plus loin, nous le voyons déjà. Lorsque Sieglinde présente à Siegmund après l'eau pure, l'hydromel, le motif revient, s'accuse par des sonorités plus claires, par un plus ample développement. C'en est fait : entre le héros et la jeune femme, l'amour est né, comme il naît toujours chez Wagner, d'un regard, d'un geste, et d'une phrase d'orchestre; de ce qu'on appelait jadis une ritournelle. Le retour de Hunding, le mari; l'entretien pendant le souper; l'autobiographie de Siegmund; la découverte de l'inimitié des deux hommes, et le congé donné pour le lendemain matin par Hunding à son hôte, tout cela appartient au genre ennuyeux; mais ce qui suit : la muette sortie de Sieglinde, et surtout le monologue de Siegmund, au genre sublime. A pas lents, après avoir désigné du regard à Siegmund le tronc du frêne, la jeune femme se retire, et Siegmund resté seul s'étend sur le sol; la cabane n'est plus éclairée que par le reflet du foyer expirant. Le proscrit en sa misère rêve à de glorieux destins qui lui furent prédits, à une épée invincible que lui promit son père pour le jour du danger. Il est venu, ce jour, et l'orchestre en exprime l'horreur. Sous la pulsation continue des timbales on entend sourdre des notes sombres, les notes montantes d'un accord qui semble encore se chercher; le battement des timbales redouble, se précipite. « Mon père ! s'écrie alors Siegmund d'un cri héroïque, où est ton glaive ! » et le glaive apparaît. La poignée de feu jaillit de l'écorce, et de l'orchestre jaillit en notes de feu aussi le thème élaboré dans l'ombre et maintenant étincelant. Il brille, il brûle, et le frisson des violons environne d'un nimbe l'éclat aigu de la trompette. Le thème sonne, il sonne encore, tantôt attisé et comme rougi à blanc par l'instrumentation plus chaude, tantôt aminci, réduit à n'être plus qu'une ligne de feu par le timbre grêle du hautbois. Des cors l'enveloppent de douceur et de mystère ; les modulations fuyantes, les cadences évitées, lui prêtent la langueur et jusqu'au sourire charmant de la mélancolie. La poésie égale ici la musique. Rien de plus gracieux que l'illusion de Siegmund croyant trouver sur l'écorce illuminée du frêne un regard attardé de la femme qu'il aime déjà. A la signification pittoresque et matérielle du motif de l'épée s'ajoute encore la signification morale. Les variations dans l'incandescence du thème répondent aux alternatives d'espérance et de doute que traverse l'âme de

Siegmund. Le thème reprend et reperd courage avec le héros : il se fait vraiment son ami et son consolateur. Ce n'est pas tout encore, et dans l'incomparable page, Wagner est humain, comme toujours, lorsqu'il daigne l'être, au sens le plus large du mot. Avec l'humanité de son personnage, c'est la nôtre à tous qu'il interprète. D'un bout à l'autre du magnifique épisode, oublions Siegmund, le sauvage vêtu de peau de bête; nous tous qui connaissons les vicissitudes de l'âme, l'espoir aux lueurs changeantes et les rechutes dans la nuit, quand le thème symbolique vacille et quand il s'éteint, souvenons-nous de nous-mêmes, et nous nous reconnaîtrons. Enfin, après tant de beautés descriptives et psychologiques, il faut admirer ici les beautés essentiellement musicales : celle des idées ou des thèmes, celle des harmonies, celle de l'instrumentation, la vérité des mouvemens ou des élans lyriques, l'ordonnance surtout et la composition de la scène. Nous ne voulons pas dire : de l'air ; et cependant on pourrait presque le dire, tant il y a dans ce morceau d'unité et d'ordre, tellement il forme un tout, indivisible, soit, mais dont rien ne serait plus facile que de marquer le début, de suivre le progrès et de fixer le terme.

Sieglinde, après avoir endormi son époux d'un sommeil léthargique, est revenue trouver l'hôte mystérieux. A son tour, elle lui raconte sa destinée, sa jeunesse orpheline, son hymen sans amour, et l'épée plantée un jour dans le frêne par la main d'un dieu. Elle attend, cette épée, le héros qui la délivrera, et Sieglinde l'attend aussi, car il doit la délivrer elle-même. Or, ce héros, la jeune femme l'a deviné, c'est Siegmund. Ce récit, en sa seconde partie du moins, est emporté par un tourbillon instrumental, d'où s'envolent des fanfares de cuivre, des fusées de violons à la Weber, et quand Siegmund et Sieglinde tombent dans les bras l'un de l'autre, un coup de vent traverse l'orchestre ; non plus comme tout à l'heure, une rafale méchante, mais une bouffée de printemps. Elle abat les cloisons de la cabane et nous jette au visage, avec les accords des harpes, les souffles et les parfums de la forêt. Le célèbre *lied* de Siegmund est une jolie romance, un peu trop jolie peut-être, du Mendelssohn ou du Gounod plutôt que du Wagner. Mais bientôt se retrouve le Wagner véritable. Au lieu de conclure définitivement sur les dernières notes, le *lied*, à la faveur d'une cadence évitée, se dérobe, s'enchaîne avec une reprise orchestrale du motif d'amour, qui maintenant va se développer. Il a suffi d'une modulation furtive, d'un contact instantané, pour établir le courant symphonique. Il circule désormais entre les instrumens et les voix, et l'un des aspects du génie wagnérien apparaît ici à découvert : accroissement, fermentation d'un thème qui se renouvelle et s'engendre pour ainsi dire lui-même par une incessante et infatigable génération. On assiste alors à d'étonnantes éclosions, à des reprises, des renaissances, des résurrec-

tions inouies. Que l'orchestre en sa course effleure seulement une harmonie ou une note féconde, il en fait jaillir aussitôt de merveilleuses floraisons. Partout bouillonne la sève; les motifs se multiplient et se combinent; la vie est portée au comble comme si elle allait éclater. Elle éclate en effet, quand Sieglinde salue le héros enfin reconnu, de son vrai nom, Siegmund. Superbe l'apostrophe à l'épée encore plantée dans l'écorce; superbes ces notes de ténor, plantées aussi dans l'orchestre frémissant, dans les harmonies qui, de plus en plus, étreignent la voix jusqu'à ce que la voix s'arrache d'elles, en même temps que du tronc est arraché le glaive. Et voici l'explosion dernière, tous les thèmes déchaînés à plein orchestre, ivres pour ainsi dire d'eux-mêmes, et poursuivant de leur symphonie frénétique la fuite de Siegmund et de Sieglinde à travers la forêt.

Maintenant un désert s'ouvre devant nous. Qui veut connaître à fond l'ennui, la stupeur, l'hébètement, après l'enthousiasme wagnérien, celui-là doit écouter attentivement, paroles et musique, les quatre cinquièmes du second acte de *la Walkyrie*. Paroles d'abord : Wotan ordonne à sa fille Brunnhilde de protéger Siegmund, le ravisseur, contre Hunding qui le poursuit. Mais Fricka, femme de Wotan, la Junon du Nord, étant venue au nom de la morale sommer son époux de punir et non de sauver les coupables, Wotan cède après discussion et donne contre-ordre à Brunnhilde : c'est pour Hunding qu'elle devra décidément combattre. Vous savez la suite : Brunnhilde voit Siegmund et Sieglinde et s'émeut à leur vue; elle comprend l'amour, elle a pitié de la souffrance et, dans le duel, elle secourt Siegmund. Wotan lui-même est obligé d'intervenir; il frappe Siegmund (Hunding aussi, d'ailleurs), et Brunnhilde s'enfuit, emportant Sieglinde éperdue. Cet acte, encore une fois, est un abîme d'ennui. Il se passe presque tout entier en conversations : une de vingt-deux pages, entre Wotan et Fricka sur la morale conjugale; une autre, de trente pages, entre Wotan et Brunnhilde sur l'*Or du Rhin*; une troisième, entre Siegmund et Sieglinde, laquelle finit par s'endormir; une quatrième, entre Brunnhilde et Siegmund, et cette dernière est d'une très grande beauté. Mais les autres! Le récitatif wagnérien y sévit sans pitié; il y promène sa mélopée errante, que rien ne détermine et que rien ne fixe, sa perpétuelle tendance et ses formes fuyantes, qui deviennent toujours et ne sont jamais. « Si du moins, comme écrivait de Bayreuth, exaspéré par ce second acte, M. Paul Lindau, si, du moins, dans cet éternel dialogue, ou plutôt dans cet éternel monologue d'un personnage en présence d'un autre, on sortait une seule fois du domaine de la déclamation musicale! S'il ne fallait pas entendre toujours et toujours ces terribles *leitmotive!* Une seule fois, donnez-nous, je vous prie, ce que nous autres, gens dépourvus de goût, nous appelons une mélodie... Ma

foi tant pis, puisque cela m'a échappé! Si vous voulez nous priver de cette chère mélodie, eh bien, je préfère le premier pont-neuf venu! Donnez-moi quelque chose qui m'arrache à ce continuel bourdonnement ou susurrement. Donnez-moi une vraie et franche mélodie, si mauvaise qu'elle puisse être! Méprisez-moi tant que vous voudrez, mais ne me torturez plus avec votre mélodie infinie qui n'en est pas une. » Oh! les *leitmotive*, les *leitmotive!* les entendre toujours et toujours les attendre! Savoir que le nom seul de Hunding ramènera le motif qui lui appartient; que la moindre allusion aux amours de Sieglinde et de Siegmund éveillera les notes correspondantes, et jamais, jamais d'autres! Être pris, durant des heures, entre les deux rouages qui se commandent l'un l'autre, des idées et des thèmes! Oh! la musique qui veut lutter de précision avec les mots, la musique n'existant plus par elle-même, et comme son, mais seulement comme signe, la musique nominative, la musique chiffre, le drame lyrique traité selon les procédés du loto! Tout cela soi-disant au nom de la vérité, de la nature. Mais la nature ne met jamais le nom des objets sur rien, comme l'a remarqué finement Doudan. « Est-ce qu'elle écrit *femme* sur le front d'une jeune dame? Et pourtant, continue le spirituel écrivain, bien peu de gens s'y méprennent, sauf ce monsieur qui, se trompant de porte et entrant dans la salle de bains de Mme X... au moment où elle sortait de l'eau, lui dit avec un salut profond: « Est-ce à monsieur le comte que j'ai l'honneur de parler? » — Il est certain qu'avec le système des *leitmotive*, de pareilles méprises ne sont plus à redouter.

Dans la conférence qui précéda de quelques jours à l'Opéra la représentation de *la Walkyrie*, on nous a dit des choses singulières : on nous a notamment adjuré de ne pas considérer Wagner comme étant avant tout musicien. Or, en entendant *la Walkyrie*, on s'aperçoit justement que Wagner est le plus admirable là où il est le plus musicien, ou mieux le plus musical. De ce terrible second acte, par exemple, la seule belle scène est belle musicalement; c'est au contraire comme antimusicales que les autres scènes ennuient, fatiguent et désespèrent. Antimusicale, cette subordination de toute forme sonore un peu développée aux paroles, et à quelles paroles : fastidieux récits, conversations interminables. Antimusicale, cette déclamation rugueuse, où le courant mélodique incessamment se heurte et se brise.

Wagner est odieux quand il hérisse ainsi ses dialogues de tronçons ou de tessons de *leitmotive*, mais il redevient sublime dès qu'il déroule en nappe symphonique et chantante la scène où Brunnhilde prédit à Siegmund et la mort et l'immortalité. Deux motifs principaux alternent ici : celui du Walhalla et celui de l'annonce de la mort. Qui les connaît d'avance, éprouvera sans doute à les reconnaître un plaisir plus grand et pour ainsi dire plus précis; mais qui les ignore n'en comprendra

pas moins l'esprit général de la scène, parce qu'ici des formes largement et librement musicales rendent cet esprit sensible à l'oreille et à l'imagination la moins prévenue. En écoutant le triste et noble motif de la prédiction funèbre, nous nous souvenions du maître charmant auquel Wagner l'a pris, oh! comme on prend en pareille occurrence, sans le savoir. Il n'est autre, ce thème, que celui par lequel commence l'introduction de la symphonie en *la* mineur, de la symphonie rêveuse, de la symphonie *Écossaise*, de Mendelssohn. Là sans doute les doctrinaires de Bayreuth le méprisent; ils l'admirent ici, ici et là pourtant il est bien le même. De cette rencontre, soit dit en passant, on se prévaudrait au besoin contre la doctrine célèbre, professée avec éclat par M. Hanslick, qui refuse à la musique purement instrumentale le pouvoir de traduire les sentimens. Peut-on nier que la première phrase de la symphonie en *la* mineur de Mendelssohn exprime la mélancolie, quand justement, pour rendre une situation mélancolique entre toutes, c'est cette phrase et non point une autre qui s'est présentée ou pour mieux dire imposée à l'imagination de Wagner?

L'admirable troisième acte de *la Walkyrie* a le malheur, inévitable, de venir après le second, et de trouver l'auditeur anéanti. Pris en lui-même d'ailleurs, il n'est pas sans défaut ou plutôt sans excès. Il fatigue un peu par la plénitude, comme l'autre par le vide. Il abonde en longueurs et en redites : les fureurs de Wotan, par exemple, se prolongent outre mesure, et je souhaiterais quelque relâche dans le sauvage caquet des piaillardes Walkyries. Mais en bloc ce dernier acte est magnifique; il forme une figure musicale contraire à celle du premier acte : au lieu de croître, il décroît, et parti de l'extrême violence, il aboutit à la suprême douceur. Une page comme la fameuse « Chevauchée » n'a pas, je crois, de précédens en musique. Wagner introduit ici le surnaturel dans la nature, qu'il grandit, comme il grandit ailleurs l'humanité. Surnaturelle par l'amplification des phénomènes extérieurs : du vent, de l'ouragan chassant les nuées; surhumaine par les clameurs inouies des vierges héroïques, cette musique est en quelque sorte suréquestre ou supra-hippique par tout ce qu'elle ajoute de colossal, de presque divin à l'idée, à l'image du cheval, de son galop ou de son vol. La Chevauchée des Walkyries, c'est l'équitation portée au sublime, l'idéal de l'équitation, de cette union dans la vitesse et la force de l'être humain et de l'animal noble entre tous. La musique plus que les autres arts est faite pour la représentation d'un tel sujet, parce que seule elle possède le mouvement, parce qu'elle est mouvement elle-même; mais jamais elle ne l'avait représenté avec tant de puissance. Auprès de la Chevauchée des Walkyries, la course à l'abîme de Berlioz fait l'effet d'une tranquille promenade.

Là encore c'est le grand musicien qu'il faut admirer: non-seulement le prodigieux manieur d'orchestre, mais le compositeur au vrai sens du mot. Rien de plus composé que cette cavalcade éperdue; rien de plus ordonné que ce désordre; la régularité des périodes rythmiques ou mélodiques y va jusqu'à la symétrie; les cris qui d'abord se répondent finissent par se fondre en un formidable unisson, et si étranges que soient les accords lancés par la voix des sœurs farouches, c'est en pleine tonalité qu'ils retombent, à pic et d'aplomb.

Musicales encore, musicales toujours, les pages, magnifiques entre toutes, par lesquelles se termine l'opéra. Musicale et chantante, une phrase qui vivement s'enlève sur le fond trop uniforme des invectives de Wotan: « Hors du Walhalla je ne t'enverrai plus. Tu ne choisiras plus les héros; tu ne les conduiras plus dans mes salles de fête... et je ne baiserai plus ta lèvre d'enfant; de la famille des dieux, te voilà retranchée, arrachée à la lignée éternelle; notre lien est rompu et de ma présence à jamais je te bannis. » Il est superbe, cet anathème, et si j'osais, je le comparerais à celui du cardinal dans *la Juive*... Mais je n'ose pas, craignant d'être honni. Qu'elle est belle aussi, humble et pénitente, la ritournelle d'orchestre précédant les excuses de Brunnhilde! Avec quelle grâce douloureuse elle s'élève peu à peu du sol où gît la vierge accablée, jusqu'au visage implacable de Wotan! Nous voilà loin du style haché du second acte et des dialogues à bâtons rompus; tout ici se déduit et se développe. Des *leitmotive*, il est vrai, sont encore tissés dans la trame, mais si bien cachés et fondus, que la trame n'en paraît ni moins souple, ni moins unie.

Wotan a signifié ses volontés à Brunnhilde: il répandra sur ses yeux le sommeil, elle ne sera plus déesse, et du passant qui l'éveillera elle deviendra la femme. Mais Brunnhilde épouvantée à l'idée d'appartenir peut-être à un lâche: « Que du moins, s'écrie-t-elle, seul un vaillant puisse porter sur moi la main; qu'un brasier s'allume et flamboie autour de ma couche, et qu'il en défende l'approche à qui n'a point l'âme d'un héros. » Alors, oh! alors, c'est la splendeur suprême. Quel dommage que le chef d'orchestre ait compromis et dénaturé en la précipitant cette admirable fin! M. Colonne croit peut-être que la hâte augmente l'émotion; elle la tue au contraire. C'était pitié de voir rapetisser tant de grandeur, brusquer tant de majesté divine, et couper à cette volée de mélodies leurs gigantesques ailes. Le thème de la Walkyrie (celui de la Chevauchée) se dilate et s'élargit avec l'âme de la jeune déesse. Et le dieu, lui aussi, frémit de joie, voyant la fierté de sa fille, et dans la douleur même de la quitter, de la punir, son cœur déchiré se gonfle d'orgueil. « Adieu, s'écrie-t-il, adieu, ma vaillante, ma superbe enfant, » et la vaste courbe musicale ferme autour de la déesse noblement coupable l'étreinte du dieu no-

blement justicier. Voilà le Wagner colossal, humain et divin tout ensemble. Quand le Père céleste, non plus celui de l'Edda, mais celui de l'Écriture, ouvrit les bras au Fils qui, lui aussi par pitié, s'était fait criminel et punissable, c'est ainsi qu'il dut les lui ouvrir ; et dans cet embrassement s'accomplirent ensemble les deux lois souveraines : celle de la justice et celle de l'amour.

Elles règnent l'une et l'autre en cette scène, sublime deux fois : par la beauté morale et par la beauté de la musique. Wotan punit, mais il pardonne, et Brunnhilde se soumet sans s'humilier. Pas de révolte ni de honte en elle ; en lui, plus de colère. Que dis-je, presque plus de souffrance. Après l'étreinte suprême, après le spasme de la douleur et de la tendresse paternelle, tout se calme, tout se recueille dans la paix auguste des expiations nécessaires et des sacrifices acceptés. Quelques momens encore le dieu garde son enfant entre ses bras et l'endort. De quelle divine berceuse ! « Ces yeux resplendissans, qu'avec un sourire, dans l'ivresse des combats, j'effleurais de ma bouche, ces yeux qui me riaient dans les orages... avec un dernier baiser je leur dis adieu. Pour un mortel plus fortuné se rallumeront leurs étoiles, qui s'éteignent aujourd'hui pour un immortel malheureux. » Magnifiquement lente et sereine, la phrase vocale se déroule. Au-dessous, la berceuse ne cesse de murmurer ; elle circule à travers les accords qui s'éteignent ; avec la douceur d'une caresse errante elle effleure tour à tour les deux modes, le mineur mélancolique et le majeur souriant ; elle se perd enfin dans une suite descendante d'harmonies enchanteresses, où sous la lèvre de Wotan on croit sentir la vie divine se retirer entement, et comme à regret, des beaux yeux qu'elle abandonne. Wagner a compris qu'il fallait finir non dans la violence, mais dans la douceur. Il a fait à dessein « l'incantation du feu » légère et voltigeante. Ce n'est pas au feu qui dévore, mais au feu qui protège, c'est à des flammes amies que Wotan remet la garde de sa fille ; le motif du sommeil se combine sans peur avec celui du feu, et sous la pluie des étincelles, la berceuse berce, berce toujours. Wotan s'éloigne, disparaît à travers la fumée, escorté par le thème des adieux. Tout se tait ; l'air embrasé brûle silencieusement, et très bas l'orchestre exhale une dernière fois le thème de la pitié de Brunnhilde, comme si la dormeuse divine rêvait encore de compassion, de sacrifice et d'amour.

« Et maintenant, concluait M. Paul Lindau, déjà nommé, après l'audition de *la Walkyrie* je dois prévenir mes lecteurs que j'écris sous l'influence d'un grand malaise physique. Je suis presque brisé par la représentation d'hier. » Les œuvres wagnériennes possèdent en effet une incomparable puissance d'anéantissement. Aucun art ne donne à l'esprit et à la sensibilité une telle courbature ; il enthousiasme, il énerve, il écrase. Le laid et le beau y sont également démesurés. Si de *la Walkyrie*

nous avons signalé surtout les beautés, c'est qu'après quelques jours écoulés, quand le cerveau n'est plus douloureux, on se souvient surtout d'elles. Le temps a fait son œuvre. Il la fera encore, et cette œuvre sera de consécration, mais de ruine aussi. Des parties colossales tomberont, et celles qui doivent à jamais rester debout, débarrassées alors, en sembleront plus belles. De la *Tétralogie*, par exemple, tout le fatras mythologique, théogonique, cosmogonique et autre, les allégories et les symboles, les hommes plus libres que les dieux et les dieux rachetés par les hommes, Freia, Fricka, les géans, les nains, les monstres, et les dragons qui chantent, et la voiture aux chèvres, toute la friperie et le bric-à-brac, tout cela s'en ira comme les vieilles lunes d'Henri Heine, dans quelque armoire allemande, *echtdeutsch*, purement allemande, et n'en sortira plus. « Maintenant, messieurs, vous avez un art, » a dit Wagner au public de Bayreuth après la représentation de la *Tétralogie*. Par certains côtés, odieux à nous, race latine : par la longueur, l'obscurité, la lourdeur, la puérilité même, il se peut que cet art soit en effet national. Par d'autres côtés, ceux que nous avons essayé de dégager, par la magie d'une poésie grandiose quand elle est simple, et d'une musique parfois portée à la plus haute puissance, cet art est universel, humain et même quelque chose de plus.

Le principal interprète de *la Walkyrie*, c'est l'orchestre. Nous en avons dit du mal ; nous pourrions en dire encore. Il a dénaturé presque tous les mouvemens, joué le premier acte sans passion et sans fièvre ; le troisième, sans largeur et trop vite surtout, beaucoup trop vite. Ce n'est pas à Mme Caron qu'on fera le même reproche. Nulle artiste ne possède comme celle-ci l'art des langueurs et des lenteurs superbes ; elle sait la puissance du calme, et, lorsqu'il le faut, de l'immobilité. Chez elle, jamais de hâte, de précipitation ; cette créature est toute noblesse, toute grandeur et toute sérénité. Elle émeut par un regard, un geste, un soupir ; belle quand de sa voix douloureuse elle chante, et quand elle se tait, belle encore de silence. Mlle Bréval nous a fait plaisir, et justement par des qualités de même ordre, par un charme profond et triste, par une « nature » comme disent les gens entendus, un peu analogue à celle de Mme Caron. Intelligent et zélé, M. Van Dyck a très bien dit plus d'un passage du premier acte. Par malheur, il chante toujours des lèvres plus que du cœur. Non pas du bout des lèvres, tant s'en faut, car il se désarticule la bouche pour articuler les mots. Il suit la méthode phonétique de Mme Moronval-Decostère (voir *Jack*, de M. Daudet), laquelle prononçait toutes les lettres et disait l'*estomack* et un *ouagon*. M. Delmas enfin est un Wotan admirable. Il déclame, ainsi que le veut la musique de Wagner, mais il chante, ainsi que toute musique le veut. Sa voix et son style ont même ampleur et même pureté. Voilà le jeune artiste devenu le grand artiste que nous avions prédit.

Les Pêcheurs de perles, premier opéra de Bizet, furent représentés en 1863. Le premier acte est agréable presque tout entier; le second renferme une chanson exquise. Le reste a vieilli, sans peut-être avoir jamais été très jeune, très personnel surtout. Mais en plus d'une page demeure un charme harmonieux, comme au fond d'une frêle coquille, sous la nacre pâlie, quelque chose survit toujours du secret des vagues et de l'âme chantante des flots.

Oui, c'est bien l'âme de la mer, de la mer orientale, tiède et claire, qui respire et qui soupire ici : dans le finale du premier acte, dans la sérénade de Nadir, dans ces deux ou trois marines sonores qui peuvent se détacher de la très inégale partition. Pour aimer des *Pêcheurs de perles* ce qu'ils ont de vraiment aimable, négligez les personnages pour écouter les choses : elles seules vivent, chantent, et du livret même la meilleure scène est un paysage seulement.

Chaque année, avant que les pêcheurs de Ceylan partent pour la pêche des perles, les plus anciens d'entre eux vont chercher une vierge étrangère; ils l'amènent silencieuse et voilée, et dès que les barques ont quitté le rivage, aussitôt que le soir tombe, des fanaux s'allument au bord de la mer, la jeune fille monte sur un rocher, et, laissant tomber ses voiles, elle chante, elle prie. Aux divinités des airs et des eaux, aux génies de l'un et de l'autre azur, elle recommande les jeunes hommes; et les vents retiennent leur haleine, et les étoiles sourient propices, et les flots sans colère se laissent dérober leurs trésors par les plongeurs pardonnés.

Tel est le « motif, » moins dramatique que pittoresque, dont le compositeur a tiré le plus heureux parti. Toute la scène, depuis l'arrivée de la jeune fille jusqu'à sa nocturne prière, a de la couleur et de la poésie : poésie sereine et rêveuse, couleur transparente avec des reflets bleus. D'abord, un chœur gracieux de bienvenue, où se mêlent aux voix des tintemens d'argent et de cristal, accueille la prêtresse voilée. Le chef de la tribu reçoit son serment, trois fois renouvelé sur des notes très douces et un peu craintives. Puis le soir vient et les pêcheurs s'en vont. On les entend au loin psalmodier : *Le ciel est bleu, la mer est immobile et claire;* avec quelques notes de harpe, leur mélopée expire sur les eaux. Alors, devant le temple, au sommet du rocher, paraît leur blanche protectrice. Elle invoque les dieux et les étoiles d'or, et son incantation s'élève d'abord impassible, hiératique, droite comme la fumée des parfums. Mais bientôt lasse des liturgies austères et d'une oraison trop grave pour sa jeunesse, voici que la chanteuse sacrée change d'accent. L'hymne sacerdotal s'amollit, se fond en nocturne, en barcarolle, et la vierge s'abandonne au charme de cette belle nuit où se joue sa belle voix. Elle se joue véritablement, la voix de la douce gardienne, en charmans détours,

en traits légers, en capricieuses arabesques, et là-bas les pêcheurs ui répondent, la priant de chanter encore, toujours, alors même qu'ils seront descendus sous les flots et ne l'entendront plus. Oh! je sais bien ce qu'on peut dire. Il n'y a là que des vocalises. Mais les vocalises quelquefois ont leur charme, leur beauté, je vais plus loin, leur vérité; rappelez-vous, par exemple, celles de la Reine de la nuit. Ils ne l'ont jamais contemplée, la nuit, la nuit d'été, ceux qui, dans les gammes étincelantes de Mozart, croient n'entendre que des roulades. De même les trilles, les fioritures sont à leur place en cette page de Bizet où les notes filent comme des étoiles. Et pour le motif du chœur lointain des pêcheurs, accompagnant le chant de Léila, il ne faut pas non plus être sévère; un peu banal peut-être, il a du moins quelque chose de tranquille, de confiant dans la voix tutélaire à laquelle il s'attache. Je voudrais seulement qu'on le prît au théâtre avec plus de lenteur et plus de mystère. Enfin, pour ce paysage musical et pour cet autre encore dont il reste à parler : la chanson de Nadir, je rêve une mise en scène idéale, ou plutôt naturelle, que le décor, hélas! ne peut donner : *Ma bien-aimée est enfermée dans un palais d'or et d'azur.* Oh! la ravissante mélodie, unique, je crois, entre tous les appels d'amour! Sérénade, non pas seulement de pêcheur, mais de plongeur, qui semble venir du fond des eaux, traverser lentement les nappes transparentes et s'épanouir à la surface comme une fleur humide. « Il y a des airs que je n'entends jamais sans trembler, disait à Paul Bourget un interlocuteur original; celui-ci, par exemple, » et il fredonnait le début d'une mazurka de Chopin. — Pourquoi? Parce qu'un soir, au clair de lune, il avait entendu jouer très doucement, très lentement, cet air par une jeune femme russe, à demi morte de consomption. « On ne peut cependant pas, lui répondit Bourget, vous louer des femmes poitrinaires à l'heure, comme des fiacres, pour vous jouer du Chopin. » — On ne peut pas louer non plus le navire, où naguère, sous un ciel criblé d'étoiles, nous entendîmes, comme jamais nous ne l'entendrons plus, la chanson exquise. « Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux... » Non, ce n'étaient pas des marchands, mais des marins, et nous ne partîmes pas de Cymé, mais d'un de nos grands ports de guerre. Et, le long des côtes africaines, chaque soir d'un radieux été, des flancs d'acier du vaisseau, s'élevaient des concerts. On avait coutume de se réunir autour d'un piano, médiocre d'ailleurs, dans le « poste, » formé par l'arrière du navire. A la brise très douce les hublots étaient ouverts; par le plus grand, celui qu'on appelle « l'œil » et qui, les jours de manœuvre ou de combat, livre passage aux torpilles, la lune quelquefois se montrait toute ronde, et dans l'orbite de métal comme dans une paupière de cuivre encadrait son globe d'argent. Pas un soir on ne manqua de saluer la mer et la nuit, si belles

toutes deux, par la marine et nocturne cantilène des *Pêcheurs de perles*. Toujours ce refrain le premier revenait errer parmi nous. Les arpèges de l'accompagnement suivaient le rythme des vagues; la mélodie flottait sur les eaux; le *grupetto* final couronnait chaque strophe comme d'un flocon d'écume, et ce paysage achevait si merveilleusement cette chanson, qu'elle ne paraissait plus l'inspiration d'un homme, mais pour ainsi dire la respiration des choses autour de nous, l'haleine de la nuit, du ciel et des eaux... Et voilà comment, de même qu'une mazurka de Chopin pour le mélomane de Bourget, pour nous, la sérénade des *Pêcheurs de perles* est demeurée un de ces airs qu'on ne saurait entendre sans tressaillir.

Vous parlerai-je, après cela, des décors de l'Opéra-Comique ou même des interprètes? Mlle Calvé, dans le finale du premier acte, a égrené des notes de cristal. Mais qui me rendra « mon beau navire, » comme dit la vieille romance, et sur la mer endormie toutes les étoiles de mai?

Si vous aimez, fût-ce après le plus beau voyage, à goûter la douceur du retour, à retrouver le ciel et surtout le parler de notre France, allez, un lendemain de la *Walkyrie*, entendre la *Phryné*, de MM. Augé de Lassus et Saint-Saëns. Sujet grec, chanteuse américaine, musique française. Dès les premières mesures, on comprend, on se sent à l'aise et chez soi. L'ouvrage commence bien : gentil prélude, joli chœur de femmes, charmant duo de ténor et de baryton. Ensuite, nous descendons un peu : « L'opérette nous guette. » Mais le second acte renferme une admirable chose : le récit de Phryné, terminé en trio. Cela est beau comme du Lucrèce, comme le *Centaure*, de Maurice de Guérin, comme les vers de Musset :

> Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
> Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
> Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

À quoi tient au juste cette beauté, nous essaierons, dans une prochaine chronique, de le déterminer.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai

Quatre mois nous séparent encore du renouvellement de la chambre, et déjà le souffle de l'esprit électoral fait éclore les comités et pousser les harangues politiques. Des discours, nous en avons eu passablement depuis quelques semaines, sur divers points du territoire. A commencer par M. Goblet pour finir par M. Calla, en passant par MM. Spuller, Lockroy, Lavertujon, Piou et autres, sans parler des membres du gouvernement auxquels leur situation impose plus de réserve, les représentans des divers partis ont tenu à afficher leur programme, à déployer leurs espérances.

Quelle sera cette chambre de demain? A quelles mains allons-nous, souverains d'un jour, confier à l'automne prochain, pour quatre nouvelles années, l'exercice effectif de notre pouvoir? Il est permis de conjecturer, à plusieurs symptômes, que le groupement politique actuel touche à sa fin, que des courans nouveaux vont sans doute agglomérer, dans des combinaisons nouvelles, les molécules parlementaires. Peut-être ne sont-ce pas tant les hommes qui vont changer que les idées, les vieilles épithètes qui ont perdu leur sens originel et perpétuent des fictions imperceptibles ou des nuances légendaires. Cette modification dans les opinions est d'ailleurs bien plus désirable, bien plus importante pour l'orientation future du pays, que ne le seraient de simples changemens de personnes. L'homme qui se juge mal vêtu doit songer à réformer son habit, plus encore qu'à réformer son tailleur.

D'un côté, les radicaux annoncent leur intention bien arrêtée de rompre avec l'opportunisme : « Tout, dit M. Goblet à Amiens, plutôt que la continuation de ce régime, ce devrait être le mot d'ordre. » En même temps l'ancien président du conseil de 1887 n'hésite pas à rechercher l'alliance des socialistes, internationalistes et autres parti-

sans divers de la révolution, appelée par euphémisme l'évolution. « S'il fallait pour s'unir, ajoute-t-on, attendre qu'on fût d'accord sur toutes les questions, on ferait vraiment la part trop belle aux trembleurs, toujours prêts à se fédérer pour la résistance. » Ces trembleurs ne sont autres que nous-mêmes, bourgeois de toute envergure, qu'un autre député du même parti futur, M. Maujan, appelle les « libérâtres des centres conservateurs. » Et comment ne tremblerait-on pas pour les intérêts vitaux de la nation, lorsqu'on voit des hommes qui aspirent au gouvernement poser allégrement la question d'une substitution de la propriété collective à la propriété individuelle, comme si de semblables théories ne devaient pas se résoudre, en pratique, par de vulgaires spoliations? Maintenant, la fédération des trembleurs va-t-elle se faire?

Tandis que les radicaux sortent ainsi de la concentration républicaine, par la porte de gauche, les néo-républicains, les « ralliés, » si j'ose me servir de ce nom qu'on leur jette comme une injure, vont-ils y entrer par la porte de droite? Rien n'empêche de le penser. Le chef de ce groupe parlementaire, dont l'attitude, longtemps un peu timide, rappelait assez, au bord de la république, celle de la baigneuse de Falconnet au bord de l'eau, où cette nymphe pose modestement un pied, voire un bas de jambe, sans risquer le reste du corps, le chef de ce groupe a, depuis plusieurs mois, multiplié les déclarations énergiques et indiqué quelques-unes des bases sur lesquelles pouvait se faire un accord : « Je crois, a dit M. Piou, dans une réunion publique, qu'après vingt-trois ans l'expérience est assez complète, pour comprendre qu'on ne doit pas perdre son temps dans des protestations généreuses et stériles. Il faut jeter résolument sa barque dans le courant, et suivre le fil de l'eau en ayant soin de manœuvrer pour éviter les écueils. »

Ce langage de la droite républicaine sera-t-il entendu par les 150 députés actuels de la droite pure, et surtout par leurs électeurs? Cet appel à l'union sera-t-il entendu aussi par ces 200 et quelques membres de la gauche qu'on nommait jadis des opportunistes, et même par les 25 membres du centre gauche? Ces derniers, on ne peut se le dissimuler, sont méfians; leur isolement leur déplaît moins que des promiscuités dangereuses. Pour plusieurs d'entre eux, tous les gens de gauche sont trop à gauche, et tous les gens de droite sont trop à droite. A leurs yeux, M. Casimir Perier est déjà un peu avancé, M. Hély d'Oissel est encore trop réactionnaire. La méfiance pour les néo-républicains s'accentue bien davantage à mesure qu'on s'avance vers la gauche gouvernementale. Cette fraction est hantée des souvenirs du *Petit chaperon rouge*, elle ne veut pas laisser choir la bobinette qui ouvre sa porte. « Méfiance est mère de sûreté, disait la semaine dernière, à Troyes, M. Lavertujon. Enregistrons la soumission, le désarmement des

adversaires, mais gardons-nous de leur confier les postes de combat. » M. Spuller, aux fêtes agricoles de Mirebeau, ajoutait un trait de plus à la même pensée en disant : « Je n'ai jamais demandé que les conservateurs devinssent des nôtres ; j'ai simplement demandé, et je le désire encore, que nous devenions nos propres conservateurs. »

Les ralliés, que M. le président du conseil, dans son discours de Toulouse, a récemment appelés les « résignés, » ont le sort de la mission Maistre en Afrique, qui, « faute de marchandises d'échange, » dut faire de longs détours et livrer de nombreux combats aux sauvages, avant de pouvoir pénétrer dans l'Adamaoua. Les « marchandises d'échange, » pour M. Piou et ses amis, ce sont les électeurs, ce sont les collèges dont ils pourraient disposer, et qui leur permettraient de faire des conditions. Or, M. le ministre de l'intérieur, qui se déclare en mesure de le savoir, affirme qu'ils ne disposent d'aucune circonscription, que « le secret de la conversion de ces généraux, c'est qu'ils n'ont plus de soldats, » que leurs troupes se sont fondues dans l'immense armée républicaine.

Voilà ce qui n'est pas démontré. Il est fort possible que les ralliés soient au contraire battus dans quelques départemens par de simples réactionnaires ; et lors même que leurs électeurs, comme il faut l'admettre, sont passés avec armes et bagages à la république, on peut supposer que ces populations conservatrices du matin, devenues républicaines le soir, ne sont pas allées d'un extrême à l'autre, mais qu'elles représentent, dans la majorité officielle, une nuance extrêmement tendre. Par conséquent, il serait plus politique peut-être de laisser à ces électeurs des chefs qu'ils connaissent, et dont le ministère aurait tiré des engagemens formels, plutôt que de prétendre leur imposer des guides nouveaux.

Ces ralliés que l'on encourage si peu à gauche sont, ils devaient s'y attendre, conspués à droite, accablés des récriminations et des critiques de leurs anciens amis. Si l'union conservatrice est morte en effet, si son ex-président, M. de Mackau, en a conduit le deuil au dernier automne, dans un banquet rural, les « anciens partis, » comme on disait sous l'empire, entendent ne pas mourir tout entiers. Le programme du plébiscite et de l'élection directe du chef de l'État par le suffrage universel sert d'asile à quelques députés errans, qu'aucun des groupes actuels n'a jusqu'ici tenté. Le pur parti royaliste paraît renoncer à la tactique qui consistait à ne pas manifester tout haut ses secrètes ambitions, se figurant qu'ainsi ses adversaires ne les soupçonneraient aucunement et que ses amis interpréteraient assez son silence. Cette fois, il compte aller au combat le visage découvert. En attendant, il organise des bureaux, provoque des réunions et envoie à son chef des adresses dont plus de soixante ans d'efforts malheureux n'ont pas altéré le ton de sereine confiance.

Un si noble attachement à la monarchie est d'autant plus louable, à certains égards, qu'il est plus désintéressé et qu'il ne peut, dans les prévisions humaines, avoir en vue aucune récompense. Ceux d'entre nous qui sont nés au sein de ces illusions héréditaires et qui les ont perdues sur le grand chemin de la vie, ne sauraient jeter la pierre aux fidèles qui les ont précieusement conservées. Mais aussi ces fidèles qui, depuis le départ de Charles X pour l'exil, n'ont pas une seule fois regardé le ciel, la veille d'une fête nationale, — saint Philippe, 15 août, 14 juillet, — sans désirer qu'il plût le lendemain, ne peuvent blâmer ceux qui veulent enfin souhaiter le beau temps et s'en réjouir, mettre au vent quelques drapeaux et allumer quelques lampions, — sans croire pour cela que des lampions allumés fassent exclusivement le bonheur d'un peuple, — ceux qui ne veulent plus vivre dans une opposition systématique, triste état d'esprit qui amène à sans cesse supposer, prédire, hélas! espérer peut-être, quelque catastrophe prochaine.

Cet état n'est évidemment pas celui des générations nouvelles, et c'est sur leur adhésion à la république que compte le gouvernement pour balayer les bancs du côté droit. Mais qui donc lui garantit qu'il y fera asseoir ses amis? Ne sait-il pas que l'héritage de ces places qu'il s'attribue est ardemment convoité par les radicaux et les socialistes? Si cette concentration que tous les républicains ont jusqu'ici pratiquée, parce qu'elle était nécessaire, tout en la maudissant, parce qu'elle était immorale, si cette concentration doit se rompre, si cent vingt radicaux doivent suivre le panache rouge de M. Goblet sur le chemin des aventures, est-il prudent aux premiers personnages de l'État d'acculer à une résistance désespérée les hésitans de droite qui leur tendent la main et offrent de faire avec eux une alliance utile au pays? Il faut à tout prix empêcher que les MM. Lafargue de demain n'obtiennent des sièges, comme précédemment, par l'appoint des voix conservatrices.

Le gouvernement présent qui n'a ni tous les défauts que lui prêtent ses adversaires, ni toutes les vertus que lui supposent ses amis, a eu du moins ce double mérite de maintenir, depuis bientôt un quart de siècle, la paix à l'extérieur et l'ordre à l'intérieur. Ce respect de l'ordre qui a fait suspendre l'immunité parlementaire de M. Baudin et l'a livré à la police correctionnelle, c'est l'un de nos biens les plus précieux, et l'arrivée aux affaires d'une majorité radicale le mettrait certainement en péril. Notre premier ministre disait, il y a quelques jours, à des commissaires de police qui lui étaient présentés : « J'aime à vous donner le nom que vous portez; c'est un nom dont on ne rit plus... » Il a raison; mais il ne faudrait pas que la France laisse entrer au parlement un bien grand nombre d'amis de MM. Baudin, Dumay ou Ferroul, si elle veut pouvoir coffrer en toute liberté les anarchistes suspects, et si elle tient à ne pas voir, ailleurs qu'à Guignol, rosser journellement le commissaire.

« Le besoin d'une majorité compacte et homogène ne se fait pas seulement sentir dans la politique générale ; il s'impose aussi pour l'achèvement de tant d'entreprises lointaines, commencées toutes à la fois, pour le règlement des questions économiques, soulevées toutes en même temps, et qui, les unes et les autres, demeurent irrésolues ou en suspens. On a vu, dans la dernière quinzaine, le sénat et la chambre discuter parallèlement deux propositions de loi relatives à l'administration des colonies, dues toutes les deux à l'initiative parlementaire, diamétralement opposées l'une à l'autre, et dont aucune d'ailleurs n'a abouti.

« Le mal ici n'est pas bien grand, dira-t-on : il s'agissait de savoir, au sénat, si l'on rattacherait nos possessions d'outre-mer au ministère de la marine, à la chambre, si l'on créerait un ministère autonome des colonies, qui n'eût pas tardé sans doute à enlever aux affaires étrangères les pays de protectorat, à la guerre les troupes coloniales dont l'organisation soulève des problèmes si compliqués. Peut-être eût-il fallu donner une flotte à ce ministère nouveau, et nous aurions eu un troisième département militaire, amphibie, dont l'action eût été indépendante des deux autres. Le *statu quo* a été maintenu et le sous-secrétariat, confié à M. Delcassé, continuera jusqu'à nouvel ordre à fonctionner dans sa forme actuelle.

« Quelques jours plus tard, l'action divergente, quoique mitoyenne, des deux fractions de notre parlement, a renvoyé aux calendes la mise en vigueur d'une loi qui n'est pas parfaite, — en est-il qui le soient ! — mais qui, du moins, eût apporté, dans les rapports du capital et du travail, ce coefficient d'humanité qui corrige la rigueur des lois naturelles. Je veux parler de la loi sur l'assurance obligatoire contre les accidens. Garantir les ouvriers, non pas contre les accidens dont ils sont victimes dans leur travail, cela est impossible, mais contre la misère à laquelle un accident peut les réduire, eux et leur famille, le souci de la solidarité, que possède aujourd'hui toute nation civilisée, ne peut rien engendrer de plus honorable. C'est bien, avouons-le, ouvrir une nouvelle brèche au socialisme d'État, dans le monument des doctrines économiques auquel on ne peut toucher sans péril.

« Il appartenait à M. Léon Say de prémunir la chambre contre les excès de zèle du « socialisme bourgeois, » et il l'a fait avec son éloquence ordinaire. Mais le principal argument opposé à la loi nouvelle est un argument d'opportunité. En 1888, la chambre a déjà voté une loi sur ce sujet, le sénat l'a repoussée. En 1890, le sénat en a voté une autre qui a déplu au gouvernement et à la chambre. Lorsqu'il était ministre du commerce, M. Jules Roche en a présenté une troisième qui, amendée par la commission du travail, organise aujourd'hui le « risque professionnel » et l'assurance obligatoire, sur le modèle des législations allemande et autrichienne. Tous les patrons, grands ou petits, seraient

astreints au paiement d'une prime variable, qui leur éviterait les débours personnels, en cas d'accident de leurs ouvriers, et assurerait à ceux-ci une indemnité raisonnable. Malheureusement, cette loi, en admettant qu'elle soit votée au palais Bourbon avant la fin de la législature, ne le sera pas au Luxembourg ; et le projet qui, depuis si longues années, est à l'étude, n'entrera pas encore dans la voie de l'exécution. Si au contraire la chambre avait accepté le texte du sénat, la loi eût pu être mise immédiatement en vigueur, quitte à être remaniée à loisir, à mesure que l'expérience en aurait dévoilé les défauts.

Nos représentans ne montrent pas moins d'inconséquence dans la façon dont ils prétendent traiter les affaires coloniales ; l'interpellation de M. de Mahy sur Madagascar l'a une fois de plus démontré. La politique coloniale, à la mode il y a une douzaine d'années, et dont le Tonkin avait un moment dégoûté le pays, est heureusement redevenue en faveur. Tous, ou à peu près tous les partis, reconnaissent que la colonisation est une tâche qui s'impose, en notre période du monde, aux grands et riches États modernes. L'absence de colonies, dans un temps déterminé, avec l'esprit qui prévaut de nos jours, pourrait équivaloir à une sorte de séquestration du peuple qui aurait été assez inerte pour ne pas se créer des dépendances dans le monde, alors que le monde n'était pas complètement occupé.

Nous n'avons pas manqué à ce devoir, puisque notre domaine colonial comprend aujourd'hui une population de près de 40 millions d'habitans, répartis sur la surface du globe. Seulement ce domaine est tantôt un peu fictif encore, tantôt extrêmement vague. Notre ministre des affaires étrangères doit travailler à la fois dans le roman et dans l'histoire : l'histoire, ce sont les relations extérieures avec les pays civilisés ; le roman, c'est la diplomatie en pays perdu, au sud de l'Asie ou au centre de l'Afrique, les ambassadeurs s'en allant à tâtons sur les cartes géographiques, sachant à peine de quoi ils parlent, se disputant des territoires que nul pied européen n'a pour ainsi dire foulés. Aussi est-ce merveille comme jaillissent les difficultés de frontières, sur des points où les frontières n'ont jamais été relevées, comme dans ce royaume de Siam qui n'est limité, ni avec l'Angleterre du côté de la Birmanie, ni avec la France du côté du Cambodge. Ce pourrait être bien pis en Afrique, où l'une de nos barrières, jusqu'à ce qu'on en ait adopté quelque autre plus solide, est le quatrième parallèle qui naturellement ne se voit pas sur le terrain.

Cependant les parlemens, non-seulement à vrai dire celui de France, mais ceux de toute l'Europe, sont intraitables sur ces chapitres. Aucun ne veut céder un pouce des espaces mal définis qu'il pense lui appartenir. Les Anglais se sont récemment fort offusqués de ce qu'un poste français, voisin de la Gambie, ait enlevé un de leurs drapeaux, en-deçà d'une certaine zone de dix kilomètres qui leur a été adjugée ; mais,

comme personne n'a jamais mesuré ces dix kilomètres, il se peut qu'il y en ait cent. De temps à autre un article paraît dans un journal, une question est posée à la tribune : on nous a volé un sultanat, une tribu, une vallée, au nord ou au sud de l'Oubanghi ou du lac Tchad! Et, tandis que la majorité baisse la tête, confuse, l'opposition se lève, furieuse : Où est ce sultanat? je ne le sais pas très bien, mais il me le faut; puisqu'on m'a dit qu'il était à moi, je ne veux pas me le laisser prendre...

En ce qui concerne Madagascar, on se souvient que la France, le 17 décembre 1885, à la suite d'une campagne militaire dont les résultats étaient plutôt négatifs, a signé avec les Hovas un traité par lequel ils nous ont reconnu la possession absolue de la belle baie de Diego-Suarez, dont nous étendons chaque jour le territoire à notre gré et qui compte aujourd'hui 25,000 habitans. Ils ont admis aussi que nous ayons un résident général à Tananarive, lequel servirait d'intermédiaire entre la reine Ranavalo-Manjaka et les puissances étrangères. C'était un embryon de protectorat plutôt qu'un protectorat bien défini. Ce qu'on ignore en effet, c'est que la mauvaise foi du gouvernement hova, ou plutôt du premier ministre qui concentre en ses mains toute l'autorité, se fit jour dès le lendemain de la signature du traité. Ainsi la copie française de cet instrument diplomatique portait que la France « préside » aux relations extérieures de Madagascar. A ce mot, les Malgaches, dans la copie traduite en leur langue, en substituèrent un autre qui voulait dire seulement que la France *surveille* ces rapports de Madagascar avec l'étranger.

Depuis sept ans le ministre malgache n'a laissé passer aucune occasion de montrer qu'il se souciait fort peu de nos droits les plus élémentaires. Il prétend, par exemple, contrairement aux engagemens pris, s'aboucher directement avec le « corps consulaire, » qui ne se compose à la vérité que de deux membres, un Italien et un Anglais. Ce dernier, s'étant absenté il y a quelques semaines, en informa notre résident général, qui, à son tour, en fit part au gouvernement hova; à quoi ce gouvernement nous répondit par une lettre légèrement gouailleuse, dont le sens était celui-ci : « Je vous remercie de l'attention que vous avez de me l'apprendre, mais je le savais. » Ces menus détails, que M. de Mahy eût pu ajouter à son interpellation, et bien d'autres, ne prouvent rien, sinon que la « cour d'Emyrne » se moque de nous; mais que nous importe!

L'Angleterre, l'Allemagne, toute l'Europe, ont reconnu notre protectorat, autant dire notre domination effective, le jour où il nous conviendra de l'établir. Mais ce jour est-il venu? Lors même que le gouvernement hova serait à notre entière discrétion, ne sait-on pas qu'il est contesté lui-même, dans une notable partie de l'île, par exemple, sur la côte occidentale nord, par les populations sakalaves,

contre lesquelles il n'a jamais osé entreprendre une campagne en règle. Tous ceux qui ont quelque connaissance de Madagascar savent que, pour transformer l'état de choses actuel en une pleine possession, il faudra une grande expédition militaire. Ce n'est pas une poignée de gendarmes, fussent-ils à cheval, comme le demandait un député, qui pourraient changer la face des choses. On devrait envoyer une dizaine de mille hommes et dépenser une centaine de millions. Et pourquoi? Il n'y aurait pas un colon de plus. Partout où la colonisation se porte, il faut l'appuyer, comme à Fort-Dauphin et à Tamatave; mais il est impossible de la décréter à coups de fusil. Les parlementaires les plus enragés d'ailleurs à recommander une action énergique ne seraient-ils pas aussi les plus déterminés à refuser les crédits indispensables?

Question d'argent! question débattue aujourd'hui par tout le monde entre les peuples et les gouvernemens. C'est une question d'argent qui s'agite au fond des élections allemandes, et il se peut bien que ce soient des intérêts d'argent qui en procurent la solution. C'est aussi sur la question d'argent qu'a sombré le ministère Tricoupis, en Grèce. Comme l'Italie, l'Espagne et le Portugal, la Grèce connaît cette ignoble mélancolie qui naît des embarras pécuniaires. Comme eux, la Grèce doit solder, à l'aide d'emprunts extérieurs, le paiement des intérêts contractés en une monnaie n'ayant pas cours chez elle. De 1884 à 1893, la circulation fiduciaire, qui était dans ce petit pays de 88 millions de drachmes, a augmenté de 35 pour 100, et le change, qui était alors au pair, est aujourd'hui en perte de 30 pour 100 au préjudice de la Grèce.

D'autre part, le déficit moyen du budget a été de 45 millions, auxquels il a été pourvu par l'emprunt. Le gouvernement hellène, voulant s'arrêter sur cette pente, a demandé des conseils à Paris et à Londres. Les commissaires envoyés à Athènes ont cherché des remèdes et rédigé des rapports, où ils envisageaient toutes les solutions. La plus simple, c'était assurément la faillite, et il ne manquait pas de gens en Europe pour la recommander au roi George. Mais le peuple grec a de la fierté, il voudrait faire honneur à sa parole. Le souverain avait brusquement cassé, il y a un an, M. Delyannis; il avait dissous la chambre, et, après avoir confié le pouvoir pendant quelques semaines à un membre du tiers-parti, M. Constantopoulo, il avait appelé de nouveau aux affaires M. Tricoupis, dont le premier devoir paraissait être de rétablir l'équilibre dans le budget. Le passé de M. Tricoupis semblait le mal préparer à cette tâche. Il avait toujours voulu faire grand; le pan-hellénisme, — car il y a un pan-hellénisme comme il y a un pan-slavisme, un pan-germanisme et même un pan-serbisme, — avait été son rêve; il avait beaucoup sacrifié à sa propagande dans les Balkans.

Cependant il faut lui rendre cette justice que, depuis son retour au

ministère, il paraissait renoncer à la réalisation, au moins prochaine, de ses désirs politiques, et s'était exclusivement appliqué au soin des finances. La combinaison à laquelle il s'était arrêté consistait à effectuer un nouvel emprunt d'une soixantaine de millions, qui aurait servi à payer les coupons à l'étranger. Dispensé alors d'acheter des remises sur le marché, le gouvernement grec eût pu consacrer ses fonds disponibles à retirer du papier-monnaie et à rembourser les banques. Quant à l'emprunt, reconnu impossible à Paris, on était sur le point de le conclure à Londres ; de tous les hommes d'État de la Grèce, M. Tricoupis est du reste celui qui a, en Angleterre, le plus de relations personnelles. Cet emprunt une fois conclu, on devait fermer pour longtemps le grand-livre de la dette publique. Au dernier moment, les négociations ont été rompues. Les Anglais voulaient que le service de l'emprunt fût gagé sur des recettes dont ils auraient contrôlé le recouvrement par une administration et avec des fonctionnaires distincts. Le premier ministre hellène avait, bien qu'à contre-cœur, accepté ces conditions, mais il voulait faire sanctionner cet accord par la chambre; les banquiers britanniques refusèrent de rester aussi longtemps engagés; le krach australien survint dans ces entrefaites, et il est fort possible qu'il ait influé sur les décisions des prêteurs.

Bref, M. Tricoupis, devant l'échec de ses combinaisons, offrit sa démission au roi, qui l'accepta. Le nouveau ministère, présidé par M. Sotiropoulo, parlementaire économe, vieilli dans les affaires publiques, et composé notamment de MM. Rhallys, Contostlavos, le colonel Corpas et le capitaine de vaisseau Criezis, ce dernier fils du célèbre navarque des guerres de l'indépendance, le nouveau ministère a indiqué les moyens qu'il compte employer pour sortir de la situation difficile qui s'offre à lui : M. Sotiropoulo est convaincu qu'il pourra payer le coupon de juillet et que l'établissement du monopole du tabac et la revision du régime fiscal, ayant pour base l'impôt foncier, permettront à un gouvernement, gérant les revenus du trésor en bon père de famille, de donner au budget un équilibre stable. Quant aux travaux publics, il faudra nécessairement les réduire et les exécuter seulement avec les plus-values éventuelles de l'impôt. Le premier ministre hellène aura à lutter avec ses rivaux, MM. Carapanos et Constantopoulo, dont les systèmes financiers diffèrent radicalement du sien, — le second s'est résolument prononcé pour la faillite. Il se présente en outre devant une chambre résolument hostile, de laquelle trois seulement des membres du cabinet, sur sept, font partie, et qu'il sera à bref délai dans la nécessité de dissoudre avec le consentement royal, qui lui est dès à présent acquis.

Le chef du nouveau cabinet norvégien, M. Stang, serait heureux sans doute d'en pouvoir faire autant pour le Storthing, qui, depuis un mois, ne lui a ménagé ni les ordres du jour désagréables, ni les votes

malveillans sur toutes les questions. D'autant plus que, les radicaux norvégiens ne disposant que de 12 à 14 voix de majorité sur les 114 membres dont se compose l'assemblée, il ne serait pas impossible qu'une nouvelle consultation du pays modifiât la composition actuelle des partis. Seulement, la constitution ne permet pas au roi de dissoudre le Storthing. On sait que la crise a pour origine la question des consulats, actuellement communs à la Suède et à la Norvège et que cette dernière voudrait voir distincts pour chacune des deux couronnes.

Mais ce n'est là que la cause apparente du malaise dont souffrent dans leurs rapports les deux royaumes scandinaves. Il y a d'abord incompatibilité d'intérêts : le Norvégien est libre-échangiste, le Suédois est protectionniste; il y a ensuite différence de tempérament politique : le Suédois est traditionnel; toute institution qui existe a, par ce seul fait, à ses yeux un droit évident à l'existence. Si l'on y touche, que ce soit avec la lime, jamais avec la hache. Le Norvégien, au contraire, est novateur; il aime tellement le progrès et redoute tellemen la routine qu'il se méfie de tout ce que le temps a fondé. Les questions militaires ont aussi fourni, ces dernières années, matière à discorde : les Suédois voudraient supprimer cette clause du pacte d'union, qui défend au roi de se servir du Landvärn norvégien, hors des frontières de Norvège. L'armée suédoise, n'étant pas dans le même cas, pourrait être, disent-ils, appelée à défendre la Norvège, en cas de guerre, tandis que l'armée norvégienne ne serait pas astreinte aux mêmes obligations vis-à-vis de la Suède.

On ne voit pas bien à quelles éventualités belliqueuses la Scandinavie aurait à faire face; mais, dans notre temps de paix générale, personne ne croit avoir assez de soldats, et la prudente Belgique elle-même se réjouit de ce que son nouveau ministre de la guerre, le général Brassine, parle de la doter d'une armée de 300,000 hommes! Les Suédois ne refusaient pas de s'imposer aussi de nouveaux sacrifices; ils ont quelque peu augmenté l'an dernier la durée du service actif de leurs troupes. Même, dans la discussion qui est intervenue à ce sujet au Riksdag de Stockholm, le ministre du roi Oscar a laissé échapper un mot malheureux : « Avec l'augmentation de forces que nous vous demandons, a-t-il dit à la majorité, *nous pourrons parler suédois aux Norvégiens.* » Ce langage, qui contenait une menace peu déguisée à l'adresse du royaume-frère, fit une impression fâcheuse à Christiania. Nul, d'ailleurs, dans la presqu'île du Nord, n'a l'intention de dénouer jamais le conflit par les armes, dans le cas où il ne pourrait se terminer autrement. Bien au contraire; le roi a de tout autres projets, et, quant à la Norvège, le désir de la paix est si grand chez elle que le président radical du Storthing, faisant allusion aux visées que l'on prête à la Russie d'obtenir un port sur l'Atlantique, a pu pro-

noncer, avec l'approbation de ses collègues, cette phrase typique : « Si la Russie tient à avoir un port dans le nord de la Norvège, pourquoi ne le lui céderions-nous pas ? »

Le moment n'est pas venu d'envisager l'éventualité d'une semblable annexion, qui, nous le savons, sourirait beaucoup au grand état-major moscovite, et dont on s'est préoccupé déjà plusieurs fois à Saint-Pétersbourg. Aussi bien tout porte-t-il à croire qu'elle n'est pas près de se réaliser, et que le pacte scandinave de 1815, qui intéresse à un haut degré l'équilibre européen, et qui a donné à la Norvège comme à la Suède quatre-vingts ans de paix et de prospérité, n'est pas à la veille de se rompre.

Le ministère Stang se propose, aux premières élections, qui ne pourront avoir lieu qu'à l'automne de 1894, de prendre audacieusement comme plate-forme le maintien ou la dissolution de l'union. Il sait qu'aucune concession ne désarmera des adversaires qui l'ont invité, la semaine dernière, à prendre l'ordre du jour voté contre lui « comme un revolver pour se suicider ; » il sait qu'une satisfaction sur le chapitre des consulats, que la nomination même d'un ministre des affaires étrangères, alternativement Suédois et Norvégien, et la communication à la chambre norvégienne des documens diplomatiques, sont de petits palliatifs à une situation que des séparatistes républicains ont créée, et qu'il vaut mieux poser au peuple norvégien une question claire et précise. Il espère que, dans ces conditions, une majorité se prononcera pour le maintien de l'union actuelle, d'autant plus qu'il ne s'agira que d'un déplacement de 6 ou 7 voix. Jusque-là, il s'efforcera de vivre en paix et de gérer les affaires courantes, ce qui lui sera d'autant plus aisé, pensons-nous, que les radicaux norvégiens n'iront pas jusqu'à un refus positif des deux budgets qu'ils ont encore à voter.

Ce n'est pas seulement en Scandinavie que l'union, sous une même couronne, de nations distinctes, pour ne pas dire hostiles, suscite des difficultés constantes. La Hongrie, qui inaugurait solennellement la semaine dernière le monument des honveds, morts en 1849, pendant le siège de la citadelle de Bude, que défendaient les troupes impériales, prétendait faire jouer au gouvernement de l'empereur-roi, acclamé quelques jours avant dans la capitale par des *Eljen* bien nourris, le rôle du guillotiné par persuasion. L'extrême gauche nationaliste exigeait que les personnages officiels et les honveds d'aujourd'hui, c'est-à-dire une portion de l'armée régulière, défilassent en uniforme devant le monument élevé aux héros de l'indépendance. Ces héros, l'Autriche ne peut les admirer sans réserve, puisqu'en 1848 elle faisait pendre à Vienne, en effigie, les chefs du mouvement, parmi lesquels le comte Andrassy.

Pour tout concilier, le ministère proposa de rendre les mêmes honneurs au monument du général Henzi, le défenseur de la forteresse,

de façon qu'à dix minutes d'intervalle on eût successivement glorifié les deux idées contraires, l'insurrection et la réaction, la Hongrie et l'Autriche, le parti de la liberté et le parti de l'ordre. Cette demi-mesure fut qualifiée par les radicaux hongrois d'impiété nationale, et la fête, grâce à la dextérité du cabinet Wekerlé, put conserver un caractère semi-privé.

Quoiqu'il ait à vaincre une opposition moins redoutable, puisqu'il dispose d'une forte majorité, le ministère italien n'en vient pas moins de subir une secousse assez pénible, d'où il est sorti notoirement courbatu : la nouvelle session du parlement s'était ouverte dans le plus grand calme, un calme qui frisait même l'indifférence ; le président de la chambre, M. Zanardelli, avait été obligé de lever la séance deux jours de suite, au moment des votes, faute du *quantum* légal. La discussion du budget n'avait pas attiré plus de monde à Monte-Citorio; quand vint le tour de la marine, il y eut un moment où le ministre et presque tous les orateurs se trouvèrent absens. Le budget de la justice ne fit pas davantage salle comble ; néanmoins, après cinq séances dans lesquelles la chambre italienne, — semblable en cela aux autres assemblées délibérantes, — avait été invitée par plusieurs membres, à tour de rôle, à augmenter le nombre et le traitement des fonctionnaires et à réaliser des économies, après que tous les articles du budget judiciaire eurent été votés l'un après l'autre, l'ensemble de ce budget fut repoussé à la majorité de 138 voix contre 133.

Le soir même, M. Giolitti remettait au roi la démission collective du cabinet. Depuis, un raccommodement a été opéré ; les opposans ont fait savoir qu'ils en voulaient au seul M. Bonacci, garde des sceaux, auquel son caractère autoritaire avait attiré des antipathies personnelles et que l'on a définitivement *débarqué*. Il a été remplacé par M. Eula, magistrat de carrière, jouissant d'une grande réputation d'intégrité. M. Giolitti a profité de cette occasion pour mettre fin à l'intérim de M. Grimaldi, aux finances, dont il a confié le portefeuille à M. Gagliardo, son ancien secrétaire du ministère du trésor. Ainsi remanié, et en supposant que le roi, selon toute vraisemblance, ait usé de son influence personnelle sur le ministre des affaires étrangères, M. Brin, pour améliorer les rapports assez tendus entre ce dernier et le président du conseil, le cabinet italien n'en a pas moins à résoudre plusieurs difficultés dont une seule peut suffire à amener sa chute irrémédiable.

Ceux qui, selon le mot de M. Giolitti lui-même, « ne sont pas contens d'avoir vu seulement sa mort, mais voudraient assister à son enterrement, » font remarquer que ni l'affaire des banques n'est terminée, ni la loi sur les pensions n'est votée au sénat, ni la situation budgétaire n'est éclaircie. Il y a des optimistes qui comptent sur la Providence pour tout arranger, et qui disent avec confiance, comme M. le

sénateur Cambray-Digny : « Des hommes viendront qui assureront l'assiette financière et économique... » Un système qui consisterait à attendre des « signes dans le ciel » serait indigne d'un grand pays, et cependant personne, en Italie, ne veut entendre parler de nouveaux impôts, ni proposer de nouvelles réductions dans les dépenses. La loi des pensions n'est qu'un expédient, un emprunt déguisé qui ne résout rien.

Depuis trois semaines, l'Europe entière a les yeux fixés sur l'Allemagne, où la période électorale est en pleine activité. Chacun se demande quel sera le résultat du conflit entre le gouvernement et le Reichstag; si la nouvelle assemblée votera les crédits militaires et si, dans le cas où elle ne les voterait pas, l'empereur Guillaume croirait pouvoir tenter, comme il l'annonce, une deuxième dissolution. Les personnages officiels de Berlin n'hésitent pas à dire, et en cela ils sont dans leur rôle, qu'on n'aura pas à en venir là, que le service de deux ans est populaire, qu'on ne peut l'établir *légalement*, parce que la constitution s'y oppose, mais que la promesse de l'empereur vaut une loi; ils ajoutent qu'une entente ne sera pas aussi difficile à aboutir qu'on le suppose généralement.

Cette opinion n'est peut-être que l'écho du désir intérieur de ceux qui l'expriment; quelques heures avant le vote du 8 mai, on nourrissait encore, dans l'entourage du chancelier, des illusions analogues. En tout cas, les manifestes dans lesquels les divers partis exposent successivement leurs programmes, avec une tranquille fierté, les montrent décidés à aller jusqu'au bout, sans que personne puisse dire au juste quel sera ce bout. On s'accorde à croire que les progressistes perdront des sièges, mais que les socialistes en gagneront, sinon autant qu'ils le disent, du moins en quantité redoutable. Il n'est pas d'assemblée pour laquelle il soit plus difficile d'établir des pronostics que le Reichstag allemand; attendu que d'une élection à l'autre, dans les huit scrutins qui ont eu lieu depuis 1871, la répartition des voix entre les différentes opinions a énormément varié. Par exemple, les libéraux-nationaux sont montés de 1 million à 1,700,000 suffrages de 1884 à 1887, pour retomber à moins de 1,200,000 en 1891.

Il faut aussi considérer que, parmi les adversaires du comte de Caprivi sur la loi militaire, il en est beaucoup, dans le centre et le parti progressiste, qui souhaitent son maintien au pouvoir; tandis que, parmi ceux qui l'ont appuyé de leur vote en cette circonstance, il en est également un grand nombre, agrariens et conservateurs du parti de l'Empire, qui verraient sa chute avec grand plaisir. D'autre part, plus de vingt-deux membres actuels du centre, dont quelques-uns des plus marquans, ne se représentent pas; l'autorité de M. Lieber, comme chef de ce groupe, est contestée. A gauche, la scission des progressistes, loin de prendre fin, n'a fait que s'accentuer. Malgré les efforts

faits par des amis communs pour les réconcilier, MM. Hinze et Richter sont plus éloignés qu'au jour même de la dissolution. Toutes les prédictions sur l'issue des élections, et ensuite sur le dénoûment de la crise, seraient donc quelque peu audacieuses et vaines. Le principal, pour la paix du monde, c'est qu'il ne paraît y avoir d'aucun côté, en Allemagne, une de ces idées « têtues et rudes, » comme on en a vu dans des élections antérieures. La politique est l'art des transactions, et les hommes sages d'outre-Rhin paraissent le comprendre. Guillaume II hésitera devant un coup d'État où il pourrait risquer la couronne impériale, l'opposition hésitera devant une résistance où pourrait sombrer la liberté allemande.

Vte G. D'AVENEL.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La rente française s'est relevée, depuis le milieu du mois, de 96.75 à 97.50, et, à 12 centimes près, conserve encore l'intégralité de cette avance. Elle était déjà alors en reprise sensible sur le dernier cours de compensation, mais les dispositions optimistes qui animaient notre place avaient été entravées dans l'expansion de leurs effets par le désarroi où la crise des banques australiennes avait jeté le marché de Londres.

Dès qu'une amélioration se fut esquissée à Londres, notre place, qui n'avait reçu qu'un très indirect contre-coup du choc, a suivi sa tendance à une progression nouvelle des fonds publics et des bonnes valeurs.

Le ministre des finances a présenté aux chambres le projet de budget de 1894. La commission qui devra en entreprendre l'examen sera nommée mardi 30 mai. Elle hâtera sans doute son travail afin que la législature puisse voter, avant de se séparer, cette dernière loi de finances et ne se présente pas devant les électeurs avec un aveu final d'impuissance.

Une crise ministérielle a éclaté en Italie. Mais M. Giolitti a été chargé par le roi de reconstituer un ministère, ce qu'il a fait en offrant à un sénateur le portefeuille devenu libre, et il peut espérer maintenant

que la chambre haute votera son projet sur les pensions. Devant les députés, M. Giolitti a enlevé à une forte majorité un vote de confiance. Cette solution a relevé la rente italienne de plus d'une unité, soit de 92 un peu au-dessus de 93.

M. Gamazo, à Madrid, a soumis aux Cortès un projet de budget pour 1893-1894 où figurent, sur le papier, des réductions de dépenses pour 32 millions, et des augmentations de recettes pour un montant à peu près égal. Le ministre demande en outre l'autorisation d'émettre un emprunt de 750 millions de pesetas, en rente 4 pour 100 intérieure, pour combler tous les déficits et consolider la dette flottante. Les conservateurs, aux Cortès, paraissent résolus à faire une énergique opposition aux propositions financières du cabinet Sagasta, surtout aux économies projetées sur les ministères de la guerre et de la marine. Les deux derniers bilans de la Banque d'Espagne ont accusé une diminution de quelques millions dans la circulation fiduciaire. Le change est stationnaire. Le 4 pour 100 espagnol, après avoir reculé de 66 1/2 à 65 3/4, s'est rapproché de 66 1/4.

Les deux chambres de la législature à Lisbonne ont voté rapidement, presque sans débat, la loi que leur avait présentée le gouvernement pour le règlement de la dette extérieure. Désormais, le 3 pour 100 portugais or touchera 1 pour 100 d'intérêt, soit 33 pour 100 du montant normal des coupons. Le gouvernement s'engage en outre à appliquer à une augmentation éventuelle de l'intérêt : 1° la moitié du bénéfice pouvant résulter d'une amélioration du change au-dessous de 22 pour 100 ; 2° la moitié de l'excédent du revenu des douanes (céréales et tabacs exceptés) au-dessus de 11,400 contos de reis.

Le comité des créanciers français du Portugal a immédiatement protesté contre cet arrangement imposé aux porteurs sans aucun assentiment de leur part. Il affirme, non sans raison, que la nouvelle loi constitue pour la rente extérieure un traitement moins avantageux que celui qui est fait à la rente intérieure. Celle-ci, en effet, reçoit 70 pour 100 en papier, ce qui correspond à peu près à 50 pour 100 en or, tandis que les créanciers étrangers doivent se contenter de 33 pour 100.

Le gouvernement de Lisbonne ne paraît nullement disposé à tenir compte de cette protestation. Il répond que, si les porteurs de rente extérieure ne sont pas satisfaits, il ne tient qu'à eux de convertir leurs titres en rente intérieure. La faculté d'opérer cet échange leur est ouverte jusqu'au 1er septembre prochain.

La démission de M. Tricoupis, à la suite de l'échec des négociations engagées entre Athènes et Londres pour un emprunt de 100 millions, a déterminé une chute violente des fonds helléniques. Le 5 pour 100, qui avait déjà beaucoup baissé, a reculé de 300 à 277 dans la seconde quinzaine de mai.

Les valeurs turques ont été négligées, faibles même un moment sur le faux bruit d'une maladie du sultan. Les fonds russes ont été invariablement fermes, comme le 3 pour 100 1891 à 78.65, ou plus que fermes comme l'emprunt d'Orient et le consolidé 4 pour 100, en hausse de plus d'une demi-unité à 68.30 et 99 francs.

Le Hongrois a été porté de 95.50 à 96 francs; toutes les valeurs austro-hongroises se sont raffermies, banques et chemins de fer. Depuis longtemps déjà le marché de Vienne s'est dégagé en grande partie de l'influence des autres Bourses européennes; il a, dans ces dernières semaines, subi sans broncher les tentatives de baisse de la spéculation berlinoise. Cette allure indépendante est justifiée par l'excellente situation économique de la monarchie, et, dans un sens plus étroit, par des conditions spéciales à la place viennoise. Celle-ci n'a été atteinte à aucun degré par le krach des finances argentines, par la chute du Panama et du Comptoir d'escompte en France, par la faillite du Portugal, par la dépréciation des fonds espagnols ou helléniques.

Les fonds argentins ont donné lieu à peu d'affaires, bien que le ministre des finances de la république, M. Romero, ait fait savoir à Londres qu'il consentait à porter de 1,500,000 livres à 1,575,000 le montant de l'annuité destinée au service de la dette extérieure jusqu'en 1901.

Le Brésilien a faibli, à 64 70 le 4 pour 100, par suite de la tension croissante du change à Rio-de-Janeiro.

La rente française s'est tenue avec fermeté au-dessus de 97.50; elle reste à 97.60 à la veille de la réponse des primes. Les actions des institutions de crédit n'ont pas été aussi favorisées et sont restées sensiblement aux cours du 13 courant : Crédit foncier 962, Banque de Paris 655, Comptoir national d'escompte 485, Crédit lyonnais 760. La Banque d'escompte a reculé de 20 francs à 148.75.

Les actions de nos grandes compagnies ne se sont guère négociées qu'au comptant, le Suez a monté de 26 francs à 2,707.50. Les offres ont dominé sur les Voitures à 645, sur les Omnibus à 1,040, sur la Compagnie transatlantique à 507.50, sur les Rio-Tinto et les De Beers, en baisse de 12.50 et de 10 francs à 377.50 et 470. Les Chemins étrangers, austro-hongrois et espagnols, ne présentent point de variations sensibles dans leurs prix.

Le 30 mai, deux faillites sans importance ont été signalées au Stock-Exchange. La liquidation de Londres eût été très difficile, désastreuse peut-être, si le marché de Paris n'eût prêté d'une liquidation à l'autre au marché voisin des sommes considérables dépassant, assure-t-on, le montant des 75 millions prêtés par la Banque de France à la Banque d'Angleterre, lors de l'affaire Baring.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.